

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LUCIEN,

DE LA

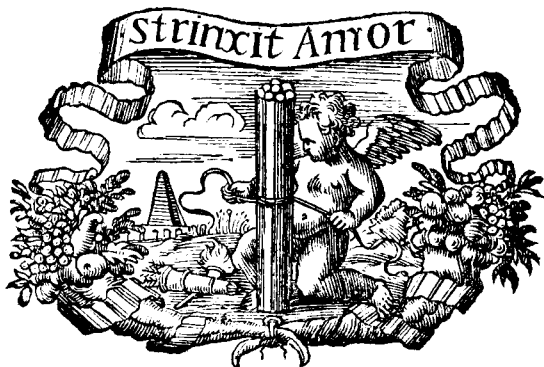
TRADUCTION

DE N. PERROT

SR D'ABLANCOURT.

SECONDE PARTIE.

Nouvelle Edition revueë & corrigée.



A PARIS,
Au Palais , Par la Societé.

M. DC. LXXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROT.



**Bayerische
Staatsbibliothek
München**



TABLE

DES TRAITEZ OU DIALOGUES DE LA II. PARTIE DE LUCIEN.

COMMENT il faut écrire l'Histoire,
page 1

L'Histoire véritable , livre premier ,
p. 22

L'Histoire véritable , livre second, p. 43

Le supplément est à la fin du second Volume.

Le Meurtrier du Tyran , Déclamation ,
p. 63

Le fils desherité , Déclamation , p. 71

Phalaris , Déclamation , p. 84

Suite du Discours précédent , p. 89

Alexandre , ou le faux Prophète , p. 91

De la Dance , p. 113

L'Eunuque , ou Pamphile , p. 135

De l'Astrologie Judiciaire , p. 140

Démonax , p. 145

Les Amours , p. 156

TABLE DES TRAITEZ OU DIAL.	
Les Images , ou les Portraits ,	p. 180
Défence du Discours précédent,	p. 189
Toxaris , ou de l'Amitié ,	p. 199
L'Asne de Lucien ,	p. 226
Jupiter confondu ,	p. 247
Jupiter le Tragique ,	p. 253.
Le Songe , ou le Coq ,	p. 273
Icaromenipe ,	p. 292
La double Accusation , ou la Chicane.	p. 305.
Le Parasite , ou l'Escornifleur ,	p. 325
Des Exercices du corps ,	p. 342
Du Deüil ,	p. 357

F I N.



LUCIEN,

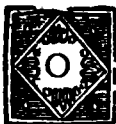


LUCIEN.

II. PARTIE.

COMMENT IL FAUT ECRIRE L'HISTOIRE.

Le titre sert d'Argument.



N dit que sous le regne de Lyfima-
chus les habitans de la ville d'Ab-
dere furent tourmentez d'une fié-
vre chaude tres-violente, qui finif-
foit le feptième jour par une perte de
fang ou une sueur. Mais ce qu'il y avoit de plus
étrange, c'est que tous ceux qui en estoient
atteints recitoient des Tragedies, & particuliere-
ment l'Andromede d'Euripide, d'un air grave

2. Partie.



2 COMMENT IL FAUT

& d'un ton lugubre, & toute la ville estoit pleine de ces Comediens faits à la haste, qui tout hâves & défigurez, s'écrioient, *O Amour, Tyran des Dieux & des hommes!* & jolioient le reste du rôle de *Perlée* fort mélancoliquement; ce qui dura jusqu'à la venue de l'Hyver qu'un grand froid emporta toute cette fureur. Ce mal venoit de ce que le Comedien *Arquelaüs* qui estoit en grande vogue en ce temps-là, avoit joué cette *Tragedie* avec aplaudissement, dans les plus ardentes chaleurs de l'Esté; de sorte que plusieurs au retour du theatre se mirent au lit, & le contrefaisoient le lendemain, ayant l'esprit encore tout plein de ses termes tragiques & empoulez. Une maladie assez semblable a gagné depuis peu nos beaux Esprits, qui depuis la défaite d'*Armenie*, & les victoires remportées en suite sur les Barbares, ne se peuvent tenir, non pas de jouer des *Tragedies*, car il ne seroit pas desagréable d'oïr reciter de beaux vers, mais d'écrire l'Histoire, & l'on ne voit plus que des *Xenophons*, des *Herodotes* & des *Thucydides*, ce qui justifie le dire de cet Ancien, *Que la guerre est mere desont*, puis-qu'elle produit mesme des Historiens. A l'exemple donc de *Diogène*, qui à la venue de *Philippe* voyant les *Corinthiens* employez, les uns à reparer leurs bresches, les autres à nettoyer leurs armes, s'amusoit à rouler son tonneau, pour n'estre pas seul oisif dans une ville si occupée: J'ay pris la plume, afin de ne pas faire dans la Comedie un personnage muet, ni me taire tandis que tous les autres parlent. Je ne suis pourtant pas si temeraire que d'entreprendre d'écrire l'Histoire, je craindrois trop de donner à travers quelque banc ou quelque écueil caché sous les

*Il vou-
loit dire
la discer-
de des
Elemens.*

E' C R I R E ' L' H I S T O I R E .

ondes , qui brisast mon fresse vaisseau. Je veux seulement donner quelque avis à ces nouveaux Ecrivains ; quoi que la plupart ne croient pas en avoir besoin , & qu'ils se figurent qu'il n'y a qu'à savoir s'expliquer passablement pour devenir bon Historien. Mais tu fais bien le contraire, mon cher Philon , & qu'il n'y a guere de chose plus difficile , si l'on veut travailler , comme dit Thucidide , pour l'Eternité. Je say bien que je ne feray pas plaisir à ceux qui ont desia publié leurs ouvrages, avec les aclamations acoustumées ; mais cela leur pourra servir une autrefois à décrire les guerres étrangères, puis-qu'en l'état qu'est maintenant l'Empire Romain, il n'y a rien qui l'ose choquer. Que s'ils ne veulent pas recevoir instruction , je ne m'en soucieray pas beaucoup ; & quand tous les Abdérites auroient la fièvre chaude, le Medecin n'en fera que rire. Or comme tous les preceptes concernent ce qu'on doit faire & ce qu'on doit éviter , je commenceray par ceux-cy , sans m'étendre aux autres qui sont communs à toutes les productions de l'esprit , & qui concernent l'ordre, la pensée & l'expression ; mais je me renfermeray dans ceux qui sont propres à nostre sujet. Premièrement , quelle faute ne font point ces nouveaux Docteurs, lors qu'au lieu de rapporter simplement les choses comme elles se sont passées , ils s'étendent dans le blâme ou la loüange des Chefs, & font une Satyre ou un Panegyrique au lieu d'une Histoire ; sans considerer que ces choses sont éloignées l'une de l'autre, comme le ciel l'est de la terre ? Celuy qui louë n'a autre but que de resjouir , & ne se soucie pas de le faire au préjudice de la verité ; mais le moindre mensonge corrompt la nature de l'Histoire,

4 COMMENT IL FAUT

& fait d'une verité une fable. L'Histoire ne s'accorde pas plus avec la Poësie, qui n'a pour bornes que la fantaisie du Poëte, dont la raison s'appelle fureur. Mais elle est plus chaste & ne peut employer les ornemens de la Poësie, non plus qu'un honneste femme ceux d'une Courtisane, d'autant plus qu'elle n'emprunte pas le secours des Fictions, & n'a pas les figures & les mouvemens qui transportent l'ame & qui la mettent hors de son siege. Si vous y mêlez donc trop d'ornemens, vous la rendez semblable à Hercule vestu des habits d'Omphale, qui est la dernière extravagance. Ce n'est pas qu'elle ne puisse quelquefois employer les loüanges avec grace, mais elle y doit estre fort retenüe, & se souvenir tousiours que son but n'est pas de plaire, mais d'instruire; & qu'elle ne travaille pas tant pour ceux qui sont à present, que pour la posterité. Ceux-là donc s'abusent qui divisent l'Histoire en deux parties, l'utile & le delectable, & pour cela y comprennent les loüanges. Car l'Historien ne doit avoir pour but que l'utilité qui se tire d'une narration veritable; & s'il mesle quelque agrément dans son ouvrage, il ne faut pas que ce soit pour en corrompre la verité, mais pour la faire mieux recevoir. Or ce qui sent trop la flaterie dégoute un honneste homme au lieu de le réjoüir; & c'est celuy-là qu'on se doit proposer de contenter sans se soucier des autres. Car quand on plairoit à quelques-uns, les gens d'esprit s'en riront, parce qu'ils savent que la perfection de chaque chose consiste dans sa nature, & que si vous l'en tirez, vous faites un monstre, au lieu d'un miracle. Je laisse à part que les loüanges ne sont d'ordinaire agreables qu'à ceux qu'on louë, encore faut-il pour

E'CRIRE L'HISTOIRE. 5

plaire qu'elles soient bien delicates ; mais elles sont insupportables à tout le monde, lors qu'elles contiennent des hyperboles excessives & des flateries manifestes. Plusieurs, neantmoins, qui ne les savent pas aprestes, & n'ont pas la grace de l'agencement, se contentent d'assembler plusieurs choses incroyables, sans leur donner seulement la teinture de la verité, mais bien loin de plaire ils fâchent même ceux qu'ils cajolent, s'ils ont tant soit peu de pudeur. On dit à ce propos qu'Aristobule l'un des Capitaines d'Alexandre, lisant un jour à ce grand Prince de qui il a écrit l'Histoire, la bataille contre Porus, où il méloit des flateries extraordinaires, Alexandre qui n'avigeoit alors sur l'Hydaspe, jetta le livre dans la riviere, & luy dit qu'on luy en devoit faire autant, d'estre si éfronté que d'attribuer de faux exploits à Alexandre, comme s'il n'en avoit pas assez fait de veritables. Colere bien juste & bien conforme à une autre action de ce Prince, lors qu'il rebuta l'Architecte qui vouloit tailler le mont Athos à sa ressemblance, & faire que d'une main il inst une ville, & de l'autre il versast un fleuve. Aussi depuis ne se servit-il plus d'Aristobule, apres avoir reconnu sa flaterie & sa lâcheté. Car quel plaisir y a-t'il d'entendre de fausses loüanges ? si l'on n'est de l'humeur des femmes, qui veulent qu'on les peigne plus belles qu'elles ne sont, comme si cela corrigeoit leurs défauts, ou qu'elles en fussent plus saines, pour avoir le teint meilleur dans leur tableau. Cependant, la pluspart des Historiens modernes font cette faute, sans se soucier de la posterité à qu'ils rendent leur Histoire suspecte par ce défaut. Si l'on doit donc y mêler de l'agrément, il faut, comme j'ay dit, que ce soit de

* 6 COMMENT IL FAUT

celuy que la verité est capable de recevoir, & non pas de faux ornemens, comme j'en ay remarqué depuis peu dans ces nouveaux Historiens; & je te prie de ne point estimer ce que je diray incroyable, pour estre ridicule; car je t'en ferois serment à un besoin, s'il estoit honneste de jurer dans un livre. L'un commence son Histoire par l'invocation des Muses, & les prie de favoriser son dessein; & pour achever comme il a commencé, il compare l'Empereur à Achille, & le Roy de Perse à Therfite, sans considerer qu'il luy feroit beaucoup plus d'honneur de cōparer son ennemi à Hector, pour rendre sa défaite plus illustre. Il ajoute à cela une loüange de soy-mesme & de sa patrie, pour montrer qu'il est digne d'écrire l'Histoire, & marque en passant que si Homere l'eust fait, il eust sauvé un grand procès aux Grammairiens, qui s'entrebatent maintenant sur ce sujet. Il finit son exorde par une protestation de ravalier les avantages des ennemis, & de relever les nostres, & entre ainsi en matiere. *Car ce malheureux Vologésès fit la guerre à l'Empereur pour la raison qui s'ensuit.* Un autre grand imitateur de Thucydide commence ainsi son Histoire, à son exemple, *Creperius Calpurnianus citoyen de la ville de Pompée, a écrit la guerre des Parthes & des Romains, commençant dès son origine.* Apres un si beau commencement, il est facile de juger du reste. Car il fait dire mille extravagances à un certain Orateur de Corfou, & envoie la peste à ceux de Nisibe, pour n'avoir pas voulu embrasser nostre party; empruntant tout de l'histoire de Thucydide, hormis les longs murs d'Athènes. Il passe d'Ethiopie en Egypte & aux Estats du Roy de Perse, où je le laisay tout à propos qui enterroit les Athéniens à Ni-

sible, jugeant assez ce qu'il pourroit dire après un si beau commencement, N'est-ce pas là une belle façon d'imiter Thucydide, de dérober ce qu'il a dit, pour l'appliquer à un sujet tout différent? Non content de cela, il mesle dans son Histoire les termes Latins des armes & des machines, & dit *le pont & le festé*, comme on fait en cette Langue, qui est une chose bien agreable aux oreilles Grecques. Un autre a fait la sienne comme un Journal de quelque Soldat ou de quelque Vivandier d'Armée, en quoy il est plus excusable que les autres, car si cela ne tient lieu d'histoire, cela peut toujours servir de memoire à un Historien. Mais son inscription est trop superbe pour un si maigre Escrivain. *L'Histoire Parthique de Gallimorphe, Medecin des Hastes de la sixieme legion.* Sa Preface n'est pas moins extravagante. Car il soutient que c'est au Medecin d'écrire l'Histoire, parce qu'Esculape est fils d'Apollon qui est le pere des Sciences, & le protecteur des Muses, & entremesle parmi les mignardises de la langue Ionique des termes bas & populaires. Mais pour dire quelque chose des Philosophes, un d'entr'eux dont je tais le nom par respect, passe tous les autres en extravagance. Car il soutient d'abord qu'il n'appartient qu'au Sage d'écrire l'histoire, & pour le prouver, il entasse argument sur argument, en toutes les figures, entremêlant parmi des propositions ridicules, des flateries grossieres & pedantesques. Mais ce qui est de plus insupportable, c'est qu'il dit au commencement, que l'Empereur aura cet avantage par dessus les autres Princes, que les Philosophes seront ses Historiens; ce qu'il eust esté plus honneste de laisser penser aux autres que de le dire. Il ne faut pas oublier aussi celui qui com-

3 COMMENT IL FAUT

mence de la sorte, pour faire l'Herodote, comme l'autre a fait leThucydide. *Je viens à parler des Perses & des Romains.* En en suite. *Car il falloit que quelque malheur arrivast à ceux-là.* Et aussi tôt *Ostroës que les Grecs apellens Oxyroës,* & autres sotistes semblables. Un autre, illustre par son éloquence, & grand imitateur de Thucydide, s'il ne le surpasse mesme, se plaist à décrire toutes les villes, les champs, les fleuves & les montagnes, pour donner plus de clarté, comme il pense, à son Histoire; mais ses descriptions sont si froides, qu'elles surpassent les neiges Caspiennes, & toute la glace du Septentrion. A peine un livre luy suffit à décrire le bouclier de l'Empereur, où brille au milieu la Gorgone coëfée de serpens, avec ses regards de travers. Il compare son baudrier à l'arc-en-ciel. Combien employe-t'il de paroles à dépeindre la Veste de Vologésès, avec la bride de son cheval &, la chevelure ondoyante d'Ostroës au passage du Tygre, d'où il le fait sauver dans un autre ombragé de myrtes, de lauriers & de lierre, qui font un couvert à l'épreuve des rayons du Soleil? Ne sont-ce pas là des particularitez bien nécessaires? mais cela vient de ce qu'ils ne savent pas ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer, & de ce qu'ils ne sont pas capables de reconnoistre les beaux endroits, ni de les décrire. Semblables à ces valets enrichis depuis la mort de leur maître, qui ne savent pas encore comment il faut porter un manteau, & qui se crevent de soupe pendant le repas, sans toucher aux viandes délicates. Celui-cy se plaist aussi à décrire des blessures incroyables, ou des morts étranges; Car il dit qu'un homme blessé au gros orteil mourut subitement, & qu'au seul cry du General sept ou huit hommes tombe-

E C R I R E L'HISTOIRE.

rent par terre. Pour le nombre des morts, il surpasse même ce qui en est porté dans les lettres de l'Empereur. Car il dit qu'il y mourut soixante & dix mille deux cent trente-six des ennemis, & qu'il n'y en eut que deux de mort du costé des Romains, & neuf de blesez; ce qui est tout ensemble incroyable & ridicule. Mais pour paroître plus élégant, & ne point corrompre comme l'autre la pureté de la langue Grecque par des termes barbares & étrangers, il dit *Cronus* pour *Saturninus*, *Frontin* pour *Fronton*, *Titanus* pour *Titianus*, & autres sèblables impertinences. Touchant la mort de Severien il dit que tout le monde s'est trompé, & qu'il mourut de faim & non d'un coup d'épée, comme on a crû; sans considerer que plusieurs demeurèrent jusqu'au septième jour sans manger, & qu'il n'en fut que trois; si ce n'est qu'Osroës fust demeuré exprès sept jours sur le champ de bataille en attendant que son ennemy fust mort de faim. Mais que dirons-nous de ceux qui se servent de termes poëtiques dans leur Histoire? comme s'ils chaussoient d'un pied un escarpin, & un cothurne de l'autre, pour joûter ensemble la Comedie & la Tragedie. D'autres s'enflent à l'entrée de leur ouvrage, comme s'ils aloient dire quelque chose de grand & de merveilleux, & ne disent que des choses ordinaires, avec un stile bas & rampant; ce qui ne fait souvenir de ces tableaux où l'on peint Cupidon avec un masque d'Hercule, ou de quelqu'un des Titans, & du Proverbe qui dit, *Qu'un jour les montagnes furent enceintes, & qu'elles n'accoucherent que d'une souris*. Car il faut garder par tout l'unité du caractère, & ne pas mesler des haillons parmi la pourpre, ni mettre sur un nain une teste de géant. Quelques-uns font un corps

sans teste, & pensent se sauver par l'exemple de Xénophon, qui commence ainsi sa Retraite des dix mille, *Darius & Parisatis avoient deux fils*, mais ils ne savent pas qu'il y a des narrations qui tiennent lieu d'Exorde, comme je le montreray tantost. Encore peut-on excuser les défauts de l'Élocution & de la disposition; mais de s'abuser en ses descriptions, non pas de quelques lieues, mais mesme de journées entieres; cela n'est pas pardonnable, comme celuy qui dit qu'Europus est une Colonie des Edesséens dans la Mesopotamie, à deux journées de l'Euphrate: Et comme si ce n'étoit pas assez, il y transporta ma patrie avec ses tours & ses rampars, & dit que Samosate est baignée de l'Euphrate & du Tigre, comme s'ils couloient sous ses murailles; quoi qu'il ne faille pas grand discours pour te persuader que je ne suis ny Parthe ni Caldéen. Enfin, il travaille si negligemment, qu'on diroit qu'il a composé son Histoire sur les bruits de Ville, & qu'il n'a jamais veu personne qui ait esté en Syrie. Il ajoute une plaisante particularité de Severien, quoi qu'il die l'avoir apprise de ceux qui s'estoient sauvéz de la bataille, & qu'il cassa des crystaux qu'on luy avoit donnez, & d'un morceau s'en coupa la gorge, pour mourir d'une fin tragique, sans avoir recours ni au fer ni au poison, comme à des morts trop ordinaires. En suite, il fait son oraison funebre, à l'exemple de Thucydide, qui a fait l'éloge de ceux qui moururent les premiers à la guerre de Peloponese. Car je ne say comment ils en veulent tous à cet Auteur, quoy qu'il n'ait jamais pensé à eux ni à la défaite d'Armenie. Apres avoir donc ensevely son Heros magnifiquement, il fait monter sur son sepulcre un rival de Periclés en éloquence;

On, ver-
rui.

E'CRIRE L'HISTOIRE. 11

c'est à dire un Centurion nommé Afranius Silo, qui dit tant de choses, & si lugubres, qu'il m'a fait pleurer à force de rire, sur tout, lors qu'il se lamenta amerement à la fin de sa harangue, au souvenir des bons morceaux qu'il avoit mangez à sa table, & qu'il y avoit bû à longs traits. Et pour finir comme Ajax, il tire son épée apres toutes ses lamentations, & s'en donne à travers le corps, à grand tort veritablement, car il devoit mourir par la main du boureau, apres une si méchante harangue. Cependant, l'Auteur dit, que toute l'assistance étonnée d'une si belle action, commença à battre des mains, & à élever jusqu'au ciel cet Afranius par ses loüanges. Et veritablement, il est loüable de s'être souvenu de la bonne chere qu'on luy avoit faite, & de n'en avoir pas esté ingrat à la mort. Mais je voudrois qu'auparavânt pour nous épargner la peine de lire tant de sottises, il eust étriangle son Historien. Quelques-uns, sans s'arrêter aux choses essentielles, s'amusent à nous conter des particularitez ridicules & inutiles. Comme si quelqu'un ayant entrepris de décrire la statue de Jupiter Olympien, commençoit par ses brodequins, ou s'amusoit à nous dépeindre sa basse, sans toucher au reste. Car l'un d'eux ne dit que trois mots de la bataille, & s'étend sur le recit d'un cavalier Maure, qui s'écarta par des rochers pour trouver de l'eau, & ayant rencontré des païsans qui dînoient, se mit à table avec eux, apres avoir esté connu par un de ces villageois qui avoit esté en Mauritanie, où il avoit un frere qui portoit les armes. Il ajoute à cela des contes à dormir debout, Que ce païsan fut à la chasse en ce pays-là, où il vit des troupeaux d'Elephans, & faillit à estre déchiré par un lion; Qu'il

acheta de grands poissons à Cesarée, de sorte que ce bel Historien laissant à part le recit d'une si fameuse bataille, & tout ce qui se fit de memorable de part & d'autre, s'amuse à contempler un vilageois qui achette du poisson dans un marché, & si la nuit ne fust survenue, je pense qu'il eust soupé avec luy, car le souper estoit prest. Regardez un peu quelle perte nous eussions faite, si l'on eust perdu ces beaux memoires, & que ce cavalier Maure n'eust pas eu soif à la bataille, ou qu'il s'en fust retourné sans boire. Je passe plusieurs belles circonstances, Qu'une bateleuse les vint trouver d'un vilage voisin; Qu'ils se firent des presens les uns aux autres, & que le cavalier donna au paisan sa lance, & le paisan au cavalier l'agraphe de son saye; & autres particularitez tres-necessaires. On peut donc dire de cet Historien & des autres qui luy ressembloient, non pas qu'ils ont cueilly la rose sans se piquer aux épines, mais qu'ils se sont piquez aux espines sans cueillir la rose. Celuy-là n'est pas moins ridicule, qui sans jamais avoir esté en Syrie ni en Armenie, dit que les yeux sont plus fidelles que les oreilles, & partant qu'il ne raporte pas ce qu'il a ouï, mais ce qu'il a veu. Mais il a si bien tout veu, qu'il dit que les dragons des Parthes, qui est parmi eux un signe de la multitude, parce qu'un seul dragon en produit mille, Que ces dragons, dis-je, sont fort grands, & naissent en Perse un peu au dessus de l'Iberie, & qu'on les atache au bout d'une pique, d'où l'on seme par tout l'espouvante; puis quand on vient aux mains on les délie, & on les jette à la teste des ennemis, dequoy plusieurs des nostres furent devorez & étouffez. Il ajoute, qu'il voyoit tout cela du haut d'un arbre où il s'estoit sauvé de

E' C R I R E L' H I S T O I R E. 73

bonne heure, dont bien nous en prit; Car sans cela nous aurions perdu un bel Historien, qui est témoin oculaire de tant de merveilles, & qui a exécuté de sa main plusieurs beaux faits d'armes, & a esté mesme bleffé; mais je pense que ç'a esté sur le chemin de Lerne à Corinte d'où il estoit. Cependant, il lisoit toutes ces choses en presence des Corinthiens qui savoient qu'il n'avoit pas seulement veu la bataille en peinture; Car il ne connoist ni les armes, ni les machines, ni les termes de la guerre, & s'y abuse à tous propos. Un autre décrit en moins de cinq cens vers tout ce qui s'est passé en tant de Provinces, & a l'insolence de prendre le nom d'Historien, avec un titre presque aussi grand que son livre, *Les victoires remportées nouvellement sur les Partes par les Romains, en Armenie, en Mesopotamie & en Medie. Par Antiochianus qui a gagné le prix aux jeux consacrés à Apollon*; car je croy qu'il yainquit à la course en sa jeunesse. Un autre a fait l'Histoire par forme de Prophetie, où il décrit la prise de Volegés, la mort d'Osroés qu'il fait exposer aux lions, & raconte en suite nostre triomphe. Non content de cela, il bâtit une ville dans la Mesopotamie, d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire; mais il est en peine s'il la nommera Irène ou Nicée, en signe de la paix ou de la victoire. Il promet d'écrire ensuite l'histoire des Indes, & la navigation de l'Ocean, & ce n'est pas une simple promesse; car il a desia fait passer le fleuve Indus à la troisième legion, avec une troupe de Gaulois & de Maures, sous la conduite de Cassius. Mais de savoir ce qu'ils feront, & comment ils soutiendront le choc des Elephans, cela est encore incertain & il faut attendre qu'il nous le mande du Royaume

24 COMMENT IL FAUT

On, Mn-
Kirit.

de Musicā, ou de la Republique des Oxydraques. Ils font, comme j'ay dit, plusieurs autres semblables sotises, ne voyant pas ce qui est digne de remarque, & quand ils le verroient, ne le pouvant exprimer dignement; mais mettant tout ce qui leur vient à la fantaisie. Ils prennent tous des titres superbes: *Des victoires Parthiques, tant de livres*. Un autre plus plaisamment, *Les Platoniques de Demetrius de Sagalasse*. Ce que je n'alle-
gue pas tant par raillerie que pour servir d'instruction. Car celuy qui evitera ces escueils & autres semblables, sera en estat de faire quelque chose de bon, & de prendre le droit chemin, parce que de deux contraires qui oste l'un pose l'autre. Mais, dira quelqu'un, maintenant que le champ est defriché, & les ordures emportées, il est temps d'y jeter la bonne semence, & de faire voir que tu es capable d'instruire, aussi bien que de railler. Je dis donc pour entrer en matiere, que celuy qui veut écrire l'Histoire, doit avoir premierement une facilité naturelle à s'expliquer, & à discerner le mensonge d'avec la verité, qualitez qui ne s'acquierent point par l'art, mais qui sont comme des presens du Ciel, quoy que l'adresse à s'exprimer se puisse perfectionner par l'estude & par la lecture des anciens. Cecy n'a pas besoin de precepte, car on ne sauroit donner de l'esprit à celuy qui n'en a point. Ce seroit un secret plus grand que la pierre Philosophale, de pouvoir transformer les esprits, & faire d'un lourdaud un habile-homme. La Science ne donne donc pas ce qu'on n'a point, mais elle agence seulement ce qu'on a; & mon dessein n'est pas de rendre tout le monde capable d'écrire l'Histoire, mais d'empescher ceux qui le sont de s'égarer. Car pour avoir de l'esprit, on ne

ÉCRIRE L'HISTOIRE. 17

laisse pas d'avoir besoin d'art & de preceptes, comme pour estre bon Musicien, ce n'est pas assez d'avoir bonne voix, si l'on ne la fait conduire. Il faut, outre ce que j'ay dit, avoir quelque connoissance des affaires du monde, & des choses de la guerre. On ne sauroit rien faire d'un homme qui n'a rien veu, & qui est obligé d'en croire les autres, Mais sur tout, il ne faut estre attaché à aucun parti. Car il ne faut pas faire comme ce Peintre qui peignoit un Monarque de profil, parce qu'il n'avoit qu'un œil, mais il le faut représenter tout entier. Que le respect de la patrie n'empesche point de dire les pertes qu'elle a receuës, ni les fautes qu'elles a faites ; car l'Historien, non plus que le Comedien, n'est pas coupable des malheurs qu'il represente. Si pour les deguïser ou les passer sous silence, on pouvoit reparer les desordres, Thucydide n'auroit pas manqué d'un trait de plume de raser les fortifications des ennemis, & de reſtablir les affaires de la ville, mais les Dieux meſme n'ont pas le pouvoir de changer les choses passées. Le devoir donc de l'Historien est de les conter comme elles sont venuës ; ce qu'il ne peut faire lors qu'il est dépendant d'un Prince ou d'une Republique, de qui il a quelque chose à esperer ou à craindre. Que s'il faut necessairement qu'il en parle, il doit faire plus d'estat de la verité, que de son intereſt, ou de sa passion. Car c'est le seul Dieu à qui il doit sacrifier, sans se ſoucier du reste. Enfin, il doit avoir toujours pour but le jugement de la posterité, s'il ne veut remporter le titre de flatteur, plustost que d'Historien. On dit, à ce propos, qu'Alexandre dit un jour à Onesicrite, qu'il voudroit bien apres sa mort retourner en vie pour quelque temps, afin de voir le ſentiment qu'on auroit de

luy , & comment on prendroit les choses qu'il avoit faites. Car je ne m'estonne pas, dit-il, qu'on me louë, maintenant que les uns m'aprehendent, & que les autres taschent de gagner mes bonnes graces. C'est pour cela que quelques-uns tiennent qu'on doit ajoûter foy à ce qu'Homere dit d'Achille, parce qu'il a écrit apres sa mort ; mais les fictions des Poëtes ne sont point sujettes à ces maximes, & ne relevent que de leur caprice. Je veux donc que mon Historien aime à dire la verité, & qu'il n'ait point sujet de la taire : Qu'il ne donne rien à la crainte, ni à l'esperance, à l'amitié ni à la haine : Qu'il ne soit d'aucû pais, ni d'aucun parti ; & qu'il apelle les choses par leur nom, sans se soucier ni d'offenser, ni de plaire. C'est ce qu'a fait Thucydide , quoy qu'il vist Herodote en si grande estime, qu'on donnoit le nom des Muses à ses Livres ; Car j'aime mieux , dit-il, déplaire en disant la verité , que de plaire en contant des fables, parce qu'en déplaisant je profiteray, & je nuiray en voulant plaire. Voila quel doit estre le sentiment d'un bon Historien. Pour son stile , il faut qu'il soit clair & naturel sans estre bas : Car comme nous lui proposons la liberté & la verité pour regle de ce qu'il doit dire ; aussi faisons-nous la clarté & l'intelligence pour regle de la façon dont il le doit dire. Il faut que ses figures , qui sont comme l'assaisonnement du discours , ne soient ni trop hautes, ni trop recherchées ; si ce n'est lors qu'il veut décrire une bataille ou faire quelque harangue ; car alors il peut enfler son stile , & déplier, s'il faut ainsi dire, les voiles de l'Eloquence. Il ne faut pas pourtant qu'il s'élève qu'à la mesure des choses dont il parle, & son stile doit estre exempt d'entousiasme, & de toute fureur poëtique.

*Que le
peuple
entende,
& les
doctes
louent.*

poétique. Car il y a danger, en s'élevant trop, que la teste ne luy tourne, & qu'il ne s'égare en des fictions; C'est pourquoy il doit marcher bride en main, & considerer, que l'excès & le mensonge sont les deux plus grands vices de l'Histoire. S'il veut donc s'élever, que ce soit par les choses plutôt que par les paroles; car il vaut mieux que son stile soit ordinaire, & que sa pensée ne le soit pas, que d'avoir des pensées foibles, & un stile trop élevé, ou de se laisser emporter à l'essor de son imagination. Que ses périodes ne soient ni trop longues, ni trop étudiées; son stile ni trop nombreux, ni trop negligé, parce que l'un sent la barbarie, & l'autre l'affectation. Il faut aussi pour ses pensées qu'elles aient plus de solidité que d'éclat, & approchent plus du raisonnement d'un sage Politique, que de la pointe d'un Declamateur; Que ses sentences ne soient ni trop fréquentes, ni trop détachées; mais qu'elles se trouvent comme enchaînées dans le corps de son ouvrage. Quant à ce qui concerne les choses qu'il doit écrire, il ne les faut pas mettre à l'aventure, mais les ranger avec soin, & consulter souvent ceux qui ont eu part aux affaires, sinon, suivre les relations les plus véritables, & qui paroissent le moins passionnées, ou qui ont moins de sujet de l'estre. En quoy il faut beaucoup d'adresse à l'Historien, pour discerner les endroits & les personnes d'où elles viennent, & n'ajouter pas foy légèrement à tout ce qu'on dit, mais examiner les raisons qu'on a de dire la vérité ou de la taire. Lors qu'il aura ses mémoires prests, ou la plus grande partie, il bastira le corps de son Histoire, & l'agencera en suite plus poliment, tant pour les paroles que pour les choses. Du reste, il fera, comme

le Jupiter d'Homere, qui jette tantost la veüe sur le camp des Grecs, & tantost sur celuy des Troyës, & décrira separément les actions des deux partis, si ce n'est dans le recit des batailles, où l'on est contraint souvent de les confondre. Mais qu'il ne s'amuse pas à décrire les actions des particuliers, si elles ne sont fort illustres, & qu'il s'attache au gros, sans se soucier du reste. Qu'il considere d'abord les Generaux, les ordres qu'ils donnent, & la disposition de leurs troupes, & qu'il rende, s'il se peut, raison de tout. Quand on vient aux mains, qu'il remarque ce qui se fait de part & d'autre, & qu'il n'oublie pas le vaincu, pour parler tousiours du vainqueur. Qu'en toutes choses il garde la mediocrité & la bien-seance, & qu'il ne s'emporte en jeune hōme, ni ne lasse son lecteur, ou obscurcisse sa narration, pour vouloir tout dire. Il peut quelquefois laisser une chose, quand il aura haste, pour ne point interrompre le fil de l'Histoire; mais qu'il y revienne apres, & qu'il garde le plus qu'il pourra l'ordre des temps. Qu'il suive le vainqueur par tout, sans perdre aucune action ou particularité remarquable. Que son discours ressemble à un miroir fidele, qui rend les objets tels qu'il les reçoit, & n'en altere rien ni en la forme, ni en la matiere, ni en la couleur. Car il faut qu'il cherche, non pas comme l'Orateur, ce qu'il doit dire, mais comment il le doit dire, & qu'il suive simplement ses memoires, semblable au Sculpteur qui ne fait pas l'or & l'ivoire de sa statuë, mais luy donne seulement la forme qu'elle n'avoit point. Enfin, tout le secret de son Art consiste à bien mettre en œuvre sa matiere, & il a remply parfaitement son caractere, & satisfait à son devoir, quand le lecteur pense voir ce qu'il

lit, tant il est bien représenté. Il commencera quelquefois sans exorde, lors que la chose n'aura point besoin de préparation, & se contentera de rapporter le sommaire des choses qu'il doit dire. Mais lors qu'il se voudra servir d'exorde, il n'aura égard qu'à deux choses, à rendre son auditeur attentif, & docile, sans se soucier de gagner ses bonnes grâces. Il viendra à bout de ce que j'ay dit, en montrant, qu'il doit traiter de choses grandes & nécessaires, & qui regardent particulièrement l'intérêt de ceux à qui il parle; comme fait Herodote, quand il dit, *Que c'est pour conserver le souvenir des victoires remportées par les Grecs sur les Barbares; & Thucydide, Que la guerre qu'il entreprend de décrire est la plus considérable de toutes celles dont il nous reste quelque mémoire, & contient de plus grands & de plus memorables evenemens.* Il servira beaucoup à l'éclaircissement du sujet, d'en proposer les causes d'abord; & l'on jugera que son exorde est petit ou grand, selon que les choses qu'il aura à décrire seront petites ou grandes. Il passera à sa narration doucement & insensiblement, & gardera toutes les perfections qu'enseignent la Rhetorique, la clarté, la netteté, la brièveté, la facilité, l'égalité, se souvenant toujours que l'Histoire n'est qu'un long récit. Il faut prendre garde, pourtant, qu'elle ne soit pas composée de plusieurs narrations cousues ensemble, mais qu'elles soient fonduës en un même corps; car il ne faut pas seulement qu'elles se touchent, mais qu'elles se tiennent; *Que l'agencement des choses & des paroles en relève l'éclat, sans affectation.* Pour la brièveté, elle est utile par tout, principalement, lors qu'on a beaucoup de choses à dire;

& ne doit pas estre seulement dans les paroles, mais dans les choses. Car il faut passer en trois mots les moins importantes, & n'estre estendu qu'en celles qui le meritent. Il y en a mesme dont il ne faut point parler du tout; car chacun est curieux de sçavoir toutes les particularitez des grandes entreprises, c'est pourquoy on n'y sauroit estre trop long; au lieu que dans les autres, quelque court qu'on soit, on ennuye. Enfin, il faut faire comme dans un festin bien apresté, où l'on ne sert pas indifferemment toutes sortes de viandes, mais seulement les plus delicates. Car l'Histoire n'est faite que pour conserver la memoire des choses memorables, & non pas des autres. Il faut aussi que l'Historien soit fort retenu dans ses descriptions, & qu'il paroisse que ce n'est pas un vain desir de faire paroistre son esprit, mais pour éclaircir ou embellir son sujet. Car elles ne sont pas proprement du corps de l'Histoire, quoy qu'elles y aportent beaucoup de clarté; de sorte qu'elles ne doivent pas estre estendues au de là de ce qu'on traite. En cela Homere, bien que Poëte, peut servir de regle; car en la décente d'Ulisse aux Enfers, il ne s'amuse point à découvrir tous les tourmens des malheureux; au lieu qu'un mauvais Historien en eust remply son ouvrage, approchant l'eau jusqu'aux lèvres de Tantale, & faisant faire plusieurs tours à Ixion sur sa rouë. Thucydide y est aussi fort retenu. Car soit qu'il décrive la forme d'un siege, ou d'un camp, ou la figure de quelque machine, il va viste, & est encore moins estendu dans la description des villes, & du port de Syracuse. Que s'il paroist long dans celle de la peste, on remarquera en y prenant garde de près, que c'est la multitude des choses qui

l'aresté, & qu'il se haste tant qu'il peut. Quand on fait parler quelqu'un, il luy faut faire dire ce qui est convenable tant à la personne qu'à la chose dont il s'agit : Et quoy qu'il soit permis en cét endroit d'estaler son éloquence, il faut toujours que ce soit avec jugement, & sans affectation, & sur tout, dire clairement ce qu'on veut dire. Pour ce qui est du blâme & de la loüange, il faut prendre garde que vostre Histoire ne puisse passer pour un Panegyrique, ni aussi pour une Satyre. comme celle de Theopompe. Il ne faut donc blâmer ni loüer qu'en passant, & se souvenir qu'il n'y a point de plus beau Panegyrique des Grands hommes que leurs actions, parce qu'il leur est particulier, & qu'il ne scauroit convenir aux autres. Lorsqu'il se presentera quelque chose d'incroyable, je suis d'avis qu'on le dise, mais sans l'assurer, & laissant à chacun d'en croire ce qu'il luy plaira. En un mot, il se faut toujours représenter ce que j'ay dit, qu'on écrit pour la posterité, & faire comme cét Architecte qui bâtit la tour du Phare. Car apres avoir achevé son ouvrage, qui est une des merveilles du monde, il grava son nom sur une pierre, qu'il enduisit de mortier, & écrivit dessus celuy du Prince qui regnoit, sçachant bien qu'il seroit détruit par le temps, & qu'on verroit alors paroistre le sien qui dureroit autant que son ouvrage. Voila la regle qu'on doit suivre pour bien écrire l'Histoire: si on l'observe, je n'auray pas perdu mon temps; sinon, j'auray roulé en vain mon tonneau.

*Socrate
Onidien*

*Il fait
allusion à
ce qu'il a
dit de
Diogenes*



L'HISTOIRE VERITABLE,

LIURE PREMIER.

*1. Dessein de l'Auteur. II. Son embarquement
survy de son arrivée dans un Isle de l'Océan.
III. Son voyage au globe de la Lune. IV. Sa
venue en l'Isle des Lampes. V. Son engloutisse-
ment & son séjour dans la baleine. VI. Com-
bat des Isles flottantes.*

1.
*Dessein
de l'Au-
teur*

COMME les Athletes n'ont pas seulement soin du travail, mais du repos, ceux qui s'adonnent aux exercices de l'esprit luy doivent quelquefois donner du relâche, pour revenir apres plus frais à l'estude. Cela ne se peut mieux faire, à mon avis, qu'en le delassant sur quelque sujet agreable, où l'instruction soit meslée avec le plaisir. C'est ce que j'ay tâché de pratiquer en cet ouvrage, où parmy plusieurs mensonges assez plaisans, j'ay meslé quelques doctes railleries des anciens Poëtes & Historiens, sans épargner mesme les Philosophes, qui n'ont pû s'empêcher de nous debiter pour bons, plusieurs contes fabuleux & ridicules. Car Ctesias, par exemple, dans son Histoire des Indes, a dit des choses qu'il n'avoit jamais ni veuës ni ouïes; & Jambule a composé une Histoire avec ingenieuse des merveilles de l'Océan, sans avoir guere plus d'égard à la verité. Plusieurs en ont fait de mesme, & conté diverses aventures qu'ils disoient leur estre arrivées dans leurs voyages, parmy lesquelles ils ont entremeslé la description de

divers animaux monstrueux, de cruauté inouïes, de mœurs tout à fait barbares & sauvages ; à l'exemple d'Homere, qui fait décrire à Ulysse chez Alcinoüs, la captivité des Vents, la figure énorme des Cyclopes, la cruauté des Antropophages, avec des bestes à plusieurs testes, & la metamorphose de ses compagnons par les charmes d'une forcierre, & autres semblables reveries qu'il debitoit au peuple grossier des Phéaques. Mais je ne le trouve pas estrange à un Poète acoustumé à dire des fables, puisque nous voyons tous les jours la même chose arriver aux Philosophes ; je m'estonne seulement que les Historiens aient pretendu par là nous en faire accroire. Cependant, il m'a pris envie, pour n'estre pas le seul au monde qui n'ait pas la liberté de mentir, de composer quelque Roman à leur exemple, mais je veux en l'avouant me montrer plus juste qu'eux, & cet aveu me servira de justification. Je vais donc dire des choses que je n'ay jamais ni veuës ni ouïes, & qui plus est, qui ne sont point, & ne peuvent estre ; c'est pourquoy qu'on se garde bien de les croire.

Un jour, touchez d'un noble desir de voir & d'apprendre des choses nouvelles, nous nous embarquâmes cinquante que nous estions, dans un vaisseau bien équipé, & fourni d'un bon Pilote ; & cinglâmes des Colonnes d'Hercule dans la mer Atlantique, pour découvrir la grandeur de l'Ocean, & voir s'il y avoit quelques peuples au delà. Après avoir vogué un jour & une nuit sans perdre la terre de veüe, tout à coup au lever du Soleil il s'esleva une si furieuse tempeste, qu'on ne pouvoit pas seulement baisser les voiles ; si bien qu'il falust se laisser aller au gré du vent, qui après nous avoir bien agitez

II.
Embry-
quemens
de l'Au-
teur, &
son arri-
vée dans
une Isle
de l'O-
céan.

84 L'HISTOIRE VERITABLE,

par l'espace de soixante & dix-neuf jours, nous jetta à la fin dans une Isle fort haute, & couverte de bois, dont les bords estoient assez calmes. Nous y descendîmes pour nous remettre du travail de la mer, & nous estant reposez quelque temps sur le rivage, nous entrâmes plus avant dans le païs pour le reconnoistre, après avoir laissé trente de nos compagnons pour la garde du navire. Nous n'eûmes pas fait quatre cens pas à travers une forêt, que nous trouvâmes une colonne d'airain, sur laquelle estoit écrit en caracteres Grecs, que le temps avoit à demy effacez, *Hercules & Bacchus ont esté jusques icy.* On voyoit encore leurs pas imprimez sur le roc, dont un qui estoit le plus grand, avoit près d'un arpét de longueur, ce qui nous fit juger que c'estoit celui d'Hercule. Apres avoir reveré des lieux si fameux par la venue de ces Heros, nous continuâmes nostre route, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, que nous arrivâmes à un ruisseau, dont la liqueur estoit comme d'un excellent vin Grec, & qui estoit si large en quelques endroits qu'il pouvoit porter bateau. Ce nous fut un nouveau gage de la venue de Bacchus, & de la verité de la colonne. Mais comme nous remontions vers la source, pour découvrir la cause d'une si grande merveille, nous trouvâmes des vignes chargées de raisins, du pied desquelles couloit ce large ruisseau, lequel fourmilloit de poissons qui avoient tous la couleur & le goust de vin, & en les ouvrant, on les trouvoit pleins de vendange. Ils enyvroient mesme ceux qui en goustoient, & nous fûmes contrains de les temperer avec des poissons d'eau douce pris dans une riviere voisine. Lors que nous eûmes traversé la premiere, nous découvrimes
d'autres

d'autres vignes d'une nature bien plus estrange. C'estoient de belles femmes depuis la teste jusqu'à la ceinture, qui finissoient en un gros tronc verdoyant, telles que les Peintres peignent Daphné sur le point qu'Apollon la voulut ravir. Leurs doigts s'épandoient en rameaux chargez de raisins, & leurs coiffures estoient faites de pampres & de grappes entrelassées. Elles nous firent mille caresses, nous parlant l'une Grec, l'autre Indien ou Persan; mais elles ne vouloient pas souffrir que l'on cueillist de leurs fruits, & lors qu'on en vouloit prendre elles jettoient des cris, comme si cela leur eust fait mal. Elles ne laissoient pas de nous baiser, & de nous toucher à la main; mais leurs baisers enyvroient, & deux de nos compagnons s'estant laissez surprendre à leurs charmes, demeurèrent pris par les parties criminelles; & comme s'ils eussent esté entez ensemble commencerent à prendre racine, & à pousser des rejetons. Effrayez d'un si grand prodige, nous courûmes à nostre vaisseau conter à nos compagnons une si pitoyable aventure.

Apres nous estre donc pourvus d'eau & de vin dans les deux fleuves, nous passâmes la nuit sur le bord, & le lendemain dès la pointe du jour, nous fîmes voile par un doux vent, qui se changea sur le midy en une bourasque si violente, que nostre vaisseau fut enlevé par un tourbillon jusqu'à la hauteur de trois mille stades, & commença à voguer par le Ciel l'espace de sept jours & de sept nuits, tant que nous abordâmes au huitième en une grande Isle ronde & luisante qui étoit suspendue en l'air, & ne laissoit pas d'estre habitée. Du jour on ne voyoit rien; mais la nuit paroissoient autour quantité d'autres Isles brillantes,

III.
*Voyage
 au globe
 de la Lune.*

Plus de
 100.
 lieues.

16 L'HISTOIRE VÉRITABLE,
de diverse grandeur & lumière, & une terre, au
dessous couverte de fleuves, de mers, de forêts,
& de montagnes, ce qui nous fit juger que
c'estoit la nôtre, outre qu'on y voyoit des vil-
les, qui ressembloient à de grandes fourmille-
res. Lorsque nous fîmes plus avant dans le pays,
nous fîmes pris par les Hipogryphes. C'estoient
des hommes, montez sur des Grifons aîsez qui
avoient trois testes. Je ne saurois mieux depein-
dre leur grandeur, qu'en disant que leurs aîles
estoyent plus longues & plus grosses que le mast
d'un grand navire. Ils avoient ordre de battre
l'estrade, pour voir ceux qui entroient & qui sor-
toient, & lors qu'ils trouvoient des estrangers,
ils les amenoient au Roy. Comme nous fîmes
en sa presence, il jugea que nous estions Grecs, à
nostre habit, & demanda comme nous avions fait
pour venir en son pays, & traverser une si vaste
estendue. Nous luy fîmes le recit de nostre aven-
ture, & il nous dit de son costé qu'il estoit Endy-
mion, & qu'il avoit esté enlevé la nuit en dor-
mant, & fait Roy du globe de la Lune, qui estoit
le pays où nous estions. Il ajouta, que nous n'a-
vions rien à craindre, & qu'il nous feroit bonne
chere, & ne nous laisseroit manquer de rien;
Que s'il pouvoit retourner victorieux de la guerre
qu'il avoit contre les habitans du Soleil, nous
pourrions demeurer en paix avec luy & jouir de
sa felicité. Nous luy demandâmes qui estoient
ces peuples, & le sujet de leur different? Il nous
dit que c'estoit un pays habité comme la Lune,
& que Phaëton en estoit Roy, & le vouloit em-
pelcher par envie, d'envoyer une colonie dans
l'étoile du jour, qui estoit une Isle deserte & in-
habitée. Mais je veux, dit-il, l'aller planter sur

*Un cheval
sur des
Grifons.*

la moustache, & si vous voulez estre de la partie, & venir avec moy, je vous donneray à chacun un des Grifons de mon écurie, & vous équiperay de toutes choses nécessaires, pour demain qui est le jour du depart. Comme nous eûmes accepté le party, il nous retint à souper; & le lendemain de grand matin que toutes les troupes furent assemblées, il les rangea en bataille, parce que les Coureurs raportoient que l'ennemy paroissoit. Il avoit bien cent mille homme de cheval, dont il avoit quatre-vingts mille Hippogryphes, & vingt mille Lacanopteres, sans l'Infanterie & les alliez. Ces Lacanopteres sont de grands oiseaux tout couverts d'herbes au lieu de plumes, sur lesquels estoient montez les Scorodemaques & les Cenchroboles. Pour les alliez, il y avoit trente mille Pnyllotoxotes de l'étoile de l'Ourse, & cinquante mille Anémodromes; Les premiers montez sur de grandes puces grosses comme douze Elephans, & les autres portez sur les ailes du Vent. Car retroussant leurs robes qui leur pendent jusqu'aux talons, ils en usent comme de voiles, & servent ordinairement d'infanterie legere dans le combat. On atendoit soixante & dix mille Strutobalanes, & cinquante mille Hippogranes, des Astres qui sont au dessus de la Capadoce, & l'on en contoit des choses estranges & incroyables; mais comme ils ne vinrent point, il n'est pas besoin de les rapporter. Voilà quelle estoit l'armée d'Endymion. Pour les armes, chacun avoit un habillement de teste fait de la coquille d'un limaçon, & une cuirasse à écaille d'écaille de fève, qui sont dures & fortes en ce pais-là comme de la corne. Leurs boucliers & leurs épées estoient semblables aux nostres.

Qui ont les ailes d'herbes.

Qui combattent avec des ailes.

Qui jettent des grains de mil.

Que la vent fait courir. Passe-vent aux glans.

Montez sur des grans.

28 L'HISTOIRE VÉRITABLE,

Quand les armées furent en présence, Endymion se plaça à l'aile droite avec ses Hippogryphes, & nous mit autour de luy avec les plus vaillans, pour la garde de sa personne. Les Lacanoptères eurent l'aile gauche, les Alliez furent au milieu. L'infanterie montoit à soixante millions, & fut rangée en cette sorte. Il commanda aux araignées qui sont grandes en ce pais-là comme les Isles Cyclades, de faire un tissu depuis le globe de la Lune jusqu'à l'Etoile du jour, ce qui fut fait en un instant, car elles sont en grand nombre; & il rangea dessus l'infanterie, commandée par Nyctérion fils d'Eudianacté, avec deux Lieutenans. Pour l'armée du Soleil, Phaëton prit l'aile gauche, avec les Hippomyrmèques, qui sont des hommes montez sur des fourmis ailées qui couvrent deux arpens de leur ombre, & combatent de leurs cornes. Il y en avoit bien cinquante mille. A l'aile droite estoient les Aéroconopés presque en mesme nombre. Ceux-cy sont montez sur de grands mouchérons, & sont tous Archers. Derriere estoient les Aérocordaques, qui ne combattent qu'à coups de trait, & sont fort vaillans & de grand service, quoy qu'ils ne lancent que des raves, mais elles sont grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauve, qui est parmy eux un poison mortel, & qui engendre aussi-tost de la puanteur dans la blessure. Prés d'eux estoient dix mille Caulomycètes, gens de main, & pesamment armez, qui portent pour boucliers de grands champignons, & pour lances de grosses asperges. A costé estoient cinq mille Cynobalanes qu'avoient envoyez les habitans de la Capicule, tous avec un museau de chien, & à cheval sur des glans ailez. On atten-

*A cheval
sur des
fourmis.*

*Monche-
rons Ai-
riens.*

*Sautans
en l'air.*

*Tige
champi-
gnons.*

*Chiens
glans.*

doit des frondeurs de la Voye de laict, mais il n'y
 vint que des Nephélocentaures, & plust à Dieu
 qu'ils ne fussent pas venus: car ils furent cause de
 la perte de la bataille. Pour les autres, Phaëton,
 depuis indigné, mit leur pays à feu & à sang.
 Comme on vint aux mains, après avoir levé les
 enseignes & fait braire les asnes, qui sont les rō-
 pettes de là haut, les deux armées s'affronterent
 terriblement, & s'entrechoquerent avec grand
 bruit. L'aile gauche des ennemis plia d'abord, &
 ne put soustenir le choc de nos Hippogryphes,
 qui les poursuivirent vivement, & en firent un
 grand carnage; mais leur aile droite eût l'avan-
 tage, & les Aéroconopes poussèrent nos gens jus-
 qu'à nostre Infanterie, qui reestablit le combat, &
 les mit en fuite, apres qu'ils eurent apris la dé-
 faite de leur aile gauche. Il y eût donc grande bou-
 cherie, & le sang ruisseloit de tous costez dans les
 nuës, qui en furent teintes, & devinrent rouges,
 comme on les voit quelquefois au coucher du So-
 leil. Il en tomba mesme à terre, & ce fut peut-
 estre par une semblable aventure, qu'Homere
 dit qu'il plût du sang à la mort de Sarpédon,
 quoy qu'il l'attribuë à la douleur de Jupiter. Nos
 gens de retour de la poursuite, erigerent deux
 trophées, l'un dans les nuës, pour la victoire de
 l'Air, & l'autre sur la toile d'araignée, pour la dé-
 faite de l'Infanterie. Cependant, les Coureurs
 rapportent qu'on voyoit paroistre les Néphélo-
 centaures, qui estoient des monstres aislez moi-
 tié chevaux & moitié hommes, d'une grandeur
 si prodigieuse, que la partie humaine estoit aussi
 grande que le Colosse de Rhodes, & l'autre
 grosse comme un gros navire. Ils estoient con-
 duits par le Sagittaire du Zodiaque, & le nom-

§. L'HISTOIRE VERITABLE,
 bre en estoit si grand , qu'il surpassa la creance.
 Lors qu'ils eurent appris la défaite de leurs gens,
 ils envoyèrent vers Phaëton pour recommencer
 le combat , & se rangerent en bataille. Après ils
 vinrent fondre sur les nostres qui estoient en des-
 ordre , & épars çà & là dans la poursuite , ou
 parmy le bagage ; & les ayant déconfits pour-
 suivirent Endymion jusqu'au globe de la Lune,
 sans avoir pû sauver qu'une partie de ses Hippo-
 gryphes. Ils renverserent en suite nos trophées,
 & coururent tout ce grand espace qui s'estend de-
 puis le globe de la Lune jusqu'à l'Etoile du jour.
 C'est-là que je fus fait prisonnier , avec deux de
 mes compagnons. Sur ces entre-faites arriva
 Phaëton, qui fit dresser de nouveaux trophées, &
 nous fit conduire dans le globe du Soleil , ayant
 les mains attachées derrière le dos, avec une jam-
 be d'araignée. Il ne voulut pas assiéger la Lune,
 mais il fit tirer autour , par forme de circonvalla-
 tion , un double mur fait de nuées épaisses, de
 sorte qu'elle ne recevoit plus la lumière du Soleil,
 & estoit dans une éclipse perpetuelle. Endymion
 touché de cette infortune , luy envoya offrir tri-
 but & des ostages , qu'il ne voulut point rece-
 voir d'abord, mais apres avoir mis l'affaire en de-
 liberation, il se relâcha , & la paix fut conclue
 aux conditions : Que le mur seroit démoli, & les
 captifs rendus de part & d'autre pour de l'argent:
 Qu'Endymion laisseroit libre les autres Astres, &
 n'auroit pour amis & pour ennemis que ceux du
 Soleil. Que luy & ses successeurs payeroient tous
 les ans à Phaëton & aux siens, dix mille muets de
 rosée, & donneroient autant de leurs sujets pour
 ostages. Que l'Etoile du jour seroit peuplée en
 commun, & que ceux qui voudroient estre com-

On, un
 morceau
 de jambe.

pris dans la paix, le seroient. Ces articles furent gravez sur une colonne d'ambre, qui fut plantée sur les confins des deux Empires. Du costé du Soleil signèrent Pyronide, Thérice, & Phlogie; & de l'autre, Nyctor, Ménie, & Polylampe. Ainsi la paix fut faite, le mur démoli, & nous rennis en liberté. Lorsque nous fîmes de retour, nos compagnons nous coururent embrasser avec larmes, & l'indynion, pour nous obliger à demeurer avec lay nous offrit droit de bourgeoisie; mais je ne m'y pûs résoudre, qu'il me voulust donner son fils en mariage, pour la raison que je diray tantost; & comme il nous vit opiniastrez au retour, il nous traita splendidement l'espace de sept jours, & nous congédia. Mais avant que passer outre, il ne sera pas hors de propos de raconter icy les merveilles du pais. Premièrement, il n'y a point de femmes, & l'on n'en sçait pas même le nom. On se sert au lieu d'elles de jeunes garçons jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & ils portent les enfans dans le gras de la jambe, qui s'enfle quand ils ont conçu, & lors qu'ils veulent acoucher on y fait une incision. Je croy que c'est de là que vient le mot Grec de Gastrocnemie, parce que la jambe sert de ventre. L'enfant est mort venant au monde, mais en l'exposant à l'air, il commence à respirer. Il y en a une autre espèce qui naissent comme des plantes, ce qui se fait en cette sorte. On coupe le testicule droit d'un homme, & on le met en terre; Au bout de quelque temps, il naist un grand arbre charnu, qui porte des glands d'une coudée de hauteur, lesquels on ouvre lors qu'ils sont meurs, & l'on en tire un enfant. Mais ceux-là n'ont point de parties naturelles, & s'en attachent lors

§2 L'HISTOIRE VÉRITABLE;

qu'ils en ont besoin. Les pauvres en mettent de bois, & les plus riches d'yvoire. Lorsqu'un homme deviét vieux il ne meurt pas, mais il s'en va en fumée. Ils vsent tous de mesme viande, qui sont des grenouilles rôties sur les charbons; car l'air en est tout rempli; mais ils ne les mangent pas, & se contentent d'en avaler la vapeur, & pour cela ils s'aprochent des risons, lorsqu'elles rotifsent, comme s'ils se mettoient à table. Leur bruvage est de l'air pressé dans un verre, dont il sort de la liqueur comme de la rosée. Ils ne font point d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouverture en ces lieux-là; mais ils ont un trou sous le jaret par où ils caressent les garçons. Les plus beaux parmy eux sont chauves, au contraire du pays des Comedes où ils aiment les cheveux longs. La barbe ne leur croist pas au menton, mais un peu au dessus des genoux. Ils n'ont point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'un doigt; mais il naist à tous sur le croupion, comme une espece de choux cabus, tousiours vert, qui est de chair, & ne se rompt pas quand ils se couchét. Ils ont une estrange propriété, c'est qu'ils mouchent du miel, mais fort acre; & lors qu'ils s'huilent, c'est avec du lait qui se prend apres comme du fromage, en y meslant un peu de miel. Ils font de l'huile d'ail; dont l'odeur est tres-excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains sont comme de la gresse; si bien que lors qu'il gresse parmy nous, c'est que le vent

*C'est qu'il
est sans
boyaux.*

secouè les vignes en ce pays-là. Le ventre leur sert de poche; & ils y mettent tout ce qu'ils veulent, car il s'ouvre & se referme comme une gibeciere; & parce qu'il est velu par dedans, les enfans s'y nichent quand il fait froid. Les riches

portent des habits de verre, & les pauvres de cuivre; car l'un & l'autre se file; & le dernier quand il est mouillé se carde comme de la laine. J'ay peur qu'on ne me croye pas si je parle de leurs yeux, car cela surpasse la creance. Ils s'ostent & s'appliquent comme des lunettes, & plusieurs ayant perdu les leurs, empruntent ceux de leurs voisins; car l'on en fait des tresors, & celuy qui en a le plus, est estimé le plus riche. Leurs oreilles sont de feuilles de platane, horsmis à ceux qui naissent de gland, qui les ont de bois. Je vis deux merveilles dans le Palais du Roy; un puits qui n'étoit pas fort profond, où en descendant on entendoit tout ce qui se disoit dans le monde; & un miroir au dessus, où en regardant on voyoit tout ce qui s'y passoit. J'y ay veu souvent mes amis & ceux de ma connoissance; mais je ne scay s'ils me voyoient. Si quelqu'un ne me veut pas croire, quand il y aura esté il me croira.

Après avoir pris congé du Roy & de toute la Cour, nous fîmes voile à travers les vastes plaines de l'air; mais avant que de partir, il me fit present de deux robes de crystal, & de cinq de letton, avec une armure toute complete de coffes de fèves; mais je perdis tout cela dans le ventre de la Baleine. Nous fûmes escortez par un regiment d'Hippogryphes, l'espace d'environ cinq cens stades, & courûmes beaucoup de pais, mais nous n'abordâmes nulle part, qu'à l'Estoile du jour, pour faire aiguade. On commençoit à l'habiter. Nous entrâmes apres dans le Zodiaque, & laissant le Soleil à main gauche, commençâmes à raser la terre, sans y descendre, parce que le vent estoit contraire; quoy que nous l'eussions bien desiré, à cause que le pays que nous voyions estoit fort beau & arrousé de plusieurs fleuves. Les

IV.
*Arrivé
 en l'Isle
 des Lamps.
 pag.*

34 L'HISTOIRE VÉRITABLE,
 Néphelocentaures qui estoient à la solde de
 Phaëton, vinrent fondre sur nous en cet endroit,
 pensant que nous fussions encore ennemis ; mais
 ils se retirèrent lors qu'ils sceurent que la paix
 estoit faite. Nous ne laissâmes pas d'avoir grand
 peur, parce que nous avions renvoyé déjà nostre
 escorte. Apres avoir vogué toute la nuit, & le
 jour suivant, nous arrivâmes sur le soir en l'Isle
 des Lampes, commençant peu à peu à gagner
 terre. Elle est située entre les Hyades & les
 Pleiades, un peu plus bas que le Zodiaque. Lors
 que nous fûmes descendus, nous ne trouvâmes
 que des Lampes, qui alloient & venoient comme
 les habitans d'une ville, tantost à la place,
 tantost sur le port, les unes petites & chetives
 comme le menu peuple, les autres grandes &
 resplendissantes, mais en petit nombre, comme
 les riches. Elles avoient toutes leur nom & leur
 logis comme les Citoyens d'une Republique, par-
 loient & s'entretenoient ensemble, & nous de-
 mandoient des nouvelles. Quelques-unes nous
 prièrent même d'entrer chez elles & de nous ra-
 fraîchir, mais nous ne voulûmes ni boire ni man-
 ger, de peur de surprise. Le Palais du Roy est au
 milieu de la ville où il rend justice toute la nuit,
 & chacun est obligé de s'y trouver, pour rendre
 compte de ses actions. Celles qui ont falli ne
 souffrent point d'autre peine, sinon qu'on les
 éteint, qui est une espece de mort, d'où vient
 qu'on dit tuer la chandelle. Nous nous aprochâ-
 mes pour entendre leurs raisons & leurs excuses,
 & y vîmes jusqu'à la lampe de nostre logis, qui
 nous dit des nouvelles de la famille.

V.
*Engle-
 sement*

Comme nous eûmes demeuré là toute la nuit
 nous en partîmes le lendemain, & voguant près

LIURE PREMIER.

37

des nuës, vîsmes la ville de Nephelocœcygie; *de l'An-*
 qui nous donna de l'admiration; mais nous n'y *teur. &*
 descendîmes point, parce que le vent estoit con- *son se-*
 traire. Coronus fils de Cottyphion en estoit Roy, *jour dans*
 ce qui nous fit souvenir du Poète Aristophane *la Balcie-*
 qui en parle, homme docte, & qui pour rien du *ne. Voyez*
 monde n'eust voulu mentir. Trois jours apres, *les Re-*
 nous découvrîmes clairement l'Ocean; mais nous *marques*
 ne voyions plus de terres, que celles que nous
 avions laissées dans le Ciel, qui nous paroissoient
 claires & luisantes comme des astres. Le quatriè-
 me, sur le midy, le vent s'estant apaisé, nous des-
 cendîmes tout doucement dans la mer, où nous
 ne fûmes pas plustost, que nous commençâmes à
 faire bonne chere de ce que nous avions, & parce
 qu'il faisoit un grand calme, nous nous baignâ-
 mes mesme dans l'Ocean. Mais comme souvent
 un petit rayon de bonne fortune est le presage
 d'un grand mal-heur, nous n'eûmes pas vogué
 deux jours, qu'au troisieme, au lever du Soleil,
 nous vîmes nager force poissons & quantité de
 Balcines; dont il y en avoit une d'environ quinze
 cens stades, qui faisoit blanchir la Mer d'écume
 tout à l'entour. Elle avoit les dents longues &
 pointuës comme des clochers, & blanches com-
 me de l'yvoire. Lorsque nous la vîsmes venir à
 nous la gueule ouverte, nous nous recommandâ-
 mes aux Dieux, & nous embrassâmes l'un l'autre,
 pour n'estre pas separez mesme par la mort. Elle
 nous engloutit tous ensemble, avec nostre navi-
 re; mais de bonne fortune, avant qu'elle pût nous
 écraser, nostre vaisseau coula heureusement dans
 l'intervalle de ses dents. Comme nous fûmes
 dans ce gouffre, nous ne voyions rien d'abord;
 mais lors qu'elle vint à ouvrir la gueule, nous

*Ce mot
 n'est pas
 au Grec,
 mais je
 m'en sers
 pour la
 commodi-
 té de
 l'expres-
 sion.*

36 HISTOIRE VERITABLE,

vîmes un grand & large Monstre, capable de loger dix mille habitans. Il y avoit dedans quantité d'autres poissons qu'elle avoit avalez, des carcasses d'hommes & d'animaux, des balles de marchandise, des anchres & des masts de navire; & vers le milieu une terre & des montagnes, qui estoient faites, à mon avis, de la quantité de limon qu'elle avaloit. Il y avoit mesme une forest, & toutes sortes d'arbres & de plantes comme en un pays cultivé, qui pouvoit avoir trente milles de tour. On y voyoit quantité de Herons & d'Alcyons & autres oiseaux de riviere, qui avoient fait leurs nids dans le bois. Après avoir répandu beaucoup de larmes inutiles, j'encourageay mes Compagnons, & fis soutenir le vaisseau qui panchoit; puis ayant allumé du feu, nous nous mîmes à table; car nous avions quantité de poisson de toute sorte, & de l'eau que nous avions apportée de l'Etoile du jour. Le lendemain estant éveillez, cōme la Baleine ouvroit la gueule, nous voyions tantost le Ciel, tantost des Montagnes, tantost des Isles; car nous la sentions remuër de tous costez en un instant. Lors que nous fûmes acoutumez à un si triste sejour, je pris sept de mes compagnons avec moy, & entray dans la forest pour découvrir le pays. Nous n'eûmes pas fait sept cens pas, que nous trouvâmes un petit Temple dédié à Neptune, comme le témoignoit l'inscription, & ensuite, plusieurs sepulchres, & une fontaine tres-claire assez proche. Nous ouïsmes mesme l'aboy d'un chien, & vîmes de loin de la fumée, ce qui nous fit juger que le pays estoit habité. Nous doublons le pas, tant que nous trouvons un vieillard & un jeune homme, qui dressoient un petit jardin, & y faisoient venir de l'eau de la fon-

raine pour l'arouser. Joyeux & estonnez tout ensemble, nous nous arrestâmes assez long-temps à les regarder, & vîmes qu'ils n'estoient pas moins surpris que nous. Apres quelque silence de part & d'autre, le vieillard nous demanda si nous estions des Dieux marins ou des hommes? Pour nous, dit-il, nous avons esté autrefois au monde, mais nous flottons maintenant dans la baleine, sans savoir au vray ce que nous sommes, car il semble que nous soyons morts, & toutefois nous vivons. Et nous, luy dis-je, mon pere, nous sommes de pauvres étrangers qui fûmes hier engloutis avec nostre navire, & il y a aparence que quelque Dieu nous a amenez icy pour nous consoler l'un l'autre, & pour nous apprendre que nous n'estions pas seuls dans cette misere. Faites-nous donc, s'il vous plaist, le recit de vostre aventure, & puis vous sçaurez la nostre. Ce ne fera pas, dit-il, sans avoir mangé auparavant, & en disant cela, il nous prit par la main & nous amena dans sa cabane, où il nous fit bonne chere de ce qu'il avoit. Lors que nous fûmes rassasiez, il nous pressa de luy dire qui nous estions, & comment nous avions esté engloutis. Nous luy contâmes donc tout ce qui nous estoit arrivé depuis nostre embarquement, dequoy il parût fort estonné, & nous dit qu'il estoit de l'Isle de Cypré, & qu'estant allé avec son fils pour trafiquer en Italie, ils avoient navigé heureusement jusqu'en Sicile, d'où ils avoient esté emporiez par la tempeste dans l'Ocean, & engloutis avec leur vaisseau, dont nous avions pû voir le debris dans le ventre de la Baleine. Que tous les autres estoient morts, à la reserve de son fils & de luy; & qu'apres leur avoir rendu les derniers devoirs, ils avoient basti la chapelle que

L'HISTOIRE VERITABLE,
 nous avions veuë, & cultivoient ensemble ce petit
 jardin qui leur fournissoit des legumes, dont
 ils vivoient avec des fruits sauvages & du pois-
 son. Qu'il y avoit des vignes au pais dont le vin
 estoit tres-excellent, & que nous avions pû voir
 une fontaine dont l'eau estoit tres-fraiche &
 tres-bonne. Qu'ils s'estoient accommodez cha-
 cun un liët de branches d'arbres, avec quelques
 autres petits meubles necessaires; avoient allu-
 mē du feu, & s'ocupoient à la chasse, & quel-
 quefois à la pesche, à travers les ouies de la
 Baleine. Qu'il n'y avoit pas fort loin de là à un
 estang salé qui avoit bien deux mille cinq cens
 pas de tour, où ils se baignoient quelquefois,
 & où ils peschoient aussi, parce qu'il y avoit
 force poisson. Qu'il y avoit ving-sept ans qu'ils
 vivoient dans cette misere, & que la vie leur
 seroit encore suportable, sans les habitans du
 pais qui estoient sauvages, & leur faisoient beau-
 coup de mal. Comment, luy dis-je, y a-t-il
 icy encore d'autres gens que nous? Ouy, dit-il,
 & qui sont faits d'une façon effroyable; Car à
 l'extremité de l'Isle vers l'Occident habitent
 les Taricanes, qui ont le visage d'écrevisse & le
 reste d'anguille; mais barbares & belliqueux.
 De l'autre costé, à main droite, sont les Tri-
 tonomendettes, semblables à nous de la ceinture
 en haut, mais ayant le reste de chats. Ceux-là
 ne sont pas si méchans que les autres. A la
 gauche, sont les Carcinoquires & les Cynoce-
 phales, qui sont alliez ensemble. Au milieu, les
 Pagourades & les Psittopodes, nations vaillan-
 tes, & excellentes à la course. Vers l'Orient, à
 l'embouchure du Monstre, le pais est presque
 desert, à cause qu'il est souvent inondé. Neant-

*Comme
 qui diroit
 saiez, ou
 confits.*

*Il fait al-
 lusion aux
 Tritons.*

*Mains de
 Cancres,
 Testes de
 Chien.
 Pieds-lege-
 res.*

moins, j'y ay établi ma demeure, & y vis en quelque assurance, moyennant cinq cens hatres que je paye de tribut aux Psittopodes. Voilà l'estat du pais. Il faut considerer maintenant comment nous ferons pour y vivre, & pour nous défendre de tant de monstres. Combien sont-ils, luy dis-je ? Plus de mil, répondit-il, mais ils n'ont pour armes que des arrestes de poisson. Puis-qu'ils sont desarmez, repartis-je, nous en viendrons bien à bout, & après les avoir défaits nous habiterons le pais sans crainte. Nous résolûmes donc de les combattre, & retournâmes à nostre navire, pour faire les aprests nécessaires. Nous commençâmes la guerre par le refus du tribut ; car comme ils le vinrent demander, nous leur repondîmes arrogamment que nous estions nez libres, & mal-traitâmes leurs Deputez. Les Psittopodes donc & les Pagourades vinrent contre nous avec grand bruit, mais nous nous étions preparez à les recevoir, & avions mis vingt-cinq hommes en embuscade, avec ordre de ne se point découvrir que les ennemis ne fussent passez, afin de les charger en queue ; car nous les atendions de pied ferme avec le reste. Le combat fut grand & opiniâtre, mais enfin la victoire nous demeura, & nous tuâmes cent soixante & dix des ennemis, sans perdre qu'un de nos camarades, avec le Pilote, qui eut le dos percé d'oultre en oultre d'une arreste de poisson. Nous poursuivîmes les autres jusqu'à leurs cavernes, & tout le reste du jour & la nuit suivante, demeurâmes sur le champ de bataille, où nous dressâmes un trophée de l'épine du dos d'un Dauphin. Sur le bruit de cette défaite, le reste des habitans prirent les

armes, & marcherent contre nous dès le lendemain avec grand appareil. Les Taricanes avoient l'aisle droite, les Cynocéphales la gauche, les Carcinoquires estoient au milieu; il n'y eut que les Tritonomendettes qui demeurèrent chez eux, sans vouloir estre de la partie. Nous les vinmes rencontrer près du Temple de Neptune, & entrâmes au combat avec de grands cris, qui résoronoient dans le ventre de la Baleine comme dans un autre. Ils furent défaits aisément, parce qu'ils estoient nuds, & sans armes, de sorte que nous les poursuivîmes jusqu'à la forest. Aussi-tost ils envoyerent rechercher nôtre aliance, & sur nostre refus retournerent au combat, où ils furent tous taillez en pieces. Les Tritonomendettes ayant appris cette nouvelle, se sauverent dans la mer à travers les oïlles de la Baleine. Apres cette victoire, nous demeurâmes maîtres du pais, nous occupant à la chasse & aux exercices du corps, cultivant les vignes & recueillant en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermez dans une prison large & spacieuse, qui ne songeroient qu'à passer le temps, & à se réjouir. Comme nous eûmes vescu de la sorte plus d'un an & demy, en fin le cinquième jour du neuvième mois, environ le second bâillement du Monstre, qui ne bâilloit qu'une fois par heure, ce qui servoit à les conter, nous entendîmes un grand bruit comme de rames & de forçars, & courûmes à son embouchure, où nous tenant à couvert dans l'intervalle de ses dents, nous vîmes des Geans, grands comme des Colosses, qui conduisoient ces Isles, comme l'on fait des navires. Je say bien qu'on aura de la peine à le croire;

mais je ne laisseray pas de le dire , parce qu'il est veritable. C'estoit des Isles longues & étroites , qui n'estoient pas fort hautes , & qui pouvoient avoir cent stades de tour. Il y avoit environ trente hommes sur chacune , sans compter ceux qui étoient employez pour la defense , & ces trente hommes estoient rangez de part & d'autre comme des forçasts d'une galere , & ramoient avec de grands pins feüillus. Derriere , sur une eminence , estoit le Pilote , qui tenoit un gouvernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre coste , à la prouë , il y avoit environ quarante hommes tous armez , semblables à nous , hormis que leur chevelure étoit de feu , ce qui les défendoit comme un casque. Les arbres de l'Isle servoient de voile ; car le vent venant à souffler dedans , la faisoit voguer , si bien qu'on la conduisoit où l'on vouloit , & l'on entendoit le siflet du Comite qui faisoit mouvoir les rames tout d'un temps , comme dans une galere. On ne voyoit que deux ou trois de ces Isles d'abord ; mais sur la fin il en parût environ six cens , qui tournerent toutes les prouës l'une contre l'autre , pour le Combat. Du premier choc il y eut de brisées , & d'autres coulées à fons ; mais plusieurs se maintinrent courageusement jusqu'à la fin , & ceux qui combattoient à la prouë faisoient merveilles de bien attaquer & de bien defendre. Les vainqueurs sautoient dans celles des vaincus , pour les empêcher de se détacher & de prendre la fuite , & l'on faisoit main basse sans faire des prisonniers. Au lieu de harpons & de mains de fer , ils jetoient de grands polypes atachez les uns aux autres, qui s'acrochoient aux arbres de la forest,

*C'est ainsi
que vont
beaucoup
de nos*

de sorte que l'on combattoit de pied ferme, comme si ce n'eust pas esté un combat naval. On se lançoit aussi à la teste, au lieu de pierres, des huîtres & des tortues, grosses comme des piéces de rocher. L'un des Generaux s'apelloit Eolocentaure, & l'autre Thalassopotés; car on les entendoit souvent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre qu'il luy avoit enlevé plusieurs troupeaux de dauphins, qui étoit le sujet de leur différent. Aussi demeura-t-il victorieux, & coula à fons cent cinquante Isles des ennemis, en prit trois avec tous ceux qui estoient dedans, & poursuivit le reste qui se retiroit avec la poupe fracassée. Sur le soir, comme il fut de retour de la poursuite, il recueillit tout le butin qui flotoit, tant du sien que des ennemis; car il avoit bien eu quatre-vingts Isles submergées. Apres, il dressa un trophée sur la teste de la Baleine, qui estoit elle-mesme comme une grande Isle, ou plustost comme le Continent, & apendit à Neptune une des Isles des ennemis. Sa flotte demeura toute la nuit à l'ancre au tour du Monstre, auquel ils avoient araché leurs cordages. Le lendemain, ils firent des sacrifices d'action de graces, & ayant enseveli leurs morts, partirent avec des cris de joye & des chants de triomphe. Voila ce qui se passa au combat des Isles.



L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE SECOND.

I. Continuation du voyage de l'Auteur. II. Sa venue aux Isles Fortunées. III. Description des Enfers. IV. l'Isle des Songes. V. Diverses aventures assez extravagantes. VI. D'autres qui le sont encore plus, jusqu'à son arrivée aux Antipodes.

A PRES ces choses, ne pouvant endurer un plus long séjour dans la Baleine, il nous prit envie de faire un trou au costé droit pour nous évader; mais comme nous eûmes creusé cinq ou six cens pas sans trouver le fons, nous abandonnâmes l'entreprise, & jugeâmes plus à propos de mettre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle brûla sept jours entiers sans en sentir rien, mais sur la fin du septième, elle bâilloit plus lentement, & refermoit la gueule aussi-tost, ce qui nous fit juger qu'elle commençoit à se porter mal. Vers l'onzième jour, nous aperçumes qu'elle se mourroit, car elle sentoit fort mauvais; si bien que le lendemain nous luy traversâmes la gueule avec de grosses poutres, pour l'empescher de la refermer, sans quoy nous estions tous perdus. Cependant, nous donnâmes ordre à nostre départ, & fîmes nos provisions, prenant l'étranger pour nostre Pilote. Le troisième jour nous tirâmes nostre vaisseau par l'intervalle de ses dents, & le descendîmes ent doucement dans la mer. Après, montant sur

*I. Cont-
nuation
du voya-
ge de
l'Auteur,*

le dos du Monstra, nous sacrifîâmes à Neptune, près du trophée des Isles flottantes, & ayant demeuré là trois jours, à cause du caline nous fîmes voile le quatrième. Nous rencontraâmes d'abord quantité de corps morts de la dernière défaite, contre lesquels nostre vaisseau aloit heurter comme contre des écueils, & nous demeurâmes estonnez de leur prodigieuse grandeur. Il faisoit fort beau du commencement; mais la bise venant à souffler, il fit un froid si insupportable, que la mer se glaça à la hauteur de quatre cens brasses. Nous fûmes donc contrains de descendre, & commençâmes à glisser dessus; mais le vent venant à se renforcer, nous fîmes un trou dans la glace par l'avis de nostre Pilote, où nous demeurâmes renfermez trente jours, y faisant du feu, & mangeant le poisson que nous trouvions en creusant. A la fin, comme les vivres commençoient à nous manquer, nous détachâmes du mieux que nous pûmes nostre vaisseau, & mettant la voile au vent, coulâmes sur la glace comme sur du verre. Le cinquiesme jour elle se fondit, & nous voguâmes sur l'eau comme auparavant, tant que nous abordâmes en une petite Isle deserte, où nous descendîmes pour faire aiguade, parce que l'eau nous manquoit. Nous y tuâmes deux Taureaux sauvages, qui avoient les cornes sous les yeux, comme vouloit Momus, afin de mieux voir où ils frapent. Plus loin nous trouvâmes une Mer de lait, qui avoit au milieu une petite Isle de fromage, où nous sejournaâmes quelque temps, mangeant de la terre de l'Isle, & buvant du lait des raisins; car ils ne portent point de vin. La Princesse Tyro fille de Salmonée, en estoit Reine, & avoit reçu cette faveur de Neptu-

Tyro, signifie fromage, en Grecs.

ne pour recompense de sa chasteté. Il y avoit aussi un temple dédié à Galatée, comme il paroissoit par l'inscription.

Comme nous eûmes demeuré là cinq jours, nous en partîmes le sixième par un bon vent, & deux jours apres passâmes de cette mer blanche dans une autre, sur laquelle nous vîmes marcher des hommes semblables à nous, hormis qu'ils avoient des piés de liège, ce qui les soustenoit sur l'eau. Ils s'aprocherent de nostre navire, & nous saluant en nostre langue, nous dirent qu'ils aloient au Liège qui estoit leur patrie. Apres avoir couru quelque temps autour de nostre vaisseau, ils s'en alerent en nous souhaitant une heureuse navigation. Ils ne nous eurent pas plustost quitez, que nous découvrîmes plusieurs Iles, parmi lesquelles estoit la leur sur un grand liège tout rond. Plus loin, sur la droite il y en avoit cinq autres fort hautes & fort grandes, où l'on voyoit paroître beaucoup de feux; & devant nous une petite, large & basse, d'où s'exhaloit un doux parfum, comme Hérodote dit qu'il en sort de l'Arabie heureuse. Nous cinglons de ce costé-là, & trouvons en arrivant de grands ports, calmes & profonds, & des fleuves d'une eau claire & argentine qui couloit doucement dans la mer. Les bords estoient couverts de bois odoriferans, où l'on oyoit retentir la musique des oiseaux, qui faisoient un concert avec les Zephirs. Car les feuilles agitées par un doux vent, rendoient un son comme de flûtes douces. On entendoit parmi cela, des voix, ou plustost des cris de resjouissance, comme dans un festin, où les uns chantent & les autres dansent au son du flageolet ou de la lyre. Estonnez de tant de merveilles,

*Galatée
vient dire
l'ail.*

*II.
Venu de
l'Autour
aux Iles
Fortunes*

*De roses,
violets &
c.*

nous entrons à pleines voiles dans le port, où nous ne fûmes pas plustost, que les Cardes nous lièrent avec des chaînes de roses & nous menèrent vers le Prince, apres nous avoir dit qu'on ne nous feroit point de mal, & que nous estions dans l'Isle des Bien-heureux qui estoit gouvernée par Rhadamante. Nous trovâmes en arrivant qu'il y avoit trois causes à plaider avant la nostre. La premiere estoit celle d'Ajax fils de Télamon, pour savoir s'il seroit receu en la compagnie des Heros, apres s'estre tué luy-mesme en fureur. La seconde estoit un diferent amoureux de Thesée & de Menelaüs, à qui demeureroit Heleine. Et la troisieme, une dispute de préseance entre Alexandre & Annibal. Apres beaucoup de contestation, Ajax fut receu, moyennant quelques prises d'élébore, pour lesquelles on le renvoya à Hippocrate. Heleine fut ajugée à Menelatis, à cause des longs travaux qu'il avoit soufferts pour elle, outre que Thesée avoit d'autres femmes, comme l'Amazone & Ariadne. Alexandre fut preferé à Annibal, & on luy donna un siege à costé du vieux Cyrus. Apres cela, nous fûmes ouïs, & l'on nous demanda d'abord, pourquoy nous avions osé profaner ces lieux sacrez de nostre presence mortelle? Sur nostre réponse, l'on nous fit retirer; & Rhamadante, de l'avis de Caton & d'Aristide, remit à nous punir de nostre curiosité, apres nostre mort, & cependant nous permit de voir les raretez du pays, & de nous entretenir avec les Bien-heureux. Aussi-tôt, nos chaînes tomberent d'elles-mêmes, & l'on nous conduisit à la ville, pour assister à leur festin. Nous fûmes tous ravis en entrant de voir que la ville estoit d'or, & les murailles d'emeraudes, avec le pavé marqué d'ébène, &

*Parce
qu'elle
avois esté
femme de
l'un & de
l'autre.*

d'yvoire, les Temples des Dieux de rubis & de diamans, avec de grands Autels d'une seule pierre precieuse, sur lesquels on voyoit fumer des Hecatombes. Il y avoit sept portes, toutes de Cinnamonome; & un fossé d'eau de senteur large de cent coudées, qui n'étoit profond qu'autant qu'il falloit pour se baigner à son aise. Il ne laissoit pas d'y avoir des bains publics d'un artifice admirable, où l'on ne brûloit que des fagots de canelle. L'edifice estoit de crystal, & les bassins où l'on se lavoit, de grands vases de porcelaine pleins de rosée. Du reste, ces Bien-heureux n'ont point de corps & sont palpables; Ils ne laissent pas de boire & de manger, & de faire les autres fonctions naturelles. On diroit que c'est leur ame toute seule, revestue de la ressemblance du corps; car si on ne les touche, on ne sauroit découvrir qu'ils n'en ont point, Semblables à des ombres droites qui ne seroient pas noires. Ils ne vieillissent point, mais ils demeurent toujours à l'âge où ils meurent, hormis que les vieillards y reprennent leur beauté & leur vigueur. Leurs habits sont d'un crespé fin de couleur de pourpre, filé par des araignées qui sont sans venin, & qui ne font point horreur. Il ne fait jamais nuit dans toute l'Isle, mais le jour n'y est pas fort éclatant, c'est comme une aurore perpetuelle. De toutes les saisons ils ne connoissent que le Printemps, & de tous les vens que les Zephirs; mais la terre est couverte de fleurs & de fruits toute l'année, dont la recolte se fait tous les mois, encore dit-on qu'au mois qui porte le nom de Minos, il y a double moisson. Les épis au lieu de bled sont chargez de petits pains semblables à des champignons, si bien qu'on n'est jamais en peine ni de cuire, ni de

42 L'HISTOIRE VERITABLE,

moudre. Il y a trois cens soixante-cinq fontaines d'eau douce , & autant de miel ; & cinq cens d'huile de senteur , mais plus petites ; avec plusieurs ruisseaux de lait & de vin. On mange hors la ville dans la plaine d'Elise, à la fraîcheur d'un bois qui l'environne , où l'on est couché sur des fleurs, & les vens portent des viandes. Sur les têtes pendent de grands arbres de cristal , qui portent des verres de toutes sortes , & l'on ne les a pas plustost pris qu'ils sont pleins de vin. On n'est point en peine de se faire des guirlandes , car les petits oiseaux qui voltigent autour en chantant, répandent sur vous des fleurs qu'ils ont pillées dans les prairies voisines. D'ailleurs , il s'élève des nuées de parfum tant de sources de senteur, que du fleuve dont la ville est ceinte, lesquelles s'épreignent à l'aide des vens, & versent sur l'assistance une liqueur tres-precieuse. On ne cesse de chanter pendant le repas, & de reciter de beaux Vers , & particulièrement ceux d'Homere, qui est assis parmi les Heros au dessus d'Ulissee. Les danses sont composées de filles & de garçons , & les maistres de musique sont Eunome , Arion , Anacréon & Stesicore , dont le dernier est reconcilié avec Heleine. Apres qu'ils ont finy leurs chansons, paroist un second chœur de Musiciens , composé de serins & de rossignols, qui avec les Zephirs , font un concert tres-agreable. Mais ce qui fait principalement la felicité des Bien-heureux , c'est qu'il y a deux sources, l'une du ris , l'autre de la joye , dont chacun boit un grand trait avant que de se mettre à table , ce qui le tient gay le reste du jour. Disons maintenant ceux qui sont les plus estimez dans cette Isle, & qui tiennent le premier rang parmi

mi les ombres. Premièrement, les demy-Dieux, & ceux qui se sont signalez au siège de Troie, horsmis Ajax le Locrien qui est tourmenté, à ce qu'on dit, dans les Enfers. D'entre les Barbares, les deux Cyrus ; Anacarsis, Zamolxis, & Numa. Des Grecs, Licurgue, Phocion, & Tellus les sept Sages, horsmis Periandre, Socrate, qui s'entre-tient ordinairement avec Palamède & Nestor, ou avec de beaux garçons comme Narcisse, Hy-las, & Hyacinthe ; & l'on dit qu'il est amoureux du dernier, car il luy fait forces caresses. Rhadamante l'a souvent menacé de le mal-traiter, s'il ne quitoit son ironie ; mais il a de la peine à s'en défaire, tant il est dangereux de faire de mauvaises habitudes. Je n'y vis point Platon, & comme j'en demandois la cause, on me dit qu'il habitoit la Republique, & qu'il vivoit selon les Loix qu'il y avoit établies. Aristipe & Epicure y sont des premiers, & chacun les veut avoir, parce qu'ils sont de bonne compagnie. Il n'est pas jusqu'à ce pauvre malotru d'Esopé qu'il n'y soit, & ils s'en servent comme de boufon. Pour Diogène on ne le reconnoistroit pas, tant il est changé, car il est devenu voluptueux, & a épousé la Courtisane Laïs. Il ne fait donc rien tout le jour que chanter & danser, & faire mille extravagances, sur tout quand il a bû. Les Stoïciens en sont bannis, & l'on dit qu'ils grimpent encore sur le costeau, & sont ocupez à défricher le chemin de la Vertu. Je n'y vis point d'Academiciens, parce qu'ils deliberent tousiours, & qu'ils ne se peuvent resoudre ; On doute mesme s'ils croient des Enfers & des Champs Elisées. Mais, à mon avis, c'est qu'ils craignent le jugement de Rhadamante, parce qu'ils ont voulu oster toute sorte

30 L'HISTOIRE VERITABLE,
 de jugement, & mettre l'Univers en confusion.
 Voilà les plus illustres de l'autre monde, mais
 on y seveie principalement Thesée & Achille.
 Les femmes y sont communes, & en cela, ils
 sont tous Platoniciens. On ne s'abstient pas
 mesme des garçons, il n'y avoit que Socrate
 qui juroit qu'il ne les toucheroit point, encore
 croit-on qu'il se parjuroit. Apres avoir esté deux
 ou trois jours en ce pais-là, j'aborday Homere,
 & le priay de me dire d'où il estoit, parce que
 c'estoit une des plus grandes questions qui fust
 parmy les Grammairiens. Il me dit qu'ils
 l'avoient tellement embrouillé sur ce sujet, que
 luy-mesme n'en savoit plus rien, mais qu'il
 croyoit estre de Babylone, & qu'on l'y nom-
 moit Tigrane, comme Homere parmy les Grecs,
 à cause qu'il y avoit esté donné en ostage. Je luy
 demanday ensuite, s'il avoit fait les Vers qu'on
 rebute? Il me dit que ouï; ce qu'on fit rire de
 l'impertinence de ceux qui les veulent retran-
 cher. Je m'enquis aussi pourquoy il avoit com-
 mencé son Poëme par la Fureur? & si me dit
 que cela s'estoit fait sans dessein, & qu'il n'avoit
 pas fait non plus l'Odyssée avant l'Illade, com-
 me plusieurs croient. Pour son prétendu aveu-
 glement, je ne luy en parlay point, parce que
 je vis bien le contraire. Je luy faisois plusieurs
 autres demandes, lors qu'il estoit de loisir, & il
 me répondoit à tout sur le champ, principale-
 ment depuis qu'il eût gagné son procès contre
 Thersite, qu'il accusoit de calomnie; mais il fut
 renvoyé absous à l'aide d'Ulysse qui plaida sa
 cause. Sur ces entrefaites arriva Pythagore,
 apres avoir achevé toutes ces revolutions, &
 passé par diverses métamorphoses; car il avoit

*Zenodote
 & Ari-
 starque.*

esté metamorphosé par sept fois, & doutoit en-
 core s'il se feroit appeller Pythagore ou Euphor-
 be. Il fut fort bien reçu, parce qu'il avoit tout
 un costé d'or. Empedocle vint aussi tout grillé,
 mais on ne le voulut point recevoir, quelque in-
 stance qu'il en fit, de peur qu'il ne fust travaillé
 de mélancolie. Après quelque temps on celebra
 les jeux qu'on nomme *des Trépassés*, où Achille
 & Thésée présiderent; celui-cy pour la septième
 fois, & l'autre pour la cinquième. Il seroit long
 de rapporter icy tout ce qui s'y fit; mais Carus de
 la race des Heraclides, vainquit Ulysse à la lute,
 & Epée combattit à coups de poin contre Arie, *Apis fait*
 dont le sepulcre est à Corinthe, sans que pas un *10.*
 eust l'avantage. Il n'y a point parmi eux de jeu de
 Pancrace. Je ne say plus qui vainquit à la course,
 Homere remporta de bien loin le prix de la poë-
 sie; mais Hésiode aussi fut couronné. La couron-
 ne estoit faite de plumes de Pân, & c'estoit le prix
 de tous les jeux. Comme on en sortoit, la nouvelle
 vint que les Enfers s'estoient revoltez sous la con-
 duite de Phalaris & de Bure, accompagnés de *Anciens*
 Diomède, de Sciron & de Pityocampe, & qu'ils *brigant.*
 venoient pour forcer l'Isle des Bien-heureux,
 apres avoir rompu leurs fers, & tué leurs gardes.
 Aussi-tost Rhadamante mit les Heros en ba-
 taille sur le bord de la mer, sous le commande-
 ment de Thésée, d'Ajax & d'Achille; car le se-
 cond estoit desia retourné en son bon sens. Apres
 un grand combat, où Achille fit des merveilles,
 ses Heros furent victorieux. Socrate fit bien aussi
 à l'aile droite, & incomparablement mieux qu'à
 la bataille de Délie. Aussi eust-il pour recom-
 pense un beau jardin au faux-bourg où il tenoit
 Academie, qu'on apeloit *l'Academie des Morts.*

Les vaincus furent renvoyez aux Enfers pour y estre tourmentez au double. Homere a décrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna son livre en partant ; mais je le perdus avec le reste de mon équipage. Il commençoit ainsi son Poëme, *le chant des Enfers les combats redoutables*. Apres la victoire on fit un grand festin selon la coustume, où l'on ne servit que des fèves, c'est pourquoy Pithagore ne s'y trouva point. En suite, il arriva de nouvelles aventures ; Cinyre fils de Sintare, nostre Pilote qui estoit un grand garçon de belle taille, & fort bien fait, devint amoureux d'Heleine, & elle de luy. Leur amour ne put estre long-temps caché ; car ils se faisoient mille caresses à table, & quelquefois apres le repas s'égaroient tout seuls dans la forest. A la fin, ils se resolurent de se retirer en quelqu'une des Isles voisines, & gagnerent pour cela trois de nos compagnons sans nous en rien dire, parce qu'ils s'avoient bien que nous ne le trouverions pas bon. Ils prirent la nuit pour l'exécution de leur dessein, & cinglèrent en haute mer, sans que personne s'en aperçût. Mais Menelaüs s'estant éveillé en sursaut, & ne trouvant plus pres de luy sa femme, se mit à crier, & sautant en bas du liçt alla éveiller son frere Agamemnon, & vint avec lui faire ses plaintes à Rhadamante. Le jour venu, ceux qu'on avoit envoyez à la decouverte, rapporterent qu'on voyoit un navire fort éloigné, & Rhadamante fit embarquer cinquante Heros sur un vaisseau d'Asphodelle fait tout d'une piece, & les envoya apres. Ils firent si grande diligence qu'ils les ateignirent sur le midy, avant qu'ils pussent prendre terre nulle part, & les ramenerent au port, remorquant leur vais-

feau avec des chaînes de roses; car il n'y en a point de plus fortes dans toute l'Isle. Heleine pleuroit & se desespéroit, s'arachant les cheveux, & baissant la veuë de honte. Rhadamante, apres avoir interrogé les coupables, les renvoya aux Enfers pour y estre chastiez de leurs crimes, parce que l'Isle des Bien-heureux est exemte de suplices. Il nous fit commandement de partir le lendemain, pour éviter de pareils inconveniens à l'avenir. Je regrettois fort de quitter un si agreable séjour, pour entrer dans de nouveaux malheurs; mais les Heros me consolerent en me montrant la place qu'ils me donneroient aupres d'eux apres ma mort. J'alay donc prendre congé de Rhadamante, & le priay de m'enseigner la route que je devois tenir, & de me dire ce qui m'arriveroit par le chemin. Alors me montrant les Isles voisines, Ces cinq là, dit-il, que tu vois toutes en feu, sont celles des Enfers; plus loin est celle des Songes; & en suite, Ogygie où demeure Calypso; mais tu ne le saurois encore voir. Quand vous les aurez passées, vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque temps parmy les Sauvages; puis vous retournerez dans vostre pays; apres de longues & perilleuses erreurs. Comme il eut dit cela, il arracha une racine de Mauve, & me la presentant m'ordonna d'y avoir recours dans mon affliction. Il me commanda aussi quand je serois arivé aux Antipodes, de ne point creuser de feu avec une épée, ni manger de lupins, ou m'aprocher d'un garçon qui eût plus de dix-huit ans; & me dit qu'en observant bien ces choses, je serois reçu dans l'Isle des bien-heureux apres ma mort. Alors je fis mes prepara-

*Rallerie
contre
Pytha-
gore.*

34 L'HISTOIRE VÉRITABLE;

rifs pour mon depart, & alant dire adieu à Homere, je le priay de me faire un quadrain, que je gravay sur une colonne pres du port; Il contenoit ces mots.

*Lucien favori des Dieux
A ven ces hautes destinées,
Et hors des Isles fortunées
Retourne en son pays, joyeux.*

Après avoir demeuré là le reste du jour, & pris congé des Heros, je partis le lendemain; & ils me vinrent conduire jusqu'à mon vaisseau, où Ulysse me tirant à part, me donna une lettre pour Calypso, sans que sa femme en vîst rien. Rhadamante envoya avec nous le Pilote Nauplion, pour empêcher qu'on ne nous arêstât en quelque une des Isles voisines, & témoigner que nostre dessein estoit de tirer plus loin.

III.

*L'Isle
des En-
fer.*

Au sortir de cet air doux & odorant, nous entrâmes en un puant & épais, qui distilloit de la poix au lieu de rosée. On sentoit de loin une odeur de soufre & de bitûme, avec une exhalaison comme de corps morts qu'on rôtit. Parmi cela retentissoient les coups de fouët, & le bruit des chaînes, avec les cris des damnez. Nous n'abordâmes qu'à une de ces Isles qui estoit toute bordée d'écueils & de précipices, & par dedans ce n'estoit qu'une roche sèche & aride, sans eau & sans aucune verdure. Après avoir grimpé comme nous pûmes par un sentier rude & épineux, nous arrivâmes au lieu des supplîces, qui estoit tout semé de pointes d'épées & de halebardes, & ceint de trois fleuves, l'un de sang, l'autre de bouë, & le troisième de feu, mais d'un feu rapide comme un torrent, & sujet aux tempestes comme la mer. On y voyoit des poissons comme des tisons ardans, & d'autres plus petits

comme des charbons, qu'on nommoit de petites lampes. On n'y pouvoit aborder que par une porte fort étroite qui estoit gardée par Timon le Misanthrope. Nous y entrâmes pourtant sous la conduite de nostre guide, & vîmes tourmenter plusieurs Roys & particuliers, dont il y en avoit quelques-uns de nostre connoissance. Cynire y estoit pendu par les parties naturelles, & tout noircy de fumée. Il y avoit des gens qui nous montroient tout pour de l'argent, & qui discouroient sur la vie de chacun, & sur la nature du supplice. On tourmentoit principalement les menteurs, & ceux qui avoient imposé à la posterité par leurs écrits fabuleux, comme Ctesias & Hérodote, ce qui me donna quelque consolation, parce qu'il n'y a guere de vice dont je me sente moins coupable. Apres cela nous forismes, ne pouvant plus souffrir la puanteur, ni l'horreur du lieu, & prenant congé de nostre guide nous retournâmes à nostre vaisseau.

Nous n'ûmes pas navigé beaucoup, que l'Isle des Songes nous aparut, mais obscurément comme les songes ont acoustumé. Car elle sembloit s'éloigner à mesure que nous en approchions, mais enfin l'ayant atrapée, nous y entrâmes par le havre du sommeil, & y descendîmes sur la brune. Elle estoit ceinte tout autour d'une forest de pavos& de mandragores, qui estoit pleine de hibous & de chauves-souris; car il n'y a point d'autres oiseaux dans toute l'Isle. Il y avoit un fleuve qui ne couloit que de nuit, & deux fontaines d'une eau dormante. Le mur de la ville estoit fort haut & de couleurs changeantes comme l'arc-en-ciel. Elle avoit quatre portes, quoy qu'Homere n'en mette que deux, Les deux

IV
L'Isle des
Songes.

6 L'HISTOIRE VERITABLE,
 premieres regardoient la plaine de la nonchalance , l'une de fer & l'autre de terre, par où sortent les songes afreux & mélancoliques ; les deux autres sont tournées vers le port , l'une de corne & l'autre d'yvoire , qui est celle par où nous entrâmes. Le Sommeil est le Roy de l'Isle , & son Palais est à main gauche en entrant. A main droite est le Temple de la Nuit, qui est la Déesse qu'on y adore ; & en suite , celui du Coq. Le Sommeil a sous luy deux Lieutenans , Taraxion & Plutoclez , engendrez de la fantaisie & du neant. Au milieu de la place est la fontaine des Sens , qui a deux Temples à ses costez, l'un du Mensonge & l'autre de la Verité. C'est là qu'est l'Oracle & le sanctuaire du Dieu, dont Antiphon l'Interprete des songes est le Prophete , & a obtenu cette grace du Sommeil. Tous les habitans de l'Isle sont differens , les uns beaux & de belle taille , les autres petis & contrefaits ; Ceux-cy riches à ce qui paroist, & vestus d'or & de pourpre comme des Rois de Comedie ; Ceux-là gueux & mendiens , & tout couverts de haillons. Nous en vîmes plusieurs de nostre connoissance , qui nous conduisirent chez eux & nous traiterent splendidement , & apres la bonne chere nous firent tous Rois & Princes à nostre départ. Quelques-uns nous menerent en nostre pays, & nous ramenerent le mesme jour. Nous demeurâmes là, trente nuits ; car on ne conte point autrement , & tout ce temps-là nous ne fîmes que manger & dormir ; mais à la fin , éveillez par un coup de tonnerre , nous gagnons le navire & quitons le port.

V. Trois jours apres nous arrivâmes en l'Isle
 Avant. d'Ogygie , où avant que d'aborder e decache-

LIURE SECOND.

27

ray la lettre d'Ulyſſe, de peur que ce fourbe ne nous eût fait quelque ſupercherie, & n'y trouvaſſe que ces mots, LETTRE D'ULYSSE A CALYPSO.

Je ne vous eus pas pluſtoſt quité que je fis naufrage, & ne me ſauvaſſe qu'à peine, à l'aide de Leucothée, en la cōtrée des Phœaques. Cōme je fus de retour chez moy, je trouvaſſe ma femme galantisſée par des gens qui mangeoient mal bien, & apres les avoir tués, je fus aſſaſſiné par Telegone que j'avois eu de Circé. Maintenant, je ſuis en l'Iſle des bienheureux, où je regrette les plaiſirs que nous avons eus enſemble, & voudrois eſtre toujours demeuré avec vous, & avoir accepté l'oſtre que vous me faiſiez de l'immortalité. Si je puis donc m'échaper, ſoyez aſſurée de me revoir. Adieu. Il ajoûtoit à cela quelque choſe en nôtre faveur. Nous n'eûmes pas eſté fort loin que je trouvaſſe la grotte de Calypſo, telle qu'Homere l'a décrit, où elle travailloit en tapifferie. Elle n'eut pas plûtoſt lû la lettre qu'elle ſe prit à pleurer, & nous pria d'entrer chez elle, où elle nous traita magnifiquement, & nous fit diverſes queſtions pendant le repas, s'enquerant fort ſi Penelope eſtoit auſſi belle & auſſi chaſte que la Renommée la publioit. Nous luy répondîmes ce que nous vîmes qu'elle auroit de plus agreable, & apres avoir pris congé d'elle, nous retournâmes à nôtre vaiſſeau, & paſſâmes la nuit ſur le rivage. Le lendemain dès le matin nous fîmes voile par un grand vent, & apres avoir eſté batus de la tempeſte deux jours entiers, au troiſième nous fîmes ataquez par des Barbares qui navigeoient ſur de grandes citrouilles longues de ſix coudées. Car lors qu'elles ſont ſeches ils les creuſent, & ſe ſervent des grains au lieu de pierres dans le combat, & des

46 L'HISTOIRE VÉRITABLE,

facilles au lieu de voile, avec un mast de roseau. Après un rude combat, nous vîmes paroître sur le midy d'autres Pirates, que ceux-cy n'eurent pas plustost aperçus qu'ils nous quittèrent, pour les aller rencontrer, parce que c'étoient leurs ennemis. Aussi-tost nous mîmes la voile au vent, & cinglâmes en haute mer, sans savoir qui remporta l'avantage; mais il y avoit apparence que les derniers étoient les maîtres. Car outre qu'ils étoient en plus grand nombre, leurs vaisseaux étoient plus forts, étant faits de la moitié d'une coque de noix, qui sont grosses & dures en ce pays-là, & longues à proportion. Comme nous les eûmes perdus de vue, nous pensâmes nos blessés, & nous tinmes sur nos gardes de peur de surprise. Ce ne fut pas en vain; car avant le coucher du Soleil nous fûmes araqués par quelque vingt hommes, qui étoient à cheval sur des Dauphins, lesquels sautoient & hennissoient comme des chevaux. Lors qu'ils furent près de nous ils se séparèrent en deux bandes, & nous enfermant au milieu, nous lancèrent des yeux de cancre, qui étoient gros comme des œufs d'Austruche, dont ils faillirent à nous assommer. Nous les repoullâmes à coups de trait jusques dans leur Isle, qui étoit déserte & stérile, ce qui les contraignoit à faire le métier de corsaires. Sur la minuit qu'il faisoit grand calme, nous rencontrâmes un nid d'alcyons d'une si prodigieuse grandeur, que la mere faillit à nous submerger, du seul vent de son aile, & nous le prenions d'abord pour un écueil. Après l'avoir connu nous y descendîmes, & trouvâmes qu'il étoit fait de grands pins tous entiers, & contenoit bien cinq cens œufs,

dont le moindre estoit plus gros qu'une pipe de malvoisie. Les petits estoient prests à éclore, & on les entendoit desja crier dans la coque. Comme nous fûmes un peu éloignez, il nous arriva divers prodiges. Car l'oiseau qui estoit peint sur la poupe de nostre navire, commença à chanter, & à déployer les ailles; nostre Pilote qui estoit chauve, devint tout à coup chevelu, & l'arbre de nostre vaisseau jeta des fruits & des branches. Estonnez de tant de merveilles, & priant les Dieux de détourner ces prodiges, nous n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, qu'il nous en arriva encore de plus grands. Nous vîmes une forest de Pins & de Cyprés, qui flotoient sur l'eau sans racine. Nous pensions d'abord que ce fust la terre ferme, mais en abordant nous trouvâmes ce que j'ay dit. Cependant, comme nous n'y pouvions descendre, ny passer à travers, à cause de l'épaisseur, ou reculer parce que le vent estoit contraire, nous tirâmes nostre navire en haut, à force de cables, qui haussant les voiles, coulâmes sur le faiste qui estoit touffu, comme sur de la glace. Cela me fit souvenir du Poëte Antimaque, qui appelle la mer *Bocage*. Lors que nous eûmes passé la forest qui n'estoit pas fort profonde, nous descendîmes nostre navire comme nous l'avions monté, & navigeâmes sur une mer claire & unie jusqu'à ce que nous arrivâmes à un precipice. Car les eaux se separant en deux, laissoient au milieu un abyme où nous faillîmes à tomber; Mais nous pliâmes en haste les voiles, & apres avoir jetté la vent de tous côtez, nous aperçûmes comme un pont l'eau qui joignoit la superficie des deux mers, & passâmes dessus dans un autre Ocean.

On, on
relief.

On, la
naviga-
tion,

Cela &
quelque
raport au
détroit de
Magellā

70 L'HISTOIRE VÉRITABLE,

VI. C'étoit une mer douce & paisible, où nous
Ausiel découvrîmes d'abord une petite Île qui étoit fa-
Avant- cile à aborder, & y descendîmes pour faire aigua-
tes expe- de, & prendre des vivres. Nous trouvâmes de l'eau
vagantes. aisément, mais comme nous cherchions des vi-
vres, nous ouïmes des mugissemens assez proches,
& y acourûmes pensant que ce fut un troupeau de
vaches; mais en arrivant, nous vîmes que c'é-
toient des Sauvages, qui avoient la teste de Tau-
reau, comme on peint parmi nous le Minotau-
re. Nous voulûmes prendre la fuite, mais ils nous
poursuivirent de si près, qu'ils prirent trois de nos
compagnons, le reste se sauva à la course. Lors
que nous fûmes arrivés à notre vaisseau, chacun
s'arma en diligence pour tirer vengeance de cette
injure, & r'avoir nos camarades; mais en arrivant
nous trouvâmes qu'ils les mettoient en pieces, &
qu'ils se les distribuoient comme des morceaux de
viande. Nous donnons dessus de furie, en tuons
cinquante, & en faisons deux prisonniers. Com-
me nous n'avions rien à manger, plusieurs
estoint d'avis de les traiter comme ils avoient
fait nos gens; mais nous trouvâmes plus à pro-
pos de les garder, pour en avoir ce qui nous
faisoit besoin. Nous les changeâmes donc con-
tre du fromage, des poissons secs, & des legu-
mes, outre quelques cerfs que ces Sauvages
nous donnerent, qui n'avoient que trois pieds;
parce que ceux de devant s'unissoient en un.
Après avoir demeuré là un jour, pour nous re-
mettre du travail de la mer, nous en partîmes
par un bon vent, & n'eûmes pas fait beaucoup
de chemin que nous vîmes nager force pois-
sons, & voler quantité d'oiseaux, comme quand
on approche de terre, ce que nous reconnûmes

à plusieurs autres signes. Nous vîmes là de plaisans nageurs ; C'estoient des gens couchés sur le dos avec un baston entre les jambes , qui servoit comme de mast , où estoit atachée une petite voile qu'ils conduisoient avec la main , & voguoient ainsi sur l'Océan. D'autres estoient assis sur des lieges , & traînez par des dauphins qui les promenoient comme en carosse sur l'eau. Ils ne nous firent point de mal , mais s'approchant de nous admiroient nostre façon de naviger autant que nous faisons la leur. Sur le soir nous abordâmes en une petite Isle habitée par des femmes qui avoient le pied d'asnon ; mais du reste estoient tres-belles & vestuës en Courtisanes , avec de longues robes traînantes pour cacher leur défaut , ce qui nous empescha de le découvrir d'abord. Elles nous reçurent fort bien & nous menerent chez elles ; mais je n'y alois qu'en tremblant , & me défois de leurs caresses. Et de fait , j'aperçus chez l'une en entrant des carcasses & des ossemens de morts , ce qui m'obligea à me tenir sur mes gardes ; & à prendre ma racine de Mauve selon l'ordre de Rhadamante , pour la prier de m'assister en cette occasion. Apres mettant l'épée à la main , je me saisis de mon hostesse ; & la contraignis de me dire qui elles estoient. Elle m'avoüa qu'elles estoient des femmes marines qui égorgoient les étrangers apres avoir eu leur compagnie , & les mangeoient. Aussi l'ayant liée je montay sur le haut de la maison & apellay mes camarades , qui ne furent pas plustost venus que je leur contay ce qu'elle m'avoit dit. Comme elle les aperçut elle se changea en eau ; mais trempant mon épée dedans , je la retiray toute sanglante. Apres , nous nous en courûmes à nostre

*Voyez les
Remarques*

62 L'HIST. VERIT. LIVRE SECOND.

navire, & levant les voiles, cinglâmes en haute mer, tant que nous découvrîmes à l'aube du jour les Antipodes. Nous commençâmes alors à faire des actions de grâces aux Dieux, & à délibérer de ce que nous avions à faire. Les uns estoient d'avis de prendre terre, & de nous rembarquer aussi-tôt pour tâcher de regagner nôtre patrie, puisque nous avions rencontré ce que nous cherchions : Les autres de laisser nôtre vaisseau sur le rivage, & d'entrer plus avant en terre-ferme pour découvrir le païs & les mœurs des habitans. Dans cette contestation il s'éleva tout à coup une tempeste qui brisa nôtre navire, & chacun se sauva comme il pût avec ses armes, & ce qu'il avoit de meilleur. Voilà ce qui m'arriva dans mon voyage du nouveau Monde ; Je décriray aux Livres suivans les merveilles que j'y ay veuës.

Le supplément de cette Histoire est à la fin du troisième Volume.





LE MEURTRIER DU TYRAN,

DECLAMATION.

Un homme monte au Palais pour tuer le Tyran, & ne le trouvant point tue son fils, & luy laisse son épée au travers du corps. Le Tyran de retour arrache l'épée & s'en tue de desespoir. Le Meurtrier demande le prix proposé à celuy qui tueroit le Tyran. On luy conteste. Voici ce qu'il dit.

MESSIEURS. Je ne demande qu'une récompense du meurtre de deux Tyrans, quoy que je sois le seul de tous ceux qui ont fait de semblables actions, qui en ay tué deux d'un seul coup, l'un de ma main & l'autre de celle du desespoir. C'est moy qui ay mis fin à la tyrannie; C'est mon épée qui a tué les Tyrans; Je n'ay fait que changer la façon du meurtre, & tuer moi-même celui qui se pouvoit deffendre, & l'autre par l'affection qu'il portoit à son fils. Je devois donc remporter double récompense, & cependant voicy qu'on-m'en conteste une; & je suis sur le point de perdre le fruit de mes travaux, par la malice ou la jalousie d'un particulier, & d'estre le seul mécontent parmi l'allegresse publique. On viole pour moy les loix que j'ay cōservées, & ce n'est pas tant par l'amour du bien public comme on le veut faire croire, que par celuy qu'on porte aux Tyrans, puisqu'on veut venger leur mort sur celuy qui en est l'auteur. Mais pour mieux cōprendre la gran-

deur de mon bien-fait, & de vôtre délivrance, repassez un peu dans vôtre esprit les maux que vous avez soufferts de la tyranie. Vous n'estiez pas comme les autres qui n'ont qu'un Tyran ; vous en aviez deux ; l'un déjà veil & cassé, que l'âge avoit rendu inhabile aux voluptez ; l'autre jeune & vigoureux, & en état de faire des crimes. En un mot, la domination du pere étoit beaucoup plus supportable que celle du fils ; puis qu'il n'étoit, ni si violent dans ses passions, ni si rude dans ses châtimens, ni si ardent dans ses convoitises. On disoit même qu'il n'étoit pas enclin de son naturel à la cruauté, mais qu'il y étoit porté par son fils, qu'il aimoit uniquement, comme il l'a montré à la mort. Aussi luy obeyssoit-il en tout, & n'estoit que l'exécuteur de ses volontez. Car encore qu'il portast le nom & le titre de Souverain, c'étoit son fils qui regnoit, & il étoit en quelque sorte le Tyran de son Pere, comme son Pere étoit le nostre. C'étoit luy qui ravissoit nos enfans & qui violoit nos femmes ; C'étoit luy qui pilloit & qui sacageoit nos maisons ; les exils & les tourmens estoient le fruit de son ambition & de ses vengeances. Car lors que les passions des hommes sont autorisées du nom du Prince, elles n'ont aucunes bornes. Mais ce qui nous fâchoit le plus, c'est de voir qu'il étoit l'arc-boutant de la Tyrannie, & que par son moyen elle devenoit éternelle. Après la mort du Tyran, il reste encore quelque esperance de sortir de servitude ; mais les plus sages desespoient de la liberté, voyant un successeur, qui empeschoit les plus genereux de rien entreprendre. Toutes ces difficultez pourtant, n'ont point étonné mon courage, & sans considerer le peril, je l'ay affronté tout seul,

seul , non pas tout seul neantmoins , puisque j'avois avec moy ma fidele épée. Je n'ay point craind'acheter au prix de ma vie vostre liberté ; car il n'y a point d'apparence de dire la mienne,veu qu'il ne me restoit aucune esperance d'en échaper. Apres avoir donc tué une partie des Gardes , & repoussé l'autre ; apres avoir franchy tous les obstacles qui s'oposoient à mon passage, je marchay droit au fort de la Tyrannie, & tuay de plusieurs coups celuy qui se pouvoit défendre ; & lors que je vis par la mort vostre délivrance achevée, je crus qu'il n'estoit pas digne de mon courage d'attaquer un vieillard foible & sans défense , & luy laissay faire à luy-mesme une action qui m'eust deshonoré en la faisant. Je viens donc tout ensemble, vous annoncer & vous apporter la liberté. Goutez en paix le fruit de mes dangers & de ma gloire. Le Palais est abandonné , il n'y a plus de Tyran. Vivez desormais selon vos loix, & administrez la justice comme auparavant. Vous devez tout ce que vous avez à mon courage & à mon épée, ne leur déniez pas une juste recompense. Ce n'est pas que je ne sache bien que la vertu n'a point d'autre recompense qu'elle-mesme ; mais vous ne devez pas deshonorer une si belle action par ingratitude, de peur qu'elle ne paroisse moindre si elle n'est couronnée. Mais que dit encore celuy qui s'opose à un si juste dessein ? Que je n'ay pas tué le Tyran ? Je luy demanderois volontiers , s'il reste encore quelque chose à faire , si ce n'est pas moy qui ay monté au Palais , repoussé les Gardes , tué le fils de ma main , & le pere , de mon épée. Y a-t-il quelqu'un encore qui commande , qui menace , qui tyrannise ? Quelqu'un des Tyrans est-il échapé ?

Rien de tout cela. La ville est en paix, la liberté recouvrée, les loix restablies, la Tyrannie abattue. Maintenant la pudicité triomphe, les meres & les marys sont sans crainte, la ville celebre sa délivrance. Qui est cause de tout cela ? Que si quelqu'un se montre, Je luy cede cet honneur. Que si personne ne paroist, pourquoy refuser-t-on à ma valeur le prix qu'elle a merité, tandis que l'on en jouit ? Mais quoy ? les loix ne promettent la recompense qu'à celuy qui a tué le Tyran, & ce n'est pas moy qui l'ay tué. Et qu'importe que je l'aye tué de ma main ou de la sienne ? Cela ne revient-il pas à un ? & n'ay-je pas accompli le dessein du Legislatteur, qui estoit d'abolir la Tyrannie, si j'ay tué celuy sans qui le Tyran ne pouvoit vivre ? Ne regardez pas, Messieurs, comme il est mort, mais qui est cause de sa mort, car c'est ce qui a merité la recompense. Et qui en est cause que moy ? Si je l'avois tué par la faim ou par le poison, me pourroit-on disputer le prix, sous ombre que je ne l'aurois pas tué de ma main ? Faut-il s'attacher aux formes, quand on a l'effet qu'on desire ? & dans une cause si favorable dénierait-on la reconnoissance à son bien-faiteur, par une interpretation trop scrupuleuse ? Il me souvient que nos loix, si je ne les ay oubliées depuis qu'elles ne sont plus en usage, condamnent à la mort l'auteur, aussi bien que l'executeur du crime. Il s'ensuit donc par la regle des contraires, que celuy qui fait une bonne action, soit par soy-mesme ou par l'entremise d'autrui, merite une égale recompense. Car on ne peut pas attribuer ce que j'ay fait au hazard, ni dire que l'évenement n'a pas répondu à mon dessein. Eussé-je laissé là le plus foible pour m'a-

taquer au plus fort ? Pouvois-je redouter ce qui n'estoit point à craindre, apres avoir executé ce qu'il y avoit de plus perilleux ? Dira-t-on que celui qui est mort n'estoit pas le Tyran, parce qu'il n'en portoit pas le nom ? Ne fait-on pas bien qu'il estoit plustost le seul Tyran, puis qu'il estoit la seule cause de la Tyrannie. D'ailleurs, le Tyran luy-mesme est mort, dequoy vous plaignez-vous & pourquoy demandez-vous encore quelque chose apres le recouvrement de vostre liberté ? Vous voyez que la Loy se contente de la fin, sans éplucher trop curieusement les moyens. Pourquoy voulez-vous estre plus habiles que le Legislateur ? Si quelqu'un avoit chassé le Tyran, vous lui accorderiez la recompense comme à vostre Libérateur, quoy qu'estant chassé il pût encore revenir ? Maintenant non seulement le Tyran est mort, mais la Tyrannie est éteinte. Considérez je vous prie cette action, depuis le commencement jusqu'à la fin, pour voir si j'ay obmis quelque chose de mon devoir. Vous m'avouerez qu'il falloit bien de la resolution & de l'amour de la patrie, pour se présenter à une mort toute certaine, & entreprendre seul de tuer un Tyran au milieu de son Palais & de ses Gardes ? Si je ne l'avois qu'entrepris sans le mettre en execution, j'en meritois quelque recompense ? Mais je ne dis pas, Je l'ay entrepris, Je dis, je l'ay executé : J'ay affranchy mon pais, J'ay restably le gouvernement populaire. Tout ce qu'il y avoit de difficile à l'entreprise, je l'ay fait & accompli de ma main : Car la difficulté n'estoit pas à tuer un vieillard, qui ne se pouvoit deffendre, mais à démolir les remparts de la Tyrannie, à forcer son Palais, à tuer ses Gardes, à défaire sa force, son tout, son soutien. Désire-t-on quel-

que chose de moy, apres cela? Ne suis-je pas tout sanglant? N'ay-je pas fait le coup fatal du recouvrement de nostre liberté? Si dans ce glorieux dessein j'avois seulement tué un des Ministres du Tyran, je meriterois quelque salaire? Mais ce n'est pas son serviteur que j'ay tué, c'est son fils, le plus cruel & le plus insupportable de tous les Tyrans, la seule cause de tous nos maux, & celuy qui ne nous ravissoit pas seulement la liberté, mais l'esperance. Quand il n'y auroit que celuy-là de mort, & que l'autre seroit encore en vie, si je vous demandois la recompense, vous auriez de la peine à me répondre, & vostre conscience me l'acorderoit, si vostre justice me la vouloit dénier. Car si je vous disois, voulez-vous que le pere soit mort, & que le fils soit vivant? vous répondriez que vous aimez mieux que ce soit le fils qui soit mort, parce que c'estoit le plus redoutable. C'est donc une marque que j'ay plus fait, que si j'avois tué le Tyran, & cependant vous m'en refusez la recompense. Mais je soutiens que j'ay fait ce que la loy desire, & que j'ay tué le Tyran, non pas de ma main, mais de la sienne; non d'un seul coup, comme il eût bien voulu apres tant de crimes, mais de mille morts; en voyant devant ses yeux tout percé de corps, son fils, son espoir, son amour, celuy qu'il destinoit pour son successeur; & qu'il souhaitoit seul de laisser en vie. Voila les coups qui l'ont tué; voila les coups que peut recevoir un pere; voila une mort digne de sa vie. Car un Tyran n'est pas digne de mourir tout d'un coup, il faut qu'il sente la mort pour punition de ses crimes; autrement ce luy seroit une faveur plutôt qu'un supplice. Mais celui-cy outre l'affection des peres, aimoit

encore son fils par interest, comme celuy sans lequel il ne pouvoit subsister, estant exposé de tous costez aux embûches & aux injures. Quand l'affection donc qu'il portoit à son fils ne l'eust pas obligé à se tuer, le desespoir l'eust fait mourir, n'étant plus en assurance apres sa mort. Voila les forces que j'ay armées contre luy, & le fer avec lequel je l'ay tué. Il est mort par moy, sans enfans, sans appuy, sans esperance. Il a mené un dueil qui veritablement n'a pas esté long, mais qui a esté grand. Enfin, ce qui est le plus cruel & le plus juste pour un Tyran, il s'est donné la mort à luy-mesme. Qu'on me montre l'épée qui a fait un si beau coup? Quelqu'un dit-il que c'est la sienne. O compagne de ma gloire, on te méprise apres une si belle action! on te croit indigne de récompense! Quand je ne la demanderois que pour toy, apres avoir servy au meurtre de deux Tyrans, on ne te la pourroit dénier sans injustice; mais combien est-elle plus deuë à celuy qui t'a employée contre l'un, & qui t'a prestée à l'autre pour se défaire? Vous la devez donc conserver dans vos Archives comme le gage & l'instrument de vòtre liberté. Elle vous doit estre en veneration comme une chose divine & sacrée. Representez vous maintenant ce qu'a pû faire & dire le Tyran avant sa mort. Comme je perçois le fils de plusieurs coups, & que je le blessois à dessein aux endroits qui pouvoient plus toucher le pere, il commença à l'appeller, non pas à son aide, car il ne le pouvoit plus secourir, mais à sa vengeance. Je me retiray alors pour luy laisser achever le reste. Lors qu'il fut arrivé & qu'il eut veu son fils unique aux abois, Ha! mon fils, s'écria-t-il, je suis perdu, ta mort met fin à ma vie. Où est ton meurtrier?

70 LE MEURTRIER DU TYRAN.

Qu'il m'acheve. A qui me garde-t-il ? méprise-t-il ma vieillesse, ou s'il me veut faire mourir d'une longue mort ? Non, c'est qu'il sçait qu'il m'a déjà tué en ta personne. En disant cela il demande une épée, parce qu'il n'en portoit point, n'ayant rien à craindre tandis que son fils vivoit, & trouvant la mienne, il l'arrache du cœur de son fils où je l'avois laissée à dessein, & s'écrie, O épée, il est temps que tu me consoles apres m'avoir affligé. Vien tarir la source de mes larmes ; Vien m'enlever à ma douleur ; Vien ayder ma main tremblante à me délivrer des maux que j'endure. Plût à Dieu que tu m'eusses trouvé le premier, je fusse mort laissant un heritier de mon sceptre & de ma douleur, qui eust assuré ma vengeance. & la sienne. Mais maintenant je meurs sans consolation. Apres avoir dit cela il se donna de son épée à travers le corps, outré de regret & de dépit, & fut contraint de redoubler plusieurs fois. Combien de coups grands Dieux ! combien de tourmens ! combien de morts ! combien de supplices ! combien de récompenses dues & méritées ! Enfin, vous avez vu le fils estendu, tout robuste & vigoureux ; le pere veauté dans son sang, victimes que mon bras a immolées à vostre salut. Mon épée est encore auprès pour servir de témoin de sa gloire & de la mienne. La vengeance eût été moindre, si la chose se fût passée autrement. Le danger a été pour moy seul, la gloire & le profit pour vous tous. J'ay joué le premier personnage de la Tragedie, le fils le second, le pere le troisième ; mais mon épée a tout fait,

LE FILS DESHERITE'.

DECLAMATION.

*Un fils desherité par son pere apprend la Medecine
Et le guerit comme il estoit devenu furieux. Le
pere le rapelle à sa succession, mais voyant
qu'il ne vouloit pas guerir sa belle - mere qui
estoit tombée malade de la mesme maladie, il le
desherite tout de nouveau. Voicy ce que le fils
dit pour sa deffense.*

C E n'est pas une chose nouvelle, Messieurs,
de voir mon pere en fureur renoncer aux sen-
timens de la Nature. Ce qui est de nouveau, c'est
qu'il veut estendre son pouvoir sur la Medecine,
ou la rendre esclave de ses passions, & la punir
en quelque sorte en ma personne, à cause qu'elle
ne peut executer tout ce qu'il desire. Car qu'y
a-t-il de plus estrange, que de me vouloit obliger
à suivre les regles de son caprice, plustost que
celles de mon Art, dans la cure des maladies ?
Plût à Dieu, Messieurs, que la Medecine pût
guerir, non seulement la fureur, mais la colere !
mon pere ne retomberoit pas si souvent, & je ne
serois pas maintenant en peine de me deffendre.
Mais depuis sa guerison la colere s'est augmen-
tée du débris de sa fureur, & ce qui est de plus
cruel, c'est qu'il n'est malade que pour moy seul,
& qu'il se porte bien pour tous les autres. Il me
desherite pour la seconde fois, & l'on diroit qu'il
ne m'a rapellé que pour me chasser plus honteu-
sement. N'est-ce pas là une belle récompense.

pour l'avoir guery d'une maladie incurable? Car, Messieurs, je n'ay point attendu son commandement, je me suis présenté de moy-mesme pour le guerir, lors que j'ay crû le pouvoir faire, quoy que j'eusse receu de luy la plus grande injure qu'un fils puisse recevoir. Quelle aparence donc maintenant qu'il m'a rappelé à sa succession que je luy voulusse desobeyr, si ce qu'il desire de moy estoit en mon pouvoir? Mais pourquoy veut-il que je hazarde ma reputation pour un mal qui est sans remede? Pourquoy veut-il que s'il arrive quelque accident, côme il en survient de grands dans les maladies, on me puisse imputer un crime, & me rendre responsable des evenemens qui sont au pouvoir de la fortune? Que ne fera-t-il point si je ne réussis pas, qu'il me desherite avant que d'avoir rien fait? Veritablement j'ay regret de voir malade une personne qui luy est chere, & suis fâché que la foiblesse de mon art ne puisse rien sur la grandeur de sa maladie: Mais je ne me veux pas perdre pour travailler vainement à la sauver, & il me semble que je n'ay pas mérité qu'on me desherite pour ne vouloir pas tenter une chose inutile, au prejudice de ma reputation, ni entreprendre ce dont je ne puis venir à bout. Cependant, il est aisé de voir par là le peu de raison qu'il a eu de me desheriter la premiere fois, puis qu'il me desherite la seconde pour un si foible sujet. La liberté avec laquelle je suis acouru à son secours apres mon exheredation, fait assez voir que j'ay gardé le sentiment de fils, lors qu'il avoit perdu celui de pere. Mais il est temps de répondre à ses objections. Car je ne veux pas qu'il me puisse apeller avec quelque couleur enfant perdu & desobeyssant? Lors qu'il

qu'il me chassa de chez luy je crus que je ne me pouvois mieux defendre de ses reproches & justifier mon innocence, qu'en vivant de sorte, qu'il ne pût trouver à redire à ma conduite; si bien que je ne hantay que d'honnestes gens, & ne m'adonnay qu'à des choses honnestes. Car je me doutois bien qu'estant irrité contre moy, il ne manqueroit pas de m'imputer quelque crime pour se justifier, & desia plusieurs jugeoient par la violence de sa colere qu'il n'estoit pas éloigné de la fureur. Pour le pouvoir donc servir quelque jour utilement, s'il avoit besoin de mon secours, j'apris la Medecine, & entrepris de grands voyages pour m'instruire en cette profession. A mon retour, je trouvay ce que j'avois apprehendé, mon pere furieux, & abandonné des Medecins, qui ne connoissoient pas la cause de son mal. En cette extremité, sans me souvenir de l'injure qu'il m'avoit faite, ni attendre qu'il me rapelaist en l'estat où il estoit, je fis ce qu'un bon fils devoit faire, & rejetai la cause de son mauvais traitement, plustost sur les principes de fureur, qui estoient alors inconnus, que sur le defect d'affection. Je ne luy donnay d'abord aucun remede, pour ne point choquer les maximes de nostre Art, & les preceptes des Anciens, qui veulent qu'on decouvre la cause du mal avant que de travailler à la guerir, & qu'on prenne garde s'il n'est point de ceux qu'on nomme incurables, pour ne point perdre son temps & la peine, ni hazarder sa reputation. Comme j'eus donc remarqué qu'il restoit encore quelque esperance, & que le mal n'estoit pas sans remede, j'entrepris la guerison, contre l'avis de plusieurs qui craignoient que s'il en mesarrivoit on ne m'im-

putast sa mort. Ma belle mere estoit presente toute craintive ; non qu'elle se défiast de moy, mais du succès, à cause de la grandeur de la maladie, dont elle connoissoit toutes les causes & les symptômes. Enfin les Dieux benissent les remèdes, mon pere retourna en convalescence, & reconnoissant l'obligation qu'il m'avoit, me rapella à sa succession, sans prendre l'avis de personne, & me nommoit par tout son sauveur. Aussi chacun me combloit de bénédictions & de louanges, & ma belle mere ne pouvoit dissimuler la joye qu'elle avoit, de voir son mary guery contre son attente, & contre l'opinion de tout le monde. Mais comme l'action de mon pere fut approuvée de tous les honnestes gens, je remarquay quelque secret mécontentement dans le visage de quelques-uns, à qui mon exheredation estoit plus avantageuse que mon rapel.

Sur ces entrefaites ma belle mere tomba malade, avec toutes les marques d'une maladie incurable. Car ce n'estoit pas une simple fureur, mais un mal qui paroissoit couvri de long-temps, qui ne la tourmentoit jamais plus qu'à la veüe du Medecin, & qui luy redoubloit quand elle en entendoit seulement parler, qui est la marque d'une grande malignité. Je fus donc bien fâché de voir que je ne la pouvois secourir, & que tous mes remèdes estoient inutiles. Mais mon pere, sans s'enquerir de la grandeur du mal ni de son origine, veut contre les principes de mon Art que j'en entreprenne la guérison, & sur mon refus il s'enporte contre moy, & impute mes excuses à malice. Lors que j'en veux justifier il s'inte d'avantage, comme on fait dans les transports de la passion. Mais je luy veux répondre icy, tant pour ma

defence que pour celle de la Medecine, & je commenceray d'abord par les loix qui ne luy donnent plus le mesme pouvoir qu'auparavant. Car comme le Legislatteur savoit que plusieurs se laissoient transporter à la colere pour de tres-foibles sujets, & sur le raport d'une femme ou d'un valet, faisoient des choses dont ils se repentoient apres tout à loisir, il n'a pas voulu donner aux peres une puissance absoluë, & sans limites, mais a étably des Juges pour examiner les causes de l'exheredation, & empescher qu'ils ne pussent oprimer leurs enfans injustement. Il ne veut donc pas qu'on les cõdamne sans les oïr, ny entendre leurs defences. Mais avant que de venir là, Considerez, Messieurs, s'il a encore droit de me desheriter, & si cette facilité n'est point consommée par la premiere exheredation. Car comme il ne m'a engendré qu'une fois, il semble qu'il n'a pouvoir de me desheriter qu'une fois, encore faut-il que ce soit pour des causes legitimes, parce que son autorité n'est point infinie, & qu'il ne faut pas rendre les Loix esclaves de la passion des hommes. Il estoit à propos de donner une fois au pere cette liberté; mais depuis que par un acte autentique il avouë un enfant pour sien & qu'il aprouve sa conduite, il est obligé de persister en son jugement, sans pouvoir changer à toute heure, ni abuser du pouvoir que les Loix luy donnent, Car le Legislatteur pourroit dire: s'il estoit méchant & digne d'estre desherité, pourquoy le rapelliez-vous? faut-il se moquer des Loix, & vouloir qu'elles condamnent ou absolvant vostre fils selon que bon vous semblera? Ne permettez donc pas, Messieurs, que celui qui a condamné son premier jugement par mon-

rapel, me desherite une seconde fois, & reprend ne la puissance paternelle dont il a desia une fois usé avec tant d'injustice. Il est permis d'appeller des jugemens, où l'on tire au sort des Juges, mais quand on est tombé d'accord soi-même d'un Juge, il faut acquiescer à sa sentence, parce qu'on ne s'en doit prendre qu'à soy-même si l'on a mal choisi. Il est donc loisible au pere par les Loix de la Grece de prendre ou de laisser le fils que la Nature lui a donné; mais apres l'avoir jugé digne de son alliance & de sa succession, je soutiens qu'il ne luy est plus permis de le faire, & qu'il faut qu'il demeure dans sa premiere resolution, sans s'en pouvoir departir à sa fantaisie. Car ce n'est pas icy une simple exheredation, mais une abdication comme on l'appelle, par laquelle on ne se contente pas de desheriter un fils, mais on le desavoue, & l'on ne le reconnoist plus pour sien. Il est juste que vous soyez mon pere, puis-que vous l'avez ainsi ordonné, ainsi résolu, ainsi confirmé. Quand je ne serois pas vostre fils par Nature, mais par adoption, vous n'aurez pas le pouvoir que vous pretendez; car ce qui vous estoit libre d'abord, ne l'est plus lorsque vous vous estes une fois déterminé. Combien plus quand celui qui estoit vostre fils, l'est devenu une seconde fois par votre jugement? Si j'étois né votre esclave & que vous m'eussiez mis en liberté, il ne vous seroit pas libre de me rapeller à sa servitude. Car les Loix veulent que les choses une fois ordonnées demeurent en leur vigueur.

Mais Messieurs, pour venir à une autre raison, considerez je vous prie, quel est le fils qu'il re-bute. Je ne diray pas que lors qu'il me desavoua j'estois sans savoir, & que depuis je me suis ren-

du considerable en ma profession. Que j'estois alors jeune, & que je suis à cette heure en un âge exempt des fautes de la jeunesse. Mais lors qu'il me chassa la premiere fois il n'avoit receu de moi aucune faveur, Maintenant il chasse son bien-facteur, à qui il ne peut nier qu'il ne soit redevable de son salut. Quelle ingratitude de desheriter celui qui l'a guéry lors qu'il ne luy estoit plus rien, & qui l'a traité de pere lors qu'il n'estoit plus son fils? D'ailleurs, le service que je luy ay rendu n'est pas un service vulgaire; car encore qu'il ne sache pas en quel estat il estoit alors, Vous savez tous, ce qu'il disoit, ce qu'il faisoit, ce qu'il souffroit, lorsque je le suis venu guerir; & comme estant abandonné, s'il faut ainsi dire, des Dieux & des hommes, je l'ay mis en estat de se pouvoir presenter en Justice. Mais il est aisé de lui faire voir ce qu'il estoit alors par l'état où est maintenant sa femme. Car s'il me hait pour ne la vouloir pas guerir de la fureur, quelle obligation m'a-t'il de l'en avoir delivré? & pourquoy ne témoigné-t'il autant de reconnoissance qu'il fait paroistre d'ingratitude? Si-tost qu'il est revenu à soy il me fait apeler en Justice, & l'on diroit que je ne l'ay sauvé que pour me perdre, & pour reprendre la haine qu'il avoit conceüe contre moi. C'est une belle reconnoissance, pour un malade qui a recouvré sa santé, d'éprouver ses forces contre son Medecin. Vous rendez-vous, Messieurs, complices d'un si grand crime? Luy permettez-vous d'opprimer son bien-facteur, & de faire perir celui qui l'a fait revivre? Si j'avois fait depuis quelque chose contre luy, la grandeur du bien-fait qu'il a receu de moy devoit le faire oublier, & les fautes passées contrebalancer les

fautes presentes. Sur tout, le service que je lui ay fait, estant d'une nature qui surpasse toutes les injures que je luy puis faire. Car je croy avoir un droit particulier sur celuy que j'ay sauvé, & qui ne doit quelque chose de plus que la vie, puis que la santé de l'ame est beaucoup plus precieuse que celle du corps, & que sans cela la vie n'est qu'un continuel suplice. Cecy sert encore à ma defence, de voir que lors que je n'estois plus son fils, & que rien ne m'obligeoit à entreprendre sa guerison, mais plusieurs choses plustost à ne de pas faire, je m'y suis offert volontairement, & j'ay si bien fait que j'en suis venu à bout. Par là j'ay effacé hautement toute la mauvaise opinion qu'il pouvoit avoir de moy, esteint sa colere par ma soumission, vaincu son inimitié par mes services, rompu son exheredation par ma pieté, & témoigné ma fidelité en un danger si pressant & dans une conjoncture si delicate. Combien penser-vous que j'ay souffert de peines à estre toujours auprès de luy, à prendre le temps & les occasions favorables à sa guerison, lors que le mal luy donnoit quelque relâche? Car la cure des furieux est la plus dangereuse de toutes celles de la Medecine, & il arrive souvent que la violence du mal & le degoust des remedes leur fait tourner leur rage contre leur Medecin. Mais j'ay passé par dessus toutes ces considerations en sa fureur sans l'abandonner un moment. Car le plus grand mal n'est pas à donner le remede, il faut preparer auparavant le malade à le recevoir, le nourrir de viandes convenables, le fortifier par le sommeil, le purger de ses mauvaises humeurs, ce qui est facile dans les autres maladies; mais les furieux ne se peuvent traiter. Souvent qu'on

croit estre à la fin, il ne faut qu'un léger accident pour tout gaster, & pour obliger le Medecin à recommencer tout de nouveau. Celuy donc qui a pu prendre tant de peines, souffrir tant de caprices, courir tant de dangers, combattre un si grand mal & le vaincre, vous permettez qu'un pere le desherite contre l'ordre de la Raison & de la Nature ? Pour moy, Messieurs, j'ay obeï à leurs justes loix apres avoir receu la plus grande injure qu'un fils puisse recevoir ; Tandis qu'il violoit les droits du sang, je les gardois. O pere qui hays injustement ! O fils qui aime avec plus d'injustice ! car je me blâme moy-mesme de ce que j'aime celuy qui me hait, au lieu que les peres ont acoustumé d'aimer leurs enfans avec plus de tendresse, comme l'Ouvrier fait son ouvrage. Il méprise donc les loix civiles, qui ne veulent pas qu'on puisse desheriter un fils sans sujet, & celles de la Nature qui luy donne un amour aveugle pour ceux qu'il a mis au monde. Mais non seulement il n'aime pas comme un pere doit aimer son fils, il n'aime pas comme on doit aimer son bien-facteur. Prodige étrange, de hait celuy qui nous aime, chasser celuy qui nous suit, faire du mal à celuy qui nous fait du bien. Il veut armer contre moy les Loix qu'il a violées, faire la guerre à la Nature par la Loy ; mais elles s'accordent trop bien ensemble, il n'en viendra pas à bout. La Loy ne combat pas la nature, elle la suit, c'est qu'il est mauvais interprete de leurs maximes.

Je pense avoir assez bien montré que celuy qui a une fois avoué un fils pour sien, ne le peut plus rejeter ; & quand il le pourroit faire, qu'il ne seroit pas juste de traiter de la sorte son bien-facteur. Venons maintenant à la cause de l'ab-

dication , & considerons si elle est juste : Car quand même il seroit permis de traiter un fils de la sorte , & un fils à qui l'on auroit de grandes obligations , on ne le pourroit pas toujours faire sans sujet ; autrement les Loix n'auroient pas établi des Juges pour examiner les causes qu'on peut avoir. Voyons donc quelles elles sont. La première chose que mon pere a faite depuis qu'il est retourné en santé , c'est de casser ce qu'il avoit fait contre moy. J'estois alors son fils , son tout , son sauveur , Depuis cela qu'ay-je fait qui me puisse faire perdre cette qualité ? Luy ay-je manqué de respect ? Ay-je fait quelque folie , quelque débauche , ou quelque insolence , qui sont les causes ordinaires des exheredations ? Rien de tout cela. Ma belle-mere tombe malade sans qu'il y ait de ma faute ; Vous voulez que je la guerisse , Suis-je le Dieu de la Medecine ? Mais si vous ne le faites , je vous desheriteray. Il faut voir premierement quelle est la nature de la chose que vous me commandez. Car les Loix comme j'ay dit , ne vous donnent pas pouvoir de faire tout ce qu'il vous plaira , & ne m'obligent pas à vous obeir en tout & par tout. Il y a des choses où je vous puis desobeir sans crime. Si je vous abandonnois estant malade , si je negligois vos ordres dans la conduite de ma vie , si je dissipois mon bien , & autres choses semblables , vous auriez juste sujet de vous plaindre ; Mais vous n'avez aucun pouvoir sur les choses qui sont de ma profession. Le pere d'un Peintre ou d'un Musicien , ne peut contraindre son fils de peindre ou de chanter à sa fantaisie , sur tout lors qu'il ne luy a pas fait apprendre son métier. J'ay appris la Medecine sans vous , je l'ay exercée sans vous ,

LE FILS DESHERITE. 87

& vous n'en sauriez encore rien , si je ne vous avois guery. Chacun est libre dans l'exercice de sa profession, & je le dois estre d'autant plus dans la Medecine , que cét Art est plus utile à la vie. Il ne faut pas qu'une science si salutaire & si divine ne depende du caprice & de la tyrannie des hommes. Ne soumettons point à la servitude des loix une doctrine que les Dieux nous ont laissée , & qui a pour but la conservation du genre humain. Quand je vous aurois donc répondu tout court, je n'en feray rien ; je pourois peut-estre bien guerir ma belle-mere , mais je ne le veux pas ; vous n'aurez pas droit de m'y forcer. Je n'ay pas étudié en Medecine pour les autres , mais pour moy. Ce n'est pas vous qui me l'avez fait apprendre. On doit persuader & non pas commander au Medecin. Ses services ne s'abtiennent pas par menaces, mais par prieres. C'est un Art à qui les peuples ont accordé de grans privileges. Voilà ce que je vous pourois répondre quand je tiendrois de vous mon savoir ; mais vous n'y avez rien contribué, & c'est une injustice de vouloir tirer tribut d'une chose que j'ay prise , lors que je n'estois plus vostre fils , & par consequent que vous n'estiez plus mon pere. N'est-ce pas assez que je l'aye employée pour vostre salut ? Où est l'argent que vous avez dépensé pour me l'apprendre ? Où sont les Maistres que vous m'avez donnez ? Où sont les drogues que vous m'avez achetée ? Rien de tout cela. Estant chassé & abandonné de vous j'ay trouvé des gens qui ont eu pitié de moy, & vous voulez jouir tyranniquement de ce que j'ay aquis par mon travail , & où vous n'avez rien contribué que de la haine , de l'averfion, & de l'injustice. Soyez content des graces que

82 LE FILS DESHERITE.

vous en avez reçûs, lors qu'un juste ressentiment me sollicitoit au contraire; Est-il raisonnable que mon bien-fait m'assujettisse à vos caprices, & que pour vous avoir guery je devienne vostre esclave?

Voila ce que je vous pourrois dire legitime-
ment, quand ce que vous me commandez se-
roit en mon pouvoir; Mais quel est vostre com-
mandement? Guerissez ma femme de la fureur.
Pourquoy? parce que vous m'en avez guery. Pour
faire voir la foiblesse de ce raisonnement, je vous
diray, Messieurs, que tous les malades ne se res-
semblent pas, & ne doivent pas estre traitez de
mesme; & que ce qui a guery l'un, fait quel-
quefois mourir l'autre. Car encore que tous les
hommes soient composez de même matiere, ils
ne sont pas de mesme temperament, c'est pour-
quoy ils sont sujets à diverses maladies, & dans
une mesme maladie à divers symptômes. Les uns
sont tres-faciles à guerir, les autres sont tout à
fait incurables. Un mesme grain de froment semé
en diverses terres rapportera diversement; Il en
est de mesme des maladies. Mais mon pere sans
prendre garde à ce qu'il n'entend pas, croit
qu'un Medecin qui a guéry un malade peut gué-
rir tous les autres. Il ne fait pas que les corps des
femmes ne sont pas semblables à ceux des hom-
mes, & qu'il y a grande diversité, tant à cause du
temperament que de la nourriture & des exerci-
ces. Les femmes comme plus delicates & plus foi-
bles ne souffrent pas si bien les remedes, & sont
plus sujettes aux maladies, & particulièrement à
la fureur; car comme elles ont plus de legereté, de
foiblesse & d'inconstance, elles sortent plustost
des bornes de la raison. Quand vous dites donc,

LE FILS DESHERITE. 81

Guerissez de la fureur, ajoutez, ma femme; sans confondre toutes sortes de fureurs; & gardez la distinction que vous voyez dans la Nature. Car apres avoir consideré l'estat de la maladie, il faut considerer celui du malade. S'il est froid ou chaud, vieux ou jeune, fort ou foible, & autres particularitez semblables, & ne donner les remedes qu'apres avoir examiné toutes ces choses, si l'on a envie de réussir. Il y a plusieurs especes de fureur, plusieurs choses la produisent, & particulierement dans les femmes; la haine, l'envie, la jalousie, la colere, le chagrin, le dépit: car pour peu que ces passions ayent plus de violence ou de durée, elles se tournent en fureur. Peut-estre que c'est quelque chose de semblable qui est arrivé à ma belle-mere. Tous les Medecins trouvent le mal incurable, pourquoy me voulez-vous obliger à le guerir? D'ailleurs quand il seroit moindre je n'en entreprendrois pas la cure si facilement, de peur que quelque accident inopiné ne donnast lieu à la calomnie. Mais elle est en un estat que tous les Medecins du monde ne la sauroient rétablir. Vous ne devez donc pas desirer que j'en entreprenne la guerison, si vous avez tant soit peu de soin de mon interest & de mon honneur. Que si pour cela vous me desheritez, je ne vous souhaite aucun mal; mais si le vostre vous reprend, comme la rechute est frequente & dangereuse dans ces maladies, que voulez-vous que je fasse? Je n'attens point vostre réponse; car quoy que vous fassiez, je vous seray toujours bon fils. Mais sans mentir, je crains que vostre colere ne rameine vostre fureur. Il n'y a que trois jours que vous estes guerri, & vous vous abandonnez aux passions qui ont causé vostre mal.

P H A L A R I S.

*Harangue des Ambassadeurs de Phalaris aux
Preslres de Delphe pour les obliger à recevoir
le Taureau d'airain que ce Prince envoyoit en
offrande à Apollon. C'est une espece de decla-
mation comme les precedentes.*

MESSIEURS, Phalaris nous a envoyez icy pour consacrer cette offrande à Apollon, & vous prier de ne point juger de luy sur le raport de la Renommée. Car il desire particulièrement de conserver sa reputation auprès de vous, qui estes comme les Conseillers & les Assesseurs d'Apollon, & il croit que vostre sentiment sera de grand poids par toute la Grece. Nous prenons à témoin les Dieux, qu'on ne peut ny tromper ny corrompre, que nous ne vous dirons que la verité. Et pour commencer à vous dire quelque chose de nostre Prince, avant que de vous parler de son ofrande, Phalaris est né dās la ville d'Agrigēte en Sicile, de famille tres-illustre; & apres avoir esté eslevé dans tous les honnestes exercices de ceux de son âge & de sa condition, a esté admis au Gouvernement comme les autres, où il s'est conduit si bien, qu'il n'y a jamais en aucune plainte de son administration. Mais comme il eut appris que ses ennemis & ses envieux luy dressoient de secrettes embusches, & qu'ils cherchoient toutes sortes de moyens de le perdre, il fut contraint pour sa sūreté, de se rendre maistre de l'Estat, tant pour s'affranchir de leur tyrannie, que pour faire cesser les divisions qui regnoient au grand prejudice de la Republi-

que. Son dessein, quoy que hardy, fut approuvé de plusieurs personnes d'honneur & de condition qui y contribuèrent de tout leur pouvoir, & il ne fut suivy d'aucun meurtre ni bannissement, ou autres semblables violences qui ont coustume de se pratiquer à l'establissement d'un nouvel Empire. Il ne se vengea pas mesme de ceux qui avoient conspiré contre luy, mais croyant les gagner par la douceur, apres les avoir vaincus par la force, il leur pardonna le passé, & en admit plusieurs à ses conseils & à sa table, apres avoir pris & donné la foy reciproquement. En suite, pour reformer les desordres qui s'estoient glissez dans l'Estat, il regla les revenus publics, qui estoient mal dispensez par la malice ou la negligence de ceux qui en avoient l'administration, & fit si bien qu'il y eut de l'argent de reste pour les choses qui ne servent qu'à la magnificence ou à l'ornement. Il eut soin apres, de l'instruction de la jeunesse, & donna ordre à ce que les vieillards goûtassent en paix le repos & la tranquillité de la vie; retint le peuple en son devoir, par des largesses & des spectacles, & ne fit aucune concussion ni violence. Enfin, il deliberoit de quitter l'Empire & de rendre la liberté à ses Citoyens, lors qu'il aprist que ses ennemis & les envieux conspiroient contre luy, qu'ils faisoient amas d'hommes & d'argent, qu'ils se fortifioient de l'alliance de leurs voisins, & qu'ils avoient envoyé des Deputez jusques à Lacedemone & à Athènes. Comme la chose estoit sur le point de l'exécution, il en fut averty en songe, par l'assistance des Dieux, & découvrit en suite la conspiration par plusieurs indices. Mettez-vous en sa place, Messieurs, & considerez ce qu'il devoit faire dans une si fatale conjoncture. De-

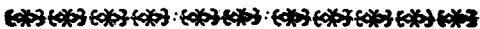
voit-il pardonner une seconde fois à des ingrats & à des traîtres, & leur tendre, s'il faut ainsi dire, la gorge, ou bien assurer sa vie & son Empire, comme il fit, par la punition des coupables? Il les envoie donc querir, & apres les avoir convaincus par leur propre confession, il les châtie comme meritoient leurs crimes. Depuis ce temps-là il a esté obligé de prendre des Gardes & d'assurer sa vie par le supplice de ceux qui luy estoient suspects, & qui brassoient quelque trahison contre luy. Cependant, le peuple qui ne regarde que les effets, sans s'enquerir de la cause, appelle sa Justice, cruauté; comme si la punition des coupables n'estoit pas plustost une action de clemence, puis qu'elle conserve les innocens & assure la vie des gens de bien. Mais la haine qu'on porte aux mauvais Princes, fait que l'on hait mesme les bons, tels que la Grece en a veu plusieurs qui ont gouverné les Peuples avec toute sorte d'équité & de justice. Ce n'est donc pas par la severité qu'il faut juger d'un bon ou d'un mauvais gouvernement, mais par la raison qu'on a d'estre severe; autrement vous seriez injustes de punir les impies & les sacrileges. Vous voyez combien les Legislateurs employent de temps à parler des peines & des supplices, comme le reste n'estant rien sans cela. Que s'ils sont necessaires à quelques-uns, c'est sans doute à ceux qui n'ont autour d'eux que de faux amis ou des ennemis couverts, & qui commandent à des gens qui n'obeissent que par force. Car la rebellion est comme une hydre, dont on n'a pas plûst coupé une teste qu'il en renaist plusieurs autres, si l'on n'y met le feu à l'exemple d'Iolas pour remporter la victoire. En un mot, depuis qu'on a commencé

une fois à exercer la severité, il la faut continuer, si l'on ne se veut résoudre à perir. Mais on n'en vient que par force à cette extrémité, & je ne croy pas qu'il y ait de Prince si barbare que de se plaindre à entendre des cris & des injures, plustost que des benedictions & des loüanges. Combien de fois avons-nous veu le nostre pleurer & gémir dans le suplice des criminels, & déplorer sa condition de ce qu'il estoit contraint de souffrir tous les jours ce qu'il leur faisoit souffrir une fois, & d'estre toute sa vie en de continuelles apprehensions de la mort? Car du reste, il est si éloigné de vouloir perdre les innocens, qu'il aimeroit mieux perir luy-mesme en laissant vivre les coupables. D'ailleurs, il n'y a gueres moins de déplaisir à un homme bien né de faire le mal que de le souffrir; & je ne sçay s'il ne vaut point mieux mourir une fois, que d'estre tous les jours en peine de se deffendre. Mais il n'y a personne qui n'aime mieux conserver sa vie que celle de ses ennemis, sur tout quand il ne les peut conserver qu'à sa ruine & contre soy-mesme. Cependant, Phalaris en a conservé plusieurs, apres les avoir convaincus manifestement. J'en appelle à témoin Acanthe, Timocrate & Leôgoras, qu'il a sauvez les pouvant perdre. Mais si vous voulez connoistre nostre Prince, il ne faut pas s'enquerir de luy à ceux qu'il est contraint de maltraiter, mais aux autres qu'il traite avec toute sorte d'humanité. Car il y a des gens le long de la coste, qui l'avertissent des Estrangers qui arrivent, afin qu'il les puisse recevoir selon leur merite; & les Sages de la Grece n'ont pas dédaigné de le venir voir & de rechercher son amitié. Témoin Pythagore qui s'est retiré d'auprés de luy

avec autant d'estime de sa vertu, qu'il avoit ouï de blâme de sa cruauté, & qui a eu pitié de le voir contraint d'exercer la justice si sévèrement. Pensez-vous qu'un homme qui traite si bien les étrangers, se plût à mal-traiter ses Citoyens sans sujet? Voila ce que nous avons à représenter pour sa justification. Quant à ce qui concerne son ofrande, vous devez sçavoir que Perilaüs qui ne le connoissoit comme vous que par le rapport de la renommée, s'imagina qu'il ne luy pouvoit faire de plus grand plaisir que d'inventer quelque nouveau supplice; & comme il estoit excellent Sculpteur il fit un Taureau d'airain d'un artifice admirable; si bien que le Prince s'écria si-tost qu'il le vit, que c'estoit une ofrande digne d'Apollon. Mais Perilaüs prenant la parole, Si tu savois, dit-il, pourquoy je l'ay fait, tu ne parleroïs pas de la sorte. Enfermes dedans un coupable, & mettant le feu dessous, tu entendras mugir le Taureau, qui est la seule chose qui luy manque pour imiter parfaitement la Nature. A ces mots, le Prince qui avoit en horreur une si detestable invention, le fit enfermer luy-mesme dans son Taureau pour en faire l'épreuve; & l'ayant fait retirer encore en vie, pour ne point souïller par sa mort une ofrande qu'il vouloit consacrer aux Dieux, il la destina pour Apollon, & fit graver dessus cette histoire. Recevez donc ce present, Messieurs, & le mettez au lieu le plus aparent du Temple, pour monument de la pieté & de la justice de nostre Prince. Il fera encore d'autres presens, si Apollon le conserve long-temps en vie, & le délivre comme il fait des embusches de ses ennemis; mais le plus grand plaisir qu'il luy puisse faire, est de l'exempter à l'avenir de voir tant de peines & de supplices.

*On met-
roit de-
dans
quelque
instrumēt
pour cela.*

Supplices. Voila, Messieurs, ce que nous avons à vous dire de sa part & de la nostre, & que nous atestons pour veritable. Que s'il est permis à des Sujets d'interceder pour leur Prince, nous vous conjurons, Messieurs, en vertu de nostre alliance, car nous sommes comme vous originaires des Doriens, de ne pas mécontenter un Souverain qui recherche vostre amitié, après vous en avoir donné divers tesmoignages tant en public qu'en particulier. Recevez donc son ofrande; & la consacrant à Apollon, faites des vœux pour luy & pour nous, puisque vous ne le pouvez refuser sans faire tort à Phalaris & à vostre Dieu.



SUITE DU DISCOURS PRECEDENT

C'est la harangue d'un Prestre de Delpho, pour obliger les autres à recevoir le present de Phalaris.

MESSEURS, Quoi que je n'aye nř amitié ni alliance avec Phalaris & avec les Agrigentins, ni aucun sujet particulier d'embrasser leurs interests, je ne croy pas qu'on puisse refuser leur ofrande, qui est un chef-d'œuvre de l'Art, & le tesmoignage de la pieté & de la justice d'un Prince, tant en sa consecration qu'en la punition du coupable. Je croy donc qu'en cette rencontre une plus longue deliberation seroit criminelle, puis que ce n'est pas un moindre crime de refuser les ofrandes qu'on fait aux Dieux, que de dérober celles qu'on leur a faites. Pour moi, qui en qualité de Prestre & de Citoyen de Delphes, prens part à la gloire d'Apollon & de son Temple,

je ne tiens pas qu'on doive ny qu'on puisse empescher les marques du zele & de la reconnoissance d'un particulier, sans s'exposer à la calomnie, & faire dire par tout que l'on se veut rendre arbitre de la conscience des hommes. En un mot, si l'on refuse cette offrande, personne n'en voudra plus faire. Car qui voudra s'exposer à un refus, & courre fortune de passer pour impie, en donnant des marques de sa pieté? C'est condamner Phalaris des crimes dont on l'accuse, que de renvoyer son present; cependant, vous sçavez qu'ils nous sont encore inconnus, & qu'il ne faut pas juger des Grands sur le raport de la Renommée. Je sçay bien que celuy qui a parlé devant moy s'est fort emporté contre les cruautéz & contre les autres vices de ce Prince; mais il ne les peut savoir luy-même que par des bruits, qui sont faux ou incertains, puis qu'il n'a jamais veu celuy dont il parle, ni n'a esté en son país. Et quand ils seroient veritables, ce n'est pas à nous à quitter la qualité de Prestres pour prendre celle de Juges, ni à nous enquerir si l'Italie & la Sicile sont bien ou mal gouvernées, mais à recevoir les offrandes qu'on nous fait. Laissons aux Dieux la conduite du genre humain, pour avoir soin de ce qui nous touche. Il n'est pas besoin d'alleguer Homere, pour prouver que nous demeurons parmy des rochers & des precipices, & que tout ce país seroit un triste desert sans la pieté des hommes qui y viennent faire des vœux & des sacrifices. Ce sont-là nos vendanges & nos moissons, & ce qui nous fait jouir sans peine de toutes les richesses de la terre, comme si nous habitions un país fertile, ou que nous fussions dans le siècle d'or des Poëtes. **Conservons à nos enfans un thesor si précieux**

comme nous l'avons reçu de nos Peres, & ne diminuons point par trop de scrupule la gloire & les revenus d'un Temple, où il n'est point fait mention de memoire d'homme, qu'on ait jamais refusé de presens ni de victimes. Il n'appartient qu'aux Dieux de juger de la conscience des hommes, puisqu'il n'y a qu'eux qui en connoissent tous les ressorts, & toutes les cachettes. Il n'est pas question icy de Phalaris ni de son Taureau, mais de tous les vœux & de toutes les offrandes qu'on fera jamais dans tous les siècles. Vous voyez les immenses richesses que ce Temple a amassées depuis le temps qu'il est libre d'y venir; j'ay peur qu'en voulant faire les Censeurs, vous n'ayez plus dequoy censurer. Je suis donc d'avis qu'on reçoive cette offrande suivant la coustume de nos Ancestres, qui est conforme à nostre interest & à celui du Dieu.



A L E X A N D R E , O U L E F A U X P R O P H E T E.

*C'est l'histoire d'un imposteur qui vivoit du temps
de Lucien.*

TU ne m'imposes pas une petite charge, mon cher Gelsus, de vouloir que je t'écrive la vie d'Alexandre fils de Podalyre, qui n'est guere moins illustre que celle du grand Alexandre, puis que l'un ne s'est pas plus signalé par ses belles actions, que l'autre par ses impostures. Je ne laisseray pas toutesfois de l'entreprendre pour te complaire, & tâcheray de m'en acquiescer au moins

C'est ainsi qu'il s'appelle.

mal qu'il me sera possible, pourveu que tu ayes assez de bonté pour suplée à mes defauts, & pardonner à ma foiblesse. A l'exemple donc d'Hercule je travailleray à nettoyer l'étable d'Augie, & je t'en feray voir quelques ordures, par où tu puisse comprendre, combien estoit grand le fumier que trois mille bœufs avoient amassé en l'espace de plusieurs années. Mais j'ay peur qu'on ne nous condamne tous deux, moy de mettre au jour tant de vilénies, & toy de m'y convier. Car celuy dont nous parlons meriteroit mieux d'estre déchiré en plein theatre, par des Renards ou par des Singes, que d'estre celebré dans l'histoire. Mais si l'on m'attaque je me deffendray par l'exemple d'Arrian le disciple d'Epietere, qui n'a point estimé indigne de son savoir & de sa condition, de laissera la posterité l'histoire d'un fameux voleur. Voicy donc à son imitation celle d'un insigne brigand, & d'un brigand, non pas de forests ny de montagnes, mais de villes; qui n'a pas couru quelques deserts, mais qui a ravagé tout l'Empire. Pour commencer par sa description, il estoit de belle taille & de bonne mine, avoit l'œil vif, le tein blanc, la voix claire, le ton doux & asable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheveux parmy les siens, meslez si adroitement qu'on ne les pouvoit reconnoistre. En un mot, son corps estoit sans deffaut, mais pour son esprit, grands Dieux ! il eust mieux valu tomber dans les mains d'un ennemy que dans les siennes. Du reste plein de vivacité, de docilité, de memoire, & de plusieurs autres belles qualitez, qu'il employoit toutes en mal, & dont il s'est servi pour l'emporter par dessus les plus méchaas & les plus scelerats qui ayent jamais esté au monde. Cependant, écri-

OU LE FAUX PROPHETE. 29

vant un jour à son gendre Rutilianus, il se com-
 paroit avec beaucoup de modestie à Pythagore.
 Mais que Pythagore me pardonne, s'illuy plaît,
 s'il eust esté de son temps, il n'eust esté qu'un en-
 fant auprès de luy. Non pas que je le vueille com-
 parer à un si méchant homme, mais je veux dire
 que tout ce qu'on a dit faussement de Pythagore,
 n'est rien en comparaison de ce qu'on peut dire
 véritablement de celuy-cy. Enfin, figure-toy un
 abrégé de toute sorte de fourbes, de mensonges,
 & d'impostures, accompagnées d'un esprit vif, au-
 dacieux, entreprenant, & qui estoit adroit à faire
 & à persuader tout ce qu'il vouloit. Mais du reste
 si couvert, qu'on ne sortoit jamais d'avec luy que
 dans l'opinion que c'estoit le plus homme de bien
 du monde. Comme il estoit fort beau & fort pau-
 vre en sa jeunesse, il se prostituoit à tout le mon-
 de, & particulièrement à un Charlatan qui con-
 trefaisoit le Magicien, & debitoit plusieurs se-
 crets tant pour faire aimer ou haïr, que pour dé-
 couvrir des thresors, atraper des successions, per-
 dre ses ennemis, & autres choses semblables. Et
 véritablement il estoit expert dans la Medecine;
 & comme la femme de cet Egyptien, dont parle
 le Poëte, savoit plusieurs secrets tant pernecieux
 que salutaires, estant du pais d'Apollonius Tya- *Thon*
 néus, & de ceux qui l'avoient fréquenté, & qui sa-
 voient toute son histoire. Tu vois de quelle école
 étoit sorty ce charlatan, & que ce n'estoit pas un
 homme de peu. Comme il eut donc veu ce jeune
 garçon d'un esprit vif & adroit, capable de luy
 rendre service, il prit plaisir à l'instruire, estant au-
 si amoureux de sa beauré que l'autre l'estoit de
 son savoir, & fit apres son compagnon de son dis-
 ciple. Lors qu'Alexandre fut devenu grand, &

que son docteur fut mort & sa beauté passée, la nécessité le porta à entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour tâcher de subsister. S'étant donc allié d'un Croniqueur Bisantin nommé Cocconas, le plus méchant de tous les hommes, ils coururent par tout pour surprendre les esprits foibles, tant qu'ils rencontrèrent une vieille qui faisoit encore la belle, & qui estoit bien aise d'estre cajolée. Elle estoit de Pella, autrefois capitale de la Macedoine, qui est maintenant comme deserte, & ils la suivirent jusques-là, de la Bithynie, vivant à ses dépens, parce qu'elle estoit fort riche. Comme ils furent arrivez & qu'ils eurent remarqué qu'on y nourrissoit de grands serpens, qui sont si privez qu'ils tettent les femmes, & se jouent avec les enfans sans leur faire mal, d'où vient sans doute la fable d'Olympias; Ils en acheterent un des plus grands & des plus beaux, qui est la source & l'origine de toutes les aventures que je vais décrire. Car ces deux méchans esprits pourvus des qualitez que j'ay dites, s'étant unis ensemble pour mal-faire, & ayant reconnu que la crainte & l'esperance sont les deux pôles sur lesquels tourne le genre humain, & tout le fondement de la curiosité & de la superstition, ils résolurent de les faire servir à leurs ambitieux desseins, & dresserent un Oracle, dont le succez surpassa mesme leur esperance. Ils furent quelque temps à delibérer du lieu où ils commenceroient la Piece. Cocconas croyoit la ville de Calcedoine la plus propre à leur dessein, à cause du concours de diverses Nations qui l'environnent; Mais Alexandre prefera son pays, où les esprits estoient plus grossiers & plus superstitieux, tels qu'il faut à l'établissement

*Qui con-
choit
avec un
serpens.*

OU LE FAUX PROPHETE. 95

d'une nouvelle religion. Car la plupart des Paphlagoniens, & particulièrement ceux qui demeurent par de-là le Mur-d'Abonus d'où il estoit, courent apres le premier Charlatan qu'ils rencontrent avec la flûte, le tambour ou les cymbales, & le prennent pour un homme descendu du Ciel. Cét avis ayant esté suivy, ils cachèrent des lames de cuivre dans un vieux Temple d'Apollon qui est à Calcedoine, & écrivirent dessus qu'Esculape viendrait bien tost avec son pere, & établir sa demeure en la ville dont je viens de parler. Puis ayant fait en sorte que ces lames fussent trouvées, la nouvelle s'en répandit aussi-tost par tout le Pont & toute la Bithynie, & particulièrement au lieu designé de sorte que les habitans discernèrent un Temple à ces Dieux, & commencerent à en creuser les fondemens. Cependant Cocconas dressoit des Oracles trompeurs & ambigus à Calcedoine, où il fut emporté de la morsure comme je croy, d'une vipere; & incontinent apres Alexandre prit sa place, avec une longue chevelure bien peignée, une saye de pourpre rayée de blanc, couvert d'un surplis par dessus, & tenant en sa main une faux comme Persée, de qui il se disoit descendu du costé de sa mere. Car ces misérables Paphlagoniens, quoy qu'ils eussent connu son pere & sa mere qui estoient de pauvres gens, estoient si sots que de croire un Oracle trompeur qu'il publoit, par lequel il se disoit fils de Podalire, qui devoit estre bien ardent pour venir de Trique en Paphlagonie coucher avec la mere de nostre imposteur. Il debitoit un autre Oracle de la Sibyle qui portoit, *Que sur les bords du Pont Euxin, près de Sinape, il viendrait un Libérateur d'Aufonie*, & entreméloit cela de termes mysti-

*Ville de la Paphlagonie.
Equipage des anciens Prophetes.
Apollon.*

On, d'un manteau blanc.

ques & enbroüillez. Alexandre donc venant en la patrie, apres toutes ces prediCTIONS, estoit suivi & reveré comme un Dieu. Car il feignoit quelquefois d'estre épris de fureur divine, & par le moyen de la racine d'une herbe qu'il mâchoit, qu'on nomme l'herbe au foulon, il écumoit extraordinairement; ce que les sots attribuoient à la force du Dieu qui le possédoit. Il avoit préparé long-temps auparavant une teste de Dragon faite de linge, qui ouvroit & fermoit la bouche par le moyen d'un crin de cheval, pour s'en servir avec le serpent dont j'ay parlé, qui devoit faire le principal personnage de la Comedie. Lors qu'il voulut commencer il se transporta la nuit à l'endroit où l'on creusoit les fondemens du Temple, & y ayant trouvé de l'eau, soit de source ou bien de pluye, il y cacha un œuf d'oye, où il avoit enfermé un petit serpent qui ne faisoit que de naistre. Le lendemain il vint tout nud de grand matin dans la place publique, ceint d'une écharpe dorée, pour couvrir sa nudité; tenant en sa main sa faux & branlant sa longue chevelure comme font les Prestres de Cybelle; Puis montant sur un Autel élevé, il commença à dire que ce lieu estoit heureux d'être honoré de la naissance d'un Dieu. A ces mots toute la ville qui estoit acourüe à ce spectacle dressa l'oreille, & commença à faire des vœux & des prieres, tandis qu'il prononçoit des termes barbares en langue Juive ou Phenicienne, ce qui les étonnoit encore plus. En suite il court vers le lieu où il avoit caché son œuf d'oye, & entrant dans l'eau commence à chanter les loüanges d'Apollon & d'Esculape, & à inviter celui-cy à descendre & à se montrer aux hommes. A ces mots, il enfonce une coupe dans

dans l'eau, & en retire cet œuf mystereux, qui tenoit un Dieu enfermé, & lors qu'il l'eut en sa main, il commença à dire qu'il tenoit Esculape. Chacun estoit attentif à contempler ce beau mystere, lors qu'ayant cassé cet œuf, il en sortit ce petit serpent que j'ay dit, qui s'entortilloit autour de ses doigts. On pousse en l'air des cris de joye, entremeslez de benedictions & de loüanges; l'un demande au Dieu la santé, l'autre des honneurs ou des richesses. Cependant, nostre imposteur retourne au logis, tout courant, tenant en sa main Esculape né d'une Oye, & non pas d'une Corneille comme autrefois, & suivy d'une foule de peuple transporté d'une vaine esperance. Il se renferme chez luy jusques à ce que le Dieu fût devenu grand, & un jour que toute la Paphlagonie y estoit acouru, & que son logis estoit plein de monde depuis le haut jusqu'en bas, il s'assit sur un liest en son habit prophetique, & tenant dans son sein ce serpent qu'il avoit apporté de la Macedoine, il commença à le montrer entortillé autour de son cou, & traînant une longue queue, tant il estoit grand; Mais il cachoit à dessein la teste sous son aisselle, sans faire paroistre que celle de linge qui avoit la figure humaine; ce qui remplissoit tout le monde d'admiration. D'ailleurs, il faut remarquer que la chambre n'estoit pas trop bien percée, & que l'assistance n'estoit composée que de pauvres idiots, à qui il avoit déjà osté la cervelle & le cœur par ses prestiges; outre que la Renommée & l'Esperance estoient capables seules de les aveugler. Ajoutez à cela qu'on n'y demuroit pas long-temps, & qu'à mesure qu'on entroit on en sortoit par une autre porte, comme les soldats d'Alexandre, à la mort. Ce spectacle

*C'est
qu'il
estoit fils
de Coro-
nis, qui
signifie
Corneille.*

dura quelques jours, & se renouvelloit toutes les fois qu'il arrivoit quelque personne de condition. D'ailleurs, il ne faut pas s'estonner si des barbares grossiers & ignorans y estoient surpris, vu que les plus fins ne savoient que dire en voyant & touchant un dragon qu'ils avoient veu naistre, & qui estoit crû en un instant à une si prodigieuse grosseur, & portoit la figure humaine. Il eust valu un Epicure ou un Democrite pour reconnoistre la tromperie, ou quelqu'autre de ces anciens Philosophes qui estoient savans dans la Nature, & qui auroient bien veu qu'il y avoit de la fourbe, quand mesme ils ne l'auroient pû decouvrir. Toute la Bithynie donc, la Galatie, & la Thrace, y acouroient en foule sur le raport de la Renommée. Ajoûtez à cela, les portraits qui en couroient par tout, avec des statues d'argent & de cuivre faites apres nature. On publioit mesme un Oracle qui predisoit son nom, & l'apelloit *Glycon le troisième sang de Jupiter, qui apportoit la lumiere aux hommes* : Car nostre imposteur voyant l'occasion favorable, rendoit des Oracles pour de l'argent, à l'exemple d'Amphiloque, qui apres la mort de son pere Amphiaraus, estant chassé de Thèbes, se retira en Asie, où il predisoit l'avenir aux Barbares pour deux carolus. Il avertit donc que le Dieu rendroit les réponses luy-mesme dans un certain temps, & qu'on écrivit ce qu'on luy voudroit demander en un billet cacheté. Alors s'enfermant dans le Sanctuaire du Temple, qui estoit déjà construit, il faisoit appeler d'ordre par un Heraut tous ceux qui avoient donné leurs billets, & les leur rendoit cachetez avec la réponse du Dieu. La fourbe n'estoit pas difficile à reconnoistre à un homme d'entendement ;

OU LE FAUX PROPHETE. 99

mais des sots ne s'apercevoient pas qu'il décachetoit en particulier les billets, & apres avoir répondu tout ce qu'il luy plaisoit, il les rendoit cachetez comme auparavant. Car il y a plusieurs moyens de lever un cachet sans rōpre la cire, & j'en veux mettre icy quelques-uns, afin qu'on ne prenne pas une subtilité pour un miracle. Premièrement avec une éguille chaude, on destache la cire qui joint le filet à la lettre, sans rien défaire du cachet; & apres qu'on a leu ce qu'on veut, on le rejoint de la mesme sorte. Il y a une autre invention, qui se fait avec de la chaux & de la colle; ou avec un mastic composé de poix, de cire, & de bitume, meslez avec de la poudre d'une pierre fort transparente, dont on fait une boule, sur laquelle quand elle est encore tendre on imprime la figure du cachet, apres l'avoir froté de graisse de pourceau. Car à l'instant elle durcit, & sert à recacher comme si c'estoit le cachet mesme. Il y a plusieurs autres secrets semblables, qu'il n'est pas nécessaire de t'écrire, puis que tu en as fait mention dans ton Traité des artifices des Magiciens, qui est un tres-bel ouvrage, & tres-utile pour destromper les ignorans, & empêcher qu'on n'abuse de leur credulité. Il contrefaisoit donc le Propheete avec le plus d'adresse qu'il pouvoit, de peur qu'on ne remarquast la tromperie, se sauvant toujours par quelque responce obscure ou ambiguë, suivant la coustume des Oracles. Tantost il encourageoit les uns, tantost il détournoit les autres de leur entreprise, selon qu'il luy sembloit plus à propos; tantost il prescrivait aux malades des regimes ou des remedes, car il sçavoit plusieurs beaux secrets de la Medecine. Pour ce qui concerne l'esperance des avancemens & des succes-

Poix Syrienne.

sons, il differoit tousiours d'y répondre, & les re-
 mettoit à une autre fois, ou quand son Prophete
 l'en prioit; car il parloit au nom du Dieu. Ce-
 pendant, il prenoit environ dix sols pour chaque
 Oracle, ce qui montoit à une somme tres-confi-
 derable, parce qu'il en debitoit bien soixante ou
 quatre-vingts mille par an. Car le peuple estoit
 si friand de ces sottises, comme on est curieux de
 nouveauté, & de savoir l'avenir, qu'une mesme
 personne faisoit quelquefois douze ou quinze de-
 mandes à dix sols piece, n'estant pas permis d'en
 mettre deux en un biller. Mais tout ce qu'il pre-
 noit ne tournoit pas à son profit; Car il avoit
 sous luy plusieurs Officiers, dont les uns met-
 toient les Oracles en vers, les autres les souscri-
 voient, les cachetoient, les interpretoient, ou les
 gardoient, & chacun tiroit pension à proportion
 de son service. D'ailleurs, il avoit des espions &
 des emissaires dans les Provinces plus éloignées,
 qui répandoient par tout la reputation de l'Or-
 cle, assurant qu'il prédisoit l'avenir, faisoit re-
 trouver ce qui estoit perdu, decouvroit les tre-
 sors, guerissoit les malades, & plusieurs autres
 choses semblables. On y acouroit donc de toutes
 parts avec des victimes & des presens, tant pour
 le Dieu que pour le Prophete. Car il commandoit
 par un Oracle de faire du bien à son Ministre,
 parce qu'il n'en avoit pas besoin pour luy.
 Lorsque plusieurs gens d'esprit eurent reconnu
 la fourbe, & particulièrement les Philosophes
 de la secte d'Epicure, il tâcha de les intimider,
 en criant que tout le païs se remplissoit de Chre-
 stiens & d'Impies, qui semoient des calomnies
 contre luy, & commanda de les lapider, si l'on
 ne vouloit estre aux bonnes graces du Dieu. Com-

*C'est
 qu'ils
 passoient
 pour Im-
 pies, à
 cause
 qu'ils ne*

OÙ LE FAUX PROPHETE. 161

me quelqu'un luy eut demandé ce que faisoit *croysions*
 Epicure en l'autre monde; il répondit qu'il estoit *pas aux*
 plongé dans un borbier, & chargé de chaînes. *Dieux*
 Car il luy en vouloit sur tout pour avoir mieux
 découvert qu'aucun autre, toutes les fourbes &
 les impostures, qui se glissent dans le monde,
 sous pretexte de religion. Mais Platon, Chrysi-
 pe & Pythagore estoient ses bons amis. Il haïssoit
 particulierement la ville d'Amastris à cause des
 amis de Lepidus, & de plusieurs Philosophes Epi-
 curiens qui y demeuroient, & ne voulut jamais
 rendre aucun Oracle à pas un des habitans. Mais
 un jour qu'il en voulut rendre un au frere de ce
 Proconsul, il se fit moquer de luy, en luy or-
 donnant de prendre un pied de pourceau avec
 de la mauve pour une douleur d'estomac, & en-
 core en termes si ridicules, qu'on ne sçavoit ce
 qu'il vouloit dire; Soit qu'il n'eust personne alors
 pour luy composer son Oracle, ou qu'il ne feust
 que répondre. Cependant, il monstroient souvent le
 serpent à ceux qui le vouloient voir; mais il tenoit
 la teste cachée dans son sein, & ne laissoit tou-
 cher que le corps, & particulierement la queue.
 Un jour voulant raffiner sur son imposture, il dit
 qu'Esculape répondroit visiblement, & cela s'a-
 pelloit *des responses de la propre bouche du Dieu*;
 Ce qui se faisoit par le moyen de quelques nerfs
 de gruë qui aboutissoient à la teste du Dragon
 fait de linge, & qui servoiët d'organes pour porter
 la voix d'un homme qui estoit hors de la chambre;
 mais cela ne se faisoit pas tous les jours, & estoit
 seulement pour les personnes de condition. Celuy
 qu'il rendit à Severien, touchant l'entreprise
 d'Armenie, estoit de ce nombre, où il luy prédit
 soit la victoire; mais apres sa défaite il en substitua

un autre, qui le détournoit de cette entreprise. Car il estoit assez insolent pour corriger les Oracles qui avoient mal réussi, & s'il arivoit qu'il eût promis la santé à un malade, & qu'il vint à mourir, il en publioit un tout contraire. Mais pour gagner les bonnes grâces de Male, de Claros, & de Didyme, où l'on rendoit des Oracles aussi trompeurs que les siens, il commandoit de les consulter, sur tout lors qu'il estoit pressé, & qu'il vouloit esquiver quelque demande. Voila ce qui se passa dans les lieux proches de sa demeure. Mais lors que la Renommée en fut répandue en Italie & à Rome, chacū y acourut ou y envoya, & particulièrement les Grans & ceux qui avoient le plus de credit auprès du Prince, dont le principal étoit Rutilianus qui s'estoit signalé en plusieurs occasions, & estoit fort homme de bien, mais extraordinairement superstitieux, jusques à se mettre à genoux devant toutes les pierres qu'il rencontroit en son chemin, sur lesquelles on avoit fait quelque effusion, ou jetté quelque guirlande. Il faillit donc à quitter l'Armée qu'il commandoit, pour y acourir, & y despeschoit Couriers sur Couriers. Mais comme ceux qu'il envoyoit n'estoient que des valets, ils se laissoient tromper aisément, & ajoustoient de nouveaux men songes aux anciens, pour rendre leur raport plus recommandable, ce qui ne faisoit qu'acroistre sa passion & redoubler sa fureur. Cependant, comme il estoit ami des plus grands de Rome, il leur contoit ce qu'on luy avoit rapporté, & y méloit encore du sien, comme on a de coutume, pour faire piece la plus belle; de sorte qu'il remplit toute la ville de ces prestiges, & en engagea plusieurs à consulter l'Oracle sur leur fortune.

Ils furent fort bien reçus du Prophete, qui leur fit divers presens, afin qu'à leur retour ils dissent du bien de luy, & qu'ils publiassent ses loüanges. Il se servoit d'une autre fourbe; c'est qu'après avoir leu leurs demandes, s'il en trouvoit quelqu'une trop hardie, il retenoit le billet, sans y faire responce, pour avoir comme un gage de la fidelité de celuy qui l'avoit donné, qui par ce moyen estoit contraint de le caresser au lieu de s'en plaindre. Je veux mettre icy tout d'un tēps quelques-unes des réponses qu'il fit à Rutilianus. Comme ce Seigneur l'eut interrogé quel precepteur il donneroit à son fils, il respondit par ambages à la façon des Oracles, *Pythagore & Homere*; Mais l'enfant estant mort quelque temps apres, cōme il estoit en peine de défendre son Oracle, Rutilianus aidoit luy-mesme à se tromper, & asseuroit qu'il avoit predict la mort de son fils, en luy donnant pour Precepteurs des gens qui n'estoient plus au monde. Une autre fois comme le mesme luy eut demandé, suivant la doctrine de Pythagore, ce qu'il avoit esté avant que d'estre ce qu'il estoit, & ce qu'il seroit un jour, il luy répondit qu'il avoit esté Achille, puis Ménandre, & qu'il deviendrait un rayon du Soleil, après avoir vescu cent quatre-vingts ans; mais il mourut de mélancolie à soixante & dix contre la promesse de l'Oracle, quoy que e'en fût un des plus authentiques. Comme il songeoit à se remarier, il luy offrit sa fille, qu'il disoit avoir eüe de la Lune, devenuee amoureuse de luy aussi bien que d'Endymion, & luy commanda de l'épouser. Alors Rutilianus sans deliberer davantage la fit venir & l'esposa, apres avoir immolé des Hecatombes à sa belle-mere, comme s'il eust desia esté de la troupe des immortels. Apres

un si grand succès, nostre imposteur medita de plus hauts desseins, & depeschoit par tout des Couriers avec des Oracles, prédisant aux villes de se garder de la peste, des embrasemens, ou des tremblemens de terre, avec promesse de leur envoyer des remedes contre tous ces accidens. Il publia aussi un Oracle de la propre bouche du Dieu, pour servir de preservatif contre la contagion qui estoit alors tres-violente, & on le voyoit écrit sur les portes des maisons, comme un remede souverain contre ce mal; mais par mal-heur ces maisons-là furent les premieres attaquées, pour s'estre negligées peut-estre sur une vaine confiance. Il avoit plusieurs personnes dās Rome qui luy mandoient le sentiment des principaux, & qui l'informoient de ce qu'ils devoient demander en arrivant, afin qu'il eût le loisir de preparer sa réponse. Il avoit estably aussi une espece de société ou de confrerie, où l'on portoit des torches, avec diverses ceremonies qui duroient l'espace de trois jours. Le premier, on proclamoit comme on fait à Athenes, *S'il y a icy quelque Epicurien, quelque Chrestien, ou quelque Impie, qui soit venu pour se moquer des mysteres, qu'il se retire, mais que les vrais fideles soient initiez à la bonne heure.* Alors il marchoit le premier, en criant, *Hors d'icy Chrestiens*, & toute la troupe répondoit, *Hors d'icy Epicuriens*, puis on celebroit les couches de Latone avec la naissance d'Apollon & le mariage de Coronis, suivy de la venue d'Esculape. Le second jour on solemnisoit la nativité de Glycon, & le troisieme, le mariage de Podalire & de la mere de nostre Prophete, où l'on allumoit des torches, dont toute la ceremonie empruntoit le nom. On y representoit aussi les amours

On le
nomme
Dadu,
comme
qui diroit
les tor-
ches.

du Prophete & de la Lune, d'où naissoit la femme de Rutilianus, & il s'endormoit au milieu de la ceremonie comme un autre Endymion. Alors descendoit du plancher une belle Dame qui representoit la Lune. C'estoit la femme d'un des Maistres d'Hostel du Prince, qui avoit l'insolence en la presence de son mary de venir baiser & embrasser nostre imposteur, & peut-estre qu'ils eussent passé outre s'il n'y eust point eu tant de lumiere, car ils ne se haïssoient pas l'un l'autre. Il r'entroit une autre fois avec ses habits Pontificaux, dans un grand silence, puis crioit tout à coup *Io Glycon* : A quoy répondoit un excellent chœur de Musiciens, *Io Alexandre*, suivis de Herauts Paphlagoniens, qui estoient de groscoquins qui sentoient l'ail, & qui portoient des chausses de peaux. Cependant, comme la procession passoit avec des torches & des gambades mystérieuses, il découvroit de temps en temps une cuisse d'or, pour cōtrefaire Pythagore, par le moyen, comme je croy, d'un calleçon doré qui reluisoit à la clarté des flambeaux. Cela émut une grande question entre deux Philosophes, s'il n'avoit point l'ame de Pythagore comme il en avoit la cuisse, Mais elle fut remise à la decision de l'Oracle, qui répondit que l'ame de Pythagore naissoit & mouroit de temps en temps, mais que celle du Prophete estoit immortelle, & de celeste origine. Quoy qu'il deffendit l'amour des garçons comme un crime detestable, il commanda aux villes du Pont & de la Paphlagonie, de luy en envoyer pour consulter l'Oracle, & chanter les loüanges du Dieu. On luy envoyoit donc tous les trois ans des enfans de bōne maison & des mieux jais de la jeunesse, dont il se servoit à ses plaisirs,

On, *Tout*
pendant

& avoit estably une plaifante coustume, qu'on ne l'osoit baiser en le saluant lorsqu'on avoit plus de dix-huit ans ; de sorte qu'il ne besoit que de jeunes garçons qu'on apelloit pour cela les enfans du baiser , & dormoit sa main à baiser aux autres. Voila comme il abusoit le sot populaire, qui tenoit à faveur de voir caresser sa femme & les enfans, & quelques-unes se vantoient tout haut d'avoir eu des enfans de luy, & prenoient leurs maris à témoin. Je veux rapporter icy un Dialogue du Dieu & d'un Prestre de Tio , dont on reconnoitra l'esprit par celuy de ses demandes ; car je les ay luës moy-mesme chez luy. *Demande.* Dymoy, Glycon, qui es-tu ? *Réponse.* Je suis le nouvel Esculape. *D.* Es-tu Esculape luy-mesme , ou quelqu'autre qui luy ressemble ? *R.* Il n'est pas permis de reveler ces mysteres. *D.* Combien seras-tu d'années à rendre des Oracles ? *R.* Plus de mille ans. *D.* Où iras-tu en suite ? *R.* Dans la Bactriane & les pays voisins , pour honorer aussi les Barbares de ma présence. *D.* Les Oracles de Claros & de Delphes & de Didyme, sont-ils de vrais Oracles ? *R.* Ne desire point de sçavoir les choses deffenduës. *D.* Que seray-je apres cette vie ? *R.* Chameau , puis cheval , & enfin Philosophe , & Prophete aussi grand qu'Alexandre. Voila ce que contenoit ce beau Dialogue. Du reste , nostre Charlatan sçachant que ce Prestre estoit ami de Lepidus , il le voulut persuader par un Oracle de le quiter , comme Lepidus estant menacé de mort cruelle. Car il craignoit Epicure & ses Sectateurs , comme mortels ennemis de ses impostures, & faillit un jour à perdre un Epicurien qui eut la hardiesse de luy reprocher qu'il avoit fait mourir plusieurs innocens

par un faux Oracle ; ce qui arriva de la sorte. Il
 avoit conseillé à un homme du pais d'accuser ses
 esclaves devant le Gouverneur de la Province,
 comme coupables de la mort de son fils , qui na- *Inſqu'à*
 vigeant sur le Nil, en remontant vers sa source, se *la ville*
 laissa persuader d'aller jusques aux Indes , sans en *de Clyf-*
 rien mander à ses gens qu'il avoit laissez à Ale- *ma ou*
 xandrie. Comme ils virent donc qu'ils n'enten- *Arſinée,*
 doient point de ses nouvelles , ils crurent qu'il *où il y a*
 estoit mort, & retournerent vers le pere , qui les *un canal*
 acusa comme j'ay dit, devant le Proconsul de la *qui va*
 Galatie , à la persuasion de l'Oracle ; & les fit *dans la*
 condamner à mort. Sur ces entrefaites le fils re- *mer Rou-*
 vint qui justifia leur innocence, mais il n'y avoit *ga*
 plus de remede. Nostre Prophete donc ne pou-
 vant souffrir ces justes reproches , commanda à
 ceux qui estoient presens de lapider l'accusateur
 s'ils ne vouloient estre ses complices ; & ils l'en-
 firent fait, sans un certain Demostre qui estoir
 alors en ces quartiers , qui l'embrassant le sauva.
 Pour moy, je ne l'eusse pas trop plain ; car pour-
 quoy hazarder sa vie, pour détromper des sots qui
 ne meritent pas de l'estre ? Voilà comme se passa
 cette affaire. Du reste la veille que cét imposteur
 vouloit rendre ses responses, il apelloit par ordre
 tous ceux qui avoient présenté leurs demandes, &
 un Heraut luy crioit à haute voix, s'il vouloit ren-
 dre les Oracles : Alors s'il respondoit du san-
 ctuaire à quelqu'un, qu'il allast à la mal-
 heure, personne ne vouloit plus recevoir cét homme-là,
 ny communiquer avec luy ; on luy refusoit toute
 assistance , & il falloit qu'il vuidast le pais. Il fit
 une autre chose, c'est qu'ayant trouvé le livre qui
 contient les principaux dogmes d'Epicure , qui
 est une des plus belles piéces de l'antiquité, & qui

purge mieux une ame de ses ordures, que toutes les ceremonies de la purification. Car non seulement elle nous guerit de nos passions, mais elle nous délivre de toute superstition, & des vains fantômes qui nous espouvantent. Ayant donc trouvé ce livre, comme j'ay dit, il le brûla publiquement, apres avoir debité un Oracle qui le commandoit, & jetta les cendres dans la mer. Ecoute maintenant le plus impudent de tous les mensonges. Comme il eut entrée à la Cour par le moyen de son gendre Rutilianus, il envoya un Oracle à l'Empereur Marc-Aurele qui faisoit la guerre en Allemagne, par lequel il luy commandoit de jeter deux lions dans le Danube avec plusieurs ceremonies, sur l'assurance d'une paix prochaine qui seroit précédée par une insigne victoire. Ces lions traversant le fleuve furent tuez par les ennemis, & incontinent apres les Barbares desirerent les Romains qui penserent perdre Aquilée apres avoir perdu plus de vingt mille hommes. Mais le galant pour se sauver se servit de l'artifice d'Apollon contre Crésus, & dit qu'il avoit bien prédit la victoire; mais qu'il n'avoit pas ajousté le nom du vainqueur. Cependant, comme on acouroit à luy de tous costez, & que la petitesse de la ville où il estoit, ne pouvoit pas contenir une si grande multitude, & encore moins la nourrir, il inventa des Oracles de nuit, car c'est ainsi qu'on les nommoit, ce qui se faisoit en cette sorte. Apres avoir reçu les demandes il se couchoit dessus, & estoit averty la nuit en songe à ce qu'il disoit, de la réponse qu'il devoit faire, qui estoit toujours, ou ambigue, ou obscure, particulièrement quand la demande estoit bien cachetée. Car sans courre fortune de découvrir

*Ann
Quades
& aux
Marcos-
mans.*

la fourbe en voulant lever le cachet, il respondoit tout ce qui luy venoit en la fantaisie, croyant que sa réponse estoit plus Oracle de la sorte, outre que cela estoit de grand revenu. Car il avoit auprès de luy des interpretes, qui pour le grand profit qu'ils faisoient, luy donnoient chacū tous les ans un talent de récompense, au lieu de recevoir de luy quelque apointement. Quelquefois lors qu'il n'y avoit personne pour le consulter, il forgeoit des Oracles pour estonner les sots, comme celuy qui dit, *Cherche l'esclave en qui tu te confies le plus, car pour vengeance de ce que tu as cueilly sa fleur, il souille ta couche; & de peur que tu ne le découvres, sa femme & luy se preparēt du poison, & l'ont caché sous ton chevet, dequoy ta servante Calypso est complice.* Qui est le Democrite qui n'y eut esté trôpé, après tant de circonstances? mais il s'en fût moqué aussi-tost, lors qu'il eût découvert la fourbe. Si on l'interrogeoit en langue estrangere, il diferoit sa réponse pour la pouvoir faire en la langue mesme; & quand il n'avoit personne en main pour cela, il respondoit en la sienne, comme il fit une fois lorsqu'il dit, *Retournes en ton pays; car celuy qui s'a envoyé a esté tué aujourd huy par son voisin Dioclès, & les assassins sont pris.* Ecoute maintenant quelques Oracles qu'il m'a rendus à moy-mesme. Un jour que je m'estois enquis du Dieu par une demande bien cachetée, si son Prophete estoit chauve, il me répondit par un Oracle de nuit, *Malach fils de Sabardalache estoit un autre Atis.* Une autre fois ayant écrit une mesme demande en divers billets, qu'on luy porta de divers lieux, afin qu'il ne se défiast de rien, il m'ordonna à l'un de me froter de Cytmeide & de la rosée de Latone; ayant esté trompé par celuy qui luy

porta le billet, qui luy dit que je cherchois le remede pour le mal de costé. Cependant je luy demandois quelle estoit la patrie d'Homere. En un autre, sans avoir plus d'égard à Homere ni à sa patrie, il me defendit d'aler par mer, pour avoir esté trompé de mesme, par le valet qui presenta le billet, qui lui dit que je m'enquerois du chemin que je devois tenir pour retourner en Italie. Je fis plusieurs autres inventions pour découvrir son imposture, comme entr'autres de ne mettre dans le billet qu'une demande, & de le payer comme s'il y en eust eu plusieurs; car il rendoit autant d'Oracles qu'on en avoit payé, qui n'avoient aucun rapport entr'eux ni avec la demande. Cependant comme il eut apris la fourbe, & que j'avois essayé de détourner Rutilianus de son alliance, il conceut une haine mortelle contre moi, & lui répondit par un Oracle, comme il le consultoit touchant ma personne, *Que j'aimois les beaux garçons & les plaisirs defendus*. Mais l'estant allé voir depuis en la compagnie de deux soldats que

*On, pour
m'accom-
pagner
jusqu'à
la mer.*

le Gouverneur de la Province qui étoit de mes amis m'avoit donnez, de peur qu'on ne me fist quelque outrage, si-tôt qu'il eût apris ma venue il m'envoya prier de l'aller trouver, & me reçut tres-civilement; Toutefois comme je le haïssois à cause de ses impostures, je lui mordis la main de dépit lors qu'il me la donna à baiser, ce qui faillit à me faire étrangler par ceux qui estoient presens, d'autant plus que je le saluai par son nom, sans le traiter de Prophete. Mais pour luy, il supporta doucement cette injure, & dit qu'il vouloit montrer que son Dieu savoit apriivoiser les esprits les plus farouches; puis ayant fait retirer tout le monde, il se plaignit à moy de l'avis que

j'avois donné à Rurilianus, & dit que j'avois tort de choquer un homme qui pouvoit faire ma fortune. Je fis semblant de prêter l'oreille à ce discours, pour me sauver du danger qui me menaçoit, & sortis assez bien d'avec luy, ce qui étonna encore plus toutel'assistance. Ensuite voulant m'embarquer, il m'envoya divers presens, & me fournit une barque & des rameurs, ce que je crus qu'il faisoit pour achever de me gagner par cette faveur, mais lorsque je fus en pleine mer & que je vis le Pilote qui pleuroit & qui contestoit avec les matelots, j'entray en quelque desiance, d'autant que je n'avois qu'un de mes gens avec moi, ayant renvoyé les autres à Amastris avec mon pere. Je m'enquis donc du sujet de leur diferent, & il me dit qu'estant desia vieil, & ayant tousiours vescu en homme de bien, il ne vouloit pas sur la fin de ses jours se soüiller d'une méchante action, & exposer sa femme & ses enfans apres sa mort à la vengeance divine. Et comme je le pressois davantage, il avoua qu'il avoit ordre de me jeter dans la mer. Sur cet avis je mis pied à terre à Egiale dont Homere fait mention dans son Poëme, & y trouvay des Ambassadeurs du Bosphore qui aloient en Bithynie de la part du Roy Eupator, porter le tribut qu'il paye tous les ans à l'Empereur, si bien que leur ayant conté mon avanture, ils me donnerent place dans leur vaisseau, & me rendirent sans danger à Amastris. Depuis cela je luy declaray une guerre ouverte, & j'estois sur le point de me porter pour denonciateur contre luy, avec plusieurs autres, du nombre desquels estoient les disciples du Philosophe Timocrate d'Héraclée, mais le Gouverneur de la Province me pria instamment de n'en rien faire, & me dit que

Où. la
bache.

quand j'aurois découvert toutes ses impostures ; il estoit trop ami de Rutilianus pour en faire la punition. Mais pour achever toute son histoire, quelle insolence fut-ce à luy de demander à l'Empereur qu'il changeast de nom à sa ville, & la nommast Jonopolis, & qu'on fit des medailles où la figure du serpent fust empreinte d'un côté, & la sienne de l'autre, avec les armes d'Esculape, & la faux de Persée, dont il se disoit descendu du costé de sa mere. Enfin, apres avoir predit qu'il mourroit d'un coup de foudre comme Esculape à l'âge de cent cinquante ans, il perit miserablement avant qu'il en eût soixante & dix, d'un ulcere puant, à la jambe, qui luy gagna le petit ventre, digne fin du fils de Podalire. Ce fut alors qu'on reconnut qu'il estoit chauve, en luy appliquant quelques remedes sur la teste pour en apaiser la douleur. Voila la catastrophe du Charlatan, qui fut un juste suplice de ses crimes. Il ne restoit plus qu'à luy faire vn Epitaphe, & luy donner vn successeur digne de luy; mais ceux de la Secte s'en estant remis à Rutilianus, il se reserva le don de predire quand il seroit mort, sans vouloir rien ordonner du reste. Il y avoit parmy eux un vieux Medecin nommé Petus, qui faisoit en cela une chose indigne de son âge & de sa profession. Voila l'abregé de la vie de cet imposteur, que j'ay entrepris pour contenter ta curiosité & venger l'honneur d'Epicure; outre que cela pourra servir à en detromper plusieurs à qui il avoit imposé durant sa vie. Je n'ay pû refuser cela à ton amitié ni à l'estime que je fais de ta vertu, sans parler de ta haute suffisance & de l'amour que tu as pour la verité.

DE LA DANCE.

DIALOGUE

DE CRATON ET DE LYCINUS.

*C'est une Apologie de la Dance, & particuliere-
ment des Balets.*

LYCINUS. COMME tu as condamné la Dan-
ce par un long & grave discours,
& que tu as dit qu'elle estoit plus digne de la mol-
lesse des femmes, que du courage des hommes,
nous acusant d'employer beaucoup de temps &
de peine en des choses de neant ; j'en veux en-
treprendre la defence, pour te faire voir combien
tu es éloigné de la raison, de blâmer une des plus
douces choses de la vie. Mais il te faut pardon-
ner, si faisant profession d'une vertu morne &
austere, tu ne fais ce que c'est des divertisse-
mens qui relâchent l'esprit.

CRATON. Je m'étonne, Lycinus, de ce qu'é-
tant né homme, & ayant quelque teinture des
bonnes Lettres, tu quittes l'entretien des Savans,
& les ocupations des Sages, pour voir danser un
Baladin, au son de la flûte ou de la lire, avec des
postures lâcives, & des contenance deshonnêtes,
& représenter les amours & les aventures de quel-
que éfeminé comme luy, ou de quelque débau-
chée, qui sont des choses indignes d'un honnête
homme. Cela me fit pitié lors que j'appris que tu
te donnois tout entier à ces spectacles, & que tu
quitois l'étude des Anciens & des Philosophes,

NA DE LA DANCE.

pour demeurer assis tout le jour à contempler des choses vaines & ridicules, comme si tu te faisois chatoûiller l'oreille avec une plume. Car si tu aimes les divertissemens, ne vaudroit-il pas mieux entendre la Musique ou plustost la Tragedie & la Comedie, qui divertissent l'esprit avec quelque sorte d'instruction? Tu aurois bien de la peine à te defendre devant les Juges graves & severes, & je te conseillerois plustost de le nier tout à plat que de t'embarasser dans une honteuse Apologie. Il y va certes de ton honneur & du mien, de te delivrer de l'enchantement de ces Sirènes, qui dressent des embûches aux yeux & non pas aux oreilles comme les autres, & de t'enlever comme Ulysse se fit ses compagnons, qu'un doux poison arrestoit chez les Lotophages.

LYCINUS Que tu-és devenu severe, Craton? mais tes comparaisons ne sont pas bien justes. Car la mort ou quelque chose de pire étoit la peine de ceux dont tu parles, mais outre le plaisir que je reçois de la douceur des spectacles, qui est comme un festin qu'on fait à mes yeux, j'en reviens tousiours au logis plus sage & plus savant.

CRATON. Tu és d'une étrange humeur de faire gloire d'une chose dont tu devrois rougir de honte. Je te compare à ces malades desesperez, qui ne croient pas seulement estre malades.

LYCINUS. Dy-moy, Craton, condamne-tu ces choses-là sur le rapport de la Renommée, ou si tu les as veuës toy-même? car il n'est pas juste de blâmer ce qu'on ignore.

CRATON. C'est justement ce qu'il me faudroit avec ma mine grave & mes cheveux blancs,

de demeurer aussi tout le jour parmy des jeunes-gens & des femmes , à voir danser un bouffon , & à joüir un baladin.

LYCINUS. Je te pardonne de n'aimer pas un plaisir dont tu n'as jamais goûté , mais je ne te pardonne pas de le condamner si absolument sur le rapport d'autrui. Que si tu veux te prester à moy pour quelques heures , & relâcher un peu de gravité , je m'assure de te rendre ce plaisir si familier , qu'il ne se dansera point de balera que tu n'aïles long-temps auparavant retenu place pour les voir plus à ton aise.

CRATON. Il faudroit pour en venir là que j'eusse bien fait banqueroute à l'honneur & à la vertu. J'ay pitié certes de te voir dans un si grand abandonnement , que de mettre ta félicité en des choses infâmes & deshonnêtes.

LYCINUS. Veux-tu que laissant à part toutes ces injures , je t'entretienne du profit & du plaisir qu'il y a à cét exercice , où l'esprit & les yeux trouvent dequoi se divertir si agreablement , sans parler des oreilles qui demeurent charmées par la douceur de la musique ?

CRATON. Je n'ay pas le loisir d'entendre discoursir un furieux qui fait vanité de sa fureur , si tu veux toutefois je demeureray là par complaisance , tandis que tu parleras , pourveu que tu vueilles parler comme si personne ne t'écoutoit.

LYCINUS. Je ne demande que cela ; je te feray bien-çost voir que la Dance n'est pas une chose si extravagante que tu t'imagines. Premièrement, il semble que tu ignores qu'elle est aussi ancienne que le monde , & qu'elle a pris naissance avec l'Amour. Témoin le bal mesuré des

*Le plus
ancien des
Dances*

Astres , & les diverses conjonctions des Etoilles

*Curios
Cory-
bantes.*

fixes & errantes. Car c'est du branle des Cieux & de leur harmonie qu'a pris son origine cet Art divin, qui s'est augmenté avec le temps, & a aquis maintenant sa perfection. On dit que Rhéa fut la premiere qui se plût à cet exercice, & qu'elle l'enseigna à ses Prestres tant en Crete qu'en Phrygie. Et cette invention ne luy fut pas inutile, car en sautant & dansant ils sauverent la vie à Jupiter que son pere vouloit devorer; si bien que le Monarque des Cieux doit son salut à la Dance, mais c'estoit alors un exercice militaire qui se faisoit en frappant des épées & des javelots contre les boucliers. En suite les plus honnestes gens la cultiverent en Crete, de sorte qu'elle devint le passe-temps, non seulement du peuple, mais des personnes de condition. Aussi est-ce par forme de louange qu'Homere appelle Merion bon danseur. Car il y fut si savant qu'il en estoit estimé non-seulement des Grecs, mais des Troyens, parce que côme je croi il en avoit meilleure grace sous les armes, & que cela redoubloit son adresse & son agilité. Je pourrois aleguer plusieurs autres excellens danseurs de ce temps-là; mais je me contenteray de Pyrrhus qui inventa la Pyrrique, qui est une Dance qui se fait avec les armes, & qui l'a rendu plus celebre que sa beauté ni sa valeur. Les Lacedemoniens qui ont esté les plus illustres de toute la Grece, apres avoir appris cet Art de Castor & de Pollux, le cultiverent avec tant de soin, qu'ils n'alloient à la guerre qu'en dansant au son de la flûte; de sorte qu'on peut dire qu'ils doivent une partie de leur gloire à la Dance & à la Musique. Aussi leur jeunesse ne s'y exerçoit elle pas moins qu'aux armes, & la Dance finissoit tous les exercices. Car alors un joieur de

flûte se mettant au milieu d'eux commençoit le branle en joüant & dançant, & ils le suivoient en bel ordre, avec mille postures guerrieres & amoureuses. La chanson mesme qu'ils chantoient empruntoit son nom de Venus & de l'Amour, comme s'ils eussent esté de la partie. Il y en avoit une autre qui disoit, *Avancez le pied, mes enfans, Et trepignez à qui mieux mieux*, comme si elle eust voulu donner des preceptes de ce bel Art. La mesme chose se pratiquoit à la Dance qu'ils appelloient *Hormus*, qui estoit un branle composé de filles & de garçons, où le garçon menoit la Dance avec des postures mâles & belliqueuses, & la fille le suivoit avec des pas plus doux & plus modestes, comme pour faire une harmonie de deux Vertus, la Force & la Temperance. Ils avoient encore une autre Dance qui se faisoit nuds-pieds, sans parler de celle qu'Homere represente dans le Bouclier d'Achille, à quoy Dedale exerce la belle Ariadne; ni des deux sauteurs ou baladins qui marchent à la teste, & qui font des sauts dangereux. Une autre troupe de jeunes gens dance encore au mesme endroit à une noce, comme si l'on n'eust pû rien dépeindre de plus excellent dans ce Bouclier, que ce divin exercice. Pour les Phéaques, je ne m'étonne pas qu'il les represente si adonnez à la Dance, puis qu'il les represente en leur personne une vie delicieuse; Aussi est-ce ce qu'Ulysse admire principalement que leur adresse en ce point. Les Thessaliens en faisoient tant d'état que leurs principaux Magistrats en empruntoient le nom, & s'apeloient *Proorquesteres*, comme qui diroit, *qui menent la Dance*. Car cette inscription se lit encore sous leurs Statuës, aussi bien que celle-cy, *À l'honneur d'un tel, pour avoir bien dancé au*

combat, c'est à dire, pour avoir bienfait à la bataille. Je passe sous silence les fêtes & autres telles solennitez qui ne sont jamais sans Dance, pour avoir esté institué par d'excellens Danceurs & Musiciens, comme Orphée, Musée, & quelques-autres de ce temps-là, qui ne croyoient pas qu'on pût estre initié dans les mysteres, sans la Dance & la Musique. Je ne parle point aussi des Orgyes, pour ne point divulguer les mysteres de Bacchus; mais tout le monde fait qu'on appelle *deffauter*, quand on les revele. En Délos on ne fait point de sacrifices sans la Dance & la Musique, & l'on voit des Chœurs de jeunes garçons, où les principaux menent la Dance au son de la flûte, ou de la lyre; ce qui a fait donner ce nom-là à leurs chansons. Mais pourquoi parler des Grecs, puisque les Indiens mesmes adorent le Soleil, non pas en baissant la main comme nous adorons les Dieux, mais en dançant comme s'ils vouloient imiter par-là le branle de ce bel Astre. Et ils n'ont point d'autre culte de la Divinité; car cela se fait au coucher & au lever du Soleil. Les Ethiopiens vont au combat en dançant, & avant que de tirer leurs fleches, qui sont rangées autour de leurs testes en forme de rayons, ils sautent & dancent pour estonner l'ennemy. Passons maintenant en Egypte, où la fable de Protée represente un excellent Danceur, qui faisoit mille postures diferentes, & dont le corps souple & l'esprit ingenieux savoient tout contrefaire & tout imiter, si adroitement, qu'il sembloit devenir ce qu'il imitoit. Il y a aparence aussi qu'Emponse qui se changeoit en tant de formes, estoit une excellente Danseuse. Mais il ne faut pas oublier la Dance sacrée des Prestres de Mars, qu'on apelle pour cela *Saliens*, qui est un Sacerdote

*Fausse
ancien.*

de Rome tres-auguste , & tenu par les principaux del' Empire. La fable mesme de Priape n'est pas éloignée de cette verité. Car les Bithyniens disent que c'est un Dieu belliqueux, & comme je croy l'un des Titans , ou des Dactyles Idéens , qui ayant receu des mains de Junon le Dieu Mars encore enfant , mais rustique & grossier , quoy que robuste & vigoureux ; luy aprit la Dance avant l'exercice des Armes, comme si c'eust esté un prelude de la guerre : Et pour récompense, on luy consacre la dixme des dépouilles qui sont vouées à ce Dieu. Toutes les festes de Bachus, comme tu fais , ne consistent qu'en sauts & en Dances ; & c'est pas là qu'il a domté les Lydiens, les Myrreniens , & les Indiens , nations tres-puissantes & tres-belliqueuses. Aussi les trois sortes de Dances les plus nobles, le Cordace , le Sy-cinnis, & l'Emmelie, ont pris leur nom des Satyres qui sont les Ministres de ce Dieu. Prends donc garde qu'il n'i ait de l'impieté à vouloir condamner une chose si divine & si misterieuse, qui se pratique en l'honneur des Dieux, & par les Dieux, qui a pour Auteurs les Dieux mesmes, sans parler du plaisir & du profit qui nous en revient. Mais je m'étonne qu'un homme comme toy qui revere Homere & Hesiodé, ait la hardiesse de la condamner ; car tu fais l'estime qu'ils en font, & que celuy-cy la conte parmy les choses les plus agreables , comme l'Amour, la Musique, & le Sommeil, & luy donne le titre d'irreprehensible, attribuant la douceur à la Musique, qui est sa compagne inseparable. En un autre endroit il la met en paralele de la Guerre , disant que les Dieux donnent aux uns la valeur, & aux autres l'adresse à chanter & à danser, comme si ces divines qua-

litez estoient un present du Ciel, aussi faut-il beaucoup de naturel pour y réussir. D'ailleurs, il semble avoit voulu distinguer par là toutes choses en deux, en la Paix & en la Guerre, & faire la Dance & la Musique le simbole de la Paix. Hesiodé, comme tu fais, dit qu'il a veu luy-mesme danser les Muses, au lever de l'Aurore, autour d'une claire fontaine & de l'Autel de Jupiter leur pere; si bien que blâmer la Dance, c'est presque s'ataquer aux Dieux. Socrate le plus sage de tous les hommes au jugement des Dieux mesmes, n'a pas seulement loué la Dance comme une chose qui sert beaucoup à donner de la grace, mais il l'a voulu apprendre en sa vieillesse, tant il admiroit cet exercice. Et veritablement il eût eu tort de le condamner, luy qui ne dédaignoit point de se trouver dans les assemblées des Musiciennes, & qui frequentoit la Courtisane Aspasie. S'il voyoit donc maintenant la Dance au point où elle est, car il ne l'a veuë qu'en son enfance, je m'assure qu'il quitteroit tout pour cela, & que ce seroit la premiere chose qu'il feroit apprendre aux enfans. Mais il semble qu'en loüant la Comedie & la Tragedie, tu ayes oublié qu'elles ont chacune leur Dance particuliere, l'une le Cordace & quelquefois le Sycinnis, & l'autre l'Emmelie. Toutefois puisque tu les as preferées d'abord à la Dance; examinons-les ensemble. Quel spectacle est-ce de voir dans la Tragedie un faquin monté sur des échasses & chargé de quantité d'habis pour en paroistre plus gros & plus grand, représenter un Heros ou un Dieu, & bâiller avec un grand masque comme s'il vouloit avaler les spectateurs? Ce n'est pas tout, car il se contourne & se deméne comme vn furieux,

&c

*On Base-
luses.*

*Il a desja
parlé de
la Musi-
que.*

*Cosmop-
ol.*

& chante des complaints qui seroiēt supportables en la personne d'Hecube & d'Andromaque; mais quelle aparence de voir Hercule avec sa peau de lion & sa massüe, fredonner ses travaux sur un Theatre ? Ce que tu reprends donc en la Dance, en disant que c'est plustost le métier des femmes que des hommes, se peut mieux dire de la Tragedie & de la Comedie, où il y a tousiours plus de femmes que d'hommes. Ajoustez à cela les personnages ridicules que celle-cy affecte pour faire rire, & l'extravagance de ses masques, au lieu que celui du danseur aussi bien que son habit, est plus seant & plus modeste, & il ne bâille pas aussi comme l'autre qui represente des Tragedies. Car autrefois un mesme baladin chantoit & dançoit; mais comme on vit que le mouvement empêchoit la respiration, on trouva plus à propos de faire chanter les uns & d'ancer les autres. Pour le sujet de la Pièce, il est commun au Balet & à la Tragedie, mais il y a plus de diversité & de changement dans les Balets, & s'il faut ainsi dire plus d'erudition. Que s'il n'y a point en Grece de prix éably pour cét exercice comme pour les autres, je croy que c'est qu'on l'a trouvé au dessus de la recompense, ou qu'on a crû qu'il y avoit quelque chose de divin à cause de la Religion; quoy que la plus illustre ville d'Italie, de celles qui ont tiré leur origine de la Grece, l'ait ajouste à ses jeux comme pour leur accomplissement. Je veux maintenant rendre raison pourquoy j'ay laissé à part plusieurs choses, afin qu'on ne croye point que je l'aye fait par ignorance. Car je say que d'autres devant moy ont composé des livres sur ce sujet, où ils ont recherché curieusement toutes les sortes de Dances, avec

Cela est prouvé par la suite.

Calicide.

leurs noms & leurs Auteurs, pour faire paroître leur lecture. Mais mon dessein n'ayant esté que de montrer le plaisir & l'utilité qu'on peut tirer de cét exercice, particulièrement depuis le siècle d'Auguste, je me suis contenté de passer des Dan-
ces les plus communes, sans rechercher pendant es-
quement celles qui ne sont plus en usage, comme
le fait de la Grue, & autres semblables. Ce n'est
donc pas par ignorance que je n'ai rien dit de ce-
te Dance Phrygienne qui se fait dans la débauche,
où l'on voit sauter & gambader des païsans au
son de la flûte, qui est une Dance pénible & labo-
rieuse, qui se pratique encore à la campagne, mais
qui n'a rien de commun avec celle dont je veux
parler. Aussi Platon, dans ses Loix approuve les
unes & condamne les autres, les divisant en utiles
& agréables, & en bannisant les des-honnêtes.
Voilà ce que j'avois à dire touchant la Dance en
general, sans m'étendre davantage dans le parti-
culier. Je représenteray maintenant les qualitez
que doit avoir un bon danseur, pour faire voir, que
cét Art n'est pas des plus faciles. Car il faut que le
Pantomime ou danseur de Ballet, qui est celui dont
j'entens parler, sache plusieurs choses, comme la
Poésie, la Geometrie, la Musique & la Philoso-
phie mesme : quoy qu'il n'ait pas besoin des Er-
go de la Dialectique. Il faut qu'il ait aussi le se-
cret d'exprimer les passions & les mouvemens de
l'Ame que la Rhetorique enseigne, & qu'il em-
prunte de la Peinture & de la Sculpture les di-
verses postures & contenance, en sorte qu'il ne
le cede point à Phidias ni à Apellés pour ce re-
gard. Mais sur tout il a besoin de memoire ; car
il faut que comme dit Calcas, il sache le present,
le passé, & l'avenir, & qu'il les ait tousjours

profès en son esprit, pour les pouvoir représenter dans l'occasion. Mais il doit savoir particulièrement expliquer les conceptions de l'Âme, & découvrir ses sentimens par les gestes & le mouvement du corps. Enfin il doit avoir ce que Thucydide attribue à Périclès, le secret de voir par tout ce qui convient, qu'on appelle *le Decorum*, afin de s'en bien acquiter; & avec cela estre subtil, inventif, judicieux, & avoir l'oreille tres-delicat. Pour la matiere, l'histoire ancienne, ou plustost la Fable luy en fournit suffisamment. Il faut donc qu'il sache tout ce qui s'est passé d'ilustre depuis le Chaos & la naissance du monde, jusqu'à la Reine Cleopatre, car ceste science embrasse toute cette étendue; mais il doit représenter principalement les Fables les plus celebres, Comme Saturne Le Ciel. châtra son pere, la bataille des Titans, la naissance de Venus, celle de Jupiter, le larcin de sa mere, la supposition d'une pierre, la prison de Saturne, le partage des trois Freres, la revolte des Geans, le larcin de Promethée & son supplice, la formation de l'homme, la force de l'un & de l'autre amour. En suite le mouvement de l'Isle de Délos, l'acouchement de Latone, le meurtre du Serpent, les embûches de Tycie, le milieu de la Terre trouvé par le vol des Aigles, le deluge de Deucalion, l'Arche où furent conservées les reliques du genre humain, les pierres qui repeuplerent le monde, le démembrement d'Iaccus, la fourbe de Junon, l'embrasement de Sémelé, les deux naissances de Bachus, Tout ce qui se dit de Minerve, de Vulcain, & d'Erichon, avec le diferent touchant le Pais d'Athènes, & le premier jugement de l'Arcopage. Puis toutes les Fables de ce pais-là, & particulièrement les aventures de Cérés

Proserpine. qui cherche sa fille, l'hospitalité de Celée, l'invention de l'Agriculture de Triptoleme, comme Icare planta le premier la vigne, la calamité d'Erigone; tout ce que l'on conte de Borée & d'Orithye, de Thésée & de son pere, l'enlèvement de Médée & sa retraite en Perse; les filles d'Erectée & de Pandion, & tout ce qu'elles ont fait & souffert en Thrace. Il ne faut pas qu'il ignore aussi ni Phyllis ni Acamas, ni le premier ravissement d'Heleine, ni l'entreprise de Castor & de Pollux contre la ville d'Athènes, ni la mort d'Hipolyte, ni le retour des Heraclides; Car tout cela est de l'histoire d'Athenes, que j'ay détachée son corps pour servir d'exemple. Apres, vient celle de Megare, Nisus, Sylla, le cheveu de pourpre, le passage de Minos, son ingratitude envers sa bienfaitrice. Puis Citheron, les calamitez des Thebains & des Labdacides, le voyage de Cadmus, le Bœuf qui se couche, les dents du Serpent, les hommes qui en nâquirent, le changement de Cadmus en Dragon, la structure des murs de Thebes au son de la lyre, la fureur de l'Architecte, la vanité de sa femme, sa punition, son dueil, son silence; En suite les tristes aventures d'Acteon, de Panthée, & d'Epide; Hercule & tous ses travaux, avec le meurtre de ses enfans. Corinthe ne manque pas aussi de sujets, Glauque, Creon, & devant eux Belletophon & Stenobée; le combat du Soleil & de Neptune, la fureur d'Athamas, la fuite des enfans de Nephelée par l'air sur un belier, la reception que font les Dieux marins à Inon & à Melicerte. Apres, l'histoire des Pelopides, Mycenes & tout ce qui s'y passe, & auparavant Inachus, Io, Argus, Astrée, Thyeste, Brope, la Toison d'or, les nopces de Pelops, le meurtre d'Agamemnon,

*Ege.**Ou le fleuve.**Niobe*

le suplice de Clytemnestre. Et plus haut encore l'entreprise des sept Princes contre Thebes, le recueil qu'on fait aux gendres fugitifs d'Adrasfe, l'oracle qui fut rendu sur leur sujet, la sepulture des morts interdite, & pour cela la mort d'Antigone & de Menecée. Ce qui s'est passé à Nemée, Hipsipile & Arquemore, & avant tout cela la prison de Danaë, la naissance de Persée, le combat qu'il eut contre la Gorgone, à quoy est attachée l'histoire d'Étiopie; Cassiopée, Andromède, Cephée, que la credulité des hommes a placez dans le Ciel apres leur mort. Il n'ignorera pas aussi l'histoire des deux freres Danaüs & Egyptus, & le mariage frauduleux de leurs enfans. Lacedemone a les amours d'Hyacinthe, où Zephyre est rival d'Apollon; le meurtre de ce beau fils d'un coup de palet, la fleur issuë de son sang, & les caracteres de douleur qu'elle porte emprains; la resurrection de Tyndare, suivie de la colere de Jupiter contre Esculape, le voyage de Pâris depuis le jugement des trois Déeses, l'accueil qu'on luy fit chez Menelaüs, le ravissement d'Heleine. Car l'histoire de Troye est jointe à celle de Sparte, & fournit de soi une ample matiere, puis-que tous ceux qui s'y sont trouvez, peuvent faire chacun un sujet à part, que le Pantomime doit avoir present, comme j'ai dit, à sa memoire, & particulierement ce qui est arrivé depuis le ravissement d'Heleine, jusqu'au retour des Grecs, comme l'amour de Didon & les erreurs d'Enée. La fable d'Oreste n'est pas éloignée de ce sujet, & son aventure chez les Scythes, ni ce qui est arrivé auparavant, je veux dire la demeure d'Achile parmi des filles en l'Isle de Scyre, la folie supposée d'Ulissee, avec l'abandonnement de Philoctete.

Toutes les erreurs de ce Heros, Circé & Calypso, Télégone, Eole & ses vents, avec le reste jusqu'à la mort des galans de Penelope; Et devant cela les embûches dressées à Palamede, la colere de Nauplion, la fureur d'Ajax, & le naufrage de l'autre de même nom. L'Elide aussi n'en fournit pas moins, Enomaüs, Myrtil, Saturne, Jupiter, les premiers Athlètes des jeux Olympiques; Mais il y a une grande moisson de Fables en Arcadie, la fuite de Daphné, la vie sauvage de Calisto depuis la grossesse, l'ivrognerie des Centaures, la naissance de Pan, les amours d'Alphée & son voyage sous mer en Sicile. Passant en l'Isle de Crete nous y trouverons Europe, Pasiphaë, les deux Taureaux, le Labyrinthe, Ariadne, Phédre, Androgée, Dédale, Icare, Glaucus, la Prophétie de Polyde, Tale de ce gardien d'airain de l'Isle. En Etolie on trouve Althée, Melagre, Atalante, Dale, le combat d'Hercule contre le fleuve Achelois, la naissance des Sirènes, l'origine des Isles Equinades & leur habitation, lors que la fureur d'Alcmeon fut passée Neffe, la jalousie de Dejanire, suivie de l'embrasement d'Hercule sur le mont Oëta. La Thrace vient après, avec Orphée & sa mort, la teste qui parle, & qui nage sur la lyre, Hemus, Rhodope, le supplice de Lycurgue. Puis la Thessalie qui a encore plus de sujets, Pelias, Jason, Alceste, la flotte des Argonautes, Argos & sa Carène parlant des aventures de Lemnos, Eté, le songe de Médée, le demembrement de son frere, & le reste de ses traverses, puis Laodamie & Protefilas. Si vous repassez en Asie, vous rencontrerez Samos & l'infortune de Polycrate, les erreurs de sa fille vagabonde, jusqu'en Perse. Sans parler des Fables plus anciennes, comme le babil indiscret

*C'est
qu'il por-
toit des
tables
d'airain.*

de Tantale , l'épaule de Pelops servie aux Dieux en un festin, au milieu de laquelle ils en renouvellent une d'ivoire. En Italie, l'Eridan , Phaëton & ses sœurs changées en arbres, qui distillent l'Ambre. De là en Afrique , les Hesperides & le Dragon qui garde les pommes d'or, la fable d'Atlas , puis en Espagne , Geryon, & l'enlèvement des bœufs d'Erythie. En Phenicie, Myrrha , & la mort d'Adonis. Il faut que le Pantomime sache aussi toutes les metamorphoses & les changemens en fleurs, en arbres & en bestes, & ceux des femmes en hommes , comme de Cécée , Tiresias & autres. Il apprendra mesme les histoires plus recentes , tout ce qu'Antipater & Seleucus entreprirent pour l'amour de Stratonice. Quant aux mysteres cachez des Egyptiens , il tâchera aussi de les faire comprendre par gestes, Epaphus, Osiris, & le passage des Dieux dans le corps des animaux, mais particulièrement leurs amours & leurs metamorphoses. En suite toute la tragedie des Enfers, le supplice des méchans & la cause de leurs peines, l'amitié de Thesée & de Piritoüs conservée jusques-là. Enfin tout ce qu'ont inventé Homere, Hesiode , & les autres Poëtes, & principalement les Tragiques. Voila un petit abrégé d'une moisson infinie, pour ne rien dire des sujets nouveaux qu'on peut inventer. Il faut avoir comme j'ay dit, tout cela prest pour s'en servir au besoin , & le savoir exprimer parfaitement, sans qu'il soit besoin de Protocole ny d'Interprete. Enfin , comme disoit l'Oracle de la Pythie , il faut que le spectateur entende sans parler, tout de mesme que si l'on parloit. C'est ce qu'avoua le Philosophe Cynique qui condamnoit comme toy ce bel Art, & disoit que ce

n'estoit qu'une suite de la Musique , à laquelle on avoit ajouté des gestes & des postures, pour faire mieux entendre ce qu'on jouïoit ; mais qu'elles estoient le plus souvent vaines & ridicules , & qu'on se laissoit piper à la mine & à l'habit , aidez du geste & de l'harmonie. Alors un illustre Pantomime du temps de Neron, qui avoit le corps excellent & savoit fort bien son métier , le pria de ne le point condamner sans l'avoir veu, & faisant cesser les voix & les instrumens, il representa devant luy l'adultere de Mars & de Venus , où estoit exprimé le Soleil qui les découvoit, Vulcain qui leur dresseoit des embûches, les Dieux qui aconroient au spectacle, Venus toute confuse, Mars étonné & suppliant , & le reste de la Fable, avec tant d'artifice , que le Philosophe s'écria qu'il luy ressembloit voir la chose mesme , & non pas sa representation, & que cet homme avoit le corps & les mains parlantes. Mais puis-que nous sommes sur ce sujet, je te veux rapporter tout d'une suite le témoignage d'un Barbare de ce temps-là. Car comme un Prince de Pont fut venu à la Cour de Neron pour quelques affaires , & qu'il eut veu ce fameux baladin danser avec tant d'adresse , qu'encore qu'il n'entendist rien de ce qu'on chantoit , il ne laissoit pas de comprendre tout, il pria l'Empereur en prenant congé de luy , de luy vouloir faire present de ce Pantomime : Et comme Neron s'étonnoit de cette demande, C'est , dit-il , que j'ay pour voisins des Barbares , dont personne n'entend la langue , & celui-cy servira de truchement , & leur fera entendre par gestes tout ce qu'il voudra. La perfection donc de cet Art est de contrefaire si bien ce qu'on joue , qu'on ne fasse ni geste ni posture qui n'ait

du raport à la chose qu'on represente, & sur tous qu'on garde le caractere de la personne, soit Prince ou autre. Je te diray à ce propos le sentiment d'un autre Barbare, qui voyant cinq masques & cinq habits preparez pour un baler, & ne voyant qu'un dancier, demanda qui feroit les autres personages; Et comme il eut appris qu'il les joueroit tous luy seul. Il faut donc, dit-il, que dans un seul corps il ait plusieurs ames. C'est pour cela que les Romains les ont appelez Pantomimes, & on leur peut apliquer ce que dit le Poëte, *O mon fils, sois comme un Polype, pour prendre toute sorte de couleurs, & changer de face selon la diversité des affaires.* En un mot, cét Art fait profession d'exprimer les mœurs & les passions des hommes, & de contre-faire tantost le joyeux, tantost le triste; tantost le doux, tantost le colere, & les deux contraires presque en un mesme moment. Les autres choses qu'on voit & qu'on entend sont unes, c'est à dire ne representent qu'une seule idée; mais le Pantomime est tout seul plusieurs choses, il y a du plaisir à voir la multitude & la diversité de son appareil, & comme on a joint au bruit des pieds & des cymbales, les perfections de la Comedie & de la Musique. Dans les autres choses les fonctions du corps & de l'esprit sont diferentes; mais icy elles sont unes, & l'on n'y fait aucun geste qui n'ait sa raison. C'est pourquoy un Ancien disoit que les Pantomimes avoient les mains savantes, & il les aloit voir pour s'instruire: & un autre Philosophe voyant dancer un Baler, Grans Dieux! dit-il, de quel plaisir m'estois-je privé jusqu'alors par trop de scrupule! Que s'il est vray ce que dit Platon qu'il y a trois parties dans l'homme, l'irascible, le concupiscible, & le raisonnable, le Pantomime

Qui imitent tout.

La flûte, le chalumeau. On la bonne voix de l'Acteur, & le concert des Musiciens. Lesban, Mysi, silenian. Timocrate son precepteur.

me les représente tous trois , l'irascible quand il contrefait le furieux , le concupiscible quand il fait l'Amant passionné, & le raisonnable quand il joue une passion modérée, ou plustost cette dernière qualité est respandue par tout , comme le sens de l'atouchement par tout le corps. D'autre costé, quand il a tousiours pour objet ce qui est beau pour ne rien faire au contraire, ne confirme-t'il pas l'opinion d'Aristote , qui met la beauté entre les biens ? On peut dire mesme que son silence a quelque chose de la Philosophie de Pithagore. Ajoutez à cela que cet Art ressemble en un l'utile & le delectable, qui est le dernier point de la perfection au jugement des plus grands hommes , & l'utile y est d'autant plus utile, qu'il est joint au delectable. Car combien ce spectacle est-il plus agreable que les autres, où l'on voit de jeunes gens s'entrebarre & se veautrer dans la boue ou dans la poussiere ? ce que l'on contrefait quelquefois dans les Balets , mais avec moins de danger, & plus d'agrément. Car tous ces tours de souplesse, ces sauts, ces piroliettes, ces culebutes, & ces divers mouvemens du corps, resjouissent ceux qui les voyent, & exercent ceux qui les font, rendant les membres plus souples & le corps plus vigoureux, qui est tout l'avantage qu'on peut tirer de la lute & d'autres semblables exercices. Comment donc , cet Art ne seroit-il pas tres-loüable, qu'il exerce en mesme temps le corps & l'esprit, contente les yeux & les oreilles, à l'aide de la Poësie & de la Musique, & instruit les spectateurs ? Car qu'i a-t'il de plus doux, de plus aimable, & de plus mélodieux tout-ensemble que la voix jointe au chalumeau & à la flûte ? Qu'y a-t'il de plus plein d'instruction que les Fables anciennes, au

tecit desquelles vous voyez tout le theatre agité d'amour ou de haine, de dépit ou de colere, d'horreur ou de compassion. Je ne parle point de la force & de l'adresse du Pantomime, qui est un chef-d'œuvre, & une chose aussi rare que de trouver en une même personne la douceur & la majesté. *On s'en pousse*
 Quant aux perfections du corps, je desire, que selon la maniere de Polyclète, le Pantomime ne soit ni trop grand ni trop petit, ni trop gras ni trop maigre, comme le témoignèrent un jour ceux d'Antioche, qui se connoissent fort bien en ces choses. Car comme un petit homme leur représentoit Hector, ils demanderent tout-haut quand Hector viendrait, & que ce n'estoit là qu'Astianax. Une autre fois qu'un grand homme représentoit Capanée sous les murs de Thebes, ils dirent qu'il n'avoit que faire d'eschelle pour prendre la ville, parce qu'il estoit plus haut que les murailles : A un gros homme qui s'esforçoit de sauter, ils crierent qu'il prist garde de ne pas enfoncer le Theatre ; Et à un maigre & defait, qu'il songeât à se guerir, & non pas à danser. Railleries pleines d'instruction, & qui font voir que des peuples entiers ont aimé cet exercice, & en ont reconnu les defauts & les perfections. Il faut encore que le Pantomime ait le corps ferme & souple tout-ensemble, pour se pouvoir arrester tout court & tourner en un instant, ce qu'il a de commun avec le luteur, comme il prend de l'Orateur le geste, & participe ainsi des vertus d'Hercule, de Pollux & de Mercure. Herodote dit que les yeux sont plus fidelles que les oreilles, parce qu'on croit plustost ce qu'on voit que ce qu'on oit ; mais icy, il faut le jugement de l'un & de l'autre. Du reste, ce spectacle touche tellement, qu'un

Amant s'y peut guerir de la passion, & un mélancolique de la tristesse; & il est si naturel qu'on y pleure & qu'on y rit selon les divers sujets qu'on représente. Ceux de Pont & d'Ionie sont tellement touchez de la fable de Bachus, quoy qu'elle soit ridicule, que toutes les fois qu'on la joue, ce qui arrive souvent, ils passent les jours entiers à voir sauter des Titans, des Satyres, & des Coribantes; & les principaux se piquent plus d'estre les Acteurs de ces fadaïses, que de leur noblesse ou de leur dignité. Après avoir veu les vertus du Pantomime, considérons maintenant les deffauts; j'ay desia dit ceux du corps, voicy les autres. Plusieurs font des contre-temps, & ne prennent pas bien la cadence. Quelques-uns se troublent en dansant, & déçus par la ressemblance, représentent une chose pour l'autre, comme celui qui confondoit les calamitez de Thyeste avec l'histoire de Saturne, à cause qu'elles ont du rapport, & que l'un & l'autre mange ses enfans; & celle de Glaucé & de Séméle, à cause du feu dont l'une & l'autre est consumée. Mais l'Art n'est pas responsable des fautes de l'artisan, & il faut blâmer ceux qui pechent contre les regles, & louer ceux qui les gardent. Le Pantomime donc doit avoir toutes les parties que j'ay dites; mais il faut pour bien faire, que chacun se reconnoisse dans la diversité des personnages qu'il représente, & qu'il se pense voir en luy comme en un miroir. Car alors on ne se peut contenir d'aise, & l'on rencontre ce qui est si difficile à trouver, de se connoistre soy-mesme, si bien qu'on revient du spectacle tout instruit de ce qu'on doit faire & de ce qu'on doit éviter. Il doit prendre garde sur tout à garder la bien-seance, sans s'emporter trop

avant. Car il ya un vice de trop d'affectation comme dans l'éloquence, lorsqu'on passe la mesure des choses qu'on veut représenter, & qu'on fait trop grand ou trop petit, ce qui doit estre petit ou grand. C'est ainsi qu'un illustre Pantomime de mon temps, jouant Ajax le furieux, s'emporta de sorte, qu'on eust dit qu'il ne contrefaisoit pas le furieux, mais qu'il l'estoit. Car il déchira les habits d'un qui frappoit du pied devant luy avec des fouliers de fer, selon la coustume, pour faire plus de bruit, & arachant l'instrument d'un Musicien il en donna un tel coup sur la teste à celuy qui representoit Ulysse, qu'il l'eust assommé sans le chapeau qui rompit le coup. Cependant, le peuple qui ne sait point garder de bornes estoit si ravvy de cette extravagance, qu'il faisoit cent postures ridicules comme s'il eust esté fou luy-mesme, tant l'autre luy avoit bié imprimé la passion qu'il representoit. Mais les honnestes gens rougissoient de ces folies, quoy qu'ils tâchassent de les excuser. Il fit plus; car il s'en alla du lieu où il estoit, jusqu'au siege des Senateurs, & s'assit entre deux Consulaires, à qui il fit apprehender avec raison, qu'il ne les prit pour les moutons d'Ajax, & qu'il ne devint fou tout de bon en le contrefaisant. Et certes dès qu'il fut revenu de son transport il en eut tant de regret qu'il en tomba malade; & comme on le vouloit obliger à redancer ce Ballet, il dit que les plus courtes folies estoient les meilleures, & qu'il se contentoit d'avoir esté fou une fois en sa vie. Ce qui le fâcha le plus, c'est qu'un de ses rivaux representa en suite le mesme sujet sans tomber dans la mesme faute, ni sortir des bornes de la représentation, ce qui fut approuvé de tout le monde. Voila ce que j'avois à dire

pour justifier ma passion. Que si tu veux un jour prendre part à ce divertissement, tu n'en seras pas peut-estre moins touché que moy, & tu ne te plaindras pas comme Circé fit à Ulysse, que ses charmes sont impuissans ; Au contraire, ton esprit en sera tout transporté, & tu seras si amoureux de ce doux poison, que tu n'en voudras pas faire part aux autres. Mais au lieu de te métamorphoser en animal, il te rendra plus excellent, car comme la verge de Mercure, il éveille ceux qui dorment.

C R A T O N. Cela m'est déjà arrivé ; car il me semble que tu m'as desfillé les yeux, & que je commence à voir & à entendre ce que j'avois ignoré jusqu'à présent. Souvien-toy donc de me prendre toutes les fois que tu iras au theatre, afin que j'aye part aussi bien que toy, au plaisir & à l'vtilité qu'on peut tirer d'un si agreable divertissement.

Il y a icy un Dialogue intitulé Lëxiphanés, contre ceux qui parlent un langage qu'on n'entend point, ou comme nous disons, Phébus & Galimatias. Mais outre que le Phébus de nostre langue ne se rapporte point à celui de ce temps-là, ce Dialogue est si obscur que les plus Doctes mesmes n'y voyent goutte ; c'est pourquoy je ne l'ay point traduit,



L'EUNUQUE, OU PAMPHILE.

DIALOGUE

DE PAMPHILE ET DE LYCINUS.

C'est le recit d'une dispute de deux Philosophes Peripateticiens pour une chaire de Professeur, dont l'un vouloit exclure l'autre, à cause qu'il estoit Eunneque.

PAMPHILE. QU'AS-TU à rire Lycinus? Quoy que tu sois bien gay de ton naturel, il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire.

LYCINUS. Tu riras plus que moy, lorsque tu sauras le plaisant procès qui est entre deux Philosophes.

PAMPHILE. Cela est desja si ridicule, que des Philosophes ayent procès ensemble; en tout cas, cela ne devroit point troubler la tranquillité de leur esprit, ni esmouvoir leurs passions.

LYCINUS. Ils sont bien éloignez de cela; car ils se sont dit l'un à l'autre mille injures.

PAMPHILE. Est-ce pour quelqu'une des choses qui sont controversées entr'eux, ou si c'est quelque nouveau different?

LYCINUS. Ce sont deux Philosophes de mesme Secte qui disputent publiquement avec aigreur, en la presence des principaux de Rome, devant lesquels ils devroient rougir de la moindre faute,

PAMPHILE. Dy-moy quelle est leur dispute, afin que j'en rie à mon tour, sans me tenir plus long-temps en haleine.

*Des Stoï-
ciens, des
Platoni-
ciens, des
Epicu-
riens,
&c.*

LYCINUS. Tu fais que l'Empereur a fondé quatre chaires de Philosophie pour l'instruction de la jeunesse, & il s'agissoit de recevoir un Professeur dans celle des Peripateticiens qui est vacante.

PAMPHILE. Je le say; car celui qui l'estoit est mort depuis quelques jours.

LYCINUS. Voila l'Heleine pour laquelle ils combattoient; & il n'y auroit pas de quoy le trouver estrange, n'estoit qu'il ne sied pas bien à des Philosophes qui preschent le mépris des richesses, de se battre pour du revenu, comme s'il s'agissoit de deffendre la Religion ou le sepulcre de leurs Ancestres. Car ce qu'ils consideroient icy n'étoit pas l'instruction de la jeunesse, mais trois mille livres de rente.

PAMPHILE. Mais les Peripateticiens ne tiennent pas les richesses indifferentes, & les mettent hardiment entre les biens.

LYCINUS. Il est vray; Si bien qu'on peut dire qu'ils combattoient pour la defense de leurs loix & des coustumes de leurs Ancestres; mais il y a du particulier dans la dispute, qui la rend bien agreable. Plusieurs Champions se sont presentez en ces jeux funebres; mais les deux principaux qui paroissoient devoir remporter le prix, comme égaux en force & en valeur, estoient le vieux Dioclès & l'Eunuque Bagoas. Le combat a commencé par des escarmouches assez legeres, où chacun a soutenu la doctrine de son Maître, sans que pas un ait eu l'avantage. Mais à la fin Dioclès laissant là son Aristote, a tourné toutes ses forces contre son

son ennemi, & s'est mis à le décrier, & à reveller ses defauts; & l'autre pour se revancher, en a fait autant.

PAMPHILE. Je ne le trouve pas estrange; car il faut avoir égard aux mœurs, aussi bien qu'à la doctrine, dans l'institution de la jeunesse; & si j'en estois crû, on prefereroit le plus homme de bien au plus habile.

LYCINUS. Je suis de mesme sentiment. Mais ce qui a fait rire la compagnie, c'est qu'après s'estre bien dit des injures l'un à l'autre, Dioclès a reproché à son compagnon qu'il n'étoit pas digne de philosopher, parce qu'il estoit Eunuque, & à plus forte raison de remporter le prix proposé aux Philosophes; & que si l'on faisoit bien, les Eunuques seroient exclus non seulement de toutes les charges publiques, mais des mysteres des Dieux & des Assemblées, comme des monstres dont la rencontre seule est funeste. Il s'est donc fort estendu là dessus, & a reproché à l'autre qu'il n'estoit ni mâle ni femelle, qui est un prodige dans la Nature.

PAMPHILE. Voila un crime tout nouveau, qu'un autre appelleroit un malheur, mais qu'a répondu Bagoas à une si grande objection? car la chose commence desjà à me faire rire.

LYCINUS. Il est demeuré long-temps sans parler, soit que ce fût de honte, ou de crainte; car on dit que les Eunuques sont plus sujets à ces passions que les autres, & sa confusion paroissoit visiblement sur son visage. Mais à la fin il a répondu d'une voix gresle, Que Dioclès avoit tort de vouloir exclure des hommes d'une profession qui admettoit mesme les femmes; & a allegué les exemples d'Aspasie, de Thargelie, & de Diotime, &

celuy d'un Eunuque Gaulois qui a esté fort illustre du temps de nos peres, dans la Philosophie Academique. Mais Dioclés estoit si animé qu'il ne vouloit point recevoir ces raisons; & je croy qu'il eût exclus ce Gaulois mesme, s'il eût esté present, malgré sa reputation & sa gloire. Car il a allegué force railleries des autres Philosophes tant Stoïques que Cyniques qui ont joué sur ce défaut. Voilà la question qui se presentoit à juger. *Si un Eunuque peut estre receu à Philosopher, & particulièrement à enseigner la Philosophie?* Dioclés soustenoit que non, & qu'il falloit du moins pour cela une grande barbe; l'autre respondoit, qu'il ne s'agissoit pas icy des perfections du corps, mais de celles de l'esprit; & qu'on devoit simplement avoir égard à la Vertu & à la doctrine. Il rapportoit à ce propos l'autorité d'Aristote, qui devoit estre de grand poids en cette matiere; lequel avoit fait une estime particuliere de l'Eunuque Hermias Tyran des Atarpiens, jusqu'à luy sacrifier comme à un Dieu. Il ajoustoit, que les Eunuques bien loin de devoir estre exclus de l'institution de la jeunesse y estoient plus propres que les autres, pour estre exempts du soupçon dont Socrate mesme ne s'estoit pu garentir. Il tournoit aussi contre l'autre ses railleries, & disoit que si la barbe estoit si considerable en cet endroit, un bouc devoit estre preferé à un Philosophe. Là dessus un de la troupe se levant, Messieurs, dit-il, quoy que Bagoas n'ait point de barbe, il n'est point Eunuque; mais il a esté contraint de le contrefaire pour se sauver d'un adultere où il a esté pris sur le fait; si bien qu'à present que le danger est passé, je croy qu'il avoiera ce qu'il est. A ces

mots ils s'est fait un éclat de rire, dont le docteur tout confus, n'a sceu s'il devoit confesser ou nier le crime.

PAMPHILE. Veritablement la Comedie est assez belle, mais qu'en est-il arrivé ?

LYCINUS. Que les Juges ne se pouvant accorder ont remis la chose à la decision du Senat & de l'Empereur. Car les uns vouloient qu'on dépoüillast Bagoas, comme on fait les esclaves qu'on veut vendre, pour voir s'il estoit capable de philosopher. D'autres plus ridicules opinoient qu'on luy accordast le congrés avec quelque Courtisane en la presence de l'un des Juges. Cependant, l'un instruit son accusation, & veut faire revivre le crime de l'adultere, quoy qu'il fasse contre luy ; l'autre tasche à se monstrier homme, & met en œuvre toutes ses facultez naturelles, pour remporter la victoire. Car il croit en venir à bout, s'il peut faire voir qu'il est bon estalon, comme la marque d'un bon Philosophe, & un argument au genre demonstratif. Cela me fait souhaiter que mon fils que je destine à la Philosophie, ait cette partie-là excellente plustost que le jugement ou la memoire, afin de pouvoir estre un jour grand Philosophe.

*On, une
demon-
stration.*





DE L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE.

*Le titre sert d'Argument. Du reste ce Traité est
en langue Ionique, qui pourroit faire croire
qu'il n'est pas de Lucien.*

MON dessein n'est pas de traiter icy de la nature du Ciel & des Astres, mais des prédictions qu'on en peut tirer pour l'utilité de cette vie, sans donner pourtant ni preceptes ni doctrine, mais seulement quelques remarques & quelques observations sur ce sujet. Je m'estonne d'abord que les Doctes qui cultivent avec tant de soin les autres parties de la Philosophie, ne font plus d'estat de celle-cy. Car elle est tres-ancienne, & tire son origine de ces premiers Rois qui ont esté chers des Dieux; Mais on neglige maintenant d'y travailler, non tant par paresse que par ignorance, pour n'en pas avoir assez de lumiere, & lors qu'on rencontre quelque imposteur qui en fait profession, on condamne l'art au lieu de condamner l'artisan, quoy que l'Astrologie, non plus que les autres Sciences, ne soit pas responsable des fautes que font ceux qui l'exercent. Les Ethiopiens, à ce qu'on dit; sont les premiers qui l'ont découverte, à cause que leur Ciel est sans nuages, & qu'ils n'éprouvent pas, comme nous, le changement des saisons; outre que c'est une nation fort subtile, & qui surpasse toutes les autres en

esprit & en sçavoir. Apres avoir donc remarqué les faces differentes de la Lune , ils en voulurent rechercher la cause, & trouverent à la fin que cela venoit des divers aspects du Soleil dont elle empruntoit sa lumiere. Ils estudierent en suite le cours & la nature des autres Planettes, & leur donnerent des noms, non seulement pour les discerner, mais pour marquer leurs diverses influences. Enfin, les Egyptiens ont cultivé cette Science, mesuré le cours de chaque Astre, & distingué l'année en mois & en saisons, la reglant sur le cours du Soleil, & les mois sur celui de la Lune. Ils ont fait plus; car ayant partagé le Ciel en douze parties, ils ont représenté chaque constellation par la figure de quelque animal, d'où vient la diversité de leur Religion. Car tous les Egyptiens ne se servoient pas de toutes les parties du Ciel pour deviner; mais ceux-cy de l'une, & ceux-là de l'autre. Ceux qui observerent les proprietéz du Belier, adorent le Belier, & ainsi du reste. On dit mesme qu'ils reverent le bœuf Apis en memoire du Taureau celeste; & dans l'Oracle qui luy est consacré, on tire les predictions de la nature de ce Signe, comme les Afriquains font de celle du Belier, en memoire de Jupiter Hammon qu'ils adorent sous cette figure. Mais les Caldéens se sont adonnez plus que tous les autres à cette discipline, si bien qu'ils veulent qu'on les en croye les Auteurs, quoy que ce ne soit pas mon sentiment. Pour les Grecs, ils l'ont aprise d'Orphée qui leur en a donné les premieres lumieres, bien qu'obscurément, & sous le voile de plusieurs mysteres & ceremonies. Car la lyre sur laquelle il celebroit les Orgyes & chantoit des hymnes & des cantiques, est composée de sept cordes qui re-

*De ceux
du Ciel.*

présentement les sept Planettes ; c'est pourquoy les Grecs l'ont placé dans le Ciel après la mort, & appelé une constellation de son nom. Aussi le peint-on assis avec une lyre, environné d'une infinité d'animaux qui sont l'image des feux célestes. On dit aussi que Tirésias estoit grand Astrologue, & qu'on l'a figuré mâle & femelle, parce qu'il attribuoit l'un & l'autre sexe aux Planettes. Du temps d'Atrée & de Thyeste, les Grecs avoient desia grande connoissance de l'Astrologie ; Et ceux d'Argos ayant decerné l'Empire à celui qui y seroit le plus savant, Thyeste leur découvrit les propriétés du Belier, d'où l'on a pris occasion de dire qu'il avoit un Belier d'or, Atrée remarqua le cours du Soleil, contraire à celui du premier mobile, ce qui le fit préférer à son rival. J'ay le même sentiment de Bellérophon, & je ne croy pas qu'il ait jamais eu de cheval ailé, mais bien que son esprit guindé dans le Ciel, y a remarqué plusieurs belles choses touchant les Astres. Il en est de même, à mon avis, de Phryxus fils d'Athamas, qu'on fait aller par l'air sur un Belier d'or ; & je croy que Dédale & son fils ont esté savans dans l'Astrologie, & que l'un pour s'estre perdu dans cette Science a donné lieu à la Fable. Peut-estre aussi que Pasiphaë pour avoir ouï l'autre discourir du Taureau céleste, & des autres Astres, devint amoureuse de sa doctrine ; ce qui a fait dire qu'elle estoit devenue amoureuse d'un Taureau, dont elle avoit jouï par son moyen. Il y en a qui ont partagé cette Science, & qui se sont exercés chacun sur diverses parties, les uns ayant observé le cours de la Lune, les autres celui du Soleil ou de quelque autre Planette, avec leurs diverses influences, comme Rhædon & Endy-

mion, dont le premier laissa cet art imparfait par la mort, & l'autre s'en acquita si bien, qu'on dit qu'il jouit de ses amours, & qu'il coucha avec la Lune. C'est ainsi qu'on fait naître Enée de Venus, Minos, de Jupiter, Astalaphe, de Mars, Autolyque, de Mercure, parce qu'ils sont nez sous ces Planettes. Et comme on retient tousiours quelque chose de son ascendant, Minos a esté Roy, Enée, beau; Astalaphe, vaillant, & Autolyque, voleur. Jupiter aussi n'a pas enchaîné Saturne, ni ne l'a précipité dans les Enfers, côme le croit le peuple ignorant, mais on a feint le premier, à cause de son mouvement lent & tardif; & la profondeur de l'air a esté prise pour l'abyssme des Enfers. Il est aisé de voir par les vers d'Hésiode & d'Homere que les Fables anciennes s'accordent avec l'Astrologie, comme quand celuy-cy parle de la chaîne d'or de Jupiter, & des dars du Soleil que je crois estre l'an & les jours, pour ne rien dire des villes que Vulcain grava dans le bouclier d'Achille, ni de la Dance, & du cercle luisant de son Escu. Car tout ce qu'il dit de l'Adultere de Mars & de Venus, & de la façon dont il fut découvert, est pris de l'Astrologie; à quoy a donné lieu le frequent concours de ces deux Planettes. En un autre endroit il décrit les effets de ces deux Astres, attribuant à Venus les plaisirs de l'amour, & à Mars ceux de la guerre. Les anciens sachant bien ces choses, se sont fort adonnez aux predicions qui setirent des estoiles. Car ils n'entreprenoient rien de considerable sans consulter quelque Devin, soit qu'il fust question de prendre femme, ou de faire quelqu'autre chose d'importance. Les Oracles mesme ont du rapport à l'Astrologie. La Vierge qui rend les réponses à Delphes, signifie la

Vierge celeste, le Dragon qui siffo sous le trépié, le Dragon du Ciel, le Temple de Didyme, les deux Jumeaux. En un mot, la divination est une chose si sainte & si ancienne, qu'Ulysse dans ses longues & périlleuses erreurs voulut descendre aux Enfers, non par une simple curiosité, mais pour y consulter Tirésias qui estoit grand Astrologue, sur l'estat de ses affaires. Comme il fut arrivé aulieu que Circé luy avoit dit, il creusa une fosse, & y égorga des victimes; & lorsqu'il se vit environné d'ombres murmurantes, parmy lesquelles estoit celle de sa mere, il ne leur voulut pas permettre de boire le sang dont elles paroissoient fort alterées, que celle de Tirésias n'eust bû la premiere, afin d'apprendre d'elle l'avenir. Lyeurgue ce grand Legislateur des Lacedémoniens, forma sa Republique sur le modelle des Astres, & deffendit à ses Citoyens de marcher au combat avant la pleine-Lune, parce qu'on en a le corps plus vigoureux. Il n'y a que les Arcades qui n'ont pas voulu recevoir l'Astrologie, estans si fots que de croire qu'ils sont nez avant la Lune. Voila comme nos Ancestres ont esté curieux de cette Science; mais maintenant, les uns disent, Qu'il est impossible de connoistre l'avenir, parce que toutes choses sont incertaines, & peuvent arriver diversements. Que ce n'est pas pour nous que les Astres roulent dans le Ciel, & qu'ils n'ont aucun commerce avec les hommes, ni ne se meslent de leurs affaires, mais se remuent par nécessité. Les autres soutiennent que l'Astrologie n'est pas tant menteuse qu'inutile, parce que les choses ne se peuvent éviter, quand elles se pourroient prévoir. Mais je respondray aux uns & aux autres, que les Etoiles veritablement ont leur cours necessaire
dans

dans le Ciel, mais que les effets en viennent jusqu'à nous. Car si la course des chevaux & le mouvement des hommes, sont capables de remuer des pierres par l'ébranlement de l'air agité, pourquoy le cours de si grands globes sera-t-il sans effet? Le moindre feu produit de la chaleur que nous ressentons, quoy qu'il brûle nécessairement, & sans avoir égard à nous, & pourquoy ne sentirions-nous point les influences des Astres? Il est vray que l'Astrologie ne change pas la nature des choses, & n'empêche pas qu'elles n'arivent; mais les predictions agreables donnent de la joye, & l'on peut plus aisément remedier aux maux qu'on prévoit, outre qu'ils ne surprennent pas tant, & qu'ils sont plus faciles à supporter. Voilà quel est mon sentiment touchant cette partie de l'Astrologie.



DEMONAX.

C'est la vie d'un Philosophe qui estoit du temps de Lucien.

NOS TRE Siecle n'a pas esté dépourveu de personnes extraordinaires; tant pour les avantages du corps que pour ceux de l'esprit. Socrate le Béocien que les Grecs apelloient Hercule, peut servir d'exemple de l'un, & le Philosophe Demonax de l'autre. Car je les ay connus tous deux, & j'ay vescu long-temps avec le dernier. Mais j'ay parlé du premier en un autre livre, où j'ay décrit sa taille, sa force, & sa façon de vivre toute sauvage. En effet il demeurait à décou-

vert sur le Parnasse, & se nourrissoit de simples
 champêtres, sans prendre aucun repos que dans le
 travail. Il nettoyoit des grains, & tannoit des vases,
 comme ont fait Hércule & Thésée, souvent les pas-
 sages à travers des lieux inaccessibles, & rendoit des
 rivières navigables. Pour l'autre, j'ay entrepris de
 mettre icy comme une idée de sa vie, afin d'en
 conserver la mémoire, & de porter la postérité à
 l'imitation de ses vertus, car il ne l'a accordée qu'à son
 des Philosopher de ma connoissance. Il estoit de
 l'Isle de Cypre, d'une maison assez illustre & opu-
 lente, mais comme il avoit l'esprit encore plus
 grand que sa fortune, il méprisa tout, pour s'a-
 donner à la Philosophie. Il n'y fut point de person-
 ne, qu'il ne se vécût familièrement avec. Aga-
 tobulus, Demetrius, Epictète, & Timocrate d'Éle-
 racée, qui estoit un autre grand Philosopher, sans
 parler de son esprit & de son éloquence. Quant
 donc toutes les grandeurs & les richesses pour
 suivre le chemin de la Vertu, il observa toute sa vie
 une grande liberté, sans en les paroles qu'en ses
 actions, & mena une vie exéplaire & irréprehen-
 sible. Il passa par les Lettres humaines, avant que
 de se jeter dans la Philosophie, & ne se contenta
 pas d'une légère teinture des Sciences, mais il en
 voulut sçavoir le fond. Il avoit accoustumé son
 corps au travail, tant pour estre plus vigoureux
 que pour se pouvoir passer des autres; & comme
 il vit qu'il ne pouvoit plus suffire à soy-mesme,
 il sortit volontairement de la vie, laissant beau-
 coup à parler de soy aux plus grands personnages
 de la Grece. Il n'embrassa point de Secte parti-
 culière; mais prenant ce qu'il y avoit de bon en
 chacune, il laissa indecis laquelle il estimoit le
 plus. On voyoit bien pourtant qu'il faisoit plus

On ba-
 sy des
 ponts.

d'estat de Socrate que des autres Philosophes, quoy qu'en son habit & en sa façon de vivre, il imitast davantage Diogene; Mais c'estoit sans vanité, & sans envie de le faire admirer; car il vivoit du reste comme les autres, & s'accommodoit aux loix & aux costumes de son pais. Il n'affectoit pas l'ironie de Socrate, bien qu'il fût fort agreable en son entretien, & delicat en ses railleries, de sorte que ses disciples n'aprehendoient pas la severité de ses reprehensions, encore qu'ils ne mesprisassent pas ses avis, & qu'ils en fissent leur profit. On ne le voyoit jamais crier ni tempester dans la dispute, ni se mettre en colere, lors qu'il falloit reprendre quelqu'un. Il haïssoit le vice, sans en vouloir aux vicieux, & taschoit de le guerir comme les Medecins font les maladies, sans se mettre en colere contre les malades. Il croyoit que c'estoit le propre de l'homme de faillir, & celuy du sage de pardonner & de redresser ceux qui faillent. Dans cette sorte de vie il n'avoit besoin de personne, & chascun avoit besoin de luy. Il avertissoit les amis qui estoient dans une haute condition, de ne se point fier à une chose si fressle que la fortune, ni s'enorgueillir d'un bien qui estoit souvent le partage des fots; & encourageoit les autres à souffrir patiemment les calamitez de la vie, parce qu'eux ou elles ne pouvoient longtemps durer, & que la costume adoucissoit les choses les plus rudes, & apriuvoit jusques aux maux. Il se plaisoit à reconcilier ceux qui estoient mal ensemble, & à entretenir la paix dans les familles, au lieu de nourrir des haines immortelles; & il ne pouvoit souffrir que ceux qui sont si sujets à faillir, ne voulussent point pardonner. Il fit un jour une belle harangue au peuple dans une sedi-

tion, & en ramena plusieurs à leur devoir. Car il avoit une grace particuliere à tout ce qu'il disoit & à tout ce qu'il faisoit, & l'on eust dit que la persuasion habitoit sur ses levres, comme dit le Comique. Sa façon de vivre estoit douce, gaye & paisible, & si quelque chose troubloit sa tranquillité, c'estoit la mort ou la maladie de ses amis. Car il croyoit qu'il n'y avoit point de plus grand thesor que l'amitié. Aussi n'avoit-il point d'ennemis, & se pouvoit dire plustost ami de tout le monde; car il ne refusoit son secours à personne, & croyoit que c'estoit assez d'estre homme pour estre en droit de luy demander son assistance. Mais il y en avoit dont il aimoit plus l'entretien & la compagnie, fuyant sur tout ceux qui nous font la cour, sur l'esperance d'en tirer quelque profit. Tous les Atheniens tant grands que petits l'avoient en singuliere veneration, & ils n'en faisoient pas moins d'estat que des principaux de la Republique. Il ne laissa pas d'en choquer plusieurs d'abord par sa façon libre de parler & de vivre, & eut des accusateurs qui luy reprocherent, comme à Socrate, qu'on ne le voyoit point aux Temples ni aux sacrifices, & qu'il ne s'estoit point fait initier aux mysteres d'Eleusine. Mais il se presenta hardiment en public pour se deffendre, en l'estat d'un homme qui ne craint rien, & respondit tantost fort doucement, & tantost plus rudement que sa coutume ne portoit. Car il dit d'abord, qu'il se presentoit avec un chapeau de fleurs sur la teste, comme on met aux victimes, afin qu'on le pût sacrifier si l'on en avoit envie. Et sur ce qu'on luy reprochoit qu'il ne sacrifioit point à Minerve, il dit que c'est qu'il ne croyoit pas qu'elle eût besoin de ses sacrifices. Quant aux mysteres d'Eleusine, qu'il

*Vestu de
blanc &
couronné.*

n'avoit pas désiré de les savoir , parce qu'il n'eût jamais pû empêcher de les publier , soit qu'ils fussent bons ou mauvais, pour y encourager ou en détourner les autres. Cela apaisa le peuple , & luy fit quitter les pierres qu'il avoit amassées pour le lapider. Je veux mettre icy tout d'un temps les bons mots qu'il nous a laissez , & ses réponses promptes & aiguës. Favorinus ayant appris qu'il se moquoit de ses discours trop polis & trop recherchez pour un Philosophe, le vint trouver & luy demanda, qui c'estoit qui se moquoit de luy? Un homme, répondit-il, qui a l'oreille assez delicate, & qui n'est pas facile à surprendre. Un autre luy ayant demandé en vertu dequoy il s'estoit porté à la Philosophie? En vertu, dit-il, de ce que je suis né homme. Une autre fois interrogé quelle Secte il embrassoit de toute la Philosophie? Qui t'a dit, répondit-il, que je suis Philosophe? & se retira en souriant. Et comme l'autre luy eut demandé dequoy il rioit? Je ris, dit-il, de ce que tu juges les Philosophes à la barbe, toy qui n'en as point; car c'estoit un jeune homme à qui il parloit. Un Rheteur assez illustre ayant dit un jour en une harangue, qu'il avoit passé par toutes les Sectes; mais il vaut mieux rapporter ses paroles , *Si Aristote m'appelle au Lycée, j'iray; si Platon à l'Académie, je le suivray, si Zenon au Pécile, j'y demeureray, si Pythagore me veut, je me tairay.* Il s'écria, Pythagore t'appelle. Un jeune Seigneur Macedonien, assez beau garçon, luy ayant proposé un argument sophistique pour se moquer de luy, il luy répondit par un equivoque qui taxoit sa reputation; dequoy l'autre s'estant mis en colere, & luy ayant dit qu'il luy montreroit bien qu'il estoit homme; Tu l'es donc, dit-il? Com-

me il se moquoit d'un Athlete qui portoit l'habit de vainqueur, pour avoir remporté le prix aux jeux Olympiques, il receut de luy un coup de pierre à la teste, & comme on luy crioit qu'il alloit trouver le Proconsul: Non, dit-il, mais le Medecin. Un jour en se promenant il trouva un anneau d'or où il y avoit un cachet, & fit publier qu'il le rendroit à celui qui l'avoit perdu, en luy disant quelle estoit la pierre & l'empreinte. Mais là dessus un beau garçon l'estant venu voir, & disant que c'estoit luy, sans en donner les marques: Garde bien, luy dit-il, ton anneau, car tu ne l'as pas perdu. Comme un Senateur Romain luy montreroit son fils qui estoit fort beau, mais effeminé, il est fort beau, dit-il, & digne de toy, mais il est terrible à semer. Il apelloit un Cynique qui aloit vêtu d'une peau d'Ours, Arcebas au lieu de l'appeler par son nom. Quelqu'un luy demandant en quoy consistoit la sagesse, A estre libre, répondit-il. Et comme on luy eut reply qu'il y en avoit plusieurs qui l'estoient, J'appelle libre, repliqua-t-il, celui qui n'est touché ni d'esperance ni de crainte. Comment cela se peut-il faire, dit-on? Il est bien aisé, ajouta-t-il; car si l'on considere de près les choses du monde, on trouvera qu'elles ne sont dignes ni de l'un ni de l'autre. Le Philosophe Peregrinus qu'on nommoit Protée, le blâmant de ce qu'il rioit trop, & luy reprochant qu'il ne faisoit pas le Cynique, N'oy l'homme, dit-il. Comme un Philosophe se mettoit en peine de prouver les Antipodes, il le prit par la main & le mena à un puits, où luy montrant son ombre renversée? N'est-ce pas comme cela, luy dit-il, que tu crois les Antipodes? Un imposteur se vantant de savoir un secret pour avoir tout ce qu'il

*On, aff-
phor.*

*c'est
qu'Ar-
bas, si-
gnifie un
Ours.*

venoit, il le mena chez un boulanger; & tirant une piece d'argent, prit un pain & dit, Voila tout mon secret. Herodote ce celebre Rhoceur pleurant son fils; qui estoit mort avant l'âge, & ne voulant point recevoir de consolation, il luy vint dire qu'il luy en apportoit des nouvelles de l'autre monde; & comme il luy eut demandé ce que c'estoit. *C'est qu'en pleurant il haïssoit sa mort.* Quelqu'il aille trouver, dit-il. Un autre se tenant conformé pour le mesme sujet, il luy dit qu'il estoit Magicien, & qu'il luy rendroit son fils, pourveu qu'il luy peust nommer trois hommes de son âge, qui n'eussent jamais pleuré personne. Et comme il n'en pouvoit trouver. Ne te plains donc pas, dit-il, de ce qui t'est commun avec tout le reste du monde. Il se moquoit de ceux qui affectent des mors anciens, & dit à quelqu'un qui luy parloit de la sorte: N'as-tu point de honte de me parler le langage d'Agamemnon, tandis que je te parle celui d'à présent? Comme l'un de ses amis luy disoit, Alons au Temple d'Esculape prier pour la santé de mon fils. Penses-tu qu'il soit sourd, dit-il, & qu'il ne nous entende pas bien d'icy? Voyant un jour disputer deux Philosophes, qui ne disoient rien à propos: Ne diriez-vous pas, dit-il, qu'ils sont tous deux sourds; ou que l'un parle une langue que l'autre n'entend point? Agathoclès le Peripateticien, se vantant d'estre le premier & le seul Dialecticien de son temps; Si tu es le premier, dit-il, tu n'es pas le seul? & si tu es le seul, tu n'es pas le premier. Quelqu'un voyant faire & dire beaucoup d'extravagances au Consulaire Cethogus, qui alloit estre Lieutenant de son pere en Asie, & escria que c'estoit un grand monstre: Ou bien un monstre, dit-il, mais non pas grand. Comme il vis partis

*Où, se
dit.*

le Philosophe Apollonius avec ses disciples, pour aller estre precepteur du Prince, il dit, que c'estoit Jason avec ses Argonautes. Quelqu'un luy demandant si l'ame n'estoit pas immortelle ? Ouy, dit-il, comme tout le reste. Il avoit coustume de dire, parlant d'Herode le Rheteur, qui disoit les plus belles choses du monde, & faisoit cent extravagances pour la mort de son fils ; que Platon avoit raison de donner à l'homme plusieurs ames, parce qu'il estoit impossible , s'il n'en eust eu qu'une, de pouvoir faire & dire tant de choses si contraires. Il eut la hardiesse de demander publiquement aux Atheniens, pourquoy ils vouloient exclure les Barbares de leurs mysteres, veu qu'Eu-molpe qui les avoit instituez, estoit Barbare luy-mesme. Comme il vouloit s'embarquer durant l'Hyver, un de ses amis luy dit , qu'il serviroit de pasture aux poissons: Aussi m'en ont-ils servy, dit-il. Un jour un mauvais declamateur à qui il disoit qu'il se devoit exercer, luy ayant répondu qu'il declamoit tous les jours en son particulier, C'est que tu déclames devant un sot, ajousta-t-il. Voyant un Devin qui prenoit de l'argent pour dire la bonne aventure: Si tu peux changer, dit il, l'ordre des Destins , on ne te scauroit trop donner ; sinon , l'on ne te sauroit donner trop peu. Quelqu'un s'escrimant contre un pieu fiché en terre, selon la coustume des Romains, luy demanda s'il ne faisoit pas bien ? Fort bien, dit-il, parce que tu n'as qu'un pieu pour ennemy. Il n'estoit pas moins prompt à se demester sur le champ, des questions obscures & douteuses. Car comme quelqu'un luy eut demandé si l'on brûloit mille livres de bois, combien il y auroit delivres de fumée? Il ne faut dit-il, que peser les cédres, la fumée

préférer le reste. Un Grec qui parloit fort mal sa langue, luy ayant dit que l'Empereur l'avoit fait citoyen Romain ; J'aymerois mieux, dit-il, qu'il t'eût fait citoyen d'Athènes. Il dit à un Sénateur qui se glorifioit de sa pourpre, qu'une beste avoit porté son habit devant luy. Estant dans le bain, comme il apprehendoit de mettre le pié dans une cuvette d'eau chaude, & que quelqu'un s'en rioit : Il ne s'agit pas icy, dit-il, de mourir pour la Patrie. Comme quelqu'un luy demandoit ce qu'il croyoit de l'autre monde ; Attends que j'y aye esté, dit-il, pour t'en dire des nouvelles. Un Poète impertinent s'estant fait à soy-mesme son Epitaphe, qui portoit que la terre avoit le corps, mais que l'esprit s'estoit envolé dans le Ciel ; Je voudrois qu'il y fût desjà, dit-il. Comme il s'appuyoit sur un baston, pour la debilité de son âge, quelqu'un luy demanda ce qu'il avoit ? C'est, dit-il, que Cerbere m'a mordu. Voyant un Lacedemonien en colere qui batoit son valet ; Cesse, dit-il, de te rendre semblable à luy. Une laideronne nommée Danaé, ayant un procès, & sollicitant les Juges pour tâcher de les corrompre ; Accommode-toy, luy dit-il, avec ta partie : car tu n'es pas Danaé fille d'Acriste. Il en vouloit particulièrement à ceux qui philosophoient par vanité ; & comme un Cynique crioit qu'il estoit disciple d'Antisthène, de Cratès & de Diogene ; Non pas, dit-il, mais d'Hyperide. Voyant des luteurs qui s'entremordoient, au lieu de se battre legitimement ; Ce n'est pas sans cause, dit-il, que les Poètes vous appellent des lions. Un Proconsul voulant châtier un Cynique qui le blâmoit de trop de delicatesse, parce qu'il se faisoit arracher le poil de tout le corps, luy pardonna à la fin à sa priere. Mais que veux-tu, dit-

il, que je luy fassé s'il y retourne? Que tu luy arraches, dit-il, le poil comme à toy, par où il repré-
 sentoit plus aigrement le Proconsul que le Cynique
 n'avoit fait. Il répondit à un Gouverneur de
 Province, qui parloit beaucoup sans l'écouter,
 & luy demandoit ce qu'il falloit faire pour se bien
 acquitter de sa Charge, Parler peu, dit-il, & écou-
 ter tout. A quelqu'un qui trouvoit mauvais qu'il
 mangeast du miel, comme un mets trop deli-
 cieux pour un Philosophe; Penses-tu, dit-il, que
 la Nature l'ait fait pour des sots? Ayant vu au
 Pécile une statue de cuivre, qui n'avoit qu'une
 main; La fortune, dit-il, a rendu à Cynegire
 l'honneur que luy avoient dénié les Atheniens.
 Comme un Philosophe boiteux se promenoit
 dans la Lycée; Il n'y a rien de plus ridicule!, dit-
 il, qu'un boiteux Peripatéticien. Epistète luy
 conseillant de se marier, & disant que cela n'es-
 toit pas contraire à la profession d'un Philoso-
 phe; Donne-moy, luy dit-il, une de tes filles en
 mariage. Il dit à un méchant homme qui con-
 trefaisoit le Philosophe & parloit toujours des
 categories, Qu'il en estoit digne. Comme les
 Atheniens déliberoient de dresser un Amphitea-
 tre pour les combats des Gladiateurs, ainsi
 qu'on avoit fait à Corinthe; Il faut auparavant,
 dit-il, abatre l'Autel de la miséricorde. Ceux
 d'Elide luy voulant dresser une statue, Ne la
 faites pas, dit-il, de peur de condamner vos
 Ancestres, qui n'en ont point dressé à Socrate
 ni à Diogene. Je luy ay ouï dire une fois à un Ju-
 risconsulte, que les Loix estoient inutiles, parce
 que les gens de bien n'en avoient que faire, &
 que les méchans n'en devenoient pas plus gens
 de bien. Il avoit toujours à la bouche ce mot

*Voyez
 les Re-
 marques.*

*C'est à
 dire se
 prome-
 nant.*

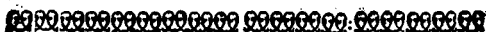
*C'est qu'il
 n'estoit
 pas ma-
 rié.*

*Categorie
 signifie en
 Grec ac-
 cusation
 & repro-
 chation.*

*On, de
 donner
 des com-
 bats de
 Gladia-
 teurs, à
 l'exemple
 des Corin-
 thiens.*

d'Homere. *Qu'un soit & un habile-homme mort. Les deux ont*
rent tous deux d'une même mort ; & disoit que *l'asche &*
 Therfite dans ses harangues sembloit un Philoso- *un vil-*
 phe Cynique. Comme on luy demandoit ceux *l'as mon-*
 qu'il estimoit le plus de tous les Philosophes ; Il *rent l'un*
 dit qu'il le estimoit tous, mais qu'il reverroit Socrate, *comme*
 admiroit Diogene, & aimoit Aristippe. Il
 vescu près de cent ans, n'estant jamais triste ni
 malade, & servant ses amis quand ils avoient be-
 soin de luy, sans leur estre à charge, ny faire tort
 à personne. Les Athéniens & toute la Grece l'a-
 voient en si grande estime, que les Magistrats se
 levoient lors qu'il passoit, & chacun se taisoit
 quand il venoit à parler. Comme il fut devenu
 fort vieil, il logeoit où il se trouvoit, & on l'esti-
 moit à bon-heur, comme si l'on eust receu un
 Dieu. Les Boulangers même s'envenant à
 qu'il luy donneroit du pain, & les enfans luy pre-
 sentoient de leurs fruits, & l'appelloient leur pe-
 re. Un jour qu'il s'estoit fait une émeute dans
 l'assemblée du peuple, tout le monde s'arresta
 quand il parut, ce que voyant, il se retira sans rien
 dire, parce qu'il avoit fait ce qu'il desiroit. Com-
 me il vit qu'il commençoit à estre à charge à luy-
 même, il dit à ceux qui estoient presens, & que
 le Herauterie apres les jeux : *On se peut retirer, le*
spectacle est achevé, & mourut sans de manger,
 sans rië perdre de sa gaieté ordinaire. Quelqu'un
 luy ayant demandé, s'il ne vouloit rien ordon-
 ner touchant sa sepulture ; Si personne ne m'en-
 velir, dit-il, la pourriture m'envelira : Mais
 quoy, répondit-on, te laisseras-tu manger aux
 chiens & aux oiseaux ? Je seray pour le moins, dit-
 il, utile à quelque chose apres ma mort. Les Athé-
 niens luy firent des funérailles publiques avec grand

appareil : Tout le monde voulut y assister, & les Philosophes le portèrent eux-mêmes sur leurs épaules. Il fut long-temps regretté ; jusqu'à réverer comme une chose sacrée , la pierre sur laquelle il s'asseyoit. Voilà ce que j'avois à dire de ce Grand homme , pour faire voir comme un échantillon de sa gloire.



LES AMOURS.

DIALOGUE

DE LYCINUS ET DE THEOMNESTE.

*Ce Dialogue consiste principalement en deux Ha-
 rangues; En l'une on soustient l'amour des fem-
 mes; Et en l'autre celui des garçons : mais c'est
 l'amour honneste, selon la doctrine des Plato-
 niciens. Toutesfois, l'Auteur tasche malicien-
 sement, sous ce pretexte, d'introduire le sale
 amour; mais l'autre opinion y est si bien def-
 fendue, que cela ne peut corrompre personne,
 Et sert plustost à faire voir que ce vice n'a que
 la passion pour se defendre. Car toutes les rai-
 sons en sont chymériques, Et confondent l'a-
 mitié avec l'amour, Et le vice avec la vertu.*

LYCINUS. **T**U m'as résioüi, Theomne-
ste, par tes discours amou-
reux. Car comme l'esprit ne peut estre tousiours
rendu, ni occupé à des choses serieuses, j'avois
besoin de quelque relâche, & je n'en voy point
de plus agreable que celuy-là. S'il te souvient

donc encore de quelques-unes de tes aventures, je te conjuré par la Mere des Amours, de m'en faire part, puis que nous celebrons aujourd'huy la feste d'Hercule, qui est un Dieu amoureux aussi bien que vaillant.

THEOMNESTE. Tu conteroïs plustost, Lycinus, les flots de la mer, & les petits flocons de neige, qui tombent en Hyver sur les campagnes, que le nombre de mes amours; Et l'on diroit que Cupidon a lancé sur moy tous ses dars; car je passerois d'amour en amour, & j'en ay fait un nouveau avant que d'estre défait du premier; ou plustost, d'un seul il en renaist plusieurs, comme des testes de l'Hydre, sans qu'Iolas mesme me pût soulager. Aussi le feu qu'on r'allume incessamment, ne s'éteing jamais; & il semble que l'amour est comme une abeille dans mes yeux, qui cherche par tout les beautez, sans en estre jamais rassasié. Je doute quelquesfois si ce n'est point un effet du courroux des Dieux, & si je n'ay point offensé Venus & Cupidon, comme ces illustres coupables qui ont ressenty leur fureur.

LYCINUS. Quoy! Theomneste se fâchoit d'estre né homme, & d'aimer ce qui est beau, & il chercheroit des remedes pour se guerir d'une maladie si agreable: Tu devrois plustost benir le Ciel, de ce qu'il ne t'a point destiné comme les autres à l'exercice penible des Armes ou de l'Agriculture, ni à un sale & indigne trafic, & aux inquietudes du marchand & du pilote, mais à une vie delicieuse, dont les tourmens mesmes sont doux, & où l'on passe continuellement de l'amour à la jouissance, & de la jouissance à l'amour, sans aucune interruption de plaisir ni de delices; puis qu'il y en a mesmes dans les desirs & les espe-

LES AMOUREUX.

rançes. Tandis que tu me faisois de long recit, je voyois nager tes yeux dans la volupté, & le ton de ta voix se changer, ce qui me faisoit assez connoître que tu n'avois pas seulement aimé ces choses, mais que tu en aymois encor le souvenir. S'il te reste donc quelque particularité à conter, de tes longues & agréables erreurs, fais en icy un sacrifice à Mercure, pour rendre son service accompli, & célébrer pleinement la feste.

TIREOMONASTA. C'est un Dieu carnassier, Lycinus, qui n'aime pas les sacrifices qui ne finissent point; mais puis que tu veux solemniser cette feste par des discours amoureux, mettons fin aux miens qui ont commencé de trop bonne heure, & qui t'ont réveillé dès le point du jour. Tire donc la Muse de ses exercices ordinaires, fay-la hocher gayement la journée à l'honneur du Dieu, & prononce hardiment lequel te plaît le plus de l'amour des femmes ou de celui des garçons: car comme tu n'es engagé, ni à l'un ni à l'autre, tu en peux beaucoup mieux juger que moy, qui suis piqué sur le jeu, & qui aime éperdument tout ce qui est beau.

LYCINUS. Penses-tu que ce discours n'ait rien de sérieux? Ce n'est pas mon avis; & il me souvient encore d'une dispute que j'eus il n'y a pas long temps sur ce sujet, où je vis combattre deux champions avec tant de force & d'adresse, que je doutay quelque temps qui remporterait la victoire. Si tu veux, je te feray le recit de leur combat. Ils n'estoient pas comme toy engagés dans l'une & l'autre passion, mais chacun avoit la sienne particulière, & condamnait celle de son

*Cela sera
expliqué
plus bas.*

THOMAS. Que je serois heureux d'entendre une singreable dispute ! Je vais m'asseoir vis-à-vis de toy , & ne me leveray point que tu n'ayes achevé.

LYCINAUS. Comme j'avois dessein de naviger en Italie, j'en embarquay sur un brigantin, où je fus conduit par une troupe de gens de Lettres, qui ne me quittoient qu'à regret, pour la longue habitude que nous avions eue ensemble. Lors que j'eus pris congé d'eux, & prié les Dieux de vouloir benir mon voyage, j'entray dans le vaisseau & m'assis près du Pilote. Mon dessein n'est pas de conter par le menu toutes les aventures de nostre navigation; mais apres avoir rasé la coste de Cilicie & de Pamphilie, d'une vitesse incroyable, à l'aide des vens & des rames, & traversé, avec difficulté, les Isles Quelidoniennes, heureuses bornes de l'ancienne Grece; nous entrâmes dâs la mer de Lycie, & abordâmes à toutes ses villes, qui n'ont plus rien de leur ancienne félicité. Nous tâchions donc d'adoucir par divers contes l'ennuy de nostre voyage; & lors que nous fûmes arrivez à Rhodes, nous résolûmes d'y séjourner, pour nous remettre du travail de la mer; si bien que les Matelots tirant à sec leur navire, dresserent leurs petites cabanes sur le rivage. Pour moy je gagnay tout doucement le logis qui m'estoit préparé vis-à-vis du Temple de Bathus, & en passant je contemplois avec plaisir les beantez d'une ville qui a quelque chose de celles du Soleil, à qui elle est consacrée. Comme je me promenois sous le portique de ce Temple, & considérois tout à loisir les diverses peintures, me remettant dans l'esprit avec joye les Fables anciennes, que quelqu'un de ceux qui

estoyent presens m'interpretoit , lors qu'il y avoit quelque mystere caché , Il m'ariva au sortir de-là un des plus grands plaisirs qui puisse ariver en un pais étranger , qui est de rencontrer quelque personne de connoissance. Car je trouvai deux de mes anciens amis , que tu as veus souvent icy avec moy , le beau Caricles de Corinthe , qui est tousiours si bien peigné & ajusté pour plaire aux Dames ; & l'Athenien Callicratidas , beaucoup moins coquet, comme celui qui a en teste l'amour des garçons , jusqu'à faire des imprecations contre Promethée , tant il abhorre les femmes. Du reste, grand Advocat & savant dans les affaires, mais qui aime la lute & les autres exercices , pour contenter , à mon advis , sa passion. D'aussi loin qu'ils me virent , ils coururent m'embrasser , & me prièrent chacun , selon la coûtume de prendre leur logis. Je m'en deffendis le mieux que je pus , & pour les mettre d'acord , je leur dis qu'ils viendroient tous deux ce jour-là manger chez moy , & qu'en suite j'irois chez-eux , parce que je voulois estre à Rhodes trois ou quatre jours. Je fus donc l'hoste le premier jour , Callicratidas celui d'apres , & Caricles le troisiéme, Je remarquai en la maison de chacun des preuves de leur Passion. Car l'Athenien n'avoit chez luy que de beaux garçons , & si-tost qu'ils devenoient grands & barbus, il les envoyoit en ses terres pour administrer son bien ; Mais Caricles n'estoit servy que par des femmes , & l'on voyoit à peine chez luy un homme , si ce n'estoit quelque enfant ou quelque vieux Cuisinier , qui ne pouvoit donner de jalousie. Cependant il y avoit tousiours entr'eux quelque différent sur ce sujet, que j'avois assez de peine à apaiser. Comme je
leur

leur eus dit mon dessein, ils voulurent estre de la partie, ayant envie de voir l'Italie aussi bien que moy; & alors que nous fûmes arivez à Cnide, nous resolûmes d'y descendre pour voir le Temple & la Venus de Praxitele, avec les autres raretez du pais. Nous y abordâmes doucement & sans peine, comme si la Déesse mesme eust conduit nostre vaisseau. Les autres en arivant eurent soin de se pourvoir de ce qui leur étoit necessaire; mais pour nous, nous courûmes toute la ville, riant de la licence du peuple, qui estoit grande, comme dans un lieu consacré à Venus. Apres avoir veu le Portique de Sostrate, & les autres curiositez de la ville, nous vinmes au Temple de la Déesse, Caricles & moy fort gayement, mais Callicratidas à regret; & l'on voyoit bien qu'il eust preferé le Cupidon de Téspie, à la Venus de Cnide. Dès que nous fûmes à l'entrée du Temple, nous vîmes des marques de la presence de la Déesse. Car la partie du parvis qui est découverte, au lieu d'estre pavée à l'ordinaire, estoit remplie d'arbres fruitiers, qu'on voyoit tout chargez de fruits, parmi lesquels estoient entremeslez quelques platanes & quelques ciprés pour avoir de l'ombre. Là fleurissoit le myrte, consacré à la Déesse, & le laurier mesme, quoi que son ennemi. Chaque arbre estoit entortillé de lierre, ou de pampres chargez de raisins, qui faisoient un bel ombrage, outre que Bachus & Venus s'accordent fort bien ensemble, & font un meslange très-agreable. Sous ces arbres estoient dressées des tentes pour le peuple (car on y voyoit peu d'honnestes gens) sous lesquelles plusieurs se réjouissoient, & prenoient des plaisirs conformes au lieu. Apres avoir admiré toutes ces merveilles, nous

entrâmes dans le Temple, où brilloit au milieu la statue de la Déesse, qui ouvroit à demy les levres, comme une personne qui sourit. Elle estoit toute nue depuis les pieds jusqu'à la teste, mais comme si elle eût oublié ce qu'elle estoit, elle le cachoit d'une main ce qu'il semble que Venus ne devoit point cacher. Du reste, l'industrie de l'Artisan s'étoit éforcée de surmonter la matiere, si bien que la dureté du marbre exprimoit les traits les plus delicats d'un si beau corps. A ce spectacle, Caricles s'écria comme hors de soy! O Mars, mille fois heureux, d'avoir esté surpris couché avec cette Déesse; & qui plus est, lié avec elle par des chaînes qui ne se pouvoient rompre. Et là dessus s'approchant, il étendit le cou le plus qu'il put pour la baiser. Cependât, Callicratidas demouroit froid & pensif; mais comme le Sacristain nous eut fait entrer par une fausse-porte, qui estoit de l'autre costé, pour voir la statue de toutes parts, il s'écria plus fort que Caricles; Dieux! que ces épaules sont bien tournées! ses flancs charnus! ce derriere ni trop gras ni trop petit! ces cuisses pleines & bien proportionnées avec la jambe! Tel dans le Ciel, Ganymede, verse le Nectar à Jupiter. Car pour moy, je ne voudrois pas prendre le verre de la main d'Hebé. A ces mots, qu'il prononça comme en fureur, Caricles demeura tout immobile, & laissa couler des larmes, soit de compassion, ou de dépit. En suite, ayant aperceu quelque tache à la cuisse de la Déesse qui paroissoit d'autant plus, que le reste estoit d'un marbre blanc tres-poli; je crus que c'estoit un defaut de la pierre, comme il arrive assez souvent, veu que les plus grandes beautez mesme ne sont pas sans quelque legere imperfection qui en rehausse l'é-

clat, au lieu de se diminuer ; & admiray l'adresse de l'ouvrier, d'avoir sçeu cacher ce défaut en un endroit où il n'estoit pas si incommode. Mais le Sacristain, ou plustost la Sacristine, car on tient que c'est une femme, nous fit un discours qui nous étonna. Elle nous dit qu'un jeune homme d'illustre naissance, mais dont l'infamie a fait perdre le nom, poussé de quelque mauvais genie, vint à s'embraser de l'amour de cette statue. Il passoit donc tout le jour dans le Temple à la contempler, ayant toujours les yeux atachez sur elle, & murmuroit tout bas des plaintes amoureuses, comme pour exhaler son feu, & adoucir le tourment qu'il enduroit. En suite il jettoit des dez, & quand il avoit bien rencontré, il la falloit profondement, comme pour la remercier de cette fa-
veur; mais si la fortune luy estoit contraire, il faisoit des imprecations contre la ville & contre soy-mesme, comme si tous les mal-heurs du monde luy fussent arivez, & tâchoit à corriger cette chance par une meilleure. Sa passion continuant, tous les murs du Temple, & tous les arbres qui l'environnent, ne parloient que de son amour. Il mettoit Praxitele au dessus de Jupiter, & donnoit tout ce qu'il avoit en offrande à la Déesse. On crût d'abord que c'estoit par devotion, mais à la fin, transporté de fureur, il se cacha la nuit dans le Temple, & l'on découvrit le lendemain cette marque de violence de sa passion, sans qu'il parust plus depuis, soit qu'il se fust précipité en bas des rochers, ou dans la mer. Comme la Sacristine eut achevé son recit, La statue donc d'une femme, s'écrie Caricles, est capable de donner de l'amour; Et que ne fera point l'original ? Pour moy je préférerois une de ses nuits, au sceptre de

Jupiter. Nous ne savons point encore ;
 répondit Callicratidas en souriant , si arivant
 à Thespie , nous ne trouverons point plusieurs
 Histoires semblables de la statue de Cupidon.
 Apres quelque contestation de part & d'autre ,
 je les obligeay à une conference réglée. Car il
 n'est pas encore temps , leur dis-je , de retourner
 au navire , & nous ne pouvons employer plus a-
 greablement nôtre plaisir. Quitant donc ce Tem-
 ple où plusieurs pelerins abordent , entrons sous
 quelqu'un de ces cabinets pour decider vostre di-
 ferent , à la charge que le vaincu sera contraint
 d'acquiescer , sans importuner plus le vainqueur.
 Ils approuverent tous deux mon avis , & nous for-
 tîmes tous ensemble , moy fort content , & eux
 tristes & rêveurs , comme s'il eust esté question
 de disputer le prix aux jeux Olympiques. Lors
 que nous fûmes arrivez à l'endroit le plus épais ;
 Voicy le champ de bataille , leur dis-je , où se doit
 terminer vostre diferent ; Nous y entendrons
 chanter les Cigales sur nos testes , & en disant ce-
 la , je pris place au milieu d'eux , pour servir com-
 me de juge , & m'assis avec le sourcil d'un Sena-
 teur de l'Areopage. Caricles qui devoit parler le
 premier , passant la main sur le front , demeura
 quelque temps à rêver , puis commença ainsi :
 Je t'invoque , grande Deesse , qui presides en ces
 lieux sacrez ! Toy que les Graces acompagnent ,
 & à qui tout ce qu'il y a de beau au monde doit
 sa naissance comme sa perfection ! Les discours
 d'amour ont besoin particulierement de ton as-
 sistance , puis-que tu en es la mere. Vien verser
 sur ma langue ce doux Nectar qui charme nos
 cœurs , & ce je ne say quoy qui ravit tout le
 monde en admiration. Vien défendre la cause

*La per-
 suasion.*

de ton sexe & la tienne , contre des monstres qui veulent renverser l'ordre de la nature , & qui ne peuvent souffrir que nous demeurions tels que nous sommes nez. J'atteste le Principe eternel, qui par l'assemblage & le mélange des Elemens, a produit tout ce que nous voyons, & qui sachant que nous estions mortels, & que rien ne pouvoit engendrer seul , a fait la difference des sexes pour conserver chaque espece, & remedier par là à la brièveté de nostre estre. Pour cela il a donné au mâle & à la femelle un amour reciproque l'un envers l'autre, & apres avoir distingué leur nature, y a établi des bornes éternelles , qui ne peuvent estre violées sans la ruine de l'Univers, & l'anéantissement du genre humain. Cet ordre a continué depuis le commencement du monde, jusqu'à present ; l'homme n'engendre point l'homme , tout seul, mais cet honneur est partagé entre la femme & le mary. Tandis que le siecle d'Or a duré & que les hommes ont conservé la pureté de leur Estre, ils ont suivy les saintes loix de la Nature , sans avoir d'autres desirs que ceux qu'elle leur inspire. Mais peu à peu le monde venant à se corrompre se sont laissez aller à des plaisirs defendus , se sont regardez l'un l'autre d'un oeil lascif ; & ont semé dans un champ sterile , sans en pretendre autre fruit qu'une fausse & imparfaite volupté. Le mal ayant gagné plus avant , des garçons ils en voulurent faire des femmes ; mais les misérables qui souffrent ce suplice , qu'on peut dire le plus grand de tous , puis-qu'il détruit nostre nature, passent en un instant de l'enfance à la vieillesse ; & se fanent en leur fleur, avant que d'avoir porté du fruit. Monstres d'une nature ambiguë , qui quittent ce qu'ils sont , pour devenir ce qu'ils ne sont point,

ENNE-
QUIS.

& ce qu'ils ne peuvent être ; & pour demeurer plus long-temps enfans, cessent d'être hommes. Ainsi cette volupté criminelle & maîtresse de tous maux, en inventant tous les jours de nouveaux plaisirs, est tombée dans une extravagance qui fait horreur, pour vouloir pratiquer toute sorte de débauches. Mais si chacun se contenoit dans les bornes de la Nature, comme ont fait les animaux, notre vie seroit exempte de crimes & de supplices. Les Lions ne brûlent point pour les Lions, les Taureaux & les Beliers ne caressent que leurs femelles ; tout ce qui nage & qui vole, respecte ces divines loix ; l'homme seul, qui se pique d'une fausse opinion de sagesse, est celui qui les a violées, & qui a employé la lumière de sa raison à se corrompre. O insensé ! quelle nouvelle fureur s'est allumée dans tes veines ? Quelle aveugle manie te fait rechercher ce que tu devrois fuir ? Si chacun vouloit faire ainsi, que deviendrait le genre humain ? Cependant, nos nouveaux Socrates, pour abuser les foibles esprits, déguisent leur sale amour sous un faux masque de vertu ; & se pensent bien desfendre, en disant, Qu'ils ne sont pas amoureux du corps, mais de l'esprit. Mais, ô venerables Philosophes, pourquoy laissez-vous donc ceux que l'âge & l'expérience rendent plus dignes de vostre amitié, pour aimer de jeunes garçons qui n'ont rien de recommandable que leur beauté & leur jeunesse ? Est-ce que vous croyez qu'il n'y a que ce qui est beau, qui soit digne d'être aimé, & confondez, sans y penser, l'amitié avec l'amour ? Ou si vous croyez que les vertus du corps & celles de l'ame ne sont jamais séparées : Homere vous apprend le contraire, lors qu'il dit, parlant de quel-

qu'un, *quo j'aus un beau corps il logeoit un vilain esprit*. En un autre endroit il prefere de bien loin le sage Ulysse au beau Niree, & dit, *Que les Dieux ont partagé leurs faveurs, & donné aux uns un avantage, & aux autres un autre*. Pourquoi est-ce que la Sagesse, la Justice, & tout le sacré chœur des Vertus ne vous touche point, & que vous êtes transportez d'amour pour de jeunes étourdis ? Faloit il aimer Phedre, apres avoir trahy son amy, ou Alcibiade qui d'une main sacrilege mutiloit les statues des Dieux, & d'une pareille audace divulguoit les mysteres d'Eleusine dans une débauche ? Mais tandis qu'il n'a point de barbe, il vous est aimable, & chacun le suit, depuis qu'il est devenu sage. Pourquoy couvrant de beaux noms des vilaines choses, appelez-vous vertu de l'ame, ce qui n'est que beauté du cors, dont vous estes plus amoureux que de la sagesse ? Mais arrêtons-nous là, de peur qu'il ne semble que nous ayons pris à tâche de deshonorer de grands personages ; Et passant à la volupté, dont vous estes si transportez, faisons voir que l'amour des garçons n'est pas comparable mesme en ce point, à celui des femmes. Vous m'avoüerez que plus l'objet de nôtre amour est de durée, & plus il est agreable. Il seroit à souhaiter que les Destins nous eussent accordé une vie plus longue, ou plus heureuse ; mais puis-que quelque demon envieux a racourci nôtre felicité par le retranchement de nos jours, il faut tâcher de la faire durer le plus que nous pouvons. Or une femme est capable d'être aimée long-temps, & quoi que la fleur de la beauté ne dure pas toujours, elle a neantmoins de quoi contenter nos desirs, & entretenir nôtre passion. Mais un beau garçon, apres les premieres

Lysias

res années, n'est plus propre à cet office, & devient trop masle pour servir de femme. Parleray-je du plaisir qu'elles ont commun avec nous, ce qui redouble le nôtre ? car nous sommes nez pour la société, & non pas pour mener une vie sauvage & solitaire, d'où vient que nous mangeons ensemble, & faisons servir la table de lien à nôtre amitié. En un mot, nous sentons redoubler nôtre joye, & diminuer nos déplaisirs, par la part que les autres y prennent. Or le plaisir que l'on prend avec les femmes, a cela le particulier, qu'il en oblige deux au lieu d'un ; & ainsi multiplie la volupté en la communiquant, puis-que mesme au dire de Tiresias, elles y prennent plus de plaisir que nous. Mais quelque grand qu'il soit, il accroist le nôtre, au lieu de le diminuer ; & nous ne pouvons sans injustice, leur envier une partie du contentement qu'elles nous donnent. Il faut estre bien tyran ou bien barbare, pour vouloir prendre des plaisirs où les autres n'ont point de part, sur tout lors que celuy qui le donne, en peut prendre sans en oster, & qu'il nous l'augmente plutôt en le prenant. C'est ce qu'on ne peut pas dire de l'amour des garçons ; car bien loin d'y recevoir du contentement, ils y souffrent du déplaisir ; ce qu'ils témoignent assez par leurs larmes, mesme apres que la douleur est passée, sans parler du regret eternal qui leur en demeure ; de sorte que c'est le plus grand affront qu'on leur puisse faire, que de leur reprocher ce crime. Que si l'on peut passer plus avant en des choses qu'il n'est honeste ni de dire ni de faire ; Si je devenois assez furieux pour m'écarter du cours ordinaire de la Nature ; J'aimerois mieux que ce fût avec une femme qu'avec un garçon, parce que c'est un objet plus aimable,

&

& qui me peut donner l'une & l'autre volupté ; au lieu qu'un garçon ne me peut accorder que la moindre. Si donc les femmes nous peuvent plaire encore en ce point , retranchons pour le moins cet autre amour , si nous ne voulons aussi leur permettre de s'entr'aimer comme des Tribades , & de faire ensemble un amour monstrueux & inimaginable. Car combien est-il plus juste que les femmes deviennent hommes , que de voir les hommes devenir femmes , puisque chaque chose tend à sa perfection ? Comme Cariclès eut dit cela avec beaucoup d'ardeur , regardant son rival de travers , comme s'il eust esté coupable d'un crime énorme ; Je jettay doucement les yeux sur Callicratidas , & luy dis , que je pensois estre dans l'Aréopage à juger de quelque meurtre ou de quelque empoisonnement , tant les discours de Cariclès m'avoient touché : Qu'il estoit temps qu'il dépliast l'éloquence de son pays , pour résister à un si puissant ennemy. Après avoir donc fait quelque silence , pendant lequel il paroissoit plein d'inquietude , & agité en son esprit de diverses pensées , à la fin il parla ainsi.

Si les femmes avoient quelque pouvoir dans l'Etat , elles t'éliroient sans doute pour leur protecteur , Cariclès , & te dresseroient des statues , puisque tu témoignes tant de passion pour elles , & que tu défens mieux leur cause , qu'elles-mêmes : Quand ce seroit cette illustre Argienne qui prit les armes contre les Lacédémoniens , pour laquelle Mars est mis entre les Dieux des femmes à Argos ; ou cette petite sucrée de Sapho , dont Lesbos se vante ; ou

Théane la Pythagoricienne , & peut-estre que Périclés mesme n'en auroit pas tant dit pour Aspasia. Mais s'il est permis à un homme de défendre la cause des hommes , sans offenser la Déesse qui préside en ces lieux , puisque je ne condamne point son amour ; Je diray que je pensois d'abord que toute cette dispute ne seroit qu'un jeu ; mais puisque Cariclès d'une galanterie en a fait un crime , & qu'il a appelé à son secours la Philosophie , pour la défense des femmes , je puis bien emprunter les mesmes armes pour le combattre , ven qu'il n'y a que le veritable amour , dont je parle , qui puisse joindre la vertu avec la volupté. Et plût aux Dieux que nous fussions sous l'ombrage frais de cét arbre où Socrate entretenoit Phedre , & tenoit ces divins discours que Platon rapporte. Peut-estre qu'il entr'ouvreroit son écorce , comme ceux de Dodone , pour m'oûir soutenir un amour dont il a esté souvent témoin. Mais puisque nous sommes separés de ces lieux par des mers & par des montagnes , & que je suis contraint de me défendre en une terre étrangere ; car le voisinage du Temple de Venus est avantageux à mon ennemy ; il faut redoubler mes efforts , pour ne point trahir la Verité , ni abandonner la justice de ma cause. Assisté-moy seulement de ta présence , celeste Amour , pere des mysteres cachez , & protecteur de l'Amitié , qui n'es pas un petit engagé comme ton rival , mais le premier-né du premier Principe , & tout parfait dès ton commencement. C'est toy qui as tiré l'Univers du Câos , où il estoit ensevely ; & le releguant au fond du Tartare, où il est enfermé de portes d'ai-

rain, qu'il ne sçauroit jamais rompre, tu as couvert pour quelque temps la lumiere de tenebres, à la faveur desquelles tu as produit tout ce que nous voyons, tant ce qui a vie, que ce qui n'en a point, & versé dans nos âmes les semences de l'Amitié, qui se perfectionnent avec le temps, après avoir esté infusées dans nos cœurs encore tendres. Car pour le mariage, il a esté introduit par necessité, pour la conservation de l'espece; mais l'amour des garçons est un ouvrage de la raison. Or les choses qui sont inventées, pour le plaisir ou la bien-seance, sont bien plus belles & plus parfaites que celles qui se font par une necessité presente, comme l'honneste est preferable à l'utile & au necessaire. Pendant la rudesse du premier âge, que l'art & l'experience n'avoient pas encore trouvé les commoditez de la vie, on se contentoit des choses ordinaires, parce qu'on n'avoit pas le loisir ny l'industrie de chercher les autres. C'est ainsi qu'on vivoit du commencement, d'herbes, de fruits & de racines; mais après avoir trouvé l'invention du bled, on laissa cette premiere nourriture aux bestes, & personne n'est assez amoureux de l'Antiquité, pour nous vouloir remener au gland de nos peres. On n'eut d'abord, pour vestement, que les peaux des bestes nouvellement écorchées, & pour retraite, que le creux des arbres & des rochers; puis se façonnant peu à peu, on commença à filer la laine pour se vestir, & à bastir des maisons. En suite, ces Arts venans à se perfectionner, au lieu d'un vilain drap, on fit de belles estoffes, pour la commodité & pour l'ornement; & au lieu de

*On peut
défendre
par la
même sorte
d'extrava-
gances.*

cabanes, de grands Palais enrichis par dedans de peintures & de tapisseries, pour cacher la difformité de la pierre. Que personne donc ne demande des exemples de l'amour des garçons dans les premiers Siecles; car celuy des femmes estoit alors trop necessaire pour la propagation du genre humain; mais il s'est introduit peu à peu dans le monde avec la Philosophie, comme l'Eloquence & la Politesse. Il ne faut donc pas condamner les dernieres inventions, comme si c'estoient les pires; ni preferer un amour à l'autre, parce qu'il est plus ancien; mais gardant les vieilles coustumes comme necessaires, louer les nouvelles comme les meilleures. Je ne pouvois m'empescher de rire, lors que j'entendois Cariclés nous proposer l'exemple des bestes & des Scythes, comme s'il se repentait d'estre né homme, ou Grec plustost que Barbare. Car il n'est pas estrange que les bestes qui n'ont pas l'usage de la raison ne se servent pas de ses inventions; & que les nations rudes & grossieres n'ayent pas l'avantage de celles qui sont policées. Si les animaux estoient capables de raison, ils ne meneroient pas une vie sauvage & vagabonde, comme ils font; mais ils vivroient ensemble, & fonderoient des Villes & des Republiques. Les lions n'ayment pas les lions; Pourquoi? parce qu'ils ne philosophent point. Les autres bestes de mesme, parce qu'elles ne sont pas capables d'amitié; mais la raison & l'experience ont fait connoistre aux hommes, & particulierement à ceux qui sont les plus civilisez, que l'homme est plus digne d'estre aymé que la femme. Ne condamne donc point Cariclés, ce que tu

ignores, ou dont tu n'es pas capable; & ne prefere pas un sôt amour à un amour celeste, mais quite avec l'âge les passions de la jeunesse, pour prendre de plus nobles habitudes. Considere, si tu ne l'as encôre fait, qu'il y a deux sortes d'Amour; l'un enfant, qui ne peut estre gouverné par la raison, & n'est que l'ouvrage de la Nature; l'autre celeste & divin, qui n'inspire que de saints desirs, & ne se trouve que dans les grands personnages, qui estans pleins de ce Dieu, n'approuvent que la volupté qui se trouve mêlée avec la vertu. Car il est vray, selon le Tragique, que l'Amour inspire deux diverses passions, ou plustost, que ce sont deux choses differentes, exprimées sous un mesme nom, comme il y a deux sortes de pudeur, l'une bonne, & l'autre mauvaise. Il ne faut donc pas trouver estrange que la passion ait pris le nom de la vertu, & que l'amour de bien-veillance & celui de concupiscence, s'appellent de mesme nom. Mais, me direz-vous; condamnez-vous le mariage? & voulez-vous bannir les femmes du genre humain? Il seroit peut-estre à souhaiter, selon Euripide, qu'on s'en pût passer, & qu'on pût obtenir les enfans des Dieux, par des vœux & des offrandes; mais puis que cela ne se peut, il faut obeir à la necessité, & laisser le choix à la raison d'un amour plus honneste & plus sortable. Qu'on fasse donc cas des femmes pour le besoins mais hors de là, point de commerce. Car qui est l'homme de bon sens qui puisse souffrir leurs defauts? Qui puisse endurer une femme dont toute l'occupation consiste à se parer; qui seroit le plus souvent laide & insupportable, sans le fard & les autres ornemens? Si quel-

qu'un avoit vû les femmes au sortir du liét, avant que d'estre parées, il en auroit horreur; c'est pourquoy elles ne se font voir alors à personne. Aussi n'employent-elles pas la matinée comme nous, à des choses serieuses; mais à se peigner & à s'ajuster; environnées d'un grand nombre de servantes, dont les unes leur tiennent un miroir ou un réchaut, les autres un bassin ou une aiguière, & toute leur toilette est pleine de drogues comme une boutique d'Apotiquaire. Les uns sont propres pour nettoyer les dents, ou pour les blanchir; les autres pour noircir les sourcils, ou pour rougir les jouës & les lèvres. Mais la plus grande partie du temps est employée à leur coiffure, qu'elles teignent en noir, ou en une autre couleur, comme on fait la laine, & qu'elles bouclent avec des fers chauds; en ramenant une partie sur le front pour le couvrir, & laissant joster negligemment le reste sur les épaules, après l'avoir parfumé avec les plus précieuses odeurs de l'Arabie, pour lesquelles elles espuisent souvent la bourse de leurs maris. Leur pied est pressé dans un patin, leur sein toujours serré pour en paroistre plus ferme, leur corps plustost nud que vestu, n'estant couvert que d'un crespé ou de quelque estofe tres-delicatè, à travers laquelle on voit toute la forme de leurs membres. Leur visage donc couvert de fard est celuy que l'on voit le moins; mais leur ame est encore plus cachée; toutefois comme elle est sans vertu & sans savoir, elle se peut dire plus nûë que le corps. Parleray-je des autres defauts qui coûtent davantage à leurs maris, leurs chaînes, leurs coliers, leurs bracelets, leurs pendans-d'oreilles? car elles sont toutes couvertes d'or & de pierreries, depuis

les pieds jusqu'à la teste. Voilà quel est leur équipage, voyons maintenant quelle est leur vie; Elles ne sortent point du logis qu'elles n'ayent achevé de se parer, pour assister à des mysteres, dont les noms mesmes nous sont inconnus, & qui sont legitimement suspects aux maris, quoy qu'on n'y admette point d'hommes, puis que le dedans n'est pas plus pur que le dehors. Si tost qu'elles sont de retour, il leur faut estre longtemps dans le bain, pour passer de là à une table couverte de toutes sortes de mets, où elles se crovent d'abord, & ne laissent pas encore de toucher à tout. Je laisse à part leurs saletez & leurs ordures, qui sont qu'on a besoin d'un bain au sortir d'avec elles; Je ne parle point de leur dissimulation, ni de leurs refus affectez, & autres vices, que celui qui voudroit épilucher, comme a fait Menandre, maudiroit aussi bien que luy Promethée; & avec tout cela elles trouvent encore des adorateurs. Mais oposons un peu à cette vie celle d'un jeune garçon, pour en faire mieux voir la difference. Si-tost qu'il est levé & vestu, sans tant de façon, il sort du logis sous la conduite de son precepteur, suivy de quelques valets qui luy portent, non pas des peignes ni des miroirs, & autre équipage du luxe; mais un portefeuille & des livres qui contiennent les plus belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propose à imiter. Quelquefois on luy portera sa lyre, s'il va chez le Musicien. Apres avoir passé une partie de la matinée dans les Sciences, il s'exerce aux armes, au manège, ou à la lutte, & aux autres exercices du corps, meditant déjà dans la paix le dur mestier de la guerre. En suite, il se baigne legerement, & mange sobrement, pour

*Adulte-
re, envie,
&c.*

estre capable apres dîné de vacquer à des choses serieuses. Car il donne encore le reste du temps à l'estude : & après avoir passé ainsi tout le reste du jour dans les exercices de la Vertu , -il dort la nuit sans inquiétude & sans trouble. Qui n'aymeroit un tel garçon , s'il n'est tout à fait insensible : puis que dans un corps mortel il exerce des vertus immortelles ? Puissé-je le reste de mes jours vivre en paix avec luy, sans l'abandonner un moment ; puisse-je jouir toute ma vie de son aimable entretien. Que s'il tombe malade, comme la vie humaine est sujette à mille accidens, je veux estre malade avec luy, s'il monte sur mer, je le veux suivre, s'il est attaqué, je le veux deffendre, s'il est pris, je renonce à ma liberté; s'il meurt, je le veux accompagner au sepulchre, qu'on nous enferme tous deux en mesme tombeau. Tels ont esté Oreste & Pilade, car je ne veux que des Heros pour exemple ; qui ont vescu tous deux ensemble dès leur plus tendre jeunesse, vengé tous deux la mort d'un pere, couru tous deux mesme fortune. Si l'un estoit malade, l'autre le consoloit & sentoit ses maux plus vivement que les siens ; s'il estoit aculé, il le deffendoit. Leur amitié n'a pas esté renfermée dans les bornes de la Grece, ils l'ont portée jusqu'en Sythie; & lors qu'ils furent arrivez dans la Chersonése Taurique, l'un persecuté des furies vengeresses de sa mere, écumoit par terre ; & l'autre en ce triste estat, luy rendoit les devoirs, non seulement d'amy, mais de pere. Et quand il fut ordonné que l'un demeureroit pour estre immolé à Diane, & que l'autre en iroit porter les nouvelles à Micenes, chacun voulut mourir pour son amy, comme s'il eût vescu en luy, & fût mort,

en soy. Quand cet amour donc qui s'est formé dès l'enfance, vient à se confirmer par l'âge & par la raison ; alors celui que nous avons aimé, avant qu'il fût capable d'aimer, commence à nous rendre la pareille, & l'amitié se renforce tellement, qu'il est difficile de reconnoître l'amant d'avec l'aimé ; la passion de l'un estant passée dans l'ame de l'autre, comme une image qui se refléchit dans un miroir. Pourquoi donc condamnes-tu comme une volupté estrangere, une doctrine receuë du Ciel, qui a esté transmise de main en main jusqu'à nous, & que nous devons cultiver, comme estant conforme à nôtre nature, & confirmée par l'exemple des Heros ? Cette discipline Socratique est aprouvée par les Oracles, qui ont jugé ce personnage le plus sage de tous les hommes. Car entre les autres preceptes qu'il nous a laissez pour bien vivre, il aprouve l'amour des garçons comme une chose utile à la Republique. Il les faut donc aimer, à son exemple, comme il faisoit Alcibiade, sans consumer son amour en des plaisirs de peu de durée, mais l'estendre jusqu'à la vieillesse, en reuerant ce sacré lien ; Car de cette sorte la vie sera douce & tranquille, la conscience n'estant tourmentée d'aucun remors, ni souillée d'aucun crime ; & la reputation des personnes qui auront vescu de la sorte, vivra encore apres leur mort. Le Ciel mesme, selon la doctrine des Philosophes, les recevra au sortir de la terre. Aprés que Callicratidas eut dit cela avec beaucoup de chaleur, comme un jeune homme plein de l'amour & de la gloire, J'arestay Cariclés qui vouloit répondre, parce qu'il estoit temps de retourner à vostre vaisseau. Et comme ils me prierent de

*C'est une
pauillerie.*

prononcer sur leur différent, je leur dis, Que leurs discours ne me sembloient pas faits sur le champ, mais que c'estoit le fruit d'une plus longue meditation, parce qu'ils n'avoient rien oublié de tout ce qui se pouvoit dire sur ce sujet, & qu'ils s'estoient servis de raisons solides, & de paroles choisies; Que je souhaiterois donc de pouvoir remettre le jugement à une autre fois, pour y deliberer à mon tour, & voudrois, s'il se pouvoit, ajuger à tous deux la victoire. Mais parce que cela estoit impossible, & qu'ils ne cessioient de me persecuter: je leur dis naïvement, Que je tenois le mariage necessaire, & tres-heureux, lors qu'on avoit bien rencontré, mais que je croyois l'amour des garçons, qui est une introduction à l'amitié, digne des seuls Philosophes, c'est pourquoy je ne permettois qu'à eux seuls de les aimer, comme les femmes n'estans pas dignes de leur amour. Ne te fâche donc pas, dis-je, Cariclès, si Corinthe le cede pour ce coup à Athenes. En disant cela, je me levay sans attendre leur response, honteux de voir Cariclès plus honteux que si on luy eust prononcé son Arrest de mort, & l'autre plus joyeux que s'il eust gagné le prix aux jeux Olympiques; aussi nous traita-t'il splendidement pour recompense: J'essayay cependant de consoler Cariclès, en le cajolant sur son éloquence, & sur ce qu'il avoit si bien deffendu la plus mauvaise cause. Voilà ce qui se passa dans nostre jour de Cnide; Dy maintenant ce qui t'en semble, & si tu aprouves mon jugement.

THEOMNESTE. Qui en doute? Crois-tu que je ne sois pas assez habile pour voir ce qui est raisonnable? J'estois si transporté pendant

ton recit que je pensois estre à Cnide, & que ce logis fust le Temple de la Déesse. Mais pour te dire mon avis librement, & ne te rien celer en un jour de Feste, & de la Feste d'Hercule qui a esté fort galant, je trouve la harangue de Callicratidas un peu trop grave & trop serieuse, & crois que ce seroit un supplice, aimant un beau garçon, & couchant avec luy, de demeurer comme un Tantale, à avoir l'eau jusqu'aux yeux, sans pouvoir se des-alterer. Ce n'est pas assez de voir ce qu'on aime, ny d'estre assis auprès de luy à l'entretenir, puis que la veüe & l'entretien ne sont qu'un degré à la jouissance.

Mais pourquoy m'explique davantage en ces matieres ? laissons l'amour chimerique aux Philosophes, & imitons Socrate qui ne se contentoit pas d'aimer simplement Alcibiade, mais dormoit avec luy, dequoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'Achille en usoit de mesme avec Patrocle : ce qu'on peut juger par les regrets, où il mêle quelque chose qui passe jusqu'à l'amour. Quelqu'un dira peut-estre, que cecy n'est pas honneste ; mais pour le moins il est veritable.

LYCINUS. Je ne souffriray pas, Theomneste, que tu jettes les fondemens d'une nouvelle dispute, ny que tu tiennes d'autres discours que ceux qu'on peut entendre en un jour de Feste. Mais sans plus tarder, alons sur la place voir alumer le bûcher d'Hercule, & représenter sa Catastrophe sur le Mont Oëta.

*Il y a icy
une page
de fautes
terrantes*



LES IMAGES OU LES PORTRAITS.

DIALOGUE.

DE LYCINUS ET DE POLYSTRATE.

C'est la description d'une Beauté.

LYCINUS. **I**L m'est arrivé presque la même chose à la vue d'une belle Dame, que les Poètes feignent qu'il arrivoit à l'aspect de la teste de Meduse, d'estre changé en rocher.

POLYSTRATE. Il falloit qu'elle fût bien parfaite pour te toucher de la sorte, toy qui es épris d'un autre amour : mais encore, quelle est cette Nymphé, ou cette Déesse, dont les regards sont si mortels ? Ne m'envies pas le bon-heur de la connoistre, quand je devrois estre métamorphosé en rocher ; car tu ne deviendrois pas jaloux d'une pierre.

LYCINUS. Si tu l'avois seulement veüe en passant, elle te rendroit plus immobile qu'une statuë : Mais le mal seroit bien plus dangereux, si elle avoit jetté sur toy l'un de ses regards ; car elle t'atireroit par la force de ses charmes ; & tu la suivrois par tout, comme le fer fait l'aiman.

POLYSTRATE. Dy-moy qui c'est, sans me tenir plus long-temps en peine.

LYCINUS. Tu penses que je t'en fais accroire; mais je crains plustost qu'apres l'avoir veüe, tu ne m'accuses de n'en avoir pas assez dit. Du reste, je n'en sçay autre chose, sinon qu'à voir son train & sa suite, c'est quelque grande Princesse; Car elle avoit autour d'elle une troupe de femmes & d'Eunuques, & marchoit en un superbe apareil; mais je ne te puis dire son nom, & j'ouïs seulement quelqu'un qui disoit en passant à un autre, Voila quelles sont les beautez d'Ionie; Il ne faut pas s'étonner si la plus belle de toutes ses villes a produit la plus accomplie & la plus illustre de toutes les Dames. *Smyrne.*

POLYSTRATE. Tu es bien peu curieux, de ne t'estre pas enquis de ses gens qui elle estoit, & je commence à croire ce que tu as dit de ton transport, & que tu estois petrifié comme Niobe, de ne l'avoir pas suivie pour apprendre son logis. Mais pour te punir, je ne te quitteray point que tu ne m'ayes décrit sa beauté, afin que je la connoisse au moins par le discours, si je ne la puis connoistre autrement.

LYCINUS. Tu ne m'imposes pas une petite charge, Polystrate, de vouloir que je te dépeigne une merveille qui passe l'imagination de tous les Sculpteurs & de tous les Peintres; & je crains que la foiblesse de mon stile ne fasse tort à l'original.

POLYSTRATE. Mais dy-moy encore comme elle est faite: Il n'y a pas beaucoup de honte ni de danger à faillir devant ses amis.

LYCINUS. Je feray mieux, ce me semble, de te la décrire par ce qu'il y a de plus beau dans

L'Univers, As-tu vu la Venus de Cnide, & ouy ce qu'on en dit, Qu'un homme s'enferma dans son Temple pour en jouir, tant il en devint amoureux?

POLYSTRATE. Oüi, j'ay vu ce chef-d'œuvre de Praxitèle.

LYCINUS. Et cét autre d'Alcamène, qui est dans les jardins d'Athènes?

*Vénus.
Statuë.
qui estoit
dans la
forteresse
d'Athe-
nes.*

POLYSTRATE. Je serois le moins curieux de tous les hommes, si j'y avois manqué.

LYCINUS. Tu auras donc vu aussi la Sôfandre de Calamis; car tu-as esté souvent au Chasteau. Mais, dy-moy, lequel tu estimes le plus, de tous les ouvrages de Phidias?

POLYSTRATE. Celuy qu'il estimoit le plus luy-mesme, je veux dire la Lemnienne, où il daigna mettre son nom, si tu n'ayme mieux l'Amazone, qui s'appuye sur la lance.

LYCINUS. C'est assez, il n'en faut pas davantage pour exprimer la beauté que nous voulons maintenant dépeindre. Faisons un amas de toutes les perfections de ces grands Chef-d'œuvres, & ne prenons que ce que chacun a de plus beau.

POLYSTRATE. Il n'est pas aisé d'agencer tant de beautez diferentes, sans choquer les regles de la proportion.

*Où, sim-
plement
la bouche
& le cou.*

LYCINUS. Ne crains rien, Je prendray premierement le front, les cheveux, & les sourcils de la Venus de Praxitèle; avec la gayeté, la douceur & la vivacité de ses yeux. De la Lemnienne de Phidias, le tour du visage, & la delicatessé des joües, avec la juste longueur du nez; & de son Amazone l'ouverture de la bouche, & tout le haut des épaules. La Venus d'Alcamène nous donnera la gorge & la belle main, avec la rondeur du poi-

gnet & ses doigts qui finissent insensiblement. La Solandre de Calamis y ajoutera son souris & sa pudeur, avec la propreté & la modestie de son habit; mais elle aura la teste nuë. Pour l'âge, nous le prendrons de la Venus de Cnide. Que te semble ? Polystrate ? sera-t-elle belle de la sorte ? Sans
voile.

POLYSTRATE. Tu as oublié encore quelque chose.

LYCINUS. Tu veux dire son teint, où ce qui doit estre blanc, l'est en sa perfection, & tout le reste de mesme; mais d'où l'emprunterons-nous ? sera-ce des Peintres les plus celebres, & qui ont le mieux sçeu le mélange des couleurs ? Euphranor nous donnera la chevelure de sa Junon. Polygnote la noirceur des sourcils, & le vermillon des joües de la Cassandre, avec la delicatesse du crespé qui la couvre, dont une partie se retrouffe, & l'autre voltige au gré du vent. Pour l'éclat de son teint, Apellés aura soin que la blancheur en soit vive, comme celle de sa Pacate, & Aëtion luy donnera les levres de sa Roxante. Si tu n'aimes mieux apeller à ton secours Homere, comme le plus excellent de tous les Peintres, qui pour l'embellir, mettera la pourpre à l'ivoire, & luy donnera les regards de Junon, avec le ris de Venus, la blancheur de sa gorge, ses doigts de rose ; & un autre Poëte, les paupieres de l'Aurore. Mais il ne faut pas oublier, que toutes les graces & les amours l'accompagnent.

POLYSTRATE. C'est-là une beauté divine, & veritablement celeste ; mais encore que faisoit-elle lors que tu la vis ?

LYCINUS. Elle achevoit de lire un livre, & ne laissoit pas de s'entretenir avec une personne de sa suite, sans qu'on pût entendre ce qu'elle

disoit. Mais quelquefois en souriant elle mon-
troit un rang de perles orientales , car c'est ainsi
qu'on peut appeler la blancheur de ses dents
d'ivoire , toutes si égales & si bien rangées , &
dont l'éclat estoit rehaussé par l'incarnat de ses
lèvres ; de sorte qu'elle ravissoit tout le monde
en admiration.

POLYSTRATE. Je commence à deviner qui
c'est , à ces marques , à son país , & à sa suite ;
sans doute qu'elle avoit aussi des Gardes , car
c'est la femme du Prince.

LYCINUS. Et comment la nommet-on ?

POLYSTRATE. Panthée comme celle d'Abra-
date , qui estoit si belle & si modeste.

LYCINUS. Il me semble que c'est elle mes-
me , lors qu'il me souvient de ce bel endroit de
Xénophon , & il me semble aussi que je lui en-
tens prononcer les paroles que ce divin Auteur
luy fait dire , lors qu'elle arme son mary , &
qu'elle le meine au combat , & l'encourage à
se porter vaillamment.

POLYSTRATE. Mais tu ne peux parler que
de la beauté du corps , que tu n'as veüe encore
qu'en passant , & comme un éclair ; Mais moy
qui suis de son país , & qui l'ay entretenüe plu-
sieurs fois , je te diray celle de l'ame , sa douceur ,
sa modestie , sa generosité , & le reste de ses
vertus. Car on en voit plusieurs , ou sans esprit ,
ou dont les vices ternissent l'éclat de la beauté ;
semblables à ces Palais deshabitez , ou si tu veux
aux Temples d'Egypte , qui sont si précieux au
dehors , & qui dedans ne renferment que des
monstres. Mais celle-cy a tous les avantages
tant du corps que de l'esprit.

LYCINUS. Pour me rendre donc la pareille ,
fay-

fay-moy la description de ses vertus, afin que je ne la connoisse pas à demy, & me donne le portrait de cette belle ame.

POLYSTRATE. Il est bien plus difficile de décrire les beautez de son esprit, que celles de son visage, & encor plus de les persuader, lors qu'elles sont extraordinaires; car personne ne peut s'imaginer en autrui des qualitez plus grandes que celles qu'il possède. Mais pour commencer, je n'appelleray point à mon secours les Peintres ny les Sculteurs, mais les Philosophes, qui nous ont dépeint les perfections de l'ame, & formeray une beauté sur leur modelle qui sera un peu à l'antique; ce qui n'est pas un défaut de la Vertu. Premièrement la Dame dont nous parlons, est éloquente; & l'on peut dire d'elle, plus justement que de Nestor, qu'il coule de sa langue un fleuve de miel. Le ton de sa voix n'est ni rude, ni éfeminé; mais tel que d'un jeune garçon qui n'a pas encore atteint l'âge de quinze ans, & il s'insinué doucement dans les oreilles, où il laisse une image qui vit encore apres soy, & qui y forme un divin Eco qui ne parle pas seulement, mais qui persuade. Que si elle ouvre sa belle bouche pour chanter, Grans Dieux! que de ravissemens & de charmes, & qu'elle possède en un haut point, la science de l'harmonie, sur tout lors qu'elle marie sa voix à sa lyre! Car alors on croit entendre Apollon luy-mesme; & pour l'oüir, Orphée & Amphion qui faisoient mouvoir les arbres & les rochers, quitteroient la douceur de leurs concerts. Où auroient-ils appris sur les monts de Thrace & de Cithéron cette divine mélodie qui enchante les esprits, & ce parfait assemblage de tons, de mesures, & de cadences

justes & si bien réglées, que la lyre n'exprime jamais que ce que la voix dit, que le geste imite, & qu'en même temps le pié figure ? Si tu l'avois ouïe, tu ne serois pas seulement pétrifié, comme à la vue de ses beaux yeux, mais charmé comme par le chant des Sirènes, & tu-en oublierois tes parens & ta patrie, comme les compagnons d'Ulysse chez les Lotophages. Quand même tu boucherois les oreilles, l'harmonie passeroit à travers, tant elle est subtile & delicate. Pour la pureté de sa diction, & la delicateffe de son langage, c'est plustost l'avantage de son païs que le sien propre, & elle ne peut estre qu'éloquente tirant son origine des Athéniens. Je ne voudrois pas seulement parler de sa Poësie, puis qu'elle est de la patrie d'Homere. Enfin, ce n'est qu'une même chose de la douceur de son chant, & de celle de son discours; & pour les bien imaginer, tu n'as qu'à te figurer quels ils doivent être étans sortis d'une si belle bouche. Passons aux autres perfections; car je ne veux pas faire comme toy un seul tableau composé de plusieurs beautez différentes, qui souvent n'ont point de rapport; mais chacune de ses vertus fera un portrait séparé, & conforme à l'original.

LYCINUS. Tu me veux traiter splendidement, Polystrate, & me faire un bon repas, au lieu d'un mauvais que je t'ay fait. Mais tu ne me scaurois plus obliger, que de me surpasser en cela.

POLYSTRATE. Commençons par les belles connoissances, puis-qu'aussi bien les avantages de l'esprit doivent tenir le premier rang, & donnons-lui tout ce qui est répandu dans les neuf Muses, avec les dons d'Apollon & de Mercure,

• OU LES PORTRAITS. 287

& disons qu'elle n'a pas seulement une legere teinture de toutes ces choses , mais que son ame en est parfaitement imbuë. Que si je n'alegue point icy d'exemples , c'est que je ne trouve rien dans toute l'antiquité , qui luy puisse estre comparé pour ce regard , & qui contienne tant de perfections diferentes. Voila le second portrait, il me semble qu'il n'est pas laid de la sorte , & qu'il brille de diverses beautez.

LYCINUS. Il est tres-beau , Polystrate , & tres-accomply.

POLYSTRATE. Il nous en faut faire d'autres de ses vertus, où nous aurons besoin de plusieurs originaux, la plupart anciens, dont l'un sera du mesme pays: Tous tirez de la main de Socrate & de son compagnon Eschenés, les deux plus excellens Peintres qui furent jamais, pour tirer au naturel, & qui ont réussi parfaitement en ceux-cy, parce qu'ils estoient piquez sur le jeu. Le premier sera d'Aspasie , qui a tant esté aimée de Periclés, aussi bien que de ces deux Grands personnages, & nous le prions de nous prester toute sa conduite, son adresse , & son experience dans les affaires publiques. Mais ce portrait n'est qu'en petit, au lieu que le nostre est en grand.

LYCINUS. Comment cela ?

POLYSTRATE. Parce que tous les portraits, pour se ressembler, ne sont pas d'égale grandeur, comme la Republique d'Athenes n'a pas la majesté de celle de Rome, quoy qu'elle ait beaucoup de son air, & qu'elle en soit comme un abrégé. Pour achever ce tableau, nous prendrons encore Théane , Sappho , & Diotime, dont la premiere nous donnera la magnanimité; la seconde la douceur de ses occupations, & la dernière, nous

seulement les avantages que Socrate admire en elle, mais encore sa sagesse & son esprit. Voilà le troisième portrait de nostre Héroïne.

LYCINUS. Il est admirable, Polystrate, & il n'en faut plus trouver qu'un, qui exprime sa douceur, sa bonté, & sa tendresse pour les misérables.

POLYSTRATE. Nous en trouverons quelque image, en la femme d'Anténor, & en Arête & sa fille Nauficaé. Et pour sa chasteté & l'amour de son mary, Pénélope nous en servira d'exemple, ou si tu veux, la femme d'Abradate dont elle porte le nom.

LYCINUS. Il n'en faut point d'autres, à mon avis, puis-qu'il me semble que tu as tantost décrit toutes les vertus.

POLYSTRATE. Non pas encore, puis-que la principale nous manque, qui est la moderation d'esprit, qui fait qu'on ne s'enorgueillit point de sa fortune, & qu'on se sert de sa puissance à se faire aimer & non pas à se faire craindre. Ce sont là les qualitez qui la rendent digne du trône, & l'élèvent au dessus de l'envie, qui respecte ceux qui n'abusent point de leur pouvoir, & qui ne marchent point sur la teste des hommes, comme cette Aré d'Homere, ny ne méprisent ce qui est au dessus d'eux, ainsi que ces ames lâches qui estans venues de peu, sont ébloüies de l'éclat de leur Grandeur, & aspirant toujours plus haut, tombent à la fin comme des Icares. Mais ceux qui connoissant leur foiblesse, & qu'ils n'ont que des aîles de cire, ne s'élèvent point au dessus de la condition humaine, arrivent au port désiré. C'est ce qui est de plus louable en cette Princesse, de sorte qu'elle attire sur elle les

benédiction de tout le monde, qui luy souhaite une éternelle félicité.

LYCINUS. Ces vœux sont justes, Polystrate, & il estoit juste aussi que celle qui devoit estre la compagne d'un si bon Prince, eût toutes ces perfections, & fût incomparable comme luy, pour rendre sa félicité accomplie.

POLYSTRATE. Tu as raison, Lycinus. Rassemblons donc tous les avantages que toy & moy avons décrits, pour en faire le portrait de Panthée que nous proposerons pour exemple à tous les Siècles; Portrait plus durable, & plus beau, que tous ceux qui nous restent de l'antiquité, puis-qu'il a pour fondement le Sçavoir & la Vertu, sur qui le temps ne peut rien, non plus que sur les immortelles beautés des Muses qui en ont achevé la peinture.



DEFENSE DU DISCOURS PRECEDENT.

DIALOGUE

DE POLYSTRATE ET DE LYCINUS.

POLYSTRATE. JE t'ay beaucoup d'obligation, Lycinus, dit la Dame que tu as louée, de ce que tu as fait pour moy, parce que c'est une marque de ton zele & de ton affection à mon service; Autrement, tu n'aurois pas fait sonner si haut les petits avantages que la Nature m'a donnez. Mais je veux bien aussi que tu saches que je ne hais rien tant que la flaterie, & que je la prens, aussi bien que le mensonge, pour le témoignage d'une ame basse. Je suis d'une humeur,

190 DEFENSE DU DISCOURS.

que les loüanges legitimes me font rougir, à plus forte raison les autres; & je me boucherois à un besoin les oreilles, pour ne les point entendre. Car je tiens qu'elles ne sont bonnes qu'alors que celui qu'on loüe, se reconnoist à chaque trait; & ce qui va au delà, est une pure flatterie. Je sçay bien qu'il y a des Dames qui sont bien-aisées qu'on leur donne les avantages qu'elles n'ont pas. Mais c'est comme qui croiroit être belle, ayant un beau masque, ou de belle taille, pour avoir de hauts patins. Car le masque étant levé, & les patins ostés, on en paroist plus ridicule. Veritablement, les loüanges seroient de grand prix, si elles nous donnoient les perfections qui nous manquent; mais au lieu de donner celles qu'on n'a pas, elles ostent mesme celles qu'on a. Je te veux alleguer à ce propos, deux exemples; l'un d'une Dame de condition, qui n'avoit point d'autre défaut que d'être un peu trop petite: mais comme on se flatte dans ses imperfections, étant comparée par un Poète à la hauteur des Cédres, elle tremoussoit d'aise dans sa chaire, comme si elle en fût devenue grande, tant qu'un de ceux qui estoient présents, fut contraint de dire au Poète qui relisoit souvent cet endroit, qu'il s'arrestast, de peur, dit-il, que l'excès de la joye la faisant lever, ne découvre son défaut, & son imposture. L'autre exemple, qui est encore plus ridicule, est de Stratonice, à qui les cheveux étant tombez, d'une maladie (ce qui estoit connu de tout le monde) elle proposa un grand prix à qui loueroit mieux sa chevelure, & estoit ravie d'entendre les Poètes célébrer sa perruque d'or, & la comparer à celle d'Apollon. C'est ainsi que la plupart des Dames sont bien-aisées que les Peintres les fassent plus

belles qu'elles ne sont , & qu'ils corrigent leurs défauts, comme si elles pouvoient avec justice tirer vanité d'un portrait qui ne leur ressemble pas. Mais je me ris de cette foiblesse , & crois estre assez recommandable, pour n'avoir point besoin qu'on melle de fausses loüanges parmi les miennes, qui ne serviroient qu'à ôster la creance aux autres. Quoy que j'estime donc ton ouvrage pour la beauté des pensées & de l'invention, je ne puis souffrir que tu m'ayes comparée à des Déeses, qui ne sont pas seulement au dessus de moy, mais au dessus de la nature. Tu trouveras cela moins estrange, lors que tu sçauras que j'ay de la peine seulement à souffrir que tu m'ayes égalée aux plus illustres Dames de l'antiquité. Je te prie donc de corriger cét endroit ; autrement je proteste que c'est malgré moy que tu le publies, pour ne point attirer sur moy le courroux des Dieux, comme fit Cassiopée, quoi qu'elle n'eust point disputé la beauté à Venus, ni à Junon, mais seulement aux Nereïdes. Je ne suis donc pas bien-aisé que tu fasses courre cette piece en l'estat qu'elle est, parce que cela choque la modestie dont tu me louës, & la gloire que tu me donnes à la fin de ton ouvrage, de ne contenir dās les bornes de la raison , & de ne me point élever au dessus de la condition humaine. Tu sçais qu'Alexandre qui n'est pas loué pour la moderation, ne put souffrir qu'on taillast le mont Athos à sa ressemblance, ni qu'on en fist une statue qui tint une ville d'une main, & qui de l'autre versast un fleuve ; par où il s'est eslevé une statue plus grande que le mont Athos, & s'est acquis plus de gloire qu'à la conquête de l'Asie. Change donc ce qui me déplaisoit dans ton Dialogue, puis que c'est

192 DEFENSE DU DISCOURS

pour moy qu'il est fait, sans me faire une chaussure plus grande que le pié, de peur que cela ne me fasse tomber. Car je ne croy pas que tes loüanges conviennent, je ne dis pas à moy, mais à aucune Dame du monde. Il n'est pas permis aux victorieux des jeux Olympiques, de se faire dresser des statuës plus grandes que le naturel; & ceux qui ont l'intendance des jeux, les font rompre, lors qu'il s'en rencôtre quelqu'une. J'ay peur de mesme, que la Renommée ne brise la statuë que tu me veux dresser, parce qu'elle est plus haute que moy. Voila ce que m'a dit cette Princesse, c'est à toy, à aviser aux moyens de la contenter. Car elle m'a juré qu'elle avoit horreur de s'entendre comparer aux Dieux; & que tandis qu'elle lisoit ton ouvrage, elle les prioit tout bas en son cœur, qu'ils ne luy imputassent point ton crime. Tu dois pardonner cette foiblesse à une femme, puisque j'ay esté moy-mesme de ce sentiment, lors que je suis venu à y rêver; car je ne m'en estois pas aperçu d'abord, comme on ne voit pas bien les choses; qu'elles ne soient à une juste distance. En effet, de comparer une mortelle à Venus & à Junon, ce n'est pas tant l'élever que ravalier ces Déeses, puis-que pour arriver à la grandeur d'une personne qui est beaucoup au dessus de nous, ce n'est pas assez de se dresser sur la pointe de ses piez, il faut encore qu'elle se rabaisse. Celate seroit pardonnable, si tu manquois d'autres exemples; mais toutes les Heroïnes ensemble de l'antiquité, ne sont-elles pas capables de faire le portrait de la tienne; sans aller chercher dans le ciel des comparaisons odieuses? Je ne sçay comment cela est échappé à un homme qui est ennemy mortel de la flaterie, & qui se peut dire mesme avare des loüanges

louanges legitimes. Du reste tu ne dois point avoir honte apres Phidias, de corriger ton ouvrage, encore qu'il ait déjà veu le jour. Car tu sçais que ce grand homme, lors qu'il fit la statue de Jupiter Olympien, se tenoit derriere la porte pour voir ce qu'on y reprenoit, & corrigeoit apres, ce qu'on y avoit trouvé à redire, le jugement de plusieurs ne se pouvant pas tromper si aisément que celui d'un seul, quand ce seroit même Phidias. Voila quel est mon sentiment, & celui de cette Dame.

LYCINUS. Je ne pensois pas, Polystrate, que tu fusses si grand Orateur; car tu m'as acablé de la force & de la multitude de tes raisons; si bien que je ne sçay que répondre, outre que mon Juge est ma partie, & qu'il n'est pas mal aisé de remporter la victoire sur celui qui ne se défend point. Mais il est contre les formes de la Justice, de condamner une personne sans l'oïr; & pourveu que tu me permette de me justifier, il ne sera pas nécessaire, à mon avis, de passer condamnation.

POLYSTRATE. Je suis si éloigné de cela, que je contribuerois volontiers à ta défense.

LYCINUS. Je voudrois bien que cette Dame fût presente, pour entendre mes raisons; mais je ne laisseray pas de les dire, pourveu que tu te vueilles charger de les luy rapporter, comme tu m'as fait les siennes.

POLYSTRATE. Je te le promets; mais c'est à la charge aussi que tu seras court, afin de m'en pouvoir souvenir.

LYCINUS. Mais j'aurois besoin d'un long discours pour répondre à une si longue accusation; toutefois je te promets de l'abreger en ta faveur.

Dy-luy donc de ma part , Que...

POLYSTRATE. Nullement, Parle comme si elle estoit presente, & je luy rapporteray ta harangue.

LYCINUS. Puis-que tu veux que je luy parle par ta bouche , comme elle m'a parlé par la tienne , je commenceray ; mais je ne sçay comment l'opinion de sa presence m'étonne ; toutefois , il n'est plus temps de reculer.

POLYSTRATE. Ne crains point, elle te fera bon accueil , Voy-tu pas son visage doux & serein !

LYCINUS. Vostre modestie, Grande Princesse, a triomphé de mes éloges, & la defense que vous me faites de vous louer, surpasse toutes mes louanges. J'avois oublié la plus grande, je l'avoue, qui est vôtre pitié, & vôtre respect envers les Dieux, & je vous ay obligation de m'en avoir averty. S'il faut donc retoucher à vostre tableau ; ce ne sera pas pour en ôter quelque chose , mais pour y ajouter un dernier trait, qui l'embellira extrêmement. Vous confirmez par là, tout ce que j'ay dit de vostre modestie ; & meritez d'autant plus les louanges, que vous les méprisez. Car, comme a dit un grand Philosophe, le moyen d'arriver à la gloire , c'est de la fuir ; & celui-là seul merite qu'on le louë , qui ne veut pas estre loué. Mais pour entrer en ma défense, je diray d'abord, Que

Diogenes.

les Poëtes ni les Peintres ne sont pas responsables en Justice de leurs imaginations, & que les Orateurs pretendent le même privilege quand ils louent , parce que la louange est une chose libre , qui n'a pour but que d'enlever le sujet dont elle parle , & de montrer qu'il surpasse tous les autres. D'ailleurs , la comparaison doit estre toujours au dessus de la chose que l'on compare ; ou pour parler plus clairement , on ne doit

jamais comparer ce qu'on louë, à quelque chose de moindre ou d'égal, mais toujours à ce qui est plus grand. Ce ne seroit pas louer un chien, que de le comparer à un chat, ni à un renard; & ce seroit le louer foiblement, que de le comparer à un loup. Il faut aller plus loin, & luy donner la dernière perfection dont sa nature est capable, comme fait le Poète, lors qu'il l'appelle *Domteur de lions*. Ainsi, pour louer l'un de ces illustres Athlètes de l'antiquité, il ne le faudroit pas comparer à un simple lutteur; mais dire avec un autre Poète, *Que Pollux n'eût pas en la hardiesse de l'attaquer, ni Hercule avec ses bras de fer, osé se présenter devant luy*. Vous voyez comme il élève son Athlète, non seulement au dessus des autres; mais au dessus des Dieux mêmes de la lute, sans qu'ils s'en soient jamais offensés, ni qu'ils aient vengé cette injure sur le Heros ni sur le Poète, qui ont été tous deux illustres, l'un pour sa force, & l'autre pour la Poésie, dont cette piece est cōme le chef-d'œuvre. Vous ne devez donc pas trouver étrange que pour vous louer, j'aye cherché un modèle au dessus de vous, & je n'en pouvois trouver que dās le ciel. Je vous estime de haïr la flaterie; car c'est une marque de vôtre generosité: mais je vous veux apprendre à la distinguer de la louange, afin que vous n'i soyez point trompée. Le flatteur, cōme il a l'ame basse, n'a pour but que son interest particulier, qu'il cherche dans la satisfactiō d'autrui, & ne craindra point de louer Thersite de sa beauté, & Nestor de sa jeunesse, s'il croit que cela lui puisse servir. Mais il faut que la louange ait la vérité pour fondemēt. Tout ce que peut faire l'Orateur, c'est d'agrandir son sujet, ce que ne peut pas faire l'Historien. Il comparera donc la vitesse

d'un excellent cheval, à celle du vent & de la foudre, & le Palais d'un Prince, à celui des Dieux; au lieu que le flatteur le dira d'un cheval & d'une maison ordinaire, ou louera une chose qui n'est pas loüable, comme ce Courtisan de Demetrius, qui le voyant enrumé, le loüoit de touffer & de gracher avec harmonie. Il y a encore cette difference, que le flatteur se sert d'hyperboles excessives, & que l'autre y est fort retenu. Pour appliquer donc cecy à nôtre sujet, Je diray, *Que si j'avois comparé à Venus une laide, ou quelque beauté ordinaire, je serois un veritable flatteur; Mais lors que je parle d'une beauté qui surpasse toutes les autres, je ne fors point des bornes de la loüange. D'ailleurs, je ne vous ai pas comparée proprement à des Deesses, mais à leur image. Car on sçait assez que la Venus de Praxitèle, ni la Minerve de Phidias, ne sont pas les veritables Déesses, & il me semble même qu'il y a quelque irreverence à donner des figures mortelles & visibles aux Dieux, dont la nature est immortelle & invisible. Mais ici l'avantage même est de leur côté. Car lors que je vous compare à leur statuë, j'aparie une chose morte à une vivante, & l'ouvrage de l'homme à celui de Dieu. Mais quand je vous aurois comparée à des Déesses, je l'aurois pû faire à l'exemple des plus grands Poëtes, & d'Homere mesme vostre citoyen, qui compare Briseïs pleurante, à Venus; & comme si ce n'estoit pas assez, il ajoute, *C'est ainsi que parla Briseïs pareille aux Dieux.* Vous lisez tous les jours ces vers ou de semblables, sans les condamner, & les aprenez mesme par cœur. Mais quand vous ne les aprouveriez pas, ils se font a quis une prescription de plusieurs Siècles, où personne n'a jamais condamné*

Homere pour ce sujet, quoy qu'il s'en soit trouvé d'assez hardis pour donner le foïet à son image, & pour retrancher de son Poëme plusieurs vers qui ne leur plaisoient pas. Il sera donc permis à Homere de comparer une captive qui pleure, à la Déesse du ris & de la joye ; & je ne pourray pas comparer à son image, une Princesse gaye & rian-
te, pour ne rien dire davantage, puis qu'elle ne le veut pas. Je laisse à part qu'il donne la même épi-
thète à Pâris & à Achille, & qu'il compare Aga-
memnon à Mars, & plusieurs autres à d'autres Dieux. Pour donc faire le portrait d'Agamem-
non, il prend la teste de Jupiter, la ceinture de Mars, & l'estomac de Neptune, mettant en pieces trois Dieux pour faire un homme. Mais retour-
nons aux exemples des femmes. Combien de fois dit-il, *Telle que Venus ou Diane, & telle Diane sur les monts* ? Il ne se contente pas d'égaliser les homi-
mes aux Dieux, il compare la cheveleure d'Ev-
phorbe aux Graces, quoy qu'elle fust alors toute sanglante. Le reste de son ouvrage est plein de semblables comparaisons, ou plustost, il n'y a point d'endroit qui ne soit embelly de quel-
que image des Dieux. Prenez donc garde que vous ne les condanniez en ma personne, ou que vous ne permettiez aux autres ce que vous ne me voulez pas souffrir. Il passe plus outre, il compare les Dieux à des choses inferieures à l'homme, & donne à Junon le regard d'un Tau-
reau, sans parler de l'Aurore aux doigts de rose. Un autre compare les paupieres de Venus à des fleurs ; tant le champ des comparaisons est un champ vaste & libre. Mais se faut-il étonner qu'on prenne l'exemple des Dieux, puis-qu'on prend jusqu'à leur nom ? Telsmoin les Zenons,

les Ephestions, les Dionysiens, les Possidoniens, & les Hermiens. Une Reine de Cypre s'est nommée Latone, sans que cette Déesse en soit offensée, ni qu'elle l'ait changée en rocher, comme

Jupiter.

Vulcan,

Bacchus,

Neptune,

Mercury,

Niobe. Je laisse à part les Egyptiens, qui ne font point de scrupule de prendre le nom des Dieux, quoy qu'ils soient les plus superstitieux de tous les hommes; de sorte qu'on diroit qu'il n'y en a point d'autres au pais. Les Philosophes mesmes ont bien la hardiesse d'appeler l'homme, l'image de Dieu. Vous ne devez donc point craindre qu'ils me punissent pour ce regard; & quand je serois coupable pour avoir dit ce que vous me reprochez, vous ne le seriez pas pour l'entendre. Je pourrois ajouter encore plusieurs choses à celles-cy; mais j'épargne ta memoire.

POLYSTRATE. Non pas trop, à mon avis, Car tu as passé le temps que je t'avois prescrit; & je ne sçay comment je pourray retenir un si long discours. Mais je m'en vais de ce pas m'en décharger, & par le chemin je fermerai les oreilles, & à un besoin les yeux, pour ne voir ni entendre rien qui puisse troubler les images de ma memoire.

LYCINUS. Va, & prends garde de t'en bien acquitter. Lors que le Juge voudra prononcer la Sentence, je m'y rendrai, pour m'entendre condamner ou absoudre.

TOXARIS, OU DE L'AMITIE'.

DIALOGUE

DE MNÉSIPPE ET DE TOXARIS.

*C'est la dispute d'un Scythe & d'un Grec touchant
l'Amitié, dont chacun raporte des exemples
à l'avantage de son pays.*

MNÉSIPPE. QUOY, Toxaris, vous sacrifiez à
Pilade & à Oreste, comme à
des Dieux ?

TOXARIS. Ouy, Mnésippe, non pas toute-
fois comme à des Dieux, mais comme à des
Heros.

MNÉSIPPE. Mais est-ce la coûtume parmy
vous, d'honorer les morts par des sacrifices ?

TOXARIS. Non seulement cela, mais de ce-
lebrer des festes à leur honneur, lors que nous
croyons qu'ils l'ont merité.

MNÉSIPPE. Et que pouvez-vous esperer de
ces louanges ?

TOXARIS. De porter la posterité à l'imita-
tion de leurs vertus, & de donner cette consola-
tion aux gens de bien, de voir honorer leur
memoire ; outre qu'il ne nuit point d'avoir les
Heros favorables.

MNÉSIPPE. Mais qu'avez-vous tant admiré
en des étrangers qui estoient vos ennemis ? Car
ayant été pris sur vos costes, après avoir fait
naufrage & estans prests à estre sacrifiez, ils
tuerent leurs Gardes, & massacrerent vostre
Roy, puis emmenerent la Prestresse de Diane

captive, & la Déesse même à qui on les vouloit sacrifier. Si vous les honorez donc après des homicides & des sacrilèges, prenez garde que vous ne portiez les autres à vouloir suivre leur exemple, & que vous ne demeuriez à la fin sans Dieux & sans Roy. Que si ce n'est pas pour cela que vous leur rendez cét honneur, Qu'est-ce donc qui vous oblige à sacrifier à des gens qui devraient servir eux-mêmes de victimes ?

T O X A R I S. Quand il n'y auroit que l'action dont tu parles, elle est assez illustre pour devoir estre couronnée. Car quelle hardiesse n'est-ce point à deux particuliers, de s'embarquer sur le Pont-Euxin, qui n'avoit esté fréquenté jusqu'à-lors que par les Argonautes ; sans craindre ny les Fables du pays ; ny le nom d'Inhospitable qu'on donnoit à cette mer ? Et quel excez de valeur à des captifs, de tuer un Roy au milieu de ses Gardes, & d'emmener prisonniers, jusqu'à ses Dieux ? Ne sont-ce pas là des actions plus qu'humaines, & dignes d'éternelle loüange ? quoy que ce ne soit pas pour cela encore que nous les adorons.

M N E S I P E. Et qu'ont-ils fait de plus illustre ? Car pour ce qui est de la Navigation dont tu parles, les Phéniciens en entreprennent tous les jours de plus longues & de plus dangereuses, d'où ils ne retournent en leur pays que sur la fin de l'Automne, après avoir couru toutes les terres & les mers ; de sorte que si c'est pour cela que vous honorez Oreste & Pilade, ces gens-là mériteroient mieux d'estre adorez qu'eux, quoy que souvent ce ne soient que de simples marchands portez de l'amour du gain.

TOXARIS. Ecoute comme des Barbares (car c'est ainsi qu'on nous appelle) ont de meilleurs sentimens des Grecs, que les Grecs mêmes. Car nous avons bâti des Temples à des hommes à qui vous n'avez pas seulement dressé des sepulchres. Où trouverez-vous un tombeau illustre, ou d'Oreste, ou de Pilade, dans Argos & dans Mycènes, au lieu qu'ils sont adorez parmy les Scythes; sans que pour estre étrangers on les ait jugez indignes de cet honneur. Car la vertu est adorable, même dans les ennemis. Ce qu'ils ont donc fait ensemble, & l'un pour l'autre, est gravé dans le Temple d'Oreste, sur une colonne d'airain; & c'est la première chose que nous aprenons à nos enfans, afin que ces semences de Vertu étant cultivées de bonne heure dans leurs ames, y prennent de profondes racines, de sorte qu'ils oublieroient plutôt le nom de leurs Peres, que celui de ces illustres Amis, qui ont laissé un exemple d'amitié à tous les Siècles. Leur Action est encore dépeinte aux parois du Temple, où l'on voit d'un costé un vaisseau brisé contre des escueils, & ces deux Heros emmenez captifs, & couronnez comme des victimes qu'on veut immoler; & de l'autre, on les voit les armes à la main qui ont brisé leurs chaînes, & qui défendent leur liberté aux dépens de la vie de plusieurs & du Roy même, puis enlèvent Diane & sa Prestresse. On les suit ^{Iphigénie} comme ils commencent à voguer, & l'on attaque leur navire; les uns grimpent sur le gouvernail, les autres s'attachent aux cordages, mais ils sont repoussez par tout vaillamment & contrains de se sauver à la nage, ou blessez, ou étournez de la blessure des autres. Le Peintre a pris garde sur tout à faire éclater leur Amitié, qui est

le sujet principal de nostre adoration, puisque tu le veux sçavoir. Car les Scythes ne croient pas qu'il y ait rien au monde de plus divin, ni de plus grand tresor, qu'un bon ami ; & n'ont point de vice plus en horreur que la trahison & la perfidie. C'est pourquoy ils font gloire d'aider leurs amis dans les plus grands dangers, & de se sacrifier pour leur service, & ont pris ceux-cy pour les Dieux protecteurs de l'Amitié. Car ils sont dépeins qu'ils negligent chacun leur propre salut, pour celuy de leur amy , & qui le couvrent de leur corps , lors qu'ils ne le peuvent plus défendre de leurs armes.

M N E' S I P E. Certes , Toxaris , tu montre bien que les Scythes ne sont pas seulement fidelles amis & belliqueux, mais éloquens ; tant tu as sçeu bien dépeindre la valeur & l'amitié de ces deux grans personnages, & rendre raison d'une chose qui m'étoit encore inconnüe. Car je ne croyois pas , pour te dire la verité , que l'amitié fût en si grande veneration parmi les Scythes qui n'avoient, à mon avis, qu'une impetuosité brutale, & qui étoient sans tendresse ni affection pour leurs proches ; ce que je jugeois par leur coûtume barbare, de manger leurs peres apres leur mort.

T O X A R I S. Je ne veux pas maintenant défendre nos coûtumes , ni faire voir qu'elles sont plus justes que les vôtres , Il me suffit pour cette heure de montrer que nous sommes meilleurs amis. Car vous parlez mieux que nous de la Vertu, mais vous la pratiquez plus mal ; & pleurez en voyant Oreste & Pilade sur les theatres s'entrebatre à qui mourra le premier , & se sacrifiera pour son compagnon ; tandis que vous abandonnez vos amis , lors qu'ils ont besoin

de vostre assistance ; & demeurez muets , quand ils implorent vostre secours ; comme ces personnages de Comedie , qu'on ne produit que pour la montre. Si tu veux donc laisser à part ces vieux contes d'amitié que vous rebatez si souvent , & qui ne sont connus que dans les Fables , pour aleguer des exemples modernes , nous verrons qui en apportera de plus beaux ; & je ne te cèle point que j'aimerois mieux estre vaincu en combat singulier , au hazard de perdre la main droite , selon la coustume de mon pays , que de ceder l'honneur de cette dispute où il y va de la gloire de ma patrie.

*d'Achille
& de Patrocle , de
Thésée &
de Pirée
théus.*

MNE'SIPE. Quoy que ce ne soit pas peu de chose d'entrer en camp-clos , contre un si adroit & vaillant Champion , je ne trahiray point pourtant l'honneur de la Grece. Car il seroit étrange qu'elle le cedast maintenant à un Scythe , après les avoir vaincus par la main de deux de ses Citoyens ; & si je souffrois cet affront , je meritois de perdre , non-seulement la main , mais la langue. Si tu veux donc , nous aleguerons chacun des exemples d'amitié , & celui qui en produira le plus , remportera la victoire.

TOXARIS. Il ne faut pas que la quantité l'emporte , mais la qualité ; & se contenter d'en aleguer chacun cinq ou six ; car cela iroit à l'infiny.

MNE'SIPE. Je le veux , Tu commenceras le premier , apres avoir fait serment de ne rien dire que de veritable , car il ne seroit pas difficile de faire un mauvais Roman.

TOXARIS. C'est à toy à commencer , puisque tu as donné lieu à la dispute.

MNE'SIPE. Quel Dieu veux-tu que je se

jure? Te contenteras-tu de Jupiter Philien ; qui est le Dieu de l'Amitié parmy les Grecs ?

TOXARIS. Oüy , & j'attesteray celuy de mon pays, qui respond à celuy-là.

MNE'SIPE. Je te prens donc à témoin, ô Jupiter Philien, & proteste de ne rien aleguer icy, que je n'aye veu moy-mesme , ou que je n'aye appris de personnes dignes de foy. Je commenceray par l'amitié d'Agathoclés & de Dinias, qui est si celebre en Ionie. Le premier estoit de Samos, & n'a rien d'illustre que son amitié. L'autre d'Ephese, de famille ancienne & opulente, mais qui s'étoit enrichie depuis peu. Or comme ceux qui sont devenus riches en peu de temps, ont toujours plusieurs gens autour d'eux, pour servir à leur divertissement, Dinias ne manquoit pas de ces sortes de Courtisans, qui font la cour à nos richesses, plustost qu'à nous-mesmes. Mais Agathoclés qui l'aimoit dès sa plus tendre jeunesse, ne les pouvoit souffrir, quoy qu'il ne laissast pas de vivre avec eux pour complaire à son amy, qui en estoit si charmé, qu'il en faisoit plus d'estat que de luy, jusques-là qu'il luy devint mesme insupportable par ses frequentes remonstrances. Car il ne pouvoit s'empescher de luy représenter la grandeur & le merite de ses ancestres, & de le conjurer avec larmes de ne pas dissiper le bien que son pere avoit amassé avec beaucoup de peine, tant qu'à la fin Dinias ne l'apelloit plus à ses plaisirs, & se cachoit de luy, lors qu'il vouloit faire quelque partie. Comme un mal en attire un autre ; ces flatteurs luy mirent dans l'esprit l'amour d'une celebre coquette, qui estoit adroite à gagner les cœurs, & tantost par des dedains affectez, tantost par de feintes caresses, sçavoit si bien enflammer ceux qu'elle avoit

pris, qu'ils ne s'en pouvoient défaire. Lors qu'elle eut attrapé ce jeune homme simple & niais, à l'ay-
 de de ses faux amis qui mettoient tout en œuvre
 pour le surprendre, elle ne le laissa pas eschaper;
 mais apres l'avoir envelopé dans ses filers, pour
 en mieux triompher elle feignit de l'amour, &
 causa mille maux à ce pauvre infortuné. D'a- *Bouquet*
 bord on voyoit courir les poulets, & tous ces pe- *etc.*
 tirs presens qui tiennent lieu de grande faveur
 à un Amant. Ses servantes luy faisoient acroire
 qu'elle ne dormoit ni nuit ni jour, & qu'elle ne
 faisoit que songer à luy & soupirer; ce qui gagne
 principalement le cœur de ceux qui ont bonne
 opinion d'eux-mesmes, si bien qu'à la fin il se
 persuada qu'elle l'aimoit. Car elle couroit l'em-
 brasser quand il arrivoit, l'arestoit quand il vou-
 loit partir, faisoit semblant de ne se parer que
 pour luy, & savoit mesler à propos, les larmes, les
 dedains, & les soupirs, parmy les attraits de sa
 beauté, & les charmes de sa voix & de sa lyre.
 Enfin, après plusieurs allées & venues il en jouït,
 & on crut de ce moment qu'il estoit pris. Pour
 le mieux engager, elle feignit qu'elle estoit grosse
 de luy; & de peur qu'il ne vint à se degouter
 par la jouïssance, elle ne le vouloit plus voir si sou-
 vent, pour ne point donner, à ce qu'elle disoit, de
 jalousie à son mary, qui estoit un homme de con-
 dition, & des principaux de la ville d'Ephese. Ce-
 la l'enflamma de sorte que ne pouvant souffrir son
 absence, il envoyoit tous les jours quelques-uns
 de ses amis la visiter, il ne s'entretenoit que d'elle,
 & lors qu'il ne la pouvoit voir, il se consolait
 par la veüe de son portrait. Cependant il luy don-
 noit tout ce qu'il avoit, meubles, argent, maisons,
 pierreries; de sorte qu'en peu de temps on vit

fondre cette famille si opulente, qui estoit la premiere du pays; & lors qu'il n'eut plus rien, elle le quita pour un jeune Candiot fort riche qui commença d'entrer sur les rangs, surpris par les memes artifices. Dinias s'en plaint inutilement, tant que se voyant abandonné par ses faux amis & par sa perfide maistresse, il a recours à Agathoclés, qui voyoit tout cela il y avoit long-temps, sans le pouvoir empêcher. Il luy conte donc son aventure, avec quelque pudeur d'abord; mais à la fin il tranche le mot, & luy avouë franchement qu'il ne pouvoit plus vivre sans elle. Agathoclés qui vit que ce seroit peine perdue d'essayer de l'en dissuader, & qu'il n'estoit pas temps de luy faire des reproches, vend une seule maison qu'il avoit, & luy en donne l'argent. Aussitost il va trouver sa maistresse, qui le reçoit à bras ouverts, & ses flatteurs r'entrent en grace comme auparavant; leurs amourettes recommencent, si bien qu'elle luy donne rendez-vous la nuit; mais il ne fut pas plustost entré, que le mary se presente l'espée à la main, soit qu'il en fust adverty par sa femme, ou non, & menace de le tuer. En cette extremité, il ne perd point le jugement; mais empoignant un baston, il luy en donne un si grand coup sur la teste, qu'il l'assomme, & de rage en fait autant à sa femme, qu'il acheve après de tuer avec l'espée de son mary. En suite, il repousse les valets estonnez, qui se mettoient en devoir de l'arrester, & se sauve chez Agathoclés, où dès le matin il est pris & mené au Gouverneur de la Province, qui le renvoye à l'Empereur, après avoir tout confessé. Dans cette triste conjoncture son amy ne le quite point, & le suit prisonnier en Italie, où il entreprend sa

deffence; comme il fut condamné, il l'accompagne dans son exil, & va demeurer avec luy en la petite Isle de Gyare, où il fut confiné pour le reste de ses jours. Il employa là à le nourrir le peu de bien qui luy restoit, & lors que tout fut mangé, *Plon-
gent* il se loüa à des pefcheurs d'huîtres à l'écaïlle, qui servent à la teinture de la pourpre, & l'entretint de son travail sans l'abandonner mesme après sa mort. Car il s'habituâ-là, & ne retourna point en son pays. Voilà un exemple d'amitié qui est arrivé en nos jours, & il n'y a pas plus de cinq ans qu'Agathoclés est mort en cette Isle.

T O X A R I S. Je voudrois que tu n'eusses pas fait de serment, pour avoir la liberté de ne te point croire, tant cet exemple me touche & me semble digne de mon país.

M N E' S I P E. En voicy un autre qui n'est pas moins illustre, que j'ay appris d'un Pilote de la Calcide, & dont j'ay eu la confirmation par ceux-là mesmes qui y avoient part. Il disoit que venant un jour d'Italie à Athènes, vers le coucher des Pleiades, la tempeste le prit au sortir du détroit de Sicile, & le porta à la veüe de l'Isle de Zacynthe, sans qu'il pût surmonter l'effort des vagues. Il avoit plusieurs personnes dans son navire, & entr'autres deux jeunes hommes de son pays; l'un robuste & vigoureux, nommé Euthydique, l'autre tout passé & deffait, appelé Dæmon, qui ne faisoit que de relever d'une grande maladie. Celuy-cy se trouvant mal de l'agitation, s'aprocha du bord du vaisseau, qui dans cet intervalle vint à pancher d'un coup de vent, & le renversa dans la mer. En tombant il crie à l'ayde à son amy, qui se jette aussi-tost apres sans delibérer, quoy que ce fust en plein minuit &, qu'il

fust desia couché, & commence à le soulever sur les flots, où il ne se pouvoit plus soutenir à cause de la pesanteur de ses habits, & de la foiblesse où il estoit. Ceux du Navire émus de compassion les voulurent ayder, mais ils furent emportez à un instant par la violence de la tempeste; & tout ce qu'ils purent faire, fut de leur jeter quelques pieces de liege avec l'échelle du vaisseau. Arrestons-nous-là, je te prie, à considérer si quelqu'un peut donner de plus fortes preuves de son amitié, que fit en cette occasion Euthydique, de se jeter en plein minuit dans la mer pendant la tempeste, & de s'exposer à une mort toute certaine, pour sauver son amy, ou perir avec luy. Représente-toy le bruit & la hauteur des vagues émuës & blanchissantes, meflé de l'horreur des tenebres; l'un mourant qui tend les bras à son amy, & qui implore son assistance; l'autre outré d'amour, qui se precipite apres luy, de peur qu'il ne meure tout seul. As-tu veu de plus beaux exemples d'une véritable amitié ?

T O X A R I S. Haste-toy, je te prie, de me dire ce qu'ils sont devenus; car je brûle de le savoir.

M N E S I P E. Ne crain point, ils philosophent tous deux presentement dans Athenes; mais le Pilote emporté par la tempeste, ne m'a pû conter l'histoire que jusques-là; & j'ay appris le reste de leur bouche. Ils disent donc qu'ils nagerent à l'aide de quelques lieges jusqu'au point du jour, qu'apercevant l'échelle du navire qui estoit faite de grosses planches, ils monterent tous deux dessus, & se sauverent dans l'Isle qui estoit proche. Mais pour ne te point arrester davantage en des moralitez inutiles, Voicy un troisiéme exemple qui ne le cede point aux deux autres. Eudamidas

*On, ils
content
le reste
ainsi.*

midas de Corinthe en mourant fit un testament qui sembleroit ridicule à tout autre qu'à un amy, car n'ayant pour tout bien que deux amis, il laissa à l'un de nourrir sa mere, & à l'autre de marier sa fille; & l'un estant mort cinq jours après, soit de regret ou autrement, celui qui restoit executa la commission de tous les deux; car ils estoient substituez l'un à l'autre, & pour rendre son action plus illustre, il maria la fille de son amy & la sienne en un mesme jour, & leur donna à toutes deux un mesme mariage. Quant à la mere, il la nourrit jusqu'à la mort, quoy que le peuple criaist que le defunt avoit trouvé le secret d'heriter après sa mort, de son amy. Que te semble, Toxaris, de la generosité d'Aretas, car c'est ainsi qu'il se nommoit, de payer si gayement la part de son coheritier avec la sienne? Ne merite-t'il pas de faire un de nos exemples, à la gloire & à l'avantage de sa patrie?

*Carixé-
ne.*

*On, en-
core pre-
sentmés.*

TOXARIS. Oui, sans doute, quoy que j'admire encore plus la hardiesse & la confiance du testateur; car celui qui a la resolution de faire un semblable testament, est capable non seulement de l'executer, mais de quelque chose encore de plus; & je ne doute point qu'il n'eust nourry la mere de son amy, & marié sa fille, mesme sans en estre prié.

MNESIPPE. Tu dis vray, passons à l'exemple de Zenothemis de Marseille, qu'on me montra en Italie, comme j'y estois Deputé de mon pays. C'estoit un homme de belle taille & de bonne mine, que je trouvay qui alloit à la campagne avec sa femme à ses costez, qui estoit aussi laide qu'il estoit beau. Car outre qu'elle estoit borgne & petite, elle estoit contrefaite & percluse de la

moitié du corps, & tomboit mesme du haut mal, à ce qu'on disoit. Comme je m'estonnois donc que la fortune eust avarié deux choses si dissimilables, celui qui m'accompagnoit me fit ce récit. Le pere, dit-il, de ce monstre que tu vois, estoit un riche homme de Marseille, amy de Zenothemis, nommé Menocrate, qui pour avoir rendu une Sentence injuste, fut déclaré infame, & tous ses biens confisquez, selon la rigueur de la Loy. Accablé d'un si grand coup de fortune, il estoit encore plus affligé par la consideration de sa fille unique, qui estoit en âge d'estre mariée, sans qu'il eust dequoy la pourvoir; car comme tu vois, elle n'estoit pas detaillée à estre mariée pour sa beauté. Comme il s'en plaignoit donc à Zenothemis, & deplorait sa condition, parce qu'il l'aymoit tendrement; Ne crain point, dit-il, les Dieux l'ont pourveuë; & là-dessus il le prend par la main, le mene chez soy, & partage avec luy ses tresors, qui n'estoient gueres moins grands que ceux qu'il avoit perdus. Il ajouta à cette largesse un festin, comme s'il eust eu envie de marier sa fille à quelqu'un de ses amis; & lors qu'ils eurent soupé & fait les effusions accoustumées, Zenothemis remplissant sa coupe, Reçoy, dit-il, cette coupe de la main de ton gendre; car j'épouseray aujourd'huy ta fille, & le contract est tout dressé, où je confesse avoir receu en mariage vingt-cinq talens. Comme l'autre résistoit, & ne pouvoit souffrir qu'un homme si riche & si bien-fait épousast une fille si pauvre & si mal-faite, il la prit entre ses bras, & alla consommer son mariage dans une autre chambre, puis vint retrouver la Compagnie. Il l'a tousiours tenuë depuis pour sa femme, luy faisant mille caresses, & la

*Quatre
mille
francs.*

menant avec luy , comme tu vois. Car bien loin d'en avoir honte , il s'en glorifie, preferant l'amitié à tous les autres avantages. Aussi le Ciel a beny son action , & luy a donné un beau fils, qu'il a présenté depuis au Senat, en habit de deüil, pour faire plus de compassion ; ce qui l'a tellement touché, qu'il a remis au petit-fils la confiscation de son ayeul, & en sa faveur, l'a restably en ses biens & en sa dignité. Tu aurois bien de la peine à m'aporter un semblable exemple de ton pays, où vous n'aymez que les belles. Mais passons au dernier, qui sera de Demetrius de Sunion. Il avoit esté eslevé dès son enfance avec Antiphile, & voyagea avec luy en Egypte, pour apprendre la Philosophie Cynique, sous ce Philosophe de Rhodes, qui estoit alors si celebre ; mais Antiphile vouloit estudier en Medecine. Comme Demetrius estoit allé voir les antiquitez du pays , & navigeoit, il y avoit desja six mois , sur le Nil, ayant laissé au logis son camarade, qui ne pouvoit souffrir les chaleurs & les autres incommoditez du voyage ; Il arriva à Antiphile un accident, qui luy fit bien regretter l'absence de son amy. Car un de ses esclaves s'associa avec quelques voleurs pour piller le Temple d'Anubis, d'où ils emportèrent la statuë du Dieu, avec plusieurs autres choses qu'ils cachèrent sous un lit, au logis d'Antiphile. Mais les voleurs ayant esté pris comme ils vendoient quelque piece de leur larcin, ils confesserent tout à la question ; de sorte qu'on aresta l'esclave, & en suite le maistre , qui estoit aux écoles publiques , apres avoir trouvé chez luy le butin. Car l'indignité de l'action faisoit qu'on ne l'osoit secourir, & chacun l'avoit en horreur comme un sacrilege, & eût creu faire un

crime de boire mesme & de manger avec luy.
Cependant, ses deux autres esclaves emportent tout ce qui luy restoit, tandis qu'il est en prison abandonné de tout le monde, & tourmenté par le Geolier, qui croyoit faire service à Dieu en le mal-traitant, & qui ne le vouloit pas seulement ouïr, lors qu'il se vouloit justifier. Il tomba donc malade de fâcherie & de misere, car il couchoit sur la terre, sans pouvoir estendre ses jambes pour dormir, parce qu'on les attachoit la nuit à une piece' de bois; mais de jour il n'avoit qu'une main liée avec le cou. Toutesfois, le bruit des chaînes l'empeschoit de pouvoir reposer le jour, non plus que de nuit, parce qu'il estoit enfermé pesse-mêle avec plusieurs autres criminels dans un cachot puant, où il avoit de la peine à respirer. En ce funeste estat, insupportable mesme aux plus robustes & à plus forte raison à un jenne homme, qui avoit esté eslevé tendrement, il commençoit à défaillir peu à peu, & ne vouloit déjà plus rien prendre, lors que Demetrius, qui ne savoit rien de l'affaire, arriva; & si-tost qu'il l'eut aprise, il courut en haste à la prison, où l'on ne le voulut pas laisser entrer, à cause qu'il estoit tard & que le Geolier estoit retiré, & les Gardes posées. Il falut donc attendre jusqu'au lendemain, qu'il eut de la peine mesme à entrer, & encore plus à reconnoistre son amy tout defiguré, apres l'avoir cherché long-temps, comme on fait un homme entre les morts, en un jour de bataille. Et s'il ne se fût avisé de l'appeller par son nom, il ne l'eust jamais pû trouver. Mais comme il eut respondu, il le reconnut à sa voix, & luy détournant les cheveux de dessus le front, s'évanoüit à ce spectacle, & Antiphile aussi. Demetrius estant revenu le pre-

mier, ayda son compagnon à reprendre ses esprits, & luy donna la moitié de son manteau, au lieu des haillons dont il estoit couvert. En suite il sortit pour l'assister, & comme il n'avoit ni credit ni argent, il se loüoit pour porter des marchandises sur le port, & apres avoir travaillé tout le matin, il portoit tout ce qu'il avoit gagné à son amy, dont ils donnoient une partie au Geolier, & s'entretenoient du reste. Mais la nuit venue, il falloit qu'il se retirast, & qu'il dormist à la porte, sur un petit lit qu'il s'estoit fait d'herbe & de branches d'arbres; car on ne le vouloit pas laisser coucher dans la prison. Ils vécurent ainsi quelque temps, jusqu'à ce qu'un des prisonniers estant mort de poison à ce qu'on croyoit, on ne voulut pas laisser entrer personne; si bien que Demetrius qui ne pouvoit quitter son amy, s'ala par desespoir se rendre complice du mesme crime, & fut attaché avec luy : Et encore eut il bien de la peine d'obtenir cette courtoisie du Geolier. Cependant, ils tâchoient d'adoncir leurs maux par leur conversation, & chacun avoit plus de soin de la santé de son compagnon que de la sienne, particulièrement Demetrius, qui estant tombé malade, ne laissoit pas de faire tout ce qu'il pouvoit pour consoler Antiphile. Sur ces entrefaites un accident impreveu leur rendit la liberté, lors qu'ils ne l'attendoient plus. Car un prisonnier ayant recouvré une lime, rompit la chaîne où ils estoient tous atachez; & se sauva avec les autres, apres avoir tué les Gardes : Mais la plupart furent repris comme ils s'écartoient deçà & de là; & cependant nos deux amis demeurèrent dans la prison, & arrestèrent leur esclave, aymant mieux mourir que de passer pour coupables d'un crime

2500.
livres.

*Oreste &
Pilate.*

pire que la mort même ; & le Gouverneur de l'Egypte, ayant appris cette nouvelle, les mit tous deux en liberté, apres qu'ils eurent justifié leur innocence. Mais plein d'admiration de leur vertu, il donna dix mille dragmes à Antiphile, & le double à Demetrius , qui se retira vers les Gymnosophistes des Indes, & laissa le tout à son camarade, lequel demeura au pays où il est encore à present. Voilà, Toxaris , cinq exemples de l'amitié des Grecs, que j'aurois plus estendus, si tu ne t'estois plaint que nous avions plus de paroles que d'efet. Car j'aurois rapporté les harangues que Demetrius fit devant le Juge, où pour décharger son amy, il s'imputoit le crime dont on l'acusoit , jusqu'à ce que l'esclave les déchargea tous deux à la question. Regarde si tu as quelque chose que tu puisses opposer à de si grands exemples , si tu ne te veux résoudre à la peine , dont tu as dit qu'on punissoit les vaincus , parmi les Scythes. Mais apres avoir si bien defendu des estrangers , tu ne voudrois pas trahir ta patrie.

TOXARIS. Et toy, ne crain-tu point que l'on te coupe la langue de l'employer ainsi contre toy-mesme, en m'encourageant à ta defaite? Mais je vais commencer sans preambule; car outre que ce n'est pas la coûtumè de mon pays, il n'est pas besoin de discours, quand les effets parlent plus haut que les paroles. Au reste, n'aten pas d'oïir icy l'histoire de quelqu'un, qui en faveur de son ami aura espoufé une femme laide , ou par charité marié sa fille, ou qui se fera enfermè avec luy en prison, pour en sortir plus glorieux: Tout cela n'est que jeu, au prix des exemples que je te veux aleguer. Ce n'est pas que je te condamne d'avoir dit ce que tu sçavois, puis que tu n'avois rien de

meilleur à dire; & que la longue paix dont jouir la Grece, empesche qu'elle ne se puisse signaler en de plus grandes occasions; car le bon Pilote ne se reconnoist que dans la tempeste. Mais pour nous qui sommes tousiours en guerre avec nos voisins, soit pour l'ataque ou pour la deffenſe, il se presente tous les jours mille sujets de témoigner nostre courage & nostre amitié, qui sont les seules armes que nous estimons invincibles. Premièrement nous ne choisissons point nos amis à table comme vous, ni ne prenons nos voisins, ni nos camarades. Mais lors que nous reconnoissons un brave homme, nous recherchons son amitié, comme on fait une maistresse; & celui qui luy rend plus de service, c'est celui qui l'emporte. En suite, on se jure l'un à l'autre une amitié inviolable; ce qui se fait en cette façon: On se pique le bout des doigts, & l'on en reçoit le sang dans une coupe, où chacun trempe la pointe de son espée, & puis goust de cette liqueur precieuse, qui est la marque d'une amitié eternelle, & un témoignage qu'on veut épancher son sang l'un pour l'autre. Personne ne peut avoir que deux amis; & ceux qui en ont davantage sont mes-estimez, comme des Courtisanes qui s'abandonnent à tout le monde, parceque l'amitié se perd, estant divisée en tant de parties. Mais pour entrer en matiere, je commenceray par ce qu'a fait depuis peu Dandamis en une bataille contre les Sarmates; voyant emmener captif Amizoque qu'il ay-
moit. Cependant, je te jure par l'air que nous respirons, & par le Cymeterre que nous portons, qui sont les plus grands Dieux que les Scythes adorent, que je ne te diray rien que de veritable.

MNESIPE, Jet'aurois assez crufans jurer:

*On, l'on
ne pens
estre que
trois à
cette al-
liance.*

mais tu as bien fait de ne pas prendre à tefmoiri des divinitez de grande importance , afin de pouvoir mentir plus hardiment.

T O X A R I S. Quoy ! tu ne veux pas que je jure par les symboles de la Vie & de la Mort, qui font les plus grands Dieux qu'on revere ?

M N E'S I P E. Si cela eft, tu pouvois apeller à témoin plufieurs autres deitez ; car il y a plufieurs genres de mōrt.

T O X A R I S. Ne fçaurois-tu t'empescher de chicaner un homme qui porte un efpée ? fur tout, apres qu'il t'a laiffé parler ton foul , fans t'interrompre.

M N E'S I P E. J'ay tort, je l'avouë, & t'en demande pardon ; Tu peux dire maintenant tout ce que tu voudras , fans craindre que je t'interrompe.

T O X A R I S. Il y avoit quatre jours qu'Amifoque & Dandamis s'eftoient jurez une amitié eternelle , & qu'ils avoient bu du fang l'un de l'autre, pour confirmation de leur alliance , lors que les Sarmates entrerent en Scythie avec trente mille hommes de pié, & dix mille chevaux. On s'eftoit campé fur l'une & l'autre rive du Tanais, pour leur empescher le paffage ; mais ils enleverent d'abord tout ce qui eftoit au de-là , à la reserve de ceux qui fe fauverent de bonne heure au deçà du fleuve. Sur ces entrefaites , Dandamis voyant fon ami prifonnier, qui imploroit fon affiftance, paffel'eau à nage pour l'aller fecourir ; mais il ne fut pas pluftoft à l'autre bord , qu'il fut envelopé par les ennemis ; & fur le point de perir , il s'écria qu'il venoit pour racheter un prifonnier. A ces mots ils s'arrefterent tout court, & le menerent au General , qui luy demanda d'abord

d'abord quelle rançon il vouloit donner. Moy-même, dit-il, puisqu'on m'a pris tout mon équipage, & que les Scythes n'ont point d'autre bien. C'est trop, reprit le Barbare, nous nous contenterons d'une parties & là-dessus il luy fit arracher les yeux, & le renvoya avec son amy, plus joyeux de cette conquête, qu'affligé de la perte de sa veuë. Sa presence rendit le courageaux Scythes, qui crurent n'avoir rien perdu en conservant un si grand tresor. Cela estonna même les ennemis, lorsqu'ils vinrent à considérer à quels gens ils avoient à faire; si bien qu'ils se retirerent la nuit en tumulte, apres avoir brûlé les chariots qu'ils avoient pris, & laissé une partie du butin. Cependant, Amisoque ne voulut point conserver la lumiere que son ami avoit perduë pour l'amour de luy, & l'on voit maintenant ces deux illustres aveugles nouris aux despens du public, qui reverent leur vertu. Que peux-tu opposer, Mnésipe, à un si grand exemple, quand je te laisserois la liberté d'en feindre à ta fantaisie, & que je t'absoudrois du serment de fidelité que tu as juré? Si tu avois à traiter une si noble matiere, combien y aurois-tu meslé d'ornemens? Combien de regrets de Dandamis apres la perte de son ami? Combien de harangues pour le r'avoir? Combien de témoignages de joye, en donnant ses yeux pour rançon? Combien d'aclamations à leur retour, & le reste que tu sçais beaucoup mieux que moy, car je me suis contenté de rapporter la chose nuëment, sans rien alterer de la verité. Passons à un autre exëple qui sera encore plus court. Belite, l'un des parens d'Amisoque, voyant Basthé son amy, terrassé à la chasse par un lion, & sur le point d'être devoré, saute en bas de son cheval, & frappe la beste par

derriere, pour l'obliger à tourner sur luy; & voyant qu'elle ne vouloit point lâcher prise, il luy met la main dans la gueule, pour luy arracher mesme d'entre les dents son ami. Le lion irrité se jette sur l'un, après avoir soulé sa rage sur l'autre; mais Bélite en mourant luy passe son espée au travers du corps, & venge d'un mesme coup la mort de son ami & la sienne. Pour eterniser cette action, on a enfermé par édit public ces deux amis en même tombeau; & mis le lion auprès en un tombeau séparé. Mais ne t'arreste point à ces deux exemples, en voicy un troisième plus considérable, de trois amis qui ont fait des merveilles l'un pour l'autre. Arsacomas ayant esté envoyé en ambassade vers Leucanor Roy du Bosphore, qui avoit tardé trois mois à envoyer le tribut qu'il paye tous les ans aux Scythes, il fut traité magnifiquement par ce Prince à son départ, après avoir esté satisfait sur sa demande. Pour plus grand honneur, le Roy voulut que sa fille fût presente au festin, avec tous les Grands qui la recherchoient en mariage, du nombre desquels estoit Tigrapate Prince des Lasiens, & Adyrmaque Duc de Machlyne. Mais Arsacomas ne l'eut pas plustost veüe, qu'il en devint amoureux: & comme c'est la coustume de faire la demande à table sur la fin du repas, & de dire qui l'on est, & ce qu'on a, lorsque tous les autres eurent vanté à l'envy leurs tresors & leur puissance, après avoir fait les effusions acoustumées, il prit la coupe comme eux, mais il ne répandit point de vin, parce que cela ne se fait point parmy les Scythes; & ayant bu un grand trait, il pria le Roy de luy donner sa fille en mariage, à cause qu'il surpassoit tous les autres tant en richesses qu'en credit. Comme le Roy paroissoit estonné de ce

discours, sachant bien que les Scythes sont fort pauvres, & que celuy-cy particulièrement n'avoit pas beaucoup de bien ; & qu'il luy demandoit en riant, combien il avoit de troupeaux & de chariots , qui sont les richesses du pays : Je n'ay rien de tout cela , dit-il ; mais j'ay vaillant deux amis, qui surpassent tous les autres tant en estime qu'en valeur. Cela fit rire toute la compagnie, qui crut qu'il estoit yvre, & le lendemain le Duc de Machlyne fut preferé à tous ses Rivaux, & emmena sa maistresse. Arfacomas de retour , conte son aventure à ses deux amis, Loncate & Masente, & leur dit que cét affront les touchoit tous trois également, & qu'on avoit preferé de vains trefors à la grandeur de leur amitié; de sorte qu'ils resolverent ensemble de tirer raison de cette injure. Il faut, dit Loncate, partager entre nous la vengeance; J'aporteray la teste du Roy, & Masente enlevera ta maistresse , tandis que tu armeras le pays pour soustenir l'effort de ces Princes, qui ne manqueront pas de nous venir fondre sur les bras. Or tu assembleras de grâdes forces, tant de nos gens que des tiens; outre ceux qui te viendront servir volontairement, attirez par le bruit de ta vaillance & par la compassion qu'on aura de ton infortune. C'est la coûtume des Scythes, lorsque quelqu'un est offensé, & qu'il n'a pas le moyen de se vanger, de faire rostir un bœuf, puis le mettre en pieces, & s'asseoir sur la peau, au milieu de toutes ces viandes, les mains liées derriere le dos, comme un prisonnier. Tous ceux qui passent par là, & qui le veulent secourir, en prennent un morceau , & jurent de luy amener l'un cinq chevaux , l'autre dix, chacun selon son pouvoir; & ceux qui n'ont que leur personne, d'y venir eux-mesmes : & en

*Tant In-
fanterie
legere
qu'autre.*

disant cela, ils mettent le pié droit sur le cuir de bœuf, pour confirmation de leur promesse. On amasse par ce moyen de grandes forces , & plus considerables encore par la valeur que par le nombre, parce qu'elles ne sont composées que d'une brave jeunesse , qui s'y porte volontairement par la consideration de l'honneur ou de l'amitié. Arfacomas assembla donc par ce moyen cinq mille chevaux & vingt mille hommes de pié , Cependant , Loncate arrive inconnu au Royaume du Bosphore, & tirant à part le Prince, comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance, il entre seul avec luy dans le Temple de Mars, où il luy coupe la teste, & la mettant sous son manteau remonte à cheval, en criant qu'il ne tarderoit point à revenir , comme s'il fût allé à quelque commission de la part du Roy. Il fut donc bien loin, avant qu'on eût decouvert le meurtre; outre qu'on negligea de le poursuivre , pour songer à l'élection d'un nouveau Prince , parce que le pais est partagé en diverses factions. D'autre costé, Masente averty en chemin de cette mort, en porte le premier la nouvelle au Duc de Machlyne, & luy dit qu'on le demandoit pour Roy, comme gendre du défunt ; Qu'il se hastast donc de se saisir de l'Empire, & qu'il menast avec luy sa femme, qui estoit la legitime heritiere ; Qu'il luy disoit cela comme son parent & son amy, parce que le feu Roy avoit pris femme d'entre les Alains, d'où il estoit, & que les freres de cette Princeesse l'avoient envoyé pour le porter à cette entreprise , & empêcher l'élection du frere bastard du Roy, qui estoit ennemy des Alains & amy des Scythes. Or comme ces nations s'habillent de mesme, & parlent mesme langage, on

ne pouvoit decouvrir la fourbe, outre qu'il s'estoit fait couper les cheveux, pour mietx jouer son personnage; parce que les Alains les portent plus courts que les Scythes. Le Duc de Machlyne s'avance donc à grandes journées pour prévenir l'élection, après luy avoir laissé la conduite de la Princesse, comme à son parent. Il monte avec elle sur son char, & quand la nuit fut venue il la mit sur un cheval, à l'aide d'un cavalier qui le suivoit, & quitant le chemin du Bosphore, il prend celui de Seythie, où il arrive le troisiéme jour, après avoir donné quelques heures de repos à la Princesse, & la remet entre les mains d'Arfacomas, telle qu'il la desiroit; car le Duc de Machlyne ne l'avoit pas encore épousée. Comme Arfacomas ne se pouvoit lasser de luy rendre graces, il dit que c'estoit comme si la main gauche remercioit la droite du service qu'elle luy rend; Qu'il ne pouvoit moins faire pour luy, & que deux amis ne sont pas seulement comme les deux mains, mais suivant le proverbe, comme les deux doigts de la main. D'autre costé, le Duc de Machlyne averty de la trahison, & de l'élection du bastard dont j'ay parlé, retourne tout court en son pays; & entre avec une grande armée en Scythie, & le bastard aussi de son costé, avec quarante mille Alains ou Sarmates, sans conter les Grecs qui avoient pris son party. Apres leur jonction, leurs troupes se trouverent monter à quatre-vingts & dix mille hommes, dont il y avoit trente mille Archers à cheval. Nous marchâmes contr'eux avec environ trente mille soldats; en contant la cavalerie parmy laquelle j'estois, ayant mené cent volontaires avec moy. Nous ne les eûmes pas plustost aperceus, que nous detachâmes contr'eux

nostre Cavalerie , pour attaquer l'escarmouche; mais apres un long combat, nous fûmes rompus, ce qui n'empescha pas que la plus grande partie de l'armée ne se retirast en bon ordre, sous la conduite d'Arfacomas, sans quel'ennemy l'osast attaquer. Mais l'autre où estoit Loncate & Masente fut investie, & ils y furent tous deux blesez ; l'un à la cuisse , & l'autre à l'épaule & à la teste ; ce qu'Arfacomas ayant apperceu, il eut honte d'abandonner des gens qui avoient tant fait pour luy, & s'ouvrant un passage par le fer, il alla enlever ses deux amis. Cela rendit le courage aux siens, de sorte que les ennemis plierent, sur tout depuis qu'il eut tué le Duc de Machlyne d'un coup de hache. Le lendemain ils envoyerent demander la paix. Ceux du Bosphore offrirent de payer double tribut , les Machlyniens de livrer des Ostages , & les Alains de subjuguier la Sindiane, dès long-temps revoltée, si bien que la paix fut faite à ces conditions. Voila comme les Scythes servent leurs amis.

M N'É'S I P É : Cette histoire a quelque chose de Roman, Toxaris, & je croy , sans offenser les Dieux que tu as jurez, que tu y as un peu meslé de ton invention, pour faire la piece plus belle , car tout réussit à ton Heros, contre son esperance.

T O X A R I S. C'est une marque de vostre incredulité, ou plustost de vostre foiblesse , à vous autres Grecs. Car vous avez de la peine à croire, ce que vous auriez de la peine à pratiquer, mais je te veux confirmer cet exemple par un autre qui m'est arrivé à moy-mesme. Comme je sortis de mon país, pour aller estudier en Grece, en la compagnie de Sifinnés, avec qui j'avois esté eslevé dès mon enfance, nous arrivâmes à Amastris sur

le Pont-Euxin, & dès que nous fûmes débarquez, nous allâmes nous promener sur la place, après avoir renfermé nos hardes dans une hostellerie. *Ou, la serrure de nostre chambre.* Mais au retour, nous trouvâmes qu'on avoit crochété nos coffres, & emporté tout ce que nous avions de sorte que par desespoir, comme un jeune homme, je me voulois donner de maon espée à travers le corps, pour n'estre point contraint par la faim de faire quelque chose d'indigne de moy, lorsque Sisinnés me retint, avec assurance qu'il trouveroit quelque invention pour nous faire subsister. Car nous n'avions pas seulement dequoy vivre ce jour-là, si bien qu'il fut contraint de porter du bois pour avoir du pain. Mais le lendemain comme il se promenoit sur la place, il vit faire montre à quelque jeunesse de bonne maison, qui se devoit battre trois jours après, pour un prix que la ville donnoit; & lors qu'il l'eut appris, il revint tout court, me dire que je ne me misse point en peine, & qu'il avoit trouvé dequoy nous enrichir en un instant. Quand les trois jours furent écoulés, que nous passâmes du mieux que nous pûmes, il me mena au theatre, où tout le peuple estoit assemblé pour voir les jeux. Il ne se passa rien d'abord de considerable, car ce n'estoit que quelques chasses d'animaux, ou bien des criminels liez, que l'on faisoit deschirer par des bestes farouches. Mais en suite, on vit entrer un grand jeune homme bien-fait, suivy d'un Heraut qui cria, Que celui qui se voudroit battre contre luy, recevroit dix mille dragmes. Sisinnés incontinent se presente, & ayant touché l'argent me l'apporte, & me dit; Si je suis victorieux, voilà dequoy continuer nostre voyage, sinon, tu retourneras au pais avec cét argent, après m'avoir ren-

2500
livres.

du les honneurs de la sepulture. Ces paroles m'ayant tiré des larmes, de pitié, il s'arma de toutes pieces, hormis de l'habillement de teste, & courant au combat, reçut d'abord un fendant sur le jaret, dont il perdit beaucoup de sang, ce qui faillit à me faire évanouir, croyant que la blessure fût mortelle. Mais comme son ennemi s'avançoit plus hardiment après ce coup, il luy en porta un autre au défaut de la cuirasse, dont il le renversa mort à ses pieds. Aussi-tost il s'assit sur le corps, ne se pouvant plus tenir debout, & je le fis emporter au logis, après qu'il eut esté proclamé victorieux. Il fut si bien traité de sa blessure, qu'il en échapa, & il est maintenant au pays, où il a espousé ma sœur. Voilà comme il hazarda sa vie, pour me conserver la mienne; & il y a encore icy plusieurs Amastriens, qui l'ont veu, sans qu'il soit besoin d'aller rechercher la preuve de cette histoire chez les Alains, ou chez les Scythes. Il ne me reste donc plus qu'un dernier exemple pour remporter la victoire, & je n'en prendray point d'autre que celui d'Abaukas, qui allant à la ville des Borystheniens, avec sa femme & ses deux enfans, en la compagnie d'un de ses amis, fut attaqué en chemin par des voleurs, & son amy blessé à la cuisse, de sorte qu'il ne se pouvoit plus soutenir. Cependant, le feu s'estant pris la nuit au logis où ils estoient, il charge son amy sur ses épaules, & le sauve à travers la flamme, laissant ses petits enfans qui luy tendoient les bras, & repoussant sa femme qui le vouloit arester. Il luy cria seulement qu'elle le suivist, ce qu'elle fit avec un petit enfant qu'elle tenoit embrassé, qui fut étouffé par la vapeur du feu, mais l'autre qui venoit apres, échapa. Comme on luy reprochoit en suite

*L'un de
7. ans,
& l'autre
à la malle.*

qu'il avoit abandonné ses enfans, pour sauver un estranger, J'en pouvois, dit-il, avoir d'autres, mais je n'eusse jamais recouvré un semblable ami. Voilà mes exemples, tu as dit les tiens, il ne reste plus que de trouver un Juge, pour sçavoir qui doit perdre la langue, ou la main.

M N E S I P E. Il en falloit élire un auparavant, mais puisque nous ne l'avons pas fait, il faut remettre nostre dispute à une autre fois, & rapporter de nouveaux exemples, apres avoir choisi un Juge qui fera porter au vaincu la peine que les Loix ordonnent. Que si tu crois cela trop cruel, au lieu de nous mutiler les membres, nous les multiplierons plustost par nostre union, & ne ferons qu'un mesme corps & qu'une mesme ame, comme ce Geryon des Fables, qui est à mon avis, un symbole de l'Amitié. Il n'est point besoin pour cela de sermens ny de vaines ceremonies; la passion que nous avons tous deux tesmoignée, pour rendre cet honneur à nostre pays, fait assez voir que nous estimons l'amitié par dessus tout.

T O X A R I S. Je le veux, soyons amis désormais jusqu'à la mort; & si nous ne pouvons tousiours vivre ensemble, visitons-nous pour le moins par lettres, & vien me voir quelquefois en Scythie, comme je t'iray voir en Grece.

M N E S I P E. J'entreprendrois de plus grands voyages pour trouver un ami fait comme toy.

L'ASNE DE LUCIEN.

L'auteur feint qu'allant en Thessalie, il logea chez une Magicienne, qui se changea en oiseau pour aller trouver un Amant; mais comme on en vouloit faire autant de luy, on prit une boëte pour l'autre, & on le changea en Asne. Il prend occasion de-là de conter les diverses aventures qui luy arriverent, jusqu'à ce qu'il reprit sa premiere forme. Apulée a dorobé ce sujet; mais il l'a plus étendu.

CO M M E j'allois à Hypate en Thessalie; pour quelques affaires, je rencontray en chemin plusieurs habitans du lieu, de qui j'appris qu'un nommé Hyparque, chez qui je devois loger, estoit un homme fort riche, mais fort avare, qui n'avoit qu'une servante, & qui vivoit fort mesquinement. Lors que je fus arrivé à son logis, ayant pris congé de ma compagnie, je frapay à la porte, & la femme me vint ouvrir, après m'avoir fait long-temps attendre, & me demanda ce que je voulois. Je luy répondis que j'apportoies des lettres à son mary, d'un de ses amis de Patare. Elle rentra aussi-tost, après avoir refermé la porte, puis me revint dire que je serois le bien-venu. Je les trouvay en arivant qui commençoient à souper, estant tous deux couchés sur un petit lit, avec une table devant eux; mais ils faisoient fort mauvaise chere, car je ne vis rien sur la table. Lors qu'Hiparque eut leu mes lettres, il s'écria que le Philosophe Decrian estoit un galand-homme de luy adresser ses amis. Que le logis estoit petit, comme je

vois, mais qu'il estoit à mon service, & que ma présence le rendroit plus illustre. Alors, apellant sa servante, Prenez les hardes de Monsieur, dit-il, & le menez dans une chambre, & de là au bain, car il doit estre las, apres le chemin qu'il a fait. Elle me mena donc en une petite chambre fort propre, & me montrant le lit, C'est là, dit-elle, que vous coucherez, & j'en dresseray un autre en ce coin pour vostre valet. De là j'alay au bain, après avoir donné de l'argent à la servante, afin d'acheter de l'orge pour mon cheval. Au retour, mon hôte me pria de me mettre à table. Le festin ne fut pas fort magnifique, mais il y avoit de bon vin vieux, dont nous fîmes carousse après souper; & puis je m'alay coucher, après nous estre entretenus de diverses choses, comme on a de coutume en ces rencontres. Le lendemain il me demanda où j'alois, & si je faisois estat de demeurer là. Je luy répondis que non, & que je voulois aler pour quatre ou cinq jours à Larisse, quoy que mon dessein en éfet fût de demeurer quelque temps à Hypare, pour voir si j'y pourrois rencontrer une Magicienne, comme on dit qu'il y en a plusieurs, qui me fist voir quelque événement extraordinaire. Dans cette résolution, je me promenois par la ville, lors que je rencontray une femme assez bien-faite, qui paroissoit de condition à son train & à son habit. Elle me demanda qui j'estois; & comme elle l'eut appris, elle s'écria que j'estois fils d'une de ses meilleures amies, dont elle n'aimoit pas moins les enfans que les siens propres. & que j'avois tort de n'estre pas venu descendre chez elle, mais que tout de ce pas elle m'y vouloit mener. Je luy fis mes excuses, & luy dis que je ne pouvois pas honnestement quiter mon hôte, qui

m'avoit si bien reçu, mais qu'il n'auroit que mon corps, & qu'elle auroit mon esprit. Comment, reprit-elle, estes-vous logé chez ce vilain avaricieux d'Hiparque ? Ne luy dites point d'injures, luy dis-je, après m'avoir si bien traité. Alors souriant, elle me dit à l'oreille, que je prisse bien garde à ne point faire amitié avec sa femme, qui estoit une des plus grandes Magiciennes du pays, qui changeoit les uns en bestes, & tuoit les autres, lors qu'ils ne vouloient pas faire sa volonté. Qu'elle estoit de complexion fort amoureuse, & que ma jeunesse, jointe à la qualité d'étranger luy donneroit assez de prise sur moy. Alors, tout, savy d'avoir rencontré ce que je cherchois, je pris brusquement congé d'elle, & me retiray en haste au logis, rêvant aux moyens que je tiendrois pour venir à bout de mon dessein, & faisant estat de gagner la servante, qui estoit fort jolie, & qui savoit sans doute les secrets de sa maistresse. Car d'entreprendre sur la femme de mon hôte, ç'eust esté à mon avis, violer le droit d'hospitalité. En arrivant, je trouvay, par bon-heur, la servante seule qui apporta le souper, & commençay à la cajoler sur la grace qu'elle avoit à faire la cuisine. Elle me répondit, assez plaisamment, qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. Tout surpris de cette réponse, je m'approchay pour la caresser; mais elle me dit en se retirant, que je ne m'approchasse pas trop près, si je n'avois envie de me brûler. Car si elle m'avoit touché seulement du bout du doigt, elle me mettroit tout en feu : & que les Charlatans ne vendoient point d'onguent pour guerir cette brûlure. Comme je riois de la gentillesse de ses réparties, & que je l'appellois belle Cuisiniere,

Vous ne sçavez pas , dit-elle , quelle Cuisiniere je suis ; car si je veux , je vous acommoderay de toutes pieces , & vous hacheray menu comme chair en paste. Je luy répondis , Qu'elle m'avoit desjà mis en capilotade , & que je pensois estre sur le réchaut , tant je sentoits de chaleur. Elle s'éclata de rire à cette réponse , & me dit qu'elle estoit grande Magicienne , & que si elle m'avoit une fois charmé , elle pourroit après cela me jeter des pierres , que je ne voudrois pas m'enfuir. Je luy repartis que je sentoits desjà l'effort de ses charmes , & que je ne la pouvois quitter. Après quelque contestation , nous tombâmes à la fin d'accord , & elle me promit de venir dans ma chambre , quand sa maistresse seroit couchée. Comme son maistre fut de retour , & que nous eûmes soupé , je me retiray , apres quelques lantez , feignant d'avoir envie de dormir. Et entrant dans ma chambre , je trouvay la collation prestee , & mon lit tout semé de feuilles de roses. On avoit mesme transporté ailleurs celuy de mon valet. Si-tost qu'elle eut couché sa maistresse , elle me vint trouver , & nous fîmes collation ; nous nous portâmes force lantez , force baisers , goustant les premices de l'amour. Apres quoi , on verra bien-tost , dit-elle , si tu fais aussi bien faire que dire ; car je m'appelle Palestre , & n'ay point encore trouvé d'Athlete qui m'ait vaincuë à la lute. Comme j'eus accepté le combat , elle se deshaille , & me dit que le champ estoit ouvert à ma valeur. Apres quelques tours d'escrime , où chacun tascha de montrer ce qu'il sçavoit faire , nous remîmes la partie au lendemain ; & je pris tant de plaisir à ce divertissement , que j'en oubliai presque le sujet de mon

*Il y a icy
une page
d'alec
retran-
ché.*

voyage. A la fin je la priay de m'apprendre quelque secret de son art, puis-qu'elle estoit si grande Magicienne, & qu'il estoit impossible qu'elle n'eust beaucoup profité sous une si sçavante maistresse. Elle me jura qu'elle ne sçavoit point d'autre métier que celui que la Nature luy avoit appris, & que c'estoit là le charme dont elle avoit entendu parler. Mais elle me promit de me faire voir la femme d'Hiparque, lors qu'elle se metamorphoseroit en quelque animal. Quelques jours apres elle me vint dire que l'occasion se présentoit de contenter ma curiosité, & que sa maistresse se devoit changer en oyseau pour aller trouver son galant; Que j'eusse bon courage, & qu'elle me la monstreroit en cet estat. La nuit venue, elle me mène sans bruit, à la porte de sa chambre, où regardant par une fente, je vis sa maistresse toute nue, qui jettoit deux grains d'encens dans une lampe allumée, & murmuroit tout-bas quelques paroles; ce qui dura assez long-temps. En suite, tirant une phiole de son armoire, elle s'huila par tout jusqu'au bout des ongles, & en un instant fut transformée en hibou; car son corps se couvrit de plumes, son nez se courba en bec, ses bras s'allongerent en aïles, & elle s'envola par la fenestre avec un grand cry. Je fus si surpris de cette merveille, que je faillis à tomber de mon haut, doutant si je songeois, ou si j'étois éveillé, tant qu'à la fin revenu à moy, je conjuray ma nouvelle maistresse de me vouloir transformer de mesme, pour voir ce qu'on devenoit en cet estat, & si l'on conservoit encore son jugement. Elle entre aussi-tost dans la chambre, ne me pouvant rien refuser, & m'apporte une petite bouteille, dont je ne fus pas plu-

tost huilé, qu'au lieu de plumes, tout mon corps fut couvert de poil, mon visage & mes oreilles s'allongerent, mes doigts se durcirent en corne, & il me sortit par derrière une longue queue; de sorte que me regardant au miroir, je trouvoy que j'estois un Âne. La fille estonnée aussi bien que moy, d'un si estrange accident, cômence à se frapper l'estomac, & à s'arracher les cheveux, & s'écrie qu'elle avoit pris une phiole pour l'autre, deçûe par la ressemblance, à cause qu'il y en avoit plusieurs dans l'armoire, mais que je patientasse jusqu'au lendemain, & qu'elle m'iroit acheter des roses, dont je n'aurois pas plustost goûté, que je reprendrois ma premiere forme. En disant cela, elle me passoit la main sur le dos, & me manioit les oreilles, comme on fait à cet animal quand on le veut caresser. Cependant, sous la figure d'une beste, je conservois le sens d'un homme, & entendois tout ce qu'on disoit, mais je ne pouvois m'expliquer; & comme j'ouvris la bouche pour me plaindre, je commençay à braire, au lieu de former des paroles. Cela me rendit si honteux, que je m'en alay baissant la teste droit à l'écurie, me coucher auprès de mon cheval, & du bauder de mon hoste, qui me reçurent à grands coups de pié, au lieu de me faire place, tant ils avoient peur que je ne vinsse manger leur foin. Je me retiray donc en un petit coin fort mal satisfait de leur reception, & bien resolu de m'en venger le lendemain. C'est alors que faisant reflexion tout à loisir, sur le triste estat où j'estois, je commençay à condamner ma curiosité, & à reconnoistre,

Qu'il n'est rien qui punisse

Un homme vicieux comme son propre vice.

Si par hazard, disoy-je en moy-mesme, j'alois

estre rencontré en cet estat par quelque loup , ou
quelqu'autre beste farouche , je loüerois bien le
personnage que je represente. Sur ces entrefaites,
j'entens percer la paroy , & avois entrer des vo-
leurs l'épée à la main, qui après avoir lié ceux du
logis, pillèrent tout ce qui estoit dedans, & en fi-
rent des balots dont ils me chargerent avec mes
compagnons. En suite nous chassant devant eux,
ils gagnerent la porte par des ruës détournées, &
de-la des montagnes voisines couvertes de bois,
où ils arriverent sur le point du jour. Je ne puis di-
re le mal que soustoient mes camarades: mais on
ne sauroit exprimer la douleur que je sentoie à
marcher sur les cailloux , avec une charge sur le
dos, moy qui estois un asne de bonne maison, qui
n'estois pas accoustumé à la fatigue. Je bronchois
donc à chaque pas ; mais on me fesoit relever à
coups de baston. En cette extremité je voulus m'é-
crier , *O Cesar*, pour implorer le secours du Prin-
ce; mais la parole me manqua sur l'O, & je ne pus
achever le reste; si bien que cela ne servit qu'à me
faire battre par les voleurs , que je trahissois par
mon cry. Je resolu donc de continuer paisible-
ment mon chemin, puisque je reüssissois si mal à
me plaindre, outre qu'on nous emmusela pour
nous empêcher de paistre en allant. Sur le midy
nous arrivâmes à un hameau de connoissance, où
nous fûmes fort bien reçus ; & tandis que nos
maistres dînoient , on nous donna quelque poi-
gnée d'orge; mais je n'en pus jamais gouter, par-
ce que je n'y estois pas accoustumé ; & voyant le
jardin ouvert, je m'y jettay à corps perdu , pour
aller manger des roses qui paroïssient, & re-
prendre ma premiere forme. Mais en arrivant
je trouvoy que c'estoit un laurier-rose, qui est un
poison

poison mortel aux ânes & aux chevaux. Cependant, comme je mangeois quelque salade pour me rafraichir, le Jardinier arrive avec le baston à la main, & m'en donne quelques coups ; mais je tournay le derriere si à propos, que je le jettay à la renverse d'un coup de pié à l'estomac. De-là je pris le chemin des montagnes ; & luy de crier qu'on lâchast les chiens apres moy ; ce qui m'obligea de regagner en haste mon écurie, pour éviter la rencontre de grands vilains dogues, qu'on faisoit combattre contre des ours, mais je ne laissay pas en arrivant de recevoir quelques coups de baston du Jardinier, pour payement de la salade, ce qui fit que je la luy rendis au nez. Lorsque nos maîtres eurent dîné, on nous remist nostre charge pour continuer nostre chemin, & par malheur la plus grosse m'escheut en partage, dequoy desesperé je deliberois de me coucher-là pour me faire descharger, lorsque l'autre bander qui avoit peut-estre le mesme dessein, s'estant laissé cheoir, comme on le voulut relever, & qu'on vit qu'il n'en vouloit rien faire, on luy coupa les jarets & on le jetta en bas des rochers ; ce qui me fit sage aux despens d'autrui. Je commençay donc à doubler le pas, quoy qu'on partageast encore la charge entre le cheval & moy ; ce qui me faisoit crever de dépit. Mais voyant que tout me relissoit à contre-pié, je resolus désormais de porter mon mal en patience, & me hastay d'aller sur l'esperance de trouver des roses au giste, qui n'étoit pas loin. Nous y arrivâmes avant la nuit, & trouvâmes en arrivant une vieille, assise près d'un bon feu, qui nous aida à nous descharger, & serra tout ce que nous avions apporté. Ces voleurs luy demanderent pourquoy elle estoit ainsi assise les

bras croisez, sans leur aprestre à manger: mais elle dit que tout estoit prest, & qu'ils boiroient d'excellent vin, & mangeroient de la venaison. Ils se deshabillerent donc, & s'huilerent pres du feu; puis s'estant lavez avec de l'eau chaude, se mirent à table. Sur ces entrefaites, il en arriva encore d'autres avec quantité de beaux meubles, & de vaisselle d'or & d'argent, qu'ils remirent entre les mains de la vieille, puis s'affirent à table auprès de leurs camarades. Pendant le repas, qui fut assez long & plantureux, ils s'entretenirent de tout ce que peuvent dire des voleurs, apres avoir fait un beau coup. Cependant, le cheval & moy estions attachez au ratelier, où je faisois tres-mauvaise chere. Mais lorsque la vieille se fut retirée, je mangeay un morceau de pain que je luy avois escroqué. Le lendemain ils partirent tous ensemble, laissant un d'entr'eux au logis, ce qui me faisoit enrager; car si elle eust esté route seule, je me fusse sauvé aisément, mais c'estoit un jeune homme robuste & vigoureux qui avoit l'espée au costé, & jettoit de temps en temps des regards de travers sur la porte qu'il avoit fermée. Trois jours apres les voleurs revinrent sur le minuit avec une belle fille qu'ils avoient prise, qui pleuroit & se desesperoit, sans vouloir ni boire ni manger; ce qui me tiroit des larmes de compassion. Sur le point du jour quelques espions rapporterent qu'il passeroit bientôt un estranger avec grand équipage; si bien qu'ils se leverent de table en tumulte & s'armèrent, puis sortirent en foule, emmenant avec eux le cheval & moy, après avoir laissé en garde la fille à la vieille. Jen'alois qu'à coups de baston, croyant qu'on me menoit au combat; mais lorsque nous fûmes arrivez sur le grand chemin, l'é,

étranger fut incontinent devalisé, & l'on nous chargea de ce qu'il y avoit de meilleur, laissant le reste caché dans le bois. Cependant, comme on nous faisoit marcher en diligence, j'alay heurter par hazard contre un caillou qui me fendit la corne du pié; ce qui me fit boiter assez long-temps: mais lorsque je vis qu'on déliberoit de me traiter comme on avoit fait mon camarade, je vainquis ma douleur, & fis le reste du chemin, comme si je n'eusse poinseu de mal. On alla requerir la nuit mesme, ce qu'on avoit caché dans le bois; mais on ne mena que le cheval, & l'on me laissa au logis, à cause de ma blessure. Comme on fut party, je disois en moy-mesme. *Qu'attens-tu icy davantage, à servir de pâture aux corbeaux? Ne vois-tu pas comme on a traité ton camarade, & qu'on t'en a voulu faire autant par le chemin? Prends une bonne resolution: Voilà la Lune qui luit, il n'y a qu'une vieille au logis, tu n'es point lié. Dans cette pensée, je cours droit à la porte, & la vieille après moy pour m'arrester; mais voyant qu'elle n'estoit pas assez forte, & que je l'entraînois, quoy quoy qu'elle me retint par la queue, elle appelle à son secours la Pucelle: qui prenant son temps monte sur moy & me pique, priant les Dieux de favoriser sa retraite, & promettant tout bas de me donner la liberté, si je la pouvois tirer hors de peril. Poussé de cette esperance & de la gloire d'un si beau dessein, j'alois comme un genest d'Espagne, & non pas comme un baudet estropié, lorsqu'en un tournant nous rencontrâmes les voleurs qui nous arresterent tout court, & demanderent à la Belle en riant, où elle alloit ainsi la nuit, & si elle n'avoit point peur des esprits. On nous ramene donc au logis; mais comme je n'é-*

tois plus piqué des aiguillons de la liberté & de la gloire, je ne m'e pouvois presque soutenir sur ma mauuaise jambe; ce qui faisoit crever de rire nos voleurs. Comment, disoient-ils, maistre baudet, lors qu'il est question de fuir, vous allez vifte comme le vent; & quand il faut retourner à la maison, vous ne sauriez faire un pas. Nous vous apprendrons bien tantost vostre leçon: & en disant cela, ils commencerent à charger sur moy, tant qu'ils me font une blessure à la cuisse. En arrivant ils trouuerent la vieille qui s'estoit pendue de desespoir, & la roulerent en bas des rochers, en admirant sa fidelité. En suite, ils lierent la Pucelle pour empescher qu'elle ne se sauuast une seconde fois, & s'estant mis à table delibererēt en beuvant, quel suplice ils luy feroient souffrir & à moy aussi, pour punition de nostre crime. Là-dessus, l'un dit qu'il la faloit enfermer toute vive dans mon ventre, apres m'auoir arraché les entrailles, & nous exposer ainsi sur la pointe d'un rocher, pour servir de pasture aux oiseaux, & la faire mourir de faim & de puanteur. Comme chacun aprouuoit l'extravagance de ce suplice, & qu'on se preparoit à l'exécution, le Ciel qui n'auoit pas resolu de nous perdre, amene dans cet intervalle le Preuost avec ses Archers, conduits par le fiancé de la Pucelle, qui se faissient en un instant de tous les voleurs, & les menerent au Gouverneur de la Province. Pour le fiancé, il charge sa maistresse sur mon dos, pour la ramener à son pere, & par tout où nous allōns on nous jettoit des fleurs en passant, & l'on acouroit au deuant de nous avec des acclamations & cris d'allegresse. Lorsque nous fûmes arrivez, elle eut grand soin de me faire bien traiter, comme le fidelle compagnon de sa bonne &

de sa mauvaife fortune , & celuy qui avoit contri-
 bué tout ce qu'il avoit pû à fa délivrance. Mais
 je ne pouvois manger de ce qu'on me donnoit,
 & j'enviois la condition des chiens que je voyois
 faire bonne chere à la Cuiſine , maudiffant en
 mon cœur le Deſtin, qui ne m'avoit pluſtoſt fait
 levrier que baudet. Quelques jours après les no-
 ces , cette Dame pour s'aquiter de ſa promeſſe,
 me fit donner la liberté , & me lâcher parmy les
 Cavales , qui eſtoit la plus belle recompence
 qu'on pût donner à un animal fait comme moy.
 Mais le Deſtin qui n'eſtoit pas encore las de me
 perſecuter, voulut que la femme de celuy à qui
 l'on m'avoit recommandé, me fit porter la farine
 & tourner la meule, au lieu de me laiſſer en liber-
 té; & pour comble de mal-heur, les Chevaux ja-
 loux de me voir parmy leurs Cavales, croyant
 que je n'eſtois pas-là pour enſiler des perles ,
 eſtoient ſans ceſſe après moy à me perſecuter.
 Acablé donc de tous maux, & ne mangeant que
 du ſon, à cauſe qu'on me déroboit mon orge; au
 lieu d'un aſne gras & refait , je devins une meſ-
 chante haridelle. D'ailleurs on m'envoyoit que-
 rir du bois ſur une montagnè droite & pierreuſe,
 ſous la conduite d'un petit coquin, qui me char-
 geoit comme un Elephant , & ne ceſſoit de me
 battre, ſoit que j'allaiſſe bien ou mal ; & pour me
 faire enrager davantage , il me frapoit toujours
 au meſme endroit avec un baſton noüeux , dont
 il me fit une large playe, à laquelle on ne donnoit
 jamais le loifir de guerir. Non content de cela, ſi
 ma charge peſoit plus d'un coſté que d'autre , au
 lieu de me décharger de ce coſté-là, il chargeoit
 l'autre de pierres, pour avoir pluſtoſt fait, & mon-
 toit encore ſur moy pour paſſer un petit ruiſſeau

qui estoit au pié de la montagne, de peur de se mouïiller le bout des piez. Que si je venois à succomber sous le faix, au lieu de me soulager il me frottoit à grands coups de baston tout le long de l'espine du dos ; de sorte que j'estois contraint de me relever tout seul, pour eviter un plus grand mal. Il s'avisa d'une autre invention pour me faire aller plus viste , ce fut de m'attacher une branche d'espine au derriere , qui me piquoit à mesure que je marchois ; & lorsque je voulois m'arrêter, il me battoit tout de nouveau. Pour me venger, je luy tiray un jour quelques ruades ; dont il se souvint toute sa vie, & il ne s'en souvenoit jamais qu'il ne m'en coustast quelque éguillette de ma peau. Un autre jour que je n'avāçois pas assez à son gré, estant chargé d'étoupes , il mit vn charbon ardent entre mon dos & la charge, dont il m'eust brulé tout vif, si je ne me fusse plongé dans vn estang ; & pour excuse, il dit à son maistre que je m'estois jetté dans le feu. Une autre fois il vendit ma charge de bois à un païsan , & dit que je l'avois jettée en bas des rochers : & que dès que je sentoïis quelque femelle , on ne me pouvoit plus tenir. Le maistre donc commanda qu'on me tuaist, & qu'on donnast ma chair aux esclaves ; & si l'on demandoit ce que j'estois devenu, qu'on dist que les loups m'avoient mangé. J'évitay ce mal heur par un plus grand ; car un voisin luy dit que je pouvois rendre encore de bons services, & qu'il ne falloït que me châtrer pour me rendre doux comme un agneau. Cela fut donc conclu, & l'on alloit passer à l'exécution, lorsque la nouvelle arriva, que les jeunes mariez s'estant allé promener sur une mer dans une chaloupe, avoient esté submergez ; si bien

que les valets ne songerent plus qu'à faire leur main, pour se sauver, tandis que la maison estoit sans maistre. Dans cette conjoncture, celuy qui faisoit paistre les chevaux, les chargea & moy aussi de ce qu'il pût emporter, & se retira en diligence. Mais quoy qu'on nous contraignist de marcher jour & nuit, trois jours durant par un mauvais chemin, ce mal me sembloit doux auprès de celuy que j'aprehendois. Enfin nous arrivâmes à Beroée, qui est une des meilleures villes de la Macedoine, où dès le lendemain on nous mena vendre au marché, mais personne ne vouloit de moy, s'il ne se fust présenté un de ces vieux Prestres de la Déesse de Syrie, qui m'acheta trente dragmes. Lorsque nous fûmes arrivez chez luy, il dit à ses compagnons Eunuques, qu'il apelloit ses Pucelles, qu'il leur avoit amené un beau mignon pour les divertir, ce qui les rendit tous joyeux, mais lorsqu'ils m'eurent veu, ils commencerent à le maudire, & à luy reprocher que c'estoit pour s'en divertir luy-mesme, & luy souhaiterent une heureuse lignée de nostre mariage. Dès le lendemain ils chargerent sur mon dos leur Déesse pour aller par pais, & lorsque nous fûmes arrivez au premier village, l'un d'eux se mit à joüer de la flûte, au son de laquelle les autres commencerent à danser & à branler la teste, tout furieux, jettant leurs chapeaux, & se tirant du sang des coudes & de la langue, tant que la terre en fut toute rouge en'un instant. Cela ne me plaisoit pas trop, de peur qu'il ne leur prist envie de m'en faire autant, & de dire que la Déesse vouloit de mon sang en sacrifice. Cependant par ce bâtelage ils amassèrent quantité d'argent : car on leur donnoit jusqu'à de l'orge pour moy, & le

*D'estro
chasté.*

*7. livres
dix sols.*

Misres

reste de leurs petites necessitez. Mais comme nous fûmes dans un autre village, ils prirent un grand garçon fort & robuste, pour leur servir d'étalon, ce qui me toucha tellement, que je ne pûs m'empêcher de crier, en voyant leur infamie, *O Jupiter*, sans songer que j'avois perdu la parole. Quelques païsans qui avoient perdu un baudet, acoururent au cry, pensant que ce fût le leur, & en entrant découvrirent tout le mystere; de sorte que le bruit en courut aussi-tost par tout, ce qui les obligea à déloger la nuit sans trompette. Comme ils furent hors du village, ils me pendirent à un arbre, & me fouetterent dos & ventre, pour avoir revelé leur honte, jusques là que transportez de fureur, ils me voulurent égorger; mais la Déesse jeta des regards si furieux, que cela les arresta. Ils la chargerent donc tout de nouveau sur mon dos, & continuèrent leur chemin, tant qu'ils arriverent sur le soir en la maison d'un Gentilhomme qui les receut fort bien, & luy fit des sacrifices; mais j'y fus en grand danger. Car par malheur un de ses amis luy ayant envoyé un cuissot d'asne sauvage, les chiens le mangerent à la Cuisine; si bien que le Cuisinier se vouloit pendre de desespoir, craignant la colere de son maistre; lorsque sa femme luy conseilla de m'égorger, & de mettre une de mes cuisses en la place, parce que j'estois gras & refait. J'estois donc mort, si je n'eusse entendu moy-mesme la trahison, & couru à l'estourdie en la chambre du maistre, où je renversay d'abord la table & les flambeaux. Mais je faillis à trouver ma perte, où je cherchois mon salut; car tout le monde se voulut jeter sur moy, comme sur un furieux; & on m'alloit mettre en pieces, si de frayeur je ne me fusse

fusse sauvé en l'appartement de mes Prestres ; où ils m'enfermerent pour me tirer de ce danger. Nous partîmes donc le lendemain de grand matin, & arrivâmes en un gros bourg, où ils dirent que la Déesse vouloit coucher dans le Temple ; de sorte que les habitans credules la vinrent prendre aussi-tost avec grande reverence, & la placerent près la Patrone du lieu. Pour nous, on nous mit dans une meschante maison, où nous demeurâmes assez long-temps ; & au départ nous emportâmes avec nostre Déesse, une coupe d'or du Temple ; mais les habitans l'ayant decouvert, coururent apres nous ; & la trouvant dans nostre équipage, ils mirent les Prestres en prison, & me vendirent à un Musnier, qui chargea aussi-tost sur moy dix boisseaux de blé, & me mena chez luy par un sentier rude & espineux. En arrivant, je vis quantité d'animaux de ma sorte, à qui l'on faisoit tourner la meule, ce qui me fut de mauvais presage ; comme en effet, on me mit à l'hastelier dès le lendemain, après m'avoir bouché les yeux ; & parce que je feignois d'estre tout neuf à ce mestier, on commença à m'instruire à coups de baston. Cela me fit tourner comme une giroïette, ayant desja appris plusieurs fois à mes despens, qu'il ne faut point se laisser prier de faire son devoir. Comme mon Maistre vit que je diminuois à veuë d'œil, & que je ne pouvois porter un si grand travail, il me vendit à un Jardinier, qui se servoit de moy à porrer des herbes au marché. La condition estoit assez douce ; car tandis qu'il travailloit au jardin, je demeuroidis tout le jour à ne rien faire ; mais je ne mangeois aussi que quelques méchâtes laitues pourries qui m'engendroient des cruditez, outre que l'Hyver appro-

On.
faut.

choit, & qu'il n'avoit pas dequoy se nourrir, ni moy aussi. Sur ces entrefaites il passa un soldat Romain, qui luy demanda quelque chose en sa langue; & comme il vit qu'il ne luy répondoit rien, il luy donna un coup de baston, sans considérer qu'il ne l'avoit pas fait par mépris, mais parce qu'il n'avoit pas entendu ce qu'il disoit, à cause de la différence du langage. Cependant le Jardinier irrité se jette sur luy, & le renverse; & comme l'autre croioit qu'il le tueroit, il le batit de telle sorte, apres luy avoir osté son épée, qu'il fut contraint pour se sauver, de contrefaire le mort. Le Jardinier le laisse donc là, & chargeant son épée sur mes panniers, me chasse vers la ville. Le soldat de retour en avertit ses camarades, qui nous font chercher par tout; & ayant découvert où nous estions, y menent le Magistrat. Mon maître estoit caché dans un coffre, & moy dans un grenier, où l'on m'avoit enlevé par une poulie, comme en lieu où l'on ne me viendrait jamais chercher. Mais par une maudite curiosité, cause de mon premier malheur, comme j'entendis du bruit en bas, je mis la teste à la fenestre, pour voir ce qui se passoit; ce que les soldats ayant aperceu, ils me montrerent, en riant, au Juge, qui entrant là-dessus, chercha tant mon maître qu'il le trouva & le fit mettre en prison. Pour moy, on me livra aux soldats, qui me vendirent deux escus au Cuisinier d'un Seigneur de Thessalonique, qui avoit son frere Sommelier au même logis. Ils me placèrent en un petit coin de leur appartement, mais comme ils resserroient pour eux le reste des viandes, je pris mon tēps qu'ils estoient allez au bain; & entrant dans leur chambre, je commençay à faire bonne chere de ce qu'il y avoit, ravy de trou-

ver de la viande à mon apérit. Ils ne s'en aperceurent point la première fois, à cause de la quantité de mets, outre que je m'estois un peu épargné; mais comme j'y retournois souvent, ils commencerent à se regarder l'un l'autre de mauvais œil, & compterent tout depuis en le resserrant. A la fin voyant que je ne mangeois point d'orge, & que je ne laissois pas d'engraïsser, ils entrèrent en quelque soupçon; & m'ayant espié, découvrirent tout par la fente de la porte. Ils furent si estonnez du commencement, qu'ils demeurèrent comme immobiles; mais en suite ils alerent apeler le reste des gens pour en venir rire avec eux. A cet aspect il se fit une huée generale, dont le Seigneur ayant entendu le bruit, il y acourut luy-mesme; & me voyant manger de bonne grace d'un morceau de sanglier, il ouvrit la porte de la chambre, dont je fus tout surpris; mais pour faire durer le spectacle, il me fit mener dans la sale, & servir magnifiquement tant de chair que de poisson. Quoy que j'eusse desia beaucoup mangé, neantmoins croyant qu'il y alloit de mon honneur, & que cela pourroit contribuër à ma liberté, & servir à me faire reconnoistre, je me mis à table fort proprement, & commençay à goustier de tout; & comme quelqu'un se fut écrié, qu'il me falloit apporter du vin, le maistre commanda qu'on m'en donnast, & j'en beus un grand trait. Alors, tout ravy d'avoir trouvé un si grand tresor, il m'achete de son Cuisinier, le double de ce que je luy coustois, & me donne à un affranchy pour m'instruire; ce qui ne luy fut pas fort difficile, parce que j'en sçavois plus que luy. Je me couchois donc quand il vouloit sur un liêt, & m'apuyois sur le coudé, comme on fait quand on veut manger. Je

*Liste de
table.*

lutois avec luy, dançois sur les piez de derriere, & faisois mille autres gentilleses, donnant à connoistre par un branlement de teste, que j'entendois tout ce qu'on me disoit. Le bruit court par tout de cette merveille. On m'admire comme un prodige, ne sçachant pas que dans cet asne il y avoit un homme enfermé; Et comme le temps aprochoit que mon Maistre devoit donner un spectacle de Gladiateurs à Thessalonique, il me mena avec luy, & je le portay sur mon dos une partie du chemin. Lorsque nous fûmes arrivez, le peuple acourut pour me voir; car la renommée en estoit desia répandue par tout, & il me fit mettre au bout de la table, où je faisois mille singerie pendant qu'il disoit. On ne laissoit pas de me montrer en particulier, dequoy l'affranchy tiroit beaucoup d'argent; & comme tous ceux qui me venoient voir, m'apportoient quelque chose, je devins en fort bon point. D'ailleurs j'estois beau & poly, orné d'une belle housse de velours, avec de petites clochettes d'argent, & le mors de mesme; de sorte qu'une Dame devint amoureuse de moy, & acheta à grand prix une de mes nuits de l'Afranchy. Au retour du souper nous la trouvâmes qui avoit fait dresser un lit par terre pour elle & pour moy, au lieu où j'avois accoustumé de coucher, avec de beaux tapis & force quarraux, pour estre plus molement & plus délicieusement. Au milieu de la chambre estoit une lampe d'argent, à la lueur de laquelle elle se frotta & moy aussi d'une huile tres-precieuse, puis m'embrassant me traina par le cou sur le liêt, avec des paroles & des caresses, comme si j'eusse esté son galand. Je ne me fis pas beaucoup prier, parce qu'elle estoit belle, & que je me portois fort bien;

mais comme je n'avois point carellé de femmes depuis ma metamorphose, je craignois de la tuer, & qu'on ne me punist après comme un homicide. A la fin'enhardy, par l'exēple de Pasiphaé, qui avoit bien aimé un Taureau, je me mis en devoir de la satisfaire, & trouvay que c'estoit à grand tort que j'avois eu cette frayeur. Le jour venu, elle se leva à regret, & sortit avec ses gens qui l'attendoient dans une antichambre, après avoir obtenu une seconde nuit pour le mesme prix. Mais mon maître averty par son Afranchy, nous vint regarder à travers la porte; & estonné de cette merveille, resolut de donner ce plaisir au peuple, & de me faire coucher publiquement avec une esclave de celles qui sont condamnées à la mort. Sur la fin donc des jeux, on me mit dans un liēt, dont le bois estoit garny d'or & d'escaille de tortuē, & l'esclave auprès de moy; & en cet estat on nous trāsna avec une machine au milieu de l'amphitheatre, au grand estonnement de tout le peuple. Il y avoit-là une table couverte de toutes sortes de mets, & servie par de beaux garçons, qui nous donnoient à boire dans des coupes d'or: mais outre la honte que j'avois de coucher avec une femme devant tout le monde, je n'estois pas trop en seureté, craignant que quelque beste farouche ne me vint devorer. Dans cette apprehension il vint à passer un homme qui portoit des roses; ce que je n'eus pas plustost aperceu, que je courus en manger, & repris ma premiere forme. Jamais spectateurs ne demeurèrent plus estonnez, les uns vouloient qu'on me brûlast comme un Magicien, les autres qu'on aprist de moy auparavant les raisons de cette merveille, lorsque je m'apřochay du Gouverneur de la Province qui

*On, enfin
le jour
des jeux
estans ar-
rivé.*

*C'est
qu'il y
avoit des
voûtes
autour de
l'amphi-
theatre,
où elles
estois
renfer-
mées.*

*Lucien.
Pétrus
ville
d'A-
chaïs.*

estoit present; & luy ayant fait le recit de mon histoire, j'offris de tenir prison jusqu'à ce que j'eusse justifié tout ce que je luy avois dit. Mais ayant appris mon nom & celuy de mon pais, il me sauta au col tout transporté, & dit qu'il me connoissoit fort bien, & que mon pere estoit son intime amy, de sorte qu'il m'emmena avec luy. Au bruit de cet accident, mon frere arrive avec de l'argent pour me racheter; mais le Gouverneur me declara libre en pleine assemblée. Alors je crûs qu'il estoit de mon devoir d'aller remercier cette Dame, qui avoit témoigné tant de bonne volonté pour moy pendant ma metamorphose, m'imaginant que sa passion redoubleroit lorsqu'elle me verroit homme. Mais il arriva tout le contraire; car je reconnus de la froideur dans son entretien, que je ne sceus à quoy attribuer, si ce n'estoit à quelque avantage que j'avois perdu. Comme je luy en demandois la cause, elle me dit de fort bonne grace, qu'elle voyoit bien que son amour n'avoit esté qu'un effet de sa curiosité, & qu'elle n'avoit plus la mesme passion pour moy, maintenant que j'estois homme. Je retournay donc au logis tout honteux; & contay mon aventure à mon frere, qui m'en fit long-temps la guerre. De là nous nous embarquâmes par un bon vent, & ne fûmes pas plustost arrivez au pais, que j'alay rendre graces aux Dieux, d'avoir échapé de si grands dangers, & d'estre arrivé au port apres tant d'orages.



JUPITER CONFONDU.

DIALOGUE

DE JUPITER ET D'UN CYNIQUE.

L'Auteur souffient en ce Dialogue, que le culte des Dieux est inutile, parce qu'ils ne sçauroient changer l'ordre des Parques, que l'on nomme le Destin. Mais quoy que cette doctrine soit impie, elle n'a aucune force contre les Chrétiens, qui n'attachent pas Dieu au Destin, mais le Destin à Dieu, & qui croient que ce n'est autre chose que le decret de sa Providence.

LE CYNIQUE. Jupiter, je ne desire ny les grandeurs ny les richesses; que les hommes te demandent avec tant de vœux & de larmes, & que tu as tant de peine à leur acorder: Mais, comme Philosophe, je cherche la verité, & voudrois bien sçavoir s'il est vray ce que disent Hesiodé & Homère, Que les ordres du Destin sont inviolables.

JUPITER. Qui en doute?

LE CYNIQUE. Celui-cy s'est donc mépris, quand il dit, parlant de quelqu'un, *de peur qu'il ne descende aux Enfers, malgré la Parque.*

JUPITER. Il est vray, car il ne se fait rien que ce qu'elle ordonne: mais les Poètes, lorsque leur fureur les quite, sont sujets à faillir comme les autres: ce qui n'arrive pas tandis que les Muses les inspirent.

LE CYNIQUE. Je le croy; mais si ce que tu

248 JUPITER CONFONDU.

dis est véritable, la Fortune n'est donc qu'une chimere, quoy qu'on celebre tant son pouvoir, & que son nom soit toujours en la bouche des hommes.

JUPITER. Il n'est pas permis de tout sçavoir : mais pourquoy faisois-tu cette question du Destin ?

LE CYNIQUE. Dy-moy premierement si les Dieux sont sujets comme nous, aux ordres des Parques.

JUPITER. Il n'en faut pas douter. Qu'as-tu à rire ?

LE CYNIQUE. C'est qu'il me souvient de ce qu'Homere te fait dire dans une assemblée des Dieux, Qu'avec une chaîne d'or tu peux enlever les hommes & les elemens, qui est la marque d'une puissance extraordinaire ; au lieu que si ce que tu as dit est vray, tu ne tiens toy-mesme qu'à un filet, où tu demeures accroché comme un poisson l'est à l'hameçon. Les Parques auroient bien plus de sujet de faire les vaines que toy.

JUPITER. Que veux-tu conclure de là ?

LE CYNIQUE. Que si les Parques sont les maistresses du monde, & qu'on ne puisse éviter ce qu'elles ordonnent, on est bien sot de vous adresser des vœux & des sacrifices, puisque vous ne sçauriez faire ny bien ny mal, & que vous n'estes tout au plus que les executeurs de leurs ordonnances.

JUPITER. Cesont-là de fausses subtilitez, que tu as apprises de ces nouveaux Docteurs qui nient la Providence : mais ils se repentiront tost ou tard d'une si damnable doctrine.

*On, par
la que-
nonille,*

LE CYNIQUE. Je te jure par le fuseau des Par-

ques, que je l'ay fait innocemment, & que je me suis embarqué insensiblement dans cette dispute, mais cependant tu vois la conséquence qu'on en peut tirer.

JUPITER. Cela seroit bon, s'il n'y avoit point d'autre sujet de nous faire des prieres. Mais, ou l'on nous remercie des graces qu'on a receuës par nostre entremise, ou l'on nous en demande de nouvelles, ou l'on nous revere comme une Nature plus haute & plus excellente. Après tout, encor fait-on la reverence à celui qui nous apporte des presens de la part de quelqu'un.

LE CYNIQUE. J'en tombe d'accord, pourveu que tu m'accordes aussi que vous n'avez aucun pouvoir de vous-mesmes, & que vous n'estes que comme un outil entre les mains du Destin. D'ailleurs, si quelqu'un de ces Philosophes que tu condamnes, estoit present, il te demanderoit pourquoy vous faites tant les vains, puisque vous dépendez comme nous, d'un ordre superieur, & que vous estes esclaves d'un mesme maistre. Car toute vostre immortalité ne sert qu'à eterniser vòtre servitude, au lieu que nous sommes délivrez de la nostre par la mort.

JUPITER. Mais cette dépendance n'empesche pas que nous ne vivions à nostre aise, & dans une parfaite felicité.

LE CYNIQUE. Cela est bon pour toy & pour quelques autres; Mais Vulcain est-il heureux de travailler continuellement à sa forge, comme un courtaut de boutique? Et Prométhée jouissoit-il de sa felicité en croix, ou Saturne dans les prisons du Tartare, pour ne point parler de Neptune & d'Apollon, qui ont servy à Laomedon & à Admete? Je laisse à part que vous estes exposez com-

250 JUPITER CONFONDU.

me nous aux voleurs & aux sacrileges , & qu'on vous fond souvent au creuset , qui n'est pas un petit supplice.

JUPITER. Tu ne peux t'empescher de nous dire des injures ; mais prend garde que tu ne t'en repentes un jour.

LE CYNIQUE. Laissons à part les menaces ; Tu ne me sçauois rien faire ; si le Destin ne l'a ordonné , & combien voit-on apres tout , de sacrileges impunis ?

JUPITER. Ne disois-je pas bien que tu estois de ces Philosophes qui nient la Providence ?

LE CYNIQUE. Il semble que tu les aprehendes , je ne sçay pourquoy ; mais je voudrois bien sçavoir ce que c'est que vostre Providence , & si elle est maîtresse ou esclave du Destin.

JUPITER. Je t'ay desia dit que tu ne pouvois tout sçavoir. Mais pour une question tu en fais une douzaine , & toute ta Philosophie ne tend qu'à montrer que nous n'avons aucune part aux choses du monde, ou pour le moins aucun pouvoir.

LE CYNIQUE. C'est toy-mesme qui le dis , en rapportant tout à l'ordre des Parques , si ce n'est que tu t'en repentes à cette heure, & que tu vueilles establir ton Empire au préjudice du leur.

JUPITER. Nullement.

LE CYNIQUE. On feroit donc mieux de s'adresser à elles qu'à vous ; quoy que cela soit inutile aussi, puisqu'elles ne peuvent changer ce qu'elles ont une fois ordonné , & que c'est une fatalité inévitable.

JUPITER. C'est-là une doctrine capable de bouleverser tout le monde, & de mettre l'Univers en combustion. Mais quand il n'y auroit autre

JUPITER CONFONDU. 291

chose, nous meritons bien qu'on nous remercie de ce que nous prédisons l'avenir.

LE CYNIQUE. A quoy sert de sçavoir ce qu'on ne peut éviter ? Car ce que vous dites au pere d'Edipe , est ridicule , *Garde-toy de te marier , parce que ton fils te tuera* , puisqu'il estoit aussi bien destiné à se marier, qu'à estre tué par son fils : Et le fils de Cresus ne pouvoit éviter la mort , où il estoit entraîné par le Destin , aussi bien qu'à la chassé. Ce n'est donc qu'une vaine curiosité des hommes de vous importuner de choses que vous ne pouvez changer ; outre que la plupart de vos Oracles sont trompeurs ou ambigus , & qu'on ne sçait si c'est l'Empire des Lydiens, ou celui des Perses , que Crésus renversera en passant le fleuve de Lydie.

JUPITER. Lors qu'Apollon rendit cét Oracle, il estoit en colere contre ce Prince , pour la supercherie qu'il luy avoit faite.

LE CYNIQUE. Mais les Dieux se peuvent-ils mettre en colere, veu qu'estans sans corps ils sont exemts de passion ? Dy plustost qu'il estoit ordonné que Cresus seroit trompé par l'Oracle, & ramene tout au Destin, jusques à vos actions & à vos paroles.

JUPITER. A ton conte nous sommes moins que rien : mais 'tu as raison de nous mépriser voyant que je t'épargnes , moy qui tiens un foudre.

LE CYNIQUE. Ne t'ay-je pas dit que tu ne sçavois rien faire , si le Destin ne l'a ordonné ? & quand tu me fraperois , je m'en prendrois pas à toy , mais aux Parques. Dy-moy, toutefois ; D'où vient que laissant impunis tant de parjures & de sacrileges , tu t'amuses à fou-

252 JUPITER CONFONDU.

Voy
l'Argu-
ment du
Dialogue
qui suit,

droyer des chesnes & des rochers, & quelquesfois des innocens ? Tu ne répons rien, est-ce qu'il ne m'est pas permis de tout savoir ? Pourquoy Phocion & Aristide meurent-ils dans une honteuse pauvreté, tandis que Callias & Alcibiade triomphent dans l'opulence ? Pourquoy Socrate est-il contraint d'avalier du poison ? Pourquoy les Tyrans massacrent-ils les gens de bien ? En un mot, pourquoy faut-il que le vice triomphe, & que la vertu soit opprimée ?

JUPITER. Tu ne sais pas ce qui est préparé là-bas après la mort.

LE CINIQUE. Nous le saurons quand nous y serons. Mais si dès ce monde les méchans estoient punis, & les gens de bien récompensés, cela seroit un grand poids pour nous porter au bien, & nous détourner du mal.

JUPITER. Est-ce que tu doutes du supplice des uns, & de la récompense des autres, après cette vie ?

LE CINIQUE. Je sçay bien ce qu'on en dit. Mais dy-moy, pourquoy est-ce qu'on les récompense ou qu'on les punit ?

JUPITER. Parce qu'ils l'ont mérité.

LE CINIQUE. Mais on ne mérite ni peine ni récompense, quand tout ce qu'on fait, on le fait par l'ordre d'autrui ; de sorte que si nous suivons celui des Parques, ce sont elles, & non pas nous, qu'il faut récompenser ou punir.

JUPITER. Tu es un impudent Sophiste, qui ne mérites point de réponse.

LE CINIQUE. Tu as raison ; car tu aurois de la peine à m'en faire. Je voudrois bien savoir où est la demeure des Parques, & comment trois pauvres vieilles se peuvent mêler de tant de cho-

Polophe ? Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire ; Ne nous le cèle point.

MINERVE. Je t'en prie, pere des Dieux & des hommes ; Dy-nous ton mal ? nous y trouverons peut-estre quelque remede.

JUPITER. *Il n'y a rien de si funeste & de si tragique, dont la nature des Dieux ne soit capable.*

MERCURE. Grands Dieux ! quel commencement.

JUPITER. *O race maudite, que tu me fais de mal ! Able meschant animal que tu as fait, Promethée !*

MINERVE. Qu'y a-t-il ? Dy-le hardiment, Il n'y a ici que tes amis.

JUPITER. *Ah ! mon foudroyant tonnerre, vain épouvantail de cheneviere.*

MINERVE. Modere ta fureur, & parle un langage plus humain ; nous ne savons pas assez bien nostre Euripide pour te répondre.

JUNON. Je say bien ce que c'est, sans qu'il le dise.

JUPITER. Nullement, Tu en paroistrois plust touchée.

JUNON. Je suis si acoutumée à recevoir de ces afronts, qu'ils ne me touchent tantost plus. Mais je gagerois à te voir ainsi palle & melancolique, que tu as quelque amour en la teste ; car ce sont les marques de cette passion, aussi bien que les sanglots & les larmes.

JUPITER. Tu es plaisante, de croire que l'amour me puisse donner tant de peine.

JUNON. Je ne connois que cela qui t'en puisse donner.

JUPITER. Nos affaires, mes amis, sont sur le point de perir, &, comme on dit, les fers sont au feu.

JUNON. La terre a-t-elle produit quelque nouveau monstre ? ou si les Tirans ont brisé

leurs chaînes, & veulent recommencer la guerre?

JUPITER. Nullement; Tout va bien dans les Enfers; & il n'y a rien à craindre de ce c'osté-là.

JUNON. Pourquoi viens-tu donc faire icy le Comedien, & nous reciter des Tragedies d'Euripide?

JUPITER. Un Philosophe Stoïcien & un Epicurien eurent hier une dispute touchant la Providence, en la presence de plusieurs personnes doctes. L'Epicurien vint jusqu'à nier qu'il y eust des Dieux; & quand il y en auroit, qu'ils se mêlassent des affaires du monde. L'autre soutint courageusement nostre party; mais à cause de la foule, on ne pût rien conclure, & l'on remit la partie au lendemain, qui est aujourd'huy; Cependant, chacun est en suspens de l'issue de cette dispute. Tu vois qu'il ne s'agit pas de bagatelles, & que jamais affaire plus importante n'a esté traitée sur la terre, ni dans le Ciel, car il est question de savoir si nous serons encore adorez, ou si nous passerons pour des fables & des fictions Poétiques.

JUNON. Je ne m'étonne plus de ta resverie, ni des termes tragiques dont tu t'es servy pour exprimer ta douleur; car la chose le merite bien.

JUPITER. Cependant, tu croyois que c'estoit quelque amourette; mais sans perdre le temps en des plaintes inutiles, songeons à trouver quelque prompt expedient.

MERCURE. Je suis d'avis que l'on publie l'Assemblée, puis qu'il s'agit de l'interest de toute la Communauté; il ne faut quelquesfois qu'un sot pour donner un bon avis.

J U N O N. Je suis de mesme sentiment.

M I N E R V E. Ce n'est pas le mien. Il ne se resout rien d'ordinaire dans ces grandes Assemblées ; car l'un se plaist à défaire ce qu'a fait l'autre , & cela ne servira qu'à troubler le ciel. Mais comme la chose presse , je serois d'avis que tu donnasses ordre en particulier , que le Stoïcien remportast la victoire , & quel'afron t en demeurast à l'Epicurien.

M E R C U R E. Il n'est pas aisé de surprendre des gens nourris dans les subtilitez de l'école , ni de faire une supercherie en une dispute publique. D'ailleurs , si Jupiter décide tout seul une affaire de cette importance , on dira que c'est un Tyran , qui fait tout de sa teste , sans prendre avis de personne.

J U P I T E R. Va donc publier l'Assemblée.

M E R C U R E. On fait à savor de la part de Jupiter , que le Conseil se tiendra dans une heure ; Qu'on ne manque pas de s'y trouver , parce qu'il s'agit d'affaires de consequence , où chacun a interest.

J U P I T E R. Ce style n'est pas assez élevé pour une aventure si tragique. Il faut parler en Poète en cette rencontre , & non pas en Sergent.

M E R C U R E. Mais je n'entens rien en Poësie ; & si je ne m'en veux mêler , je cours fortune de me faire moquer de moy , comme Apollon dans ses Oracles , quoy que pour sauver son honneur il y entremêle tousiours quelque obscurité.

J U P I T E R. Ne te souvient-il point de quelque endroit d'Homère à ce propos ?

M E R C U R E. Il ne m'en souvient pas trop bien ; mais je tâcheray de m'exprimer à sa façon ;
Que tous les Dieux , grands & petits , masses
&

& femmes, jusqu'aux Nymphes & aux Fleuves, ayent à se trouver promptement au Conseil des Dieux, pour des affaires qui concernent toute la Cour celeste.

JUPITER. Bon, les voila qui arrivent en foule. Que chacun se place selon son merite & son rang; ceux d'or les premiers, & ensuite ceux d'argent, d'ivoire, ou de cuivre; & de pierre mesme, pourveu qu'ils soient de la main de quelque excellent Sculteur. Car pour le reste, qui n'est considerable ni par l'art, ni par la matiere, qu'il se range en foule vers la porte, pour servir de nombre.

MERCURE. Mais qui l'emportera de l'un ou de l'autre, lors qu'il y aura contestation? Preferera-t-on la statue d'or d'un vil artisan, à celle de Myron & de Phidias, qui ne sont que de cuivre, ou de pierre?

JUPITER. Il faut que l'or l'emporte, quoy qu'il fust mieux de l'autre façon.

MERCURE. C'est faire justement comme dans les Estats corrompus, ou l'on prefere les richesses au merite. Fera-t-il pas beau voir Minerve, Apollon, Venus, & tous les autres Dieux de la Grece, passer après ceux des Barbares? Car les premiers n'ont tout au plus qu'une feuille d'or, ou quelque filet sur l'ivoire, & sont de bois au dedans, plein de mouches, & d'araignées, au lieu que les autres sont d'or massif.

JUPITER. N'importe, je le veux.

NEPTUNE. Quelle extravagance, Mercure, de placer devant moy qui suis frere de Jupiter, ce monstre à visage de chien!

MERCURE. Il s'en faut prendre à ton frere, qui le veut ainsi; & non pas à moy, qui ne suis que son valet. Ne vois-tu pas qu'Anubis est

d'or, & que tu n'es que de cuivre ? Car lors que Lyſipe te fit, la pauvreté des Corinthiens ne leur permettoit pas d'avoir des ſtatues ſi précieufes.

V E N U S. C'eſt donc à moy de paſſer la première; car Homere m'apelle toujours *Dorée*.

M E R C U R E. Ce n'eſt qu'une epithete, mais, qui ne fait rien à la vérité de la choſe ; car dans Cnide tu n'es que de marbre blanc. Homere s'eſt bien abusé en d'autres endroits, comme quand il apelle Apollon *pere des theſors*, luy qui a eſté contraint de mandier, & que tu verras tantôt au bas bout, jouant au Roy deſpoüillé, parce que les voleurs luy ont dérobé ſa couronne, & ſes autres ornemens. Ce ſera beaucoup ſi tu n'es pas la dernière.

Les chevilles de ſa tyre.

LE COLOSSE DE RHODES. C'eſt à moy de paſſer devant; car ſi je ne l'emporte par la qualité, je l'emporte du moins par la quantité: & quoy que je ne ſois que de cuivre, on en pourroit faire de moy pluſieurs d'or, ſi l'on vouloit ; outre que je ſuis un chef-d'œuvre de l'Art, & véritablement l'unique, comme le Soleil que je repreſente.

M E R C U R E. Il ſemble qu'il ait raiſon. Que ferons-nous, Jupiter ?

J U P I T E R. Il eſtoit bien beſoin de faire venir ce grand Colofſe, pour nous faire tous paſſer pour des Pygmées ? Qu'il ſe retire ; car le plancher de la ſale n'eſt pas aſſez haut pour le faire entrer, où qu'il ſe mette ſur ſes genoux en quelque coin vers la porte, ſ'il n'aime mieux ſe tenir debout à l'entrée, pour ſervir de decoration.

M E R C U R E. Voicy encore une autre difficulté, de ſçavoir qui paſſera le premier d'Hercule ou de Bacchus, Car ils ſont tous deux fils de

Jupiter, tous deux de la main de Lyſippe, tous deux de meſme metal, ſans qu'on puiſſe reconnoiſtre qui eſt le plus ancien dans les tenebres de l'antiquité.

JUPITER. Nous conſommerons tout le jour en de vaines ceremonies. Que chacun ſe range comme il pourra, ſans préjudice à ſa qualité, une autre fois on reglera les ſéances. Mais quel bruit eſt-ce que j'entends ?

MERCURE. C'eſt qu'ils demandent les diſtributions ordinaires de Nectar & d'Ambroſie.

JUPITER. Il n'eſt pas queſtion icy de faire bonne chere, Dy-leur que la choſe preſſe, & que c'eſt une affaire d'importance.

MERCURE. Je ne ſçay comment me faire entendre à tant de peuples differens. Il vaut mieux faire ſigne de la main, tout le monde m'entendra. Courage, les voilà un peu raſſis. Parle, tout le monde a les yeux fichez ſur toy.

JUPITER. Il faut que je te die mon infirmité. Tu ſçais comme j'ay couſtume de tonner dans les Aſſemblées, maintenant, ſoit que la grandeur du peril m'eſſraye, ou cette foule nombreuſe, je ne ſçay plus où j'en ſuis, & j'ay oublié mon exorde.

MERCURE. Tout eſt perdu; car ton ſilence eſt ſuſpect, & on le prend pour un indice d'un plus grand mal.

JUPITER. Je ne ſçay par où commencer. Si je debutois par ce vers d'Homere, *Eſcoutez-moy grands Dieux, & vous grandes Deeſſes,* & ce qui ſuit.

MERCURE. Tu ferois mieux de prendre un exorde des oraiſons de Demoſthene, en y échangeant quelque choſe pour l'accommoder au

sujet, comme font les Orateurs modernes.

J U P I T E R. Tu as raison ; c'est un grand soulagement. Je croy , Messieurs , que quand vous aurez appris l'affaire dont il s'agit, il ne sera point besoin de réveiller vostre attention, ni vostre courage. Car vous n'en avez jamais eu de plus importantes & quand je me rairois, la chose parle d'elle-mesme, & vous reproche vostre negligence. Mais pour venir au point dont il s'agit, puisque Demosthene me manque, je vous diray sans preambule, Que j'assistay hier avec quelques-autres, au sacrifice que fit Mnesithée , pour estre eschapé du naufrage. Lorsque la ceremonie fut achevée, chacun se retira ; mais comme il n'estoit pas tard, j'alay faire un tour au Ceramique , rêvant à la misere de nostre condition, & à la mauvaise chere qu'on nous avoit faite. Car à quinze ou seize que nous estions , Mnesithée ne donna qu'un vieux Coq tout catherreux , & trois ou quatre grains d'encens pourry, après nous avoir promis , dans le peril, des Hecatombes. Sur cette pensée, estant arrivé au Pecile, je vis une grande foule de peuple assemblé, tant sous les portiques, qu'à découvert, autour de quelques personnes, qui crioient à pleine teste, & me doutay aussi-tost que c'estoit une dispute de Philosophes. Je m'aprochay donc pour l'entendre, apres m'estre envelopé d'un nuage, pour n'estre pas reconnu , & coudoyay les plus proches pour me faire place. Je trouvay en arrivant que c'estoit l'Epicurien Damis qui disputoit de la Providence, contre le Stoïcien Timoclés, & l'avoit réduit à tel point , par la force ou la subtilité de ses raisons , qu'il ne sçavoit plus où il en estoit ; dequoy Damis ne faisoit que rire, & pour le piquer davantage , il le railloit incessamment.

-samment. Alors, connoissant le peril, & voyant que Damis avoit les rieurs de son costé, j'estendis la nuë qui me couvroit, sur le reste de l'Assemblée, qui se separa aussi-tost, croyant qu'il fust nuit, & remit la partie au lendemain. Cependant, j'en oyois plusieurs au retour, qui donnoient gain de cause à l'Epicurien, quoy que d'autres fussent d'avis, avant que de rien resoudre, d'attendre la fin de la dispute. Je vous ay donc assemblez dans cet intervalle, pour trouver quelque bon expedient. Vous voyez l'importance de l'affaire; & que si Damis l'emporte, il ne faut plus esperer d'offrandes ni de sacrifices; si bien qu'il faut donner ordre, s'il se peut, que Timoclès gagne la victoire, & que l'affront demeure à l'Epicurien. Que chacun se leve pour aller aux opinions.

MERCURE. Paix, Escoutez. Que tous ceux qui ont droit de parler en cette Assemblée, le fassent en bon ordre & sans tumulte, Quoy? personne ne bouge? Ils se regardent l'un l'autre tout éperdus, comme s'ils avoient esté frapez de la foudre. Puissiez-vous devenir aussi muets que vos statues, & retourner dans vostre premier neant.

MOMUS. Pour moy, je ne trahiray point le public par mon silence, & diray mon advis librement, si l'on me le permet.

JUPITER. Parle, si tu as quelque chose à dire qui soit pour le bien general.

MOMUS. Je m'estois tousiours bien douté, Messieurs, du mal-heur qui nous est arrivé; c'est à tort qu'on s'en prend à Epicure & à ses Disciples. Car quel autre sentiment peuvent avoir de nous les hommes, en voyant le peu d'ordre que nous aportons aux choses du monde? où le vice triomphe de la Vertu, où les innocens souffrent

la peine des coupables ; & où l'on n'entend que des Oracles trompeurs , & des querelles , des divisions & des amourettes des Dieux , & autres choses semblables que content les Poètes. Et vous trouvez estrange apres cela, que quelques-uns en murmurent ? Je m'étonne bien plus qu'il y en ait encore d'assez sots pour nous sacrifier. Je te prie, Jupiter, de me dire, car on peut parler icy en toute liberté , si tu t'es jamais avisé de faire une recherche exacte des méchans & des gens de bien, pour punir les uns & recompenser les autres. S'il n'avoit pris envie à Thésée de nettoyer les grands chemins de voleurs , seroit-il leur maintenant d'aler à Athenes ? Et si Hercule à la persuasion d'Euristhée, n'avoit purgé la terre de monstres, où en seroit-elle aujourd'huy ? Qui la délivreroit des Scirons, des Cercyons, & des Pityocampes ? Et que feroit-elle contre l'Hydre & les Harpies, sans parler des Centaures & des chevaux de Diomede ? Nous sommes assis tout le jour, les bras croisez, à regarder de quel costé vient le vent de quelque sacrifice ; sans donner ordre à rien , & laissant tout aller à l'aventure , & s'il faut ainsi dire, comme il plaist à Dieu. Bien loin donc de trouver estrange ce qui est arrivé, je crains qu'il n'arrive pis, lors que les hommes commenceront à se déniaiser, & à reconnoître que tous leurs vœux & leurs sacrifices sont inutiles , & que les choses n'en vont pas mieux pour cela. Il faut donc aller à la source du desordre, & ne pas tant songer à perdre nos ennemis, qu'à reformer les choses qu'ils trouvent à redire à nostre conduite. Vous sçavez, Messieurs, que je parle sans passion & sans interest, puisque ma divinité n'est reconnue que de fort peu de personnes, & que pour un Au-

iel que j'ay, les autres en ont cent.

JUPITER. Laissons ce folâtre, qui ne cesse de crier contre les desordres, sans y apporter aucun remede. Il est bien-aisé de reprendre, mais mal-aisé de faire mieux, comme dit fort bien Demosthéne.

NEPTUNE. Pour moy, Messieurs, qui n'ay pas grand commerce avec la terre, & qui ne me mesle que du salut de ceux qui navigent, je suis d'avis de foudroyer cet impie, qui nie nostre Providence. Cela fera voir pour le moins, que nous ne laissons pas tous les crimes impunis, & empêchera que l'erreur ne triomphe, presentement de la verité.

JUPITER. C'est bien chanté. Ne sçais-tu pas que nous ne sçaurions faire ni bien ni mal, si le Destin ne l'ordonne ? Autrement, aurois-je laissé impunis les sacrileges qui m'ont coupé l'or de ma chevelure dans mon Temple d'Olympie, & toy le pescheur qui t'a emporté ton trident à Geresse ? D'ailleurs, il ne faut pas prendre un conseil qui ternisse nostre gloire. Si nous faisons mourir celui-cy avant la fin de la dispute, on dira que nous en apprehendions l'évenement.

NEPTUNE. Prends un autre avis, si le mien ne te plaist pas.

APOLLON. S'il estoit permis à un jeune homme qui n'a point encore de barbe, de parler parmy tant d'illustres vieillards, je ferois quelque proposition qui ne seroit pas peut-estre inutile.

MOMUS. La chose est si importante, qu'il faut entendre tout le monde, sans s'attacher scrupuleusement aux loix, lors qu'on est sur le point de les perdre. D'ailleurs, quoy qu'Apollon soit

*De Se-
nas de
son râpé.*

sans barbe, il est un des plus anciens Dieux, & des confidens de Saturne, joint qu'il a un fils tout barbu, & qu'il fait profession de sagesse; si bien qu'il a intérêt de montrer qu'il n'a pas perdu son temps sur le mont Helicon avec les Muses.

A P O L L O N. Ce n'est pas à toy à m'en donner la permission, mais à Jupiter.

J U P I T E R. Je te la donne, Parle.

A P O L L O N. Je sçay que Timocl s est plein de piété & d'érudition, dont il tire un grand profit, dans l'institution de la jeunesse. Mais comme il re ussit en particulier, il se fait moquer de luy en public, à cause de sa timidité; outre qu'il parle avec tant de contention, qu'il s'embarrasse luy-même; & quand il veut le mieux faire, c'est alors qu'il fait le plus mal. D'ailleurs, on dit que ses pensées sont si subtiles & si délicates, que la pointe s'en  mousse, pour être trop fine; & ce qu'il dit est si obscur, qu'on a de la peine à le comprendre. Or vous sçavez que la clarté est la principale partie du discours.

M O M U S. O le plaisant Orateur, qui se coupe la gorge à luy-même! As-tu oublié que tes Oracles sont si ambigus, qu'ils auroient besoin d'un autre Apollon pour les interpreter? Tu ne devois pas te presser tant de parler, pour ne rien dire qui vaille. Mais encore quel est ton avis?

A P O L L O N. De donner à Timocl s un homme qui parle pour luy.

M O M U S. Cela seroit bon, de le voir disputer par trucheman? Mais à propos, puisque tu  s Prophète, ne sçaurois-tu dire ce qui arrivera de cette dispute, dont tu nous vois si fort en peine?

A P O L L O N. Je n'ay pas icy les instrumens nécessaires pour cela.

M O M U S.

MOMUS. Que tu fais bien te sauver à propos?

JUPITER. Parle, mon fils, sans donner cause gagnée à cet imposteur, comme si ton sçavoir dépendoit de quelques vaines ceremonies.

APOLLON. Je le veux, quoy qu'il fust plus à propos de le faire à Delphes ou à Colophone, où nous avons l'eau, l'encens, & le trepié. Mais il faut tâcher de s'en aquiter, puisque Jupiter le commande.

MOMUS. Pour le moins parle clairement, qu'il ne faille point un second Oracle pour t'expliquer. Car tu vois bien dont il s'agit; & ce n'est pas une piece qu'on te fait comme autresfois,

Il fait allusion à la tromperie de Cresus.

JUPITER. Areste, le voila qui entre en fureur. Voy comme sa couleur se change, ses cheveux se dressent, sa gorge s'enfle, ses yeux se tournent, son corps se tremousse. Enfin, il ouvre la bouche sacrée, & prophétise.

APOLLON. Ecoutez, Troupe Celeste, les Oracles de Phœbus, sur la contestation captieuse de deux Sophistes armez de subtilitez & d'impostures. Il y aura grand bruit de part & d'autre, & beaucoup de paroles perduës. Mais lorsque le Vautour aux ongles crochus, aura empoigné la fauterelle, les corneilles annonce pluyes, jetteront les derniers cris, & les mulets remporteront la victoire, tandis que l'asne frappera de sa corne ses petits aux piez legers.

JUPITER. Dieux, l'horrible prediçtion! Mais que veut ce boufon, qui s'estouffe ainsi de rire?

MOMUS. Qui ne riroit d'un Oracle si clair & si intelligible? Sçauoit-on dire plus nettement, qu'Apollon est un Charlatan, & nous des ânes

JUPITER,
bastez, d'ajouster foy à ses impostures ?

HERCULE. Quoy qu'estranger dans le Ciel, je ne laisseray pas de dire mon sentiment, si Jupiter le trouve bon. Je suis d'avis de laisser commencer la dispute; & si l'on voit que Timoclès ait du pire, je renverseray le portique sous lequel ils sont, sur toute la troupe.

MOMUS. Voilà l'avis d'un méchant homme, de vouloir enveloper en mesme cause l'innocent & le coupable. Mais l'opinion n'est pas seulement cruelle & barbare, elle est forte & impertinente. Car tu dois avoir appris depuis que tu es dans le Ciel, que tu ne peux rien sans l'ordre des Parques, & que ce sont elles qui en font tout.

HERCULE. Quoy ! ce n'est pas moy qui ay tué le lion de Nemée, & l'hydre de Lerne ?

MOMUS. Non, ce sont les Parques par ton entremise.

HERCULE. Et maintenant, si un sacrilege a pillé mon Temple, ou renversé ma statuë, je ne m'en pourray venger, si elles ne le veulent ? Si cela est, je vous diray librement, comme un grossier Béocien que je suis, qui dis les choses comme je les pense, que j'aime mieux quitter le Ciel, & descendre dans les Enfers, où je seray pour le moins respecté des Ombres.

JUPITER. Voilà un habile-homme, qui fournit des armes à son ennemy contre soy-mesme ! Mais qui est ce beau fils si poly, avec ses cheveux retrouillez à l'antique ? C'est ton frere, Mercure, qui se tient au marché près du Pécile, & qui est tout luisant à force d'estre froté d'huile, pour servir de moule aux Fondeurs & aux Statuaires. Qu'as-tu à courir, Hermagoras ? y a-t'il quelque chose de nouveau ?

*Statuë
d'airain,
de Mer-
cure, au
marché
d'Athè-
nes.*

HERMAGORAS. Ouy, & qui merite qu'on y donne ordre promptement. Car comme on m'acommodoit & qu'on me frottoit, pour l'usage que vous sçavez, j'ay veu arriver deux mornes & pâles Athletés, qui se preparoient au combat, suivis d'une grande foule de peuple.

JUPITER. Nous sçavons ce que c'est, Parle. Le combat est-il commencé?

HERMAGORAS. Ils n'en sont encore qu'aux injures; mais ils estoient prests d'en venir aux coups, quand je suis party.

JUPITER. Il ne reste plus, Messieurs, que d'écarter les nuages qui nous dérobent leur veüe; & de les regarder faire. Que les Heures tirent les rideaux du Ciel, & en ouvrent toutes les portes. Dieux, la grande multitude! Mais Timoclés me paroist tout interdit, je crains bien qu'il ne succombe. Toutesfois, il n'y a plus moyen d'y donner ordre, il ne reste qu'à faire des vœux pour luy en particulier.

TIMOCLE'S. Hé bien, impie! Tu dis qu'il n'y a point de Dieux, & qu'ils ne se meslent point des choses du monde?

DAMIS. Dy-moy premierement ce qui t'oblige à en croire.

TIMOCLE'S. Non, c'est à toy de répondre.

DAMIS. Nullement, c'est à toy.

JUPITER. Le nostre fait mieux en ce qu'il crie le plus fort; Courage, Timoclés, crie bien haut, afin qu'on ne puisse entendre les raisons de ton adversaire; car c'est en cela que consiste la victoire.

TIMOCLE'S. Par les Dieux, je ne respondray pas le premier.

DAMIS. Parle donc, puisque tu en as juré, mais

du moins que ce soit sans injure, & puis je te feray responce.

TIMOCLE's. Dy-moy, mescchant; Croy-tu que les Dieux ne se messent point des choses du monde, & que tout se fasse à l'aventure ?

DAMIS. Oüy.

TIMOCLE's. Et vous ne lapidez pas un homme qui tient une si pernicieuse doctrine ?

DAMIS. Tu as tort d'émouvoir contre moy le peuple; Il ne me faut pas vaincre par la crainte, mais par la raison. Tu devois pour le moins te montrer aussi patient que tes Dieux, qui ne me font aucun mal.

TIMOCLE's. Ils t'en feront, méchant; & ne laisseront pas un si grand crime impuny.

DAMIS. Ils ont assez d'autres affaires sur les bras, si l'on t'en veut croire, puisqu'ils se messent de tant de choses. C'est pourquoy ils ne punissent pas tes parjures, pour ne rien dire du reste, puisque je l'ay promis; car ils ne pouroient pas, à mon avis, prouver mieux leur providence, qu'en te faisant perir. Mais peut-estre qu'ils sont bien loin maintenant, chez les Ethiopiens irreprehensibles, où ils vont souvent festiner, & mesme sans qu'on les en prie.

TIMOCLE's. Que faut-il respondre à un si impudent Sophiste ?

DAMIS. Il ne faut qu'aleguer les raisons que tu as, pour prouver une providence, sans te mettre en colere, car il y a long-temps que je les attends.

TIMOCLE's. Les voicy. Premièrement le bel ordre du Monde; le cours réglé des Astres & des Saisons; la composition admirable des plantes & des animaux; leur production encore plus mer-

veilleuse ; la façon de connoître, de voir, de se mouvoir, de se nourrir.

DAMIS. Tu poses ce qui est en dispute; car je ne nie point tout cela, mais je nie que ce soient des effets de la Providence. C'est assez que les choses conservent leur nature, sans que personne s'en mesle : mais tu apelles ordre, ce qui n'est qu'une nécessité, & penes que c'est assez, pour prouver ta providence, de dire comme les choses sont ; mais c'est un foible Argument, apportes-en un autre.

Voyez les Remarques.

TIMOCLÈS. Je ne croy pas qu'il soit besoin d'autres preuves, outre le consentement general des hommes, qui est comme la voix de la Nature.

DAMIS. On n'en scauroit tirer de conséquence bien forte, parce qu'ils adorent tous des Dieux differens. Les Scythes un Cimeterre, les Thraces un Fugitif de Samos, les Phrygiens la Lune, les Ethiopiens le Iour, les Cylleniens Phalés, les Assyriens une Colombe, les Perles le Feu, les Egyptiens l'Eau, Car ils adorent tous en commun cét Element, quoy qu'en particulier chacun ait son Dieu separé ; les uns un Taureau ou un Singe, les autres une Cigogne ou un Crocodile ; Ceux-cy des Oignons, ceux-là un Chat ou un Monstre à teste de chien. Il y en a qui adorent l'épaule droite, les autres la gauche, ou la moitié de la teste. Quelques-uns, un plat ou un gobelet de terre. Y a-t-il rien de plus divers & de plus ridicule ?

Zanobius.

TIMOCLÈS. Mais ils s'accordent pour le moins tous en ce point, qu'ils adorent une Divinité, quoy qu'ils ne la connoissent pas.

MOMUS. Ne disois-je pas bien, Messieurs, qu'on examineroit un jour toutes ces fadaïses, & qu'on s'en riroit ?

JUPITER. Tu as raison, j'y donneray ordre, dès que le peril sera passé.

TIMOCLES. Venons aux Oracles & aux Prédiction, qui sont de nouvelles preuves de la Providence & de la Divinité.

DAMIS. Ne parle point de ces monstres à double visage, comme les Portraits de Janus ou de Mercure, ou bien je te demanderay duquel tu te veux servir, si ce sera de celui de Créfius qui luy cousta si cher, ou de quelqu'autre.

MOMUS. Il touche les choses que je craignois le plus ; Où est nostre Prophete ? qu'il vienne deffendre sa cause.

JUPITER. Ah ! que tu-és importun, Momus, avec tes boufonneries hors de saison !

TIMOCLES. Ne voy-tu pas que tu renverses les Temples & les Autels, par ces maximes ?

DAMIS. Nullement. Il ne m'importe que l'on brûle des parfums qui sentent bon, ni qu'on égorge des victimes, dont on fait après bonne chere. Mais je voudrois bien avoir renversé l'Autel de la Diane des Scythes, sur lequel on immole des hommes.

JUPITER. Que voilà un insolent maraut, qui parle indifferemment de tout, sans reverer ce qu'il n'entend point, ni distinguer l'innocent d'avec le coupable !

MOMUS. Il n'en trouvera gueres parmy nous, où il n'y ait quelque chose à dire, & je crains qu'il ne s'en prenne à toy-mesme.

TIMOCLES. N'entens-tu pas tonner Iupiter ?

DAMIS. J'entens bien tonner, mais si c'est Iupiter ou non, je m'en raporte à ceux qui viennent de Candie, qui disent qu'il est mort, il y a longtemps, & qu'on y montre encor son sepulchre.

MOMUS. Voilà ce que j'attendois. Quoy! tu pâliss, Iupiter? Faut-il craindre un pauvre Philosophe?

JUPITER. Ne voy-tu pas que le peuple luy applaudit?

MOMUS. Où est donc maintenant ton pouvoir? Toy qui enlevés d'un seul coup les hommes & les elemens.

TIMOCLES. Dy-moy, impie, n'as-tu jamais esté sur mer?

DAMIS. Oüy, fort souvent.

TIMOCLES. N'as-tu pas pris garde qu'outre les voiles & les rames qui faisoient mouvoir ton vaisseau, il y avoit encore quelqu'un à la poupe qui le conduisoit, sans quoy il se fust égaré?

DAMIS. Il est vray.

TIMOCLES. Et tu crois que ce grand vaisseau de l'Univers soit sans conducteur, lorsque le moindre petit navire ne se peut passer de Pilote?

DAMIS. Je te veux convaincre toy-mesme, par ton exemple. Dy-moy, protecteur des Dieux, As-tu vu un Pilote, qui ne donne ordre que son vaisseau aille bien? Mais ton Pilote de l'Univers laisse tout aller à l'abandon. Il se sert pour la conduite de son navire, de gens qui n'y entendent rien. Tel commande qui doit obeïr; & les plus sots sont souvent les maistres. Considere ces Grands hommes, qui estoient capables, s'il faut ainsi dire, de conduire tous seuls la Barque; & bien loin d'y avoir quelque part, ils n'avoient pas seulement place au fonds du Navire, tandis que des meschans ou des furieux estoient au gouvernail. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Vaisseau si mal conduit, fasse souvent des naufrages. S'il y avoit un sage Pilote, il donneroit les emplois tou-

L'ordre des hommes n'est pas celui de Dieu.

N ne fait pas naufrage.

472 JUPITER LE TRAGIQUE.

*mais
ceux qui
le condui-
sent.*

fleurs aux plus dignes, & occuperoit chacun à ce dont il est capable, châtieroit les méchans, récompenseroit les bons, & rendroit l'Univers florissant. Si tu m'en crois donc, tu prendras une autre comparaison; car celle-cy cloche.

MOMUS. Voilà nostre ennemy qui triomphe, & qui vogue à pleines voiles.

JUPITER. Il est vray, Momus; car nostre Advocat n'est qu'une beste, & ne dit rien que de commun & de trivial.

DAMIS. Si tu n'as autre chose à dire, nous n'avons qu'à nous retirer.

TIMOCLÉS. Qui quitte la partie la perd, il faut donc que tu confesses que tu es vaincu.

DAMIS. Tout ce que tu voudras, pourveu que tu ne m'importunes plus.

TIMOCLÉS. Tu ris, fils de putain; qui as égorgé ton frere, & couché avec ta sœur, sans parler de tes autres abominations. Mais tu ne m'échapperas pas, si tu échapes à la vengeance Divine; car je t'assommeray tout à cette heure à coups de pierres.

JUPITER. Grands Dieux! l'un s'en va tout riant, & l'autre le suit tout furieux; Que ferons-nous en cette extremité?

MOMUS. Le plus court, à mon avis, est de ne pas faire semblant de rien, & de croire le Poëte, qui dit, *Qu'on n'a de mal, que ce qu'on s'en fait.* Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion, pourveu que la foule soit de nostre costé?

JUPITER. Ha! Mercure, j'aimerois mieux un amy fait de la sorte, qu'un million d'autres.

LE SONGE, OU LE COQ.

DIALOGUE.

DU SAVETIER MICYLL ET DE SON COQ.

*Sous la Metempsychose de Pytagore , il décrit les
incommodes des richesses , & les avantages
de la pauvreté.*

MICYLL. QU' le Diable emporte le Coq,
qui m'a éveillé comme j'étois
dans la plus haute félicité que puisse posséder un
mortel , & qui n'a pas souffert que je donnasse
quelque relâche à ma pauvreté. Mais quelle
mouche le piquoit de chanter de si bonne heu-
re? Car ce profond silence me fait voir qu'il n'est
pas encore jour , outre que je ne sens point ce
froid piquant qui annonce la venue. On diroit
qu'il garde la Toison d'Or , ou les Pommes Hes-
perides , tant il est soigneux & vigilant. Mais il
ne le portera pas loin ; car je luy torderay le cou
dès qu'il sera jour , pour récompense de m'avoir
éveillé si matin.

LE COQ. Je pensois te faire plaisir , mon
maître , de t'éveiller de bonne heure , pour ga-
gner dequoy subvenir à ta pauvreté ; & si tu
m'avois cru , tu aurois déjà remis un bout à un
soulier , ou refait quelque pantoufle. Mais une
autre fois je me tairay , puis que cela te déplaît ,
quand tu devrois mourir de faim. Prends garde
seulement qu'en dormant la grasse matinée , tu
ne sois heureux qu'en songe , & mal-heureux en
effet.

MICYLÈ. Quel prodige est-cecy, grands Dieux? mon Coq parle comme un homme!

LÈ COQ. On voit bien que tu n'es pas fort versé dans les livres; Car tu aurois veu dans Homere le cheval d'Achille, s'arrester au milieu du combat pour haranguer, & pour prédire l'advenir, ce qui est encore plus étrange, sans que ceux qui l'écoutoient priaissent Jupiter de détourner ce prodige. Que ferois-tu, si tu avois oüy parler le vaisseau des Argonautes, ou quelque chesne de la forêt de Dodone, & veu des peaux de bœuf se traîner, & leur chair mugir à la broche? On ne doit pas trouver cela si extraordinaire de moy qui suis le compagnon de Mercure, qui est le Dieu de l'Eloquence, & qui ay coûtume de converser parmy les hommes. Mais si tu me veux promettre de n'en rien dire, je t'apprendray la cause de cette merveille.

MICYLÈ. Quand je le dirois, on ne me voudroit pas croire. Mais n'est-ce point un songe que cecy, & suis-je bien éveillé?

LÈ COQ. Je te diray une chose bien plus estrange; c'est que j'ay esté homme autrefois, moy qui suis coq maintenant.

MICYLÈ. J'ay bien oüy dire que Mars avoit un beau garçon qui luy servoit de confident en ses amours: & qu'estant allé coucher avec Venus, il le laissa à la porte, pour l'éveiller quand le jour viendrait. Mais que ce beau fils s'estant endormy, le Soleil découvrit tout le mystere, de sorte que Vulcan envelopa les deux Amans dans ses filets; dequoy Mars indigné, changea ce jeune homme en coq, qui garde encore la creste de l'armet & les esperons, qu'il avoit lors qu'il fut changé. Et ses descendants

depuis, pour reparer son honneur, annoncent la venue du jour.

LE COQ. J'ay oüy conter cette fable aussi bien que toy ; mais ce n'est pas là le sujet de mon changement.

MICYLE. Qu'est-ce donc ? J'ay grande envie de le sçavoir.

LE COQ. As-tu jamais oüy parler de Pythagore ?

MICYLE. Qui ? ce Philosophe qui défendoit les viandes ?

LE COQ. Luy-mesme, qui avoit esté Euphorbe auparavant.

MICYLE. Il est vray qu'on dit que c'estoit un grand Magicien.

LE COQ. Ne luy dis point d'injures ; car c'est moy-mesme.

MICYLE. Dieux ! l'estrange metamorphose, d'un Coq en un Philosophe, ou plustost d'un Philosophe en un Coq ! Mais comment cela est-il fait ? car il me semble que tu-as deux choses toutes contraires à Pythagore ; l'une, de manger des fèves ; & l'autre, d'estre grand causeur.

LE COQ. Lorsque j'estois Pythagore, je n'en mangeois point ; & n'ay jamais enjoint le silence qu'à mes Disciples, & non pas à moy. D'ailleurs, j'ay passé depuis par beaucoup de conditions, qui seroient longues à raconter.

MICYLE. Conte-les moy, je te prie ; car si l'on me donnoit le choix de reprendre mon Songe, quoy qu'il fust tres-agréable, ou d'entendre tes aventures, je ne sçay lequel je prendrois, tant je trouve de ressemblance entre un Songe & ton Histoire.

LE COQ. Penses-tu encore à ton Songe, qui

n'estant qu'un trompeur agreable, ne te pouvoit donner qu'une fausse felicité ?

MICYLE. J'en ay l'esprit si plein, que je ne m'en puis défaire, & je crois que j'y songeray toute ma vie.

LE COQ. Cela est bien contraire à la nature du Songe, qui est de s'envoler en un instant; c'est pourquoy on luy peint des aïsses. Mais celuy-cy est comme demeuré pris à la glu sur tes paupieres. Que pouvoit-ce estre encore, pour te charmer si fort que tu ne le puisses oublier ?

MICYLE. J'ay plus d'envie de te le dire, que tu n'en as de l'entendre. Car le souvenir seul des plaisirs, donne du plaisir; mais contemroy auparavant ton aventure.

LE COQ. Quand tu auras achevé ton Songe. Commence; Que je voye s'il est sorty par la porte de corne ou d'ivoire.

MICYLE. Non; mais par une troisieme.

LE COQ. Homere ne fait mention que de deux.

MICYLE. C'est un réveur, qui n'y connoissoit rien. Cela estoit bon pour les siens, qui sentoient la gueuserie; encore le pauvre homme ne les voyoit-il qu'à demy: Mais le mien est sorty par une porte dorée; car il ne parloit que de richesses.

LE COQ. Comme les Songes se forment d'ordinaire des pensées qu'on a eues le jour, c'est sans doute que tu ne songes à autre chose; car on met tousiours la felicité en ce qu'on n'a point.

MICYLE. Veritablement, j'ay possédé en songe de grands trefors. Que cet or estoit brillant, & qu'il se raportoit bien à la description qu'en fait Pindare, quand il dit, Que l'eau est veritablement excellente; mais que l'or est com-

me un feu étincelant qui éclate dans la nuit. Car on diroit qu'il parle du mien. Mais pour ne te faire pas languir davantage, tu sçais que je ne oupay pas hier au logis.

L E C O Q. Il m'en souvient bien, car je ne mangeay rien de tout le jour que quatre ou cinq fèves que tu me donnas le soir en arrivant, qui est un assez méchant festin pour un Athlète comme moy, qui ay fait des merveilles autresfois aux jeux Olympiques.

M I C Y L E. Je ne t'eus pas plustost donné à manger, que je me couchay, parce que j'avois un peu bû; & en dormant j'eus un songe qu'on pourroit nommer divin, & cette nuit-là, ambrosienne, comme fait Homere.

L E C O Q. Conte-moy ton festin auparavant, pour contenter mon appetit; car je n'ay rien dans le jabot; & tu sçais que le souvenir d'un bon repas n'est pas un petit regale pour un affamé.

M I C Y L E. Je te le diray de bon cœur, puisque tu le desires. Je rencontray par hazard le bon-homme Eucrate qui est si riche; & comme je l'eus salué à mon ordinaire, je me retirois tout court, pour ne luy point faire de honte, parce que je n'avois pas mes beaux habits, lors qu'il me dit que je vinsse souper chez luy, & qu'il celebroit le jour de la naissance de sa fille. Comme je m'excusois par respect, Non, dit-il, tu tiendras la place d'un de mes amis qui est malade. Alors, je pris congé de luy, tout joyeux, priant Dieu en mon cœur d'envoyer à cet amy-là la goutte, si ce n'estoit assez de la fièvre pour l'empêcher de venir. Tout le temps qui se passa depuis, jusqu'au souper, me parut un siecle, tant

*L'empri-
me la
chose en
nostre fa-
çon.*

*C'est un
Savetier
qui par-
le.*

*Thesmo-
polis.*

j'avois besoin, il y avoit long-temps, d'une bon-
ne carrelure de ventre. Je me promenois donc
devant l'horloge, en attendant que l'heure son-
nast, & n'en vis jamais de plus longue, non pas
même celles où je travaille à credit. L'heure ve-
nuë, je doublay le pas vers le logis, tournant mon
manteau du beau costé, & trouvay plusieurs des
conviez à la porte, & entr'autres le malade, qui
s'estoit fait porter en chaise.

LE COQ. Qui estoit-ce ?

MICYLE. Ce vieux Pedant à la barbe sale &
tousuë, qui n'enseigne que des sottises à la jeu-
nesse. Il estoit tout passé & défait, & avoit bien
de la peine à tirer un flegme du creux de son
estomach, après avoir bien toussé. Comme il
fut entré, le Medecin du logis luy dit qu'il ne
devoit pas venir en cet estat, & qu'on luy eust
envoyé à souper chez luy; mais il répondit qu'il
n'avoit garde de manquer à ce qu'il devoit à Eu-
crate, & qu'il fust venu quand il eust eu la mort
entre les dents, de peur qu'on ne l'eust imputé
à orgueil ou à dedain. Alors je ne pûs m'empê-
cher de dire tout-bas en grondant, qu'il eust
mieux fait de laisser sa fièvre à la maison, sans
venir troubler l'allegresse des festins, par sa mau-
vaise mine; & que s'il avoit à mourir, il valoit
mieux que ce fust chez luy. Mais il ne fit pas sem-
blant de m'entendre; & là-dessus le maistre du lo-
gis le vint recevoir, & luy donnant la main par
honneur, quoy que ses valets l'aidassent à mar-
cher, il le remercia de la peine qu'il avoit prise. Je
méditois déjà ma retraite, lors qu'Eucrate m'a-
percevant. Demeure, dit-il, micyle, tu ne laisseras
pas d'avoir place; car j'envoieray mon fils souper
avec sa mere, dans l'appartemēt des femmes. Cette

parole me rendit l'ame, quoy qu'il me fâchast de priver le fils de la maison de cét honneur. Comme tout fut prest, quatre ou cinq grands valets vinrent prendre nostre Pedant, & le mirent en sa place, qu'ils remparerent de quantité d'oreillers de part & d'autre, pour l'empescher de tomber. On me mit auprès de luy, parce que personne n'y vouloit estre. Le festin fut magnifique, & la Musique excellente, entremeslée de boufons & de bâteleurs, pour faire rire. Enfin ma felicité eust esté parfaite, sans le voisinage du Philosophe, qui me rompoit la teste du discours de la Vertu & des impertinences du College; & je disois en moy-mesme, faisant reflexion là-dessus, qu'il n'y avoit point en ce monde de parfait contentement, ni de roses sans épines. Voilà quel fut le festin. Pour mon songe, il me sembloit en dormant qu'Eucrate estoit mort; & qu'il m'avoit fait son heritier; Qu'il me laissoit une source inépuisable d'argent, quantité de meubles, de vaisselle d'or & de pierreries; Que j'estois servy par une foule d'officiers & de valets, qui n'estoient que pour moy seul; traîné sur un char estendu tout de mon long, comme si je n'eusse eu ni bras ni jambes. En cet estat glorieux, où tout le monde m'adoroit, il me prit envie de traiter mes amis, qui furent aussi-tost assemblez, comme il arrive ordinairement en songe: Mais parmy cette allegresse, comme on apportoit le dessert, & que je beuvois à leur santé dans une coupe d'or, toute ma felicité s'en est envolée par ton cry, & je suis redevenu aussi gueux que j'estois auparavant. Après cela, tu trouves étrange que je me mette en colere contre le perturbateur de mon repos, & le plus grand ennemy de ma joye?

LE COQ. Es-tu si fou que de croire que la félicité consiste en ces choses ?

MICYLE. Je ne suis pas seul de cette opinion. Car il me souvient, lors que tu estois Euphorbe, que tu aimois la magnificence, & que tu alois au combat avec des tresses d'or, dont tes cheveux estoient tissus. Je croy que c'est pour cela qu'Homere les compare aux Graces; car je ne voy rien de si agreable que l'or, dont Jupiter mesme se sert pour gagner les bonnes graces de ses maistresses. En éfet, ce métal ne rend pas seulement l'homme illustre & glorieux, mais luy donne cent vertus qu'il n'a pas; Témoins mon voisin Simon, qui faisoit le même métier que moy, & que je traitay l'année passée aux Saturnales d'un plat de tripes.

LE COQ. Qui ! ce petit camus, qui nous emporta une écuelle de terre sous son manteau, & qui faisoit serment après, qu'il ne l'avoit pas veüe? mais je l'avois decouvert, & je jettay un cry pour t'en avertir; à quoy tu ne pris pas garde.

MICYLE. C'est luy-même. Ce galand s'étant enrichi depuis peu par la mort d'un de ses parens, qui l'a rendu presque aussi riche en éfet, que je l'ay esté en songe, les Dames sont devenues amoureuses de luy: cela l'a rendu si glorieux, que l'autre jour que je le saluois par son nom, il cria qu'il ne s'apelloit pas Simon, mais Simonide, & que je ne retranchasse rien de ce mot, si je ne voulois qu'il me retranchast les oreilles. Il ne faut donc pas trouver étrange que j'adore ce métal, qui rend beaux & galants ceux qui l'ont. Mais qu'as tu à rire ?

LE COQ. Je ris de voir que son éclat t'ébloût comme les autres; mais je te veux mon-

trer

ier que c'est la source de tous maux, & que les plus riches sont les plus misérables ; car j'ay passé par routes sortes de conditions.

MICYLE. A propos il est temps que tu contes tes aventures, car voilà la mienne achevée.

LE COQ. Sache premierement, que tu es plus heureux que ceux dont tu envies la fortune.

MICYLE. Je prie les Dieux, pour punition de ta raillerie, qu'ils t'envoyent ma felicité. Mais conte-moy un peu comme d'Euphorbe tu devins Pythagore, & en suite coq, après plusieurs revolutions : Car il n'est pas qu'il ne te soit arrivé beaucoup de choses mémorables en tant de metempsycofes.

LE COQ. Il seroit trop long de reprendre dès le temps que nos ames descenduës d'Apollon, prirent un corps pour punition de quelque crime ; il n'est permis ni à moy de reveler ces mysteres, ni à toy de les entendre ; mais depuis que je fus Euphorbe.

MICYLE. Dy-moy auparavant, si j'estois quelque chose avant que d'estre Micyle.

LE COQ. Tu estois une de ces fourmis des Indes qui tirent l'or.

MICYLE. Misérable que je suis, que je n'en ay gardé quelque peu pour m'ayder dans ma necessité ! Mais que deviendray-je après cecy ? car si quelque bonne fortune m'atendoit, je serois homme à me pendre tout à cette heure à ta perche, tant il m'ennuye d'estre Savetier.

LE COQ. On ne peut savoir l'avenir. Mais pour commencer mon histoire, étant Euphorbe, je fus tué au siège de Troye, & devins en suite Pythagore, apres estre demeuré long-temps sans corps, jusqu'à ce qu'il plut à mon pere de m'en faire un.

M I C Y L E. Fus-tu tout ce temps-là sans boire ni manger ?

L E C O Q. Qui en doute , puisque je n'avois point de corps ?

M I C Y L E. La guerre de Troye se passa-t-elle comme Homere la décrit ?

L E C O Q. Comment l'auroit-il scœu, puisqu'il estoit alors Dromadaire dans la Bactriane ? Sçache qu'Ajæx ne fut jamais si grand qu'il le fait, ni Helene si belle, car il m'en souvient. C'estoit un grand cou de gruë, ou si tu veux de Cygne, puisque son pere en estoit un; & par la mœme raison elle estoit assez blanche, mais presque aussi vieille qu'Hécube; car Thesœe qui la ravit, estoit durant la premiere guerre de Troye, long-temps auparavant qu'Agamemnon fût au monde.

*Lors
qu'Her-
cule la
prit.*

M I C Y L E. Et Achille estoit-il aussi vaillant qu'il le publie ?

L E C O Q. Je ne t'en sçaurois rien dire; car je n'eus jamais affaire à luy, & ne sçay ce qui se passoit dans le camp des Grecs , où je n'estois pas; mais son compagnon Patrocle ne me donna pas beaucoup de peine à dœffaire.

M I C Y L E. Ni toy à Menelaus. Mais c'est assez de ces choses. Dy maintenant ce que tu fis, estant Pytagore.

L E C O Q. J'alay trouver les Sages d'Egypte, pour aprendre leurs mysteres , après avoir esté instruit dans les Sciences humaines ; & au retour je me fis tellement admirer des Grecs qui demeurent en Italie, qu'ils me prirent pour un Dieu.

M I C Y L E. Je sçay comme tu leur fis acroire que tu estois ressuscité, & que tu avois une cuisse d'or. Mais dy-moy, quelle fantaisie te prit de dœffendre les viandes & les sèves?

LE COQ. J'ay honte de te le dire.

MICYLE. Mais il ne faut rien celer à son amy, pour ne point dire à son maistre ; car je n'ay garde maintenant de prendre ce titre.

LE COQ. C'estoit par caprice, pour me faire admirer.

MICYLE. Mais que devins-tu, apres avoir esté Pythagore ?

LE COQ. Aspasia, cette fameuse Courtisane de Milet.

MICYLE. Ha ! maistre coq, je ne croyois pas que tu eusse jamais esté poule. Comment ! Pythagore a tendu des pieges à la jeunesse : Pythagore s'est fardé & ajusté pour plaire aux hommes ? Pythagore a eu des enfans de Periclés ?

LE COQ. Tu ne me peux dire d'injures, qui ne retombent sur Cécée & Tirésie, qui de femmes ont esté changez en hommes ?

MICYLE. Mais dy-moy ; quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme, ou celle de la femme ?

LE COQ. Tu sçauras un jour ce qui en est ; car il n'est pas que tu ne deviennes femme plusieurs fois dans cette grande revolution de siècles.

MICYLE. Tu crois peut-estre que tous les hommes sont aussi voluptueux que les Samiens & les Milésiens. Car on dit qu'en ta jeunesse, tu servois de femme au Tyran de Samos, à cause que tu estois beau garçon. Mais que devins-tu apres avoir esté Aspasia ?

LE COQ. Le Philosophe Cynique Cratés.

MICYLE. Dieux ! la plaisante metamorphose, d'une Courtisane en Cynique.

LE COQ. Apres, je fus Roy, puis mendiant, en suite Satrape, cheval, geay, grenouille, &

enfin coq, apres diverses metamorphoses, Et je ne l'ay pas esté une seule fois, mais plusieurs; car j'ayme cette condition. Mais tu me fais rire de te plaindre de ta pauvreté. Car comme j'ay passé par les grandeurs & les richesses, je sçay ce qu'en vaut l'aune.

M I C Y L E. Doncques, Euphorbe, Pytagore, Cratés, Aspasia, car je ne sçay comment te nommer.

L E C O Q. Il n'importe. Mais tu feras mieux de m'appeller Coq, puisque je le suis maintenant, quand ce ne seroit que pour faire voir que tu ne m'esprises pas ma condition.

M I C Y L E. Dy-moy donc, Maître Coq, puisque tu as passé par toute sorte de conditions, quelle est la meilleure; celle des pauvres, ou celle des riches?

L E C O Q. Considere, Micyle, les avantages de la pauvreté. Les bruits de la guerre ne t'effrayent point, parce que tu n'as rien à perdre; & quand on dit que les ennemis aprochent, tu n'es point en peine de transporter tes meubles, ni de cacher ton argent. Mais au premier son de trompette, tu trousses bagage, & te sauves où il te plaist; si tu n'aimes mieux demeurer, parce que tu es en seureté par tout; Au lieu que les riches voyent de dessus les murailles desoler leurs champs, vendanger leurs vignes, brûler leurs maisons, sacager leur bien. En quel estat penses-tu qu'ils soient alors? & ne crois-tu pas que chacune de ces choses leur donne du poignard dans le cœur? D'ailleurs, s'il faut lever de l'argent pour faire la guerre, c'est à eux qu'on s'adresse, & non pas à toy. Si la ville est prise, ce n'est pas toy qu'on tourmente; car on sçait bien que tu n'as point

d'argent ; mais on gese les riches , pour découvrir leurs trefors. S'il faut marcher contre l'ennemy , on ne te met pas aux premiers rangs , où est le danger ; car tu n'es pas digne de cet honneur, mais à la queue, où tu te peux sauver, si l'on a du pire, n'estant point arresté par la pesanteur de tes armes, ni par l'honneur , qui est un fardeau encore plus pesant ; & si l'on a du bon , on te traite magnifiquement après la victoire. Dans la paix aussi , l'on te cajole, & l'on te fait des largesses, pour monter aux dignitez. On te donne des spectacles, & on te construit des Bains & autres edifices publics, pour la necessité ou pour le plaisir. Ajoute à cela que les Riches sont exposez à mille calomnies , à cause de leurs richesses. Vous leur faites rendre compte de leur administration, quand vous voulez, & vous confisquez leur bien, si la fantaisie vous en prend. Quelquefois, non contents de crier contr'eux dans les assemblées, vous les poursuivez à coups de pierres, ou vous les jetez dans la riviere. Mais pour toy , tu n'aprehendes ni les accusations, ni les emotions populaires, ni les menaces d'un Tyran, & tu ne trembles point quand on crie au feu ou aux voleurs dans ton voisinage. Tu n'es point travaillé de mille fâcheux soucis. Tu ne crains point la nuit que l'on te dérobe. Tu n'es point en peine de faire rendre compte à des valets malicieux ou negligens, ni de te faire payer de ceux qui te doivent, ou de solliciter un procès, pour dépendre du caprice d'un Juge ou d'un Avocat. Enfin, pour le faire court, les richesses, par je ne sçay quelle fatalité, ne nous sçauroient faire tant de bien , qu'elles nous font de mal. Car on est tourmenté , & de l'aquisition, & de la conservation, & du chagrin

de la dépense : Au lieu que si tu as gagné cinq sols, tu les vas boire au cabaret avec tes camarades, où vous parlez indifféremment de tout, sans craindre qu'on vous jette le chat aux jambes. Si tu es malade, ce qui arrive rarement, parce que tu ne fais point d'excès, ni n'as de soucy qui te ronge, ton mal qui n'est point enraciné ni entretenu par les Medecins, s'en va aisément : mais les riches sont tourmentez par les maux & par les remedes, & sujets à une infinité de maladies, dont tu ne connois pas seulement le nom. Enfin, si je t'avois fait une liste de tout ce qu'ils souffrent, je t'épouvanterois du nombre, sans parler de la mort dont ils sont en apprehension perpetuelle, & qu'ils considerent comme un suplice, au lieu que tu la regardes comme un azile. En un mot, ceux qui volent trop haut, courent fortune de se precipiter comme des Icares ; au lieu que ceux qui rasent la terre, sont hors de danger.

M I C Y L E. Ils sont sages.

L E C O Q. Veux-tu que je te conte les divers naufrages des Grands ? Voy Crésus sur un échafaut, en oprobre à ceux qui l'ont adoré. Voy Denis le Tyran, qui tient un foïet au lieu d'un sceptre, & de Roy de Syracuse est devenu maistre d'Escole à Corinthe. Voy...

M I C Y L E. Arreste. Dy-moy un peu quelle est la felicité des Rois : car je suis bien aise de l'aprédre.

L E C O Q. Elle est assaisonée de beaucoup de maux, Micyle, & peu s'en faut, que je ne te die des injures, de m'en avoir ramené le souvenir. J'ay esté Roy d'un grand pais, riche & florissant. J'ay eu tout l'apareil de la Royauté, meubles, suite, équipage, tresors, gardes, flotes, armées. J'estois respecté & adoré, comme un Dieu. Lors

que je sortois en public , on se pressoit pour me voir, on me suivoit en foule par les ruës, on couroit devant, pour me voir passer, on montoit sur le toict des maisons , pour mieux contempler toute ma magnificence. Mais en cét estat , j'avois pitié de moy & de ceux qui m'adoroient, & me comparois à ces statuës superbes d'art & de maniere, qui sont aussi sales au dedans , qu'éclatantes au dehors , & pour un Dieu ou un Heros qu'elles representent, n'enferment que des souris ou des mouches.

MICYLE. Mais tu n'as pas encore dit leur défaut, car la pompe & la majesté n'est que le dehors de la statuë.

LE C O Q. Que te diray-je de leur crainte, de leurs soupçons, de leurs défiances, de leurs ennemis couverts ou cachez, des embusches qu'on leur dresse , de la haine des uns, du dégoust des autres, de l'envie de tous ? Ne pouvoir dormir, estre effrayé de mauvais songes, tourmenté de soucis cuisans , agité de vaines ou de ridicules esperances, mais toujours criminelles, importuné de plaintes, de demandes, d'expéditions , de jugemens, de traitez, accablé de conseils & d'alliances; embarrassé de mille fâcheuses intrigues. L'un a en teste son fils , qui est indigne de luy succeder : l'autre son frere, qui leve secretement des troupes, & qui fait sous main des creatures. On aprehende également les méchans & les gens de bien, estant jaloux de la reputation des uns, & en peine de la malice des autres. Ajoutez à cela le dépit d'une maistresse , qui ne nous aime point, ou en aime un autre : la jalousie d'un favory qu'on a trop élevé : la crainte d'une sedition du peuple, ou d'une conjuration

des Grands ; les exemples funestes des Princes detrônés, assassinez, empoisonnez , & autres histoires tragiques, qui retentissent sur les theatres.

MICYLE. N'en dy pas davantage, car cela me fait horreur ; & j'aime mieux encore demeurer comme je suis, que d'estre empoisonné dans une coupé d'or en un festin, puisque toutes les réjoissances des Grands leur sont funestes. Je ne cours fortune en travaillant de mon mestier, que de me couper de mon tranchet ; au lieu que la vie de ces gens-là est pleine de continuelles inquietudes. D'ailleurs, ce ne sont souvêt que des Comédiens, qui sous un manteau royal couvrent une ame de faquin , & qui cachent la petitesse de leur pié dans la grandeur de leur cothurne. Tu vois que j'ay déjà appris à faire des comparaisons à ton exemple. Mais passons maintenant aux animaux ; Que te semble de leur condition ?

LE C O Q. Cela seroit long à conter , & n'est pas de nostre sujet. Je te diray seulement qu'elle est plus tranquile que la nostre, parce qu'elle est renfermée dans les bornes de la Nature , & qu'elle n'est point troublée de tant de maux, ni de tant de crimes. On ne voit point parmy eux de flatteurs, d'usuriers , de maltotiers, ni de toutes ces bonnes gens qui leur ressemblent.

MICYLE. Il est vray. Mais pour ne t'en point mentir, je ne me puis encore défaire de la passion que j'avois pour les richesses, que j'ay suçée avec le lait. Car l'exemple de mon voisin me touche, & mon songe me revient tousiours dans l'esprit.

LE C O Q. Je te veux guerir de cette maladie, tout à cette heure ; & tandis qu'il est encore nuit, te mener chez quelqu'un de ces riches, pour voir quelle est leur félicité.

MICYLE,

MICYLB. Et comment feras-tu pour entrer ?
faudra-il percer la muraille ?

LE C O Q. Non. Car des deux grandes plumes
que j'ay à la queue, la droite rend invifible & ou-
vre toutes les portes fermées, qui eft une grace
que j'ay reçue de Mercure, à qui je fuis confacré.

MICYLB. Si ce que tu dis eft veritable, je vay
transporter chez moy dès aujourd'huy toutes les
richesses de mon voifin, & le reduire à faire le
mestier qu'il faisoit auparavant.

LE C O Q. Cela ne fe peut, car Mercure m'a obli-
gé de découvrir ceux qui abuseront de ce fecret.

MICYLB. Il n'est pas croyable que le Dieu
des larrons te veuille contraindre à reveler ceux
qui derobent, mais ne laiffons pas d'aller, je m'en
empêcheray fi je puis.

LE C O Q. Arache donc cette plume de ma
queue. Quoy ! tu les arraches toutes deux ?

MICYLB. C'est afin d'estre plus affeuré, ou-
tre que cela ne fera pas fi diforme.

LE C O Q. Chez qui irons-nous premierement ?
fera-ce chez cet homme qui ne trouve pas son
nom assez beau depuis qu'il eft devenu riche ?

MICYLB. Oüy, Nous voilà à la porte, Que
faut-il faire ?

LE C O Q. Mettre le bout de la plume dans la
ferrure, & elle s'ouvrira.

MICYLB. La voilà ouverte. Le beau fecret !
la clef n'en eût pas fait davantage.

LE C O Q. Marche le premier ; le vois-tu qui
veille, tandis que tout le monde dort ?

MICYLB. Je le vois à la clarté d'une lampe fort
obfcure, qui eft tout pâle & défait. Il faut que quel-
que fouce le ronge ; car je n'ay point ouï dire
qu'il fût malade.

L E C O Q. Escoutons ce qu'il murmure entre ses dents, nous en apprendrons peut-estre la cause.

S I M O N. Voilà soixante & dix talens que je viens de cacher dans terre, sous mon liât. On ne me les dérobera pas, comme ceux que j'avois mis dans mon écurie, sous la mangeoire. Il faut que ce soit ce maraud de palfrenier qui ait fait le coup; car on dit qu'il se traite bien, & qu'il a acheté un colier d'or à sa femme. Pour ma vaisselle d'argent, je crains bien qu'on ne l'emporte, car j'en ay quantité; & la muraille de la dépense n'est pas à mon avis, assez forte; Il vaut mieux que je passe le reste de la nuit sans dormir, & jela feray refaire demain. Car j'ay beaucoup d'ennemis & d'envieux, & principalement ce coquin de Savetier, qui est jaloux de ma fortune, à cause que j'ay esté de mesme mestier que luy.

M I C Y L E. Oüi, infame! Mais je ne vole pas les plats comme toy, pour jurer apres que je ne les ay pas pris.

L E C O Q. Tay-toy, que tu ne nous découvres,

S I M O N. Il n'y a point de danger que je cherche par tout, & que je fasse le tour du logis, de peur qu'il n'y ait quelqu'un de caché qui me vienne égorger; car mes valets n'ont pas soin de tenir la porte fermée. Mais j'entends du bruit, Qui va là? Je le tiens. Non, c'est un pilier de la galerie. Je tremble, & suis tout transi; il me semble toujours de voir quelqu'un. Il faut recompter mon argent, je pourrois bien m'estre abusé. Toutefois j'entends du bruit. Quelqu'un passe dans la cour. Il vaut mieux prendre les armes, de peur d'estre surpris,

LE COQ. Voilà, Micyle, la felicité de ton voisin, à laquelle tu portois envie ; Passons chez Eucrate, tandis qu'il est encore nuit.

MICYLE. Dieux, la miserable vie ! Ainsi puissent vivre mes ennemis. Mais avant que de partir, jete prie que je luy donne un coup de poing.

SIMON. Aux voleurs, on m'a frappé.

LE COQ. Laissons-le crier, & pâlir, comme son argent.

MICYLE. Voilà la porte d'Eucrate entr'ouverte. Quelque valet y fait la débauche, ou il y a quelques rendez-vous amoureux.

LE COQ. Le vois-tu qui calcule ses interets avec ses doigts crochus ? sans songer à la mort, qu'il doit bien-tost changer en fourmy ou en corbeau, qui est le destin d'un vsurier côméluy.

MICYLE. Ah Dieux ! je possédois tantost toutes ces richesses en songe.

LE COQ. Tu ne peux t'empescher de les' admirer, quoy que tu en voyes les defauts ! Mais la plaisante rencontre : Vois-tu la femme couchée avec son cuisinier, & la fille d'un autre costé entre les bras d'un galant ? C'est pour cela que la porte estoit entr'ouverte. Quel creve-cœur ce luy sera, quand il viendra à le sçavoir ! Hé bien, voudrois-tu estre riche à ce prix-là ?

MICYLE. Non, j'aimerois mieux mourir que de souffrir ces infamies. Fy des richesses, je leur dis desormais adieu.

LE COQ. Sortons, voilà le jour qui point, Une autre fois tu verras le reste.



ICAROMENIPE.

DIALOGUE

DE MENIPE ET DE SON AMY.

*Ce Dialogue a quelque chose du CONTEMPLA-
TEUR & de LA NECROMANCIE, & taxe l'in-
certitude des Philosophes, & leurs vaines &
curieuses recherches; Mais il se moque en passant,
des Dieux & de la vanité des hommes.*

*Les sta-
des ont
cent
vingt-
cinq pas,
à cinq
pieds
pour pas,
& les pa-
rasanges
sont de
trente
stades.*

MENIPE. **D**EPUIS la terre jusqu'à la Lune,
il y a trois mille stades; d'où
jusqu'au globe du Soleil, on compte cinq cens
parasanges; & de-là au ciel Empyrée, il y peut
avoir une bonne journée d'Aigle.

L'AMY. Qu'est-ce que tu murmures entre tes
dents, de Lune, de Soleil, de stades, & de para-
sanges?

MENIPE. C'est que je fais le calcul de mon
voyage, pour voir combien j'ay mis à le faire.

L'AMY. Pensez que c'est quelque navigation
lointaine, où tu reglois ton cours par celui du
Ciel & des Astres, cōme les Pilotes de Phenicie.

MENIPE. Nullement; c'est dans le Ciel que
j'ay voyagé.

L'AMY. Il faut que ton songe ait duré long-
temps, pour avoir couru tant de stades & de pa-
rasanges.

MENIPE. Ce n'est pas un songe, mais une
vérité.

L'AMY. Quoy ! tu arrives tout fraîchement
du Ciel !

MENIPE. Oûi, où j'ay appris des choses incroyables; & c'est ce qui fait partie de ma felicité, qu'elles soient si grandes, qu'on ait de la peine à les croire.

L'AMY. Il faut baisser la teste, sans s'enquerir de choses si hautes, & fermer les yeux devant une si grande lumiere. Mais dy-moy, où as-tu pû trouver une echelle assez grande, pour monter là-haut? Car tu n'as pas esté enlevé dans le Ciel pour ta beauté, comme Ganymede.

MENIPE. Je n'avois pas besoin d'échelle; ayant des aîles assez fortes pour me guinder jusques-là.

L'AMY. Mais n'as-tu point craint de tomber, comme fit Icare, & de rendre quelque mer fameuse par ta chute?

MENIPE. Non; car je n'avois pas des aîles de cire, comme luy.

L'AMY. Où en as-tu pû recouvrer d'autres? car à force de l'assurer, tu commences à me le faire croire.

MENIPE. Un chasseur m'en a fait present de deux, l'une de Vantour, & l'autre d'Aigle, que j'ay accommodées sur mon corps fort proprement. J'ay commencé à voler d'abord terre à terre, puis prenant mon vol plus haut & plus loin, je me suis guindé dans le Ciel à l'ayde d'un grand vent.

L'AMY. Il faut que tu sois bien hardy & bien curieux, d'avoir tenté une entreprise si difficile.

MENIPE. Je t'en diray la raison. Apres avoir reconnu la foiblesse & l'inconstance des choses humaines, je commençay à mépriser les grandeurs, les richesses, & les voluptez, & à m'a-

donner à la contemplation , & à la recherche de la verité ; en quoy consiste le souverain bien. Je consideray d'abord le Ciel , & les Astres qui semblent semer par l'air , à l'avanture ; le Soleil qui brille de tant de lumiere, la Lune si diverse en ses changemens ; les foudres , les éclairs , & les tonnerres, qui font tant d'horreur ou tant de bruit, la gresle , la neige & les vens, d'une origine si admirable & si inconnue, & le reste des merveilles de la Nature, où il y a tant à apprendre. Mais comme la raison de ces choses est obscure & incertaine , & qu'on ne peut deviner quel est l'Auteur de cet Univers , ni comment il a esté fait , & s'il a eu un commencement , Je trouvay à propos de consulter les Philosophes , qui ont employé toute leur vie à le rechercher , & m'adressay à ceux dont la doctrine est la plus haute , & la vertu la plus austere. Ils s'offrirent de me l'enseigner pour une grande somme d'argent , dont je donnay la moitié comptant , & promis de payer l'autre à la fin. Mais je ne say comment ils me jetterent dans une plus grande incertitude , & ne m'apprirent que des termes barbares & inconnus. Et ce qui est de plus étrange ; c'est qu'estant d'avis si contraire, chacun assure pourtant qu'il a trouvé la verité , comme si elle s'estoit revelée à luy.

L' A M Y. C'est une chose étrange , que des gens si sages & si savans , ne se puissent acorder en des matieres si importantes.

M E N I P E. Tu ritois trop de voir ensemble tant d'orgueil & tant d'ignorance. Car quoy qu'ils ne soient pas plus habiles que les autres, & que la plupart radotent mesme de vieillesse , ils croient pénétrer dans le Ciel avec leurs mauvais yeux , & mesurent le Soleil & les Astres,

comme ils feroient leur cour ou leur larcin. Ils te diront hardiment la distance qu'il y a d'une étoile à l'autre, la hauteur du Ciel, la profondeur de la Mer, & la rondeur de la Terre, quoy qu'ils ne sachent pas le chemin qu'il y a d'Athenes à Mégare. Ils forment des cercles, & des triangles sur des quarrés, & décrivent plusieurs Spheres là haut, comme s'ils y avoient esté. S'ils parloient encore de ces choses problématiquement & sans vouloir rien affirmer; mais à peine que les uns ne jurent que le Soleil est un fer chaud; les autres que la Lune est habitée, & que les étoiles se nourrissent des vapeurs de la terre & de la mer, que le Soleil atire en haut par la force de sa chaleur. Pour leur contrariété, elle est toute manifeste. Car les uns disent que le monde est éternel, les autres qu'il doit finir, & décrivent sa fin comme son commencement. Mais je m'étonne que faisant un Dieu pere de l'Univers, ils ne disent pas qui est le sien, & où il estoit auparavant; car il n'y a rien hors de-là?

*Voyez
les re-
marques.*

L'AMY. Tu contes là d'étranges choses de leur impudence & de leur curiosité.

MENIPE. Si tu savois ce qu'ils disent des idées & des choses incorporeles; de la forme & de la matiere; du vuide & de l'infy; de la fin & des principes, tu en serois tout étonné. Car les uns font l'Univers finy, les autres non; les uns en comptent plusieurs, les autres n'en admettent qu'un; Il y en a qui veulent que le principe de tout soit la discorde, comme s'ils estoient ennemis de la paix. Pour les Dieux, combien y a-t-il de diversité! L'un dit que la divinité est un nombre; l'autre jure par le chien, l'oye, & le platane; ceux cy posent plusieurs Dieux de divers pouvoirs; ceux-là n'en font

Les Eléments qui se font perpétuellement la guerre.

qu'un, tant la disette en est grande. Les uns veulent que la divinité soit incorporelle, les autres non. Ceux-cy, qu'elle se mêle des choses du monde; ceux-là, qu'elle ne fasse rien du tout, comme ces personnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre, ou ces vieillards, qui donnent leur bien à leurs enfans, pour ne se plus mesler de rien. Quelques-uns n'en veulent point croire, & donnent tout au hazard. Cependant cette contrariété me mettoit en une extrême peine. Car je n'avois pas la hardiesse de contredire à des gens qui sont tant les venerables; & d'autre costé je ne me pouvois résoudre à croire pour certain, ce qui estoit si fort contesté. Dans cette resolution, desespérant de trouver ici bas ce que je cherchois, je voulus aller m'en enquerir dans le Ciel, & y montay par l'invention que j'ay dite. Je fus ébloüi d'abord par la grâdeur de sa lumiere; mais comme je fus près du globe de la Lune, sentant une de mes aisles s'afoiblir, je m'y alay reposer, & contemplay de là toute la terre, jettant les yeux tantost d'un costé, tantost d'un autre, comme le Jupiter d'Homere.

L'AMY. Conte-moy un peu ce que tu y as remarqué, afin que je ne perde aucune particularité de ton voyage. Car il ne se peut faire que tu n'ayes aperçu plusieurs belles choses, qui sont dignes d'estre sçeuës.

MENIPE. Tu as raison; mais il faut que je te die premierement, que la terre paroist beaucoup plus petite de là-haut, que le globe de la Lune, & que j'eusse eu de la peine à la reconnoistre, sans la Tour du Phare & le Colosse de Rhodes. Il est vray que l'Ocean jette quelque clarté aux rayons du Soleil, qui me la fit discer-

ner peu à peu ; & je contemplay en suite le particulier de la vie des hommes.

L'AMY. Cela se contredit, Que tu ne l'ayes pû remarquer d'abord à cause de sa petitesse, & que tu ayes observé ensuite jusqu'aux moindres particularitez.

MENIPE. C'est que tu n'entens pas le reste. Comme j'estois en peine sur ce sujet, Empedocle m'aparut ; noir comme un charbonnier , à cause des flâmes du mont Ethna. Je me retiray d'abord, croyant que ce fût un fantôme, ou quelque démon du globe de la Lune ; mais il me rassura en se nommant, & me conta comme la fumée qui sortoit de cette montagne brûlante, l'avoit porté jusques-là, où il habitoit maintenant , & voltigeoit çà & là, se nourrissant de rosée. Qu'il voyoit bien la peine où j'estois , & qu'il m'en vouloit tirer ; Qu'en remuant l'aile de l'Aigle , qui est le plus clairvoyant de tous les oiseaux , je verrois clairement de ce costé-là , pourveu que je ne remuasse point l'autre : Et que je ne devois pas le trouver étrange , veu que les artisans pour mieux voir, avoient acoustumé de fermer un œil. Après avoir dit cela, il s'évanouit ; mais je luy promis de luy faire à mon retour des éfusions sous la cheminée , & de l'invoquer par trois fois à la nouvelle Lune , dequoy il me remercia , & me répondit en bon Philosophe , qu'il ne l'avoit pas fait pour la recompense , mais par le seul amour de la vertu. Je n'eus donc pas remué plustost l'aile droite , qui estoit celle de l'Aigle , qu'elle jetta une grande lumière , à la lueur de laquelle je vis tout ce qui se passoit fort distinctement. Car j'aperçeu le Roy Ptolomée couchée avec sa sœur : Antigonus avec sa belle-fille : Antiochus fils de Se-

Syracusanica,

leucus , qui faisoit signe des yeux à sa belle-mère. D'autre costé je vis Attalus empoisonné par son fils , & celuy de Lyfimacus, qui dresseoit des embûches à son pere, Alexandre tyran des Phères tué par sa femme, Arfacés égorgeant la siennne , puis massacré par Arbacés l'un de ses Eunuques. Un autre chez les Medes avoit la teste cassée d'une coupe d'or en un festin , & estoit traîné par les pieds hors de la sale. Voila ce qui se passoit chez les Rois , pour ne point dire leurs moindres crimes. Les particuliers faisoient comme la farce de cette Tragedie. Car on voyois Hermodore l'Epicurien qui se parjuroit pour de l'argent ; Agathoclés le Stoïcien , qui ployoit ses écoliers pour estre payé de ses leçons, Herophile le Cynique , entre les bras d'une Courtisane , l'Orateur Clinias pillant le Temple d'Esculape. Un autre perçoit le mur de son voisin , ou couchoit avec sa voisine , & mille autres galanteries d'une diversité tres-agreable.

Spartanica,

L'AMY. Tu me ferois plaisir de m'en conter le detail.

MENIPE. Il seroit difficile de tout conter, puis-qu'il est mesme difficile de tout voir. Car on peut dire que c'est comme dans le Bouclier d'Achille , où il y a en un endroit des festins & des rejoüissances , & en l'autre des procès & des funerailles. Icy les Gètes font la guerre , là les Scythes vont en chariot. D'un costé les Egyptiens labourent , les Pheniciens trafiquent , les Ciliciens dérobent ; De l'autre , les Atheniens haranguent , les Lacedemoniens se donnent la discipline ; enfin , c'est comme un mélange & un concert de plusieurs voix discordantes , qui font un assez plaisant charivary. Car ils ne sont

*Il s'agit
voient
leurs en-
sans de-
dans*

pas seulement differens d'habits & de visage, mais de meurs & de religion, jusqu'à ce que la mort vienne, qui les rend tous semblables. Mais les plus ridicules, à mon avis, sont ceux qui se baignent pour une vigne ou pour un champ, & qui pensent estre grands Seigneurs, pour posseder mille arpens de terre dans l'Acarnanie. Car la

*l'autel de
Diane,
pour les
accousser
mer à la
douleur.*

Grece ne paroist pas plus grande de là-haut, qu'elle est dans la carte, & le plus riche ne possède pas un atome d'Epicure. De-là jettant la veüe sur le Peloponese, je riois de voir combien d'Argiens & de Lacedemoniens estoient morts en un jour de bataille, pour une chose qui ne paroist pas plus large qu'une lentille d'Egypte. Que diray-je plus ? le mont Pangée avec toutes ses mines, n'estoit pas si grand qu'un grain de mil ? Que les riches apres cela aillent vanter leurs tresors, qui n'en sont qu'une petite partie.

L'AMY. O la plaisante chose, Menipe, & que je t'envie un si agreable spectacle ! Mais les villes comment te paroissoient-elles ?

MENIPE. Comme des fourmillieres, ou l'on voit des fourmis ocupées, les unes à porter un grain de bled, les autres un morceau de cosse de fève, celles-cy une ordure, ces autres leur compagnon qui est mort. Je croy mesme, comme elles composent une petite Republique, qu'il y a parmi elles des Avocats, des Medecins, & des Philosophes. Que si cet exemple te semble trop bas, Considere que les Myrmidons, qui est une nation tres-belliqueuse, sont venus de fourmis. Apres avoir bien consideré toutes ces choses, je volay vers le plus haut plancher des Cieux, pour parler avec les Poëtes; mais je n'avois pas fait un stade, que la Lune me rapella d'une voix claire & feminine, & me pria

de représenter à Jupiter l'impertinente curiosité des Philosophes, qui veulent savoir tout ce qu'elle a dans le ventre, & rendre raison de ses divers changemens. L'un dit qu'elle est habitée comme la terre : l'autre, qu'elle est suspendue en l'air comme un miroir. Celuy-cy, que toute sa lumière est empruntée du Soleil; Cet autre, que non, comme s'ils avoient envie de les mettre mal ensemble, quoy qu'elle se teut, disoit-elle, de leurs débaüches, par respect, & qu'elle se couvrit quelquefois la nuit d'un voile, pour ne les point voir. S'ils ne cessioient donc de contrôler ses actions, qu'elle seroit cõtainte de déloger, & d'aler habiter en un autre endroit. Mais qu'elle prieroit Jupiter pour la venger, de confondre leur doctrine, & de foudroyer les mécreans, qui ne la peuvent laisser en repos, & ne cessent de prendre sa mesure, comme s'ils luy vouloyent faire un habit. Je luy promis de faire ses remontrances, & continuay mon chemin, tant qu'elle commença à me paroître fort petite, & à me dérober la vue de la terre. Laisant donc le Soleil à main droite, & volant à travers les étoiles, j'arrivay le troisième jour au Ciel Empirée, où je pensois d'abord entrer sans rien dire, & passer pour Ganymede, porté sur l'aile d'un Aigle, mais je craignis que celle de Vautour me fît reconnoître, & trouvay plus à propos de fraper à la porte. Mercure ayant appris qui j'estois, me fit entrer tout tremblant, après l'avoir esté dire à Jupiter. Les Dieux estoient assemblez dans une grande sale, fort surpris de ma venue, craignant que les hommes ne vinssent à la fin à découvrir le chemin du Ciel, comme on trouve tous les jours quelque nouvelle invention. Alors Jupiter me regardant de travers,

me dit brusquement: *D'où es-tu? Qui es-tu? D'où viens-tu? Où vas-tu?* Mais cela m'étonna de forte, que je faillis à tomber à la renverse. A la fin revenu à moy, je luy dis le sujet de mon voyage, & l'incertitude des choses humaines; à quoy j'ajoutay les plaintes que faisoit la Lune; Mais Jupiter se souvant, Hé bien, dit-il, Messieurs! on s'étonne de l'entreprise des Geans, qui vouloient escaler les Cieux, & voicy Menipe, qui y est monté. Ne crains point, poursuivit-il, tu demeureras icy aujourd'huy, & je te depescheray dès demain. Apres avoir dit cela, il se leva, & je le suivis vers l'endroit du Ciel, où il avoit acoustumé d'entendre les vœux & les prieres des hommes, parce qu'il estoit temps qu'il vaquast aux choses du monde. En alant il me fit diverses demandes. Combien valoit le bled à Athenes? Si les chous avoiēt besoin de pluye ou de gelée? Combien le dernier hyver avoit fait mourir de personnes? S'il restoit quelqu'un de la race de Phidias? Pourquoi les Atheniens avoient cessé si long-temps de solemniser sa feste? S'ils continuoient dans le dessein d'achever leur Olympie? Si l'on avoit pris ceux qui avoiēt pillé le Temple de Dodone; & plusieurs autres curiositez semblables. Comme je luy eus répondu à tout fort pertinemment: Or ça, dit-il, Menipe; quel sentiment les hommes ont-ils de moy? ne me le cele point. Quel autre, luy dis-je, sinon que tu es l'arbitre du monde, & le souverain des Dieux? A d'autres, répondit-il, Je sçay assez ce qu'ils pensent, quoy qu'ils ne l'osent dire tout haut. Car autrefois j'estois leur Tout; & comme dit Homere, toutes les ruës & les places publiques estoient pleines de Jupiter, & l'air obscurcy de la fumée de mes sacrifices. Mais depuis

qu'Apollon a étably un Bureau de Prophetie à Delphes, & Esculape une boutique d'Apoticaire à Pergame; Que Diane s'est mise en credit à Ephese, Bendis en trace, & Anubis en Egypte; on ne parle non plus de moi que d'un trépassé, & chacun court à la nouveauté. C'est beaucoup, si quelqu'un me sacrifie une fois tous les cinq ans à Olympie. En un mot mes Autels sont devenus aussi froids que les loix de Platon, & les Sylogismes de Chrysippe. En disant cela nous arivâmes aux lieux où il depéchoit des affaires du monde. C'estoit un rang de trapes, comme de fenestres, où il y avoit à chacune une chaire d'or. Il s'assit à la premiere, pour entendre les prieres des hommes, & n'eut pas plustost levé la trape, qu'on entendit une confusion de toutes sortes de voix, l'un demandoit un royaume, l'autre la santé : celui-cy la mort de son frere ou de sa femme : celui-là de gagner son procès, ou de remporter le pris aux jeux Olympiques : le jardinier vouloit de la pluye, le Vigneron du soleil. Mais la plus grande contrariété estoit entre ceux qui navigent, dont les uns demandoient un vent, & les autres un autre, de sorte qu'il ne savoit lequel acorder. Je le vis une fois bien empesché, à cause que deux personnes vouloient avoir une mesme chose, où ils n'avoient pas plus de droit l'un que l'autre, & ils promettoient de mesmes sacrifices. Car en cette occasion il fit le Pyrrhonien, & ne voulut point se determiner. De là il passa à la seconde trape, pour entendre les sermens, & foudroya l'Epicurien Hermodore, qui s'estoit parjuré. A la troisieme il vauqua aux divinations & aux augures, d'où il vint à celle des sacrifices, dont la fumée montoit avec grand

bruit, rapportant le nom de tous ceux qui sacri-
 fioient, afin qu'on sçeut à qui chaque sacrifice
 appartenoit. Ensuite il alla ordonner des Vens &
 des saisons, & envoya la bise soufler en Lydie, &
 Zephire sur la mer Adriatique, où il eut charge
 d'émouvoir une tempeste; mais les vens de midy
 se reposerent ce jour là. D'autre costé il fit tom-
 ber dix mille muids de gresse en Capadoce, pleu-
 voir en Scytie, neiger en Grece, tonner en Ly-
 bie, & cela executé que bien que mal, il s'achemina
 vers la sale du festin, parce qu'il estoit temps de *C'est*
 souper. Cerés fournit le pain, Bacchus le vin, Her- *qu'elle*
 cule la viande, Neprune le poisson, Venus les *estoit*
 épices, & ainsi du reste. Mercure me fit asseoir *Deussé de*
 auprès de Pan, & autres Dieux de nature mixte, où *l'Arabi*
 Ganymede me versoit quelquefois du Nectar,
 quand Jupiter tournoit la tette de l'autre costé.
 Car il ne vouloit pas souffrir qu'on m'en donnast,
 parce que c'est le brevage des Dieux, comme
 leur manger est l'Ambroisie. Mais cela n'empes-
 che pas qu'ils ne boivent le sang des victimes, &
 qu'ils ne hument la fumée des sacrifices. Pendant *Comme*
 le soupé, Apollon joüa de la Lyre, Sylene dança *qui diroit*
 le Cordace, les Muses chanterent la Theogonie *une pau-*
 d'Hésiode, & la premiere Ode de Pindare. Com- *salomade,*
 me on eut fait bonne chere, chacun s'ala coucher *Vers*
Mais tandis que les Dieux & les hommes dormoient d'Homo
 je révois tout seul aux choses que j'avois veuës, & *re.*
 trouvois étrange qu'Apollon depuis si long-
 temps n'eust point de barbe, & qu'il fust nuit au
 Ciel, où le Soleil luit tousiours, & autres choses
 semblables; après quoy je dormis un peu. Jupi-
 ter tint conseil de grand matin, & representa;
 Qu'il avoit tousiours diferé à parler des Philo-
 sophes; mais que la venue de Menipe & les

plaintes de la Lune, avoient achevé de le resoudre: Que c'estoit une nation oisive, querelleuse & arrogante, pour ne point dire ses autres defauts, qui s'estoit introduite depuis peu, & qui n'étoit bonne à rien. Car si l'on demandoit à un Philosophe, Que fais-tu ? & quel service rends-tu à la Republique ? Il respondroit, s'il vouloit dire la verité, Qu'il ne fait rien, que crier & aboyer tout le monde, & qu'il est inutile dans la paix & dans la guerre. Cependant, dit-il, ce sont les plus glorieux de tous les hommes, qui font profession de tout sçavoir, & ne sçavent rien; & ayant attiré la jeunesse, sous pretexte de luy apprendre de grands mysteres, ne luy enseignent que des sottises: Qu'ils estoient partagez en diverses sectes, selon les diverses faces de la raison, & se couvroient tous du masque de la Vertu, loüant en public la sobriété & la temperance, tandis qu'en particulier ils faisoient bonne chere, & passoient leur temps. Voilà, dit-il, quels sont ces Messieurs, qui s'appellent nos nourrissons. Mais le pire est, que les Epicuriens nient la Providence, & que si cette opinion vient une fois à s'établir, personne ne nous voudra plus faire d'offrandes ni de sacrifices. Je ne parle point des plaintes que fait la Lune, Vous les avez ouïes de la propre bouche de Menipe. C'est donc à vous de prendre là-dessus une bonne resolution, qui vous soit ensemble & utile & glorieuse. Il s'éleva alors un murmure de toute l'assemblée, qu'il les falloit foudroyer comme on avoit fait les Geans: à quoy Jupiter répondit que c'estoit-là son dessein; mais qu'il en falloit differer l'exécution à cause de la feste. Cependant, il donna ordre à Mercure de me couper les aïles, pour m'empescher une autre fois de voler si haut, & luy commanda de me remettre

mettre en terre ; ce qu'il fit , en me prenant par l'oreille, & me posant dans le Céramique. Voilà tout ce qui s'est passé en mon voyage du Ciel, dont je vay faire la relation aux Philosophes, qui se promènent dans le Pécile.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LA DOUBLE ACUSATION, OU LA CHICANE.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE MERCURE.

Où plusieurs autres parlent.

Il excuse sa façon d'écrire , & blâme ceux qui embrassent la Philosophie, par de mauvais Principes.

JUPITER. **Q**UE veulent dire les Philosophes, de tant vanter la félicité des Dieux? S'ils savoient la peine que nous donnent les mortels, ils ne tiendroient pas ce langage, & ne nous estimeroient pas heureux, pour avoir nostre soul de Nectar & d'Ambrosie. Je ne sçay, pour moy, d'où leur peut venir cette erreur, si ce n'est de cet aveugle d'Homere, qui parle de tout à tort & à travers, & veut discourir des choses du Ciel, luy qui ne connoissoit pas seulement celles de la terre. Premièrement, le Soleil court tout le jour, sans se reposer, & s'il s'arrestoit un moment, il feroit périr l'Univers. La Lune passe toutes les nuits sans dormir, à éclairer les desbauchez & ceux qui reviennent tard de souper, Apollon ne cesse de

Voyez les Remarques

2. Partie, T

*Oracle
des Mi-
lestiens
aussi nom-
mé de
Brancus
qui a le
premier
présidé,
Ctésus.*

rendre des Oracles, & n'a pas plustost fait à Delphes, à Claros & à Colophone, qu'il faut courir à Xanthe, à Delos, & chez les Branquides; Enfin, par tout où la Prestresse l'appelle, apres avoir bû de l'eau sacrée, mâché du laurier, & remué son trepié; Car pour peu qu'il tardast à rendre réponse, on le planteroit-là; & toute sa gloire s'en iroit en fumée. Je laisse à part les fourberies que l'on luy fait, pour l'éprouver ou pour le surprendre; Témoin celuy qui méla de la chair de tortue avec celle de mouton, pour voir s'il les sçauroit dicerner, & il l'eust surpris, s'il n'eust eu bon nez. Considérez la peine qu'a Esculape apres les malades tousiours chagrins & mélancoliques, & le dégoût qu'il y a à converser avec des gens qui ont l'haleine mauvaise. Que diray-je des Vents, sans cesse occupez à souffler pour balayer l'air, qui est un assez maigre divertissement? Le Dieu du Sommeil court toute la nuit, pour le repos des misérables, accompagné du Songe, qui est comme son trucheman. Enfin tous les autres ont du relâche, hormis moy, qui devois vivre à mon aise, sans rien faire, comme estant leur souverain. Bien loin de cela, il faut que j'aye tousiours l'œil sur eux, pour prendre garde si chacun fait bien son devoir, & châtier ceux qui y manquent. D'ailleurs, il faut pleuvoir, gresser, venter, neiger, tonner, selon les diverses Saisons; entendre les vœux & les prieres de tout le monde, & particulièrement des malades, & de ceux qui navigent; Assister aux jugemens, pour punir ceux qui se parjurent; & aux augures, pour prédire l'avenir. Enfin, par tout où l'on voit monter la fumée de quelque sacrifice. Estre en même temps à Olympie à goustier d'un hecatombe, & chez les Ethiopiens à quelque festin. Regier le

fort d'une bataille près de Babylone, & quelqu'autre affaire chez les Gètes. En un mot, donner ordre à tout; Encore avec cela, on a bien de la peine à éviter la calomnie, & pour peu qu'on s'en relâche, Epicure dira qu'on n'a soin de rien, ce qui n'est pas pourtant de petite conséquence; car si les hommes venoient une fois à se le persuader, adieu toutes leurs prières & leurs sacrifices. Il faut donc demeurer toujours attaché au gouvernail, comme un Pilote, & veiller tandis que les autres dorment. Je demanderois volontiers aux Philosophes, qui me croient si heureux, quand pensent-ils que j'aye le temps de goûter ma félicité. Car j'ay tant d'affaires sur les bras, que je n'ay pas le loisir seulement de vider les différens qu'ils ont ensemble, ni même quelques procès que divers Arts ont intentez contre des particuliers.

MERCURE. Il y a long-temps que je les entends murmurer, & ne l'osois dire. Car chacun se plaint qu'il n'y a plus de Justice, & qu'on ne fait point droit sur leurs demandes.

JUPITER. Que t'en semble, Mercure? Veux-tu que nous leur donnions audience dès aujourd'huy, ou que nous les remettions à une autre fois?

MERCURE. Je suis d'avis qu'on les depesche promptement.

JUPITER. Va donc crier, Que tous ceux qui ont quelque affaire de cette nature, se trouvent presentement à l'Arcopage, où la Justice distribuera au sort les Juges, selon la qualité & l'importance du fait. Que si quelqu'un n'est pas satisfait de leur jugement, il en pourra appeler à mon Tribunal, où l'on reverra le procès tout de nouveau. Que la Justice donc s'aille asseoir auprès des venerables

Emmi.
des deux

308 LA DOUBLE ACUSATION;

*À Antel
est au
lieu où
l'on ren-
doit la
Justice.*

Déesse, pour assister à l'audience, afin que tout aille bien.

LA JUSTICE. Quoy mon pere ! Que je retourne en terre pour y voir triompher ma rivale ?

JUPITER. Tu n'as rien à craindre, ma fille, les choses ont bien changé de face depuis que les Philosophes sont venus au monde, & particulièrement Socrate, qui a tant loué la Justice, jusqu'à y mettre le souverain bien.

LA JUSTICE. Tous ses beaux discours n'ont pas empêché qu'on ne l'ait condamné luy-même, sans luy donner le loisir de sacrifier un coq à Esculape, comme il en avoit fait vœu.

*C'est
qu'il y en
avois
grande
quantité
sous
Marc-
Antoine.*

JUPITER. Il ne faut pas s'estonner que cela soit arrivé dans l'enfance de la Philosophie. Mais maintenant qu'on prêche tout haut la vertu, & que toutes les ruës & les places publiques sont pleines de Philosophes, aussi bien que de Jupiter, il n'y a point de danger pour toy. Ne les vois-tu pas en foule dans les carrefours & les lieux publics, avec la besace sur l'espaule, un livre à la main gauche, & un bâton à la droite ? Jamais il n'y eut tant de nourissons des Dieux. Les artisans abandonnent leur boutique, pour vaquer à la Philosophie, & se noircissent le corps au Soleil pour prendre la teinture de la vertu. En un mot, on voit croistre en une nuit les Philosophes, comme les champignons, & il y en a plus que le Printemps n'a de fleurs, l'Esté de moissons, & l'Automne de raisins, pour parler avec les Poëtes.

LA JUSTICE. Mais on n'en est pas plus vertueux pour cela ; & je sçay bien que plusieurs me fermeront la porte, parce qu'ils ont chez eux mon ennemie.

JUPITER. Non pas tous, ma fille, il y a toujours quelques gens de bien; & cela suffit. Mais hâtez-vous de partir, pour vuides quelques affaires dès aujourd'huy.

MERCURE. Tirons vers Sunion, un peu au dessous d'Hymette, à la gauche du mont Par-nés, où se voyent ces deux forteresses. Il semble *On, ces deux pointes de rochers* que tu ne sçaches plus le chemin? Qu'as-tu à pleurer, ma sœur? ne crains rien. Il n'y a plus de Phalaris, ni de Bufiris, de Scirons, ni de Pityocampes; la Sagesse tient le haut bout, avec le Portique & l'Academie, où l'on ne parle plus que de toy, & l'on n'attend que ton retour.

LA JUSTICE. Tu le peux mieux sçavoir que personne, si tu le veux dire; car tu es tous les jours aux lieux publics & aux assemblées.

MERCURE. Ce n'est pas à toy que je voudrois déguiser la verité. Sans mentir, j'en voy plusieurs d'une contenance bien reformée; je ne sçay pas s'ils sont aussi vertueux en effet qu'en aparence. Il est vray qu'il y en a quelques-uns qui n'ont pas encore bien pris teinture à cause de leurs vices, & sont marquez comme des Leopars. Mais tout en devisant, nous voicy arrivez *Placé près d'Athenes, où le peuple s'assemble.* près d'Athenes. Atens moy-là, & regarde vers le Pnycé, tandis que j'iray faire les proclamations ordinaires du haut de la forteresse, pour estre entendu de tout le monde.

LA JUSTICE. Dy-moy auparavant, qui est cét homme qui s'avance avec une flûte à la main, & des cornes à la teste?

MERCURE. C'est Pan, cét illustre compagnon de Bacchus, qui se tenoit autre-fois sur le mont Parthénien; mais depuis le service qu'il a rendu aux Atheniens à la bataille de Marathon,

§10 LA DOUBLE ACCUSATION,
ils luy ont donné une grotte sous leur forte-
resse.

P A N. Bon-jour , Mercure & la Justice.

M E R C U R E. Bon-jour , le bon Danseur & le
bon Musicien, qui a ajousté depuis peu à ces ti-
tres, celui de Vaillant.

P A N. Qui vousamene en ces quartiers ?

M E R C U R E. La Justice te le dira ; car je suis
pressé d'aller la haut.

LA JUSTICE. Jupiter nous envoie terminer
quelques differens , qu'il y a long-temps qui du-
rent entre les Philosophes. Mais, dy-moy, com-
ment l'on te traite icy ?

P A N. Assez mal , contre mon attente. Car
pour recompense d'avoir chassé les Barbares du
païs , on se contente de me sacrifier deux ou
trois fois l'an quelque bouc puant , qu'on mange
en suite devant moy avec des réjouissances pu-
bliques pour me divertir , car je n'ay point de
part au festin.

LA JUSTICE. Mais les Philosophes n'ont-
ils pas maintenant reformé le monde ?

P A N. Qui ? ces fous melancoliques , ces
grandes barbes de bouc , qui sont toujours en
querelle , pour des choses où ils n'entendent
rien , ni moy aussi ; car tu sçais qu'on n'est pas
fort subtil en Arcadie ; & pour moy , je me
contente de sçavoir danser & jouer de la flûte,
& quelquesfois des cousteaux, lorsque l'occa-
sion s'en presente. Mais je les entends crier tous
les jours , & parler d'idées & d'incorporalité, &
autres choses semblables , où je n'entends rien,
parce que je n'ay pas fréquenté les Escoles. Ils
commencent assez paisiblement d'abord ; mais
la dispute venant à s'eschauffer , c'est à qui le

OU LA CHICANE. 313

prendra d'un ton plus haut. Car les plus grands criars y ont le plus d'avantage, parce que ceux qui n'y entendent rien, qui sont tousiours le plus grand nombre, jugent des choses par l'exterieur, & donnent cause gagnée au plus résolu. A la fin de la dispute, comme ils ne sçavent plus que dire, ils se retirent avec force injures, & effluent la sueur de leur front, apres avoir paru au combat, le visage enflammé, la gorge enflée, & les yeux presque hors de la teste, comme une Trompette qui sonne de toute sa force. Du reste, je ne puis dire le fruit que tire la Republique de toutes ces criailleries; mais pour ce qui est de la vie de ces Messieurs, j'en sçay quelque chose; Car comme je suis perché sur le haut d'un roc, je les vois quelquefois sur la brune, . . .

LA JUSTICE. Areste. Voilà Mercure qui commence à faire la publication.

MERCURE. Paix. Escoutez. On fait à sçavoir de la part de Jupiter, qu'on tiendra les plaids aujourd'huy, qui est le septième de Février. Qui-conque a quelque plainte ou quelque accusation intentée contre quelqu'un, qu'il se trouve à l'Areopage, où la Justice tirera elle-mesme au sort des Juges, d'entre tous les Atheniens. Ils ne prendront que six blancs pour chaque cause, & il y aura apel de leur jugement à Jupiter, qui a déjà ordonné là-bas qu'on renvoyast tous ceux qui sont morts, avant que d'avoir pû poursuivre leur accusation.

PAN. Dieux ! quelle foule ! & quel bruit ils font en montant ! comme ils s'entraînent l'un l'autre en Justice !. Voilà Mercure de retour ; *A P. D.*
Allez vous acquiter de vostre charge, tandis que *opage.*
je me retireray vers ma grotte, en chantant quel-

512 LA DOUBLE ACUSATION ;
que air champêtre , pour provoquer l'Eche
babillarde à me répondre ; Car je suis las d'en-
tendre plaider & haranguer tout le jour.

MERCURE. Courage, la Justice , commen-
çons.

LA JUSTICE. Tu as raison. Car les voilà
déjà en haut qui bourdonnent comme un essain
d'abeilles.

UN PLAIDEUR. Je te tiens, méchant.

UN AUTRE. Tu es un imposteur.

UN AUTRE. Enfin , tu le payeras.

UN AUTRE. Qu'on appelle ma cause la première.

UN AUTRE. Marche devant le Juge.

UN AUTRE. Ne m'étrangles pas.

LA JUSTICE. Sçais-tu ce que nous ferons,
Mercure ? ne faisons appeler que les causes qui
contiennent les plaintes de quelque art , de quel-
que secte, ou de quelque profession, & remettons
le reste à demain.

MERCURE. Je le veux. La Débauche deman-
dereffe contre l'Academie, pour luy avoir enlevé
Polemon.

LA JUSTICE. Tire au sort sept Juges.

*Philoso-
phie Stoï-
que.*

MERCURE. Le Portique contre la Volupté,
pour avoir desbauché Dionysius.

LA JUSTICE. La cause n'est pas si impor-
tante, ce sera assez de cinq.

MERCURE. La Moleste contre la Vertu, tou-
chant Aristipe.

LA JUSTICE. Tires-en autant.

MERCURE. La Banque contre Diogene,
pour luy avoir fait banqueroute.

LA JUSTICE. N'en tire que trois.

MERCURE. La Peinture contre Pyrrhon ;
comme deserteur.

LA JUSTICE. Tires-en neuf.

MERCURE. Veux-tu que nous apellions ces deux causes contre ce Rheteur de Syrie ? *Lucien.*

LA JUSTICE. Vuidons premierement celles-cy, qui sont plus anciennes.

MERCURE. Si tu m'en crois, tu les expedieras tout d'un temps; car elles sont assez semblables.

LA JUSTICE. Il semble qu'elles te soient recommandées. Je le veux.

MERCURE. La Rhetorique contre le Rheteur de Syrie, pour cause d'injures. Le Dialogue contre le mesme, pour le mesme sujet.

LA JUSTICE. D'où vient que tu ne dis pas son nom ?

MERCURE. Il sera assez connu par là.

LA JUSTICE. Il eust esté plus à propos de vuidier ces differens en son pais. Mais puisque tu le veux, nous les jugerons icy, sans tirer à consequence. Prens onze Iuges pour les deux causes.

MERCURE. Tu as raison, il faut espargner la bourse des plaideurs.

LA JUSTICE. Verse l'eau pour la cause de Polemon, apres que ses Iuges auront pris place; Quela Debauche parle la premiere. Qu'a-t'elle, à chanceler ? Aproche-toy, & luy demande ce qu'elle a.

MERCURE. Elle est yvre, & ne scauroit plaider elle-mesme.

LA JUSTICE. Qu'elle prenne quelque Avocat de ceux qu'on voit icy tous les jours, qui pour six blancs sont prests de trahir leur foy & leur conscience.

MERCURE. Personne ne veut prendre sa defence publiquement, mais elle dit une chose qui

314 LA DOUBLE ACUSATION,
me semble bien raisonnable ; Que l'Academie,
qui a coustume de parler pour & contre, parle
pour elle , avant que de parler pour soy.

Pour la
Débauche,

L'ACADEMIE. Je le veux ; quoy qu'on n'oblige
personne à plaider la cause de son ennemy. Voicy
donc ce qu'elle peut dire. L'Academie, Messieurs,
m'a enlevé un de mes disciples , qui mettoit tou-
te sa gloire à me posséder , & qui retournoit tous
les jours au sortir d'avec moy , couronné de
fleurs , chantant & dansant par les rues avec des
Musciennes , & passant le temps à boire & à se
réjouir depuis le matin jusqu'au soir. Il n'est
point besoin de rechercher des preuves de tout
cecy ; car personne ne l'a jamais vu qu'en cet
estat. Cependant , comme il folâtroit un jour
devant la porte de l'Academie, elle le tira à part
& le sceut si bien haranguer, qu'il fit banquerou-
se aux plaisirs ; & s'enfermant avec elle , devint
un pilier de College , & quitta là toutes mes ré-
jouissances , pour apprendre des termes barbares
& inconnus , & demeurer tout le jour courbé sur
un livre, tousiours pâle & deffait, au lieu qu'il
avoit auparavant le tein frais & vermeil. Non
content de cela, il me vient dire des injures, à la
solicitation de ma Rivale ; & n'a autre but que
de desbaucher mes sujets , & de me deshonorer.
Voilà à peu près , Messieurs, ce que peut dire la
Débauche ; à quoy je respons.

LA JUSTICE. Que dira-t-elle ? Verse-luy au-
tant d'eau qu'à sa partie.

L'ACADEMIE. Quoy que ces raisons , Mes-
sieurs, ayent quelque vray-semblance , voicy la
verité du fait. Polemon, qu'elle veut faire passer
pour son esclave , estoit né libre , & d'un naturel
porté à la vertu , mais corrompu par les artifices

de mon ennemie, à l'aide de la volupté, avant que d'en avoir pû reconnoître les deffauts; il s'abandonna à toute sorte de débauches, sans aucune retenue ni pudeur. Et pour preuve de cela, Messieurs, je ne veux que ce qu'elle dit, qu'il alloit par les rues couronné de fleurs, dansant & folâtrant avec des femmes. En ce triste estat, qu'il estoit en opprobre à son pais & à sa famille, il ne m'eut pas plustost ouï discourir publiquement de la vertu, & louer la modestie & la temperance, qu'apres avoir tasché vainement de m'interrompre & d'exciter une risée dans mon Escole, comme il vit qu'on se mocquoit de luy, il fit reflexion sur l'estat honteux où il estoit, & se réveilla comme d'un profond assoupissement. Alors, la rougeur de la honte prenant la place de celle de l'ivrognerie, il fut touché d'un treucuisant repentir, & se vint jetter entre mes bras, sans y estre contraint par la force de la raison. Si vous prenez la peine de jetter les yeux sur luy, vous verrez comme il est changé, & si mes conseils luy ont esté pernicieux ou salutaires. Vous voyez tous ses parens & luy aussi, qui me remercient de ce que j'ay fait, & de ce que je l'ay tiré du goufre où l'avoit plongé ma Rivale. Je n'en diray pas davantage, pour ne point abuser de vostre audience, outre que cela suffit pour me justifier. C'est à vous à juger qui doit triompher dans l'Areopage, ou le Vice ou la Vertu.

MERCURE. Hastez-vous, Messieurs; car le temps presse.

LA JUSTICE. L'Academie l'emporte tout d'une voix; il n'y en a qu'une seule pour la Débauche.

MERCURE. Il ya toujours quelque débauche;

Que les Iuges du Portique & de la Volupté prennent place. Voilà l'eau versée.

LE PORTIQUE. Je n'ignore pas, Messieurs, combien ma partie est puissante, & je crains bien que ses charmes n'ayent déjà fait quelque impression sur vostre esprit ; car j'en voy plusieurs qui la regardent de bon œil, & qui appréhendent mon naturel farouche & ma mine renfrognée. Mais je me promets que la Raison fera la plus forte, pourveu qu'on la veuille écouter. Je me plains donc à vous, Messieurs, de ce que la Volupté a débauché un de mes disciples ; & l'Arrest que vous venez de rendre contre sa compagne, est un grand préjugé cont'elle. Car il est question de sçavoir si nous vivrons tousiours courbez contre terre comme les bestes, & plongeant dans les souillures du monde, ou si nous leverons la teste vers le Ciel, qui est le lieu de nostre origine, préférant l'honneur & la vertu aux delices, & n'ayant que de nobles sentimens & dignes de l'homme. Craindrons-nous tousiours la douleur comme nostre mortelle ennemie, elle qui nous exerce à la vertu ; & nous rendrons nous esclaves des plaisirs, pour mettre nostre felicité en des douceurs cuisantes, & sujettes au repentir ? Car c'est par là que cette sorciere a enchanté les esprits, en leur faisant peur de la peine & du travail, comme d'un fantôme. C'est par là qu'elle a corrompu Dionysius, de quoy il ne faut pas s'estonner, puis qu'elle s'attaque mesme aux Dieux, & murmure contre leur Providence. Si vous faites donc justice, Messieurs, vous luy ferez porter la peine de son impiété. Mais considerez sa molesse, comme si elle ne pouvoit parler elle-mesme, elle a choisi pour Avocat Epicure, parce qu'elle ne croit point de

plus grand mal que de travailler. Je luy demanderois volontiers quel est son sentiment touchant Hercule & Thésée, qui ont passé toute leur vie dans de glorieux travaux, & purgé la terre de monstres. Je n'en diray pas davantage, car la vérité n'a qu'à se montrer pour triompher de son ennemie; & la Vertu toute nue est plus forte que le Vice armé de mensonge & d'imposture. Souvenez-vous donc, Messieurs, de juger selon les loix, comme vous en avez fait le serment, sans ajouter foy à un voluptueux, qui croit que les Dieux ne font rien non plus que luy.

ÉPICURÉ. La Volupté, Messieurs, n'a que faire d'Avocat, parce qu'elle est si naturelle à l'homme, qu'elle le persuade, sans parler. C'est donc à tort que le Portique se plaint qu'elle luy a débauché l'un de ses disciples par des charmes & des sortilèges, puisque pour se faire aimer elle n'a besoin que d'elle-mesme. Il ne faut pas trouver estrange que Dionysius estant né libre, & ayant reconnu les deffauts de sa Rivale, qui se propose une félicité imaginaire, l'ait quittée pour se jeter entre les bras de la Volupté; Et renonçant à des argumens captieux, comme à autant de pièges qu'on avoit tendus pour le surprendre, qu'il se soit reconcilié avec la Nature, pour mener une vie douce & humaine, sans tant de travaux & de peines inutiles. La Volupté, Messieurs, luy a-t'elle dû fermer la porte, lorsqu'il a eu recours à elle, comme à un port de salut, contre les bourasques & les tempestes de son ennemie? & seroit-il juste de le luy remettre entre les mains, pour le rendre malheureux toute sa vie, sous prétexte de le rendre heureux après sa mort? Mais, Messieurs, qui

318 LA DOUBLE ACUSATION,

peut estre meilleur Juge de ce differend , que celui qui ayant éprouvé l'une & l'autre façon de vivre, & reconnu leurs avantages & leurs defauts, a choisi apres une meure deliberation ? Cela luy est d'autant plus permis , que le Portique se consente de louer en public la Vertu, & s'abandonne en particulier à la Volupté, prenant garde seulement de n'estre point découvert. Car s'il avoit l'anneau de Gyges, ou le casque de Pluton , pour se rendre invisible, il feroit bien-tost banqueroute au travail & à la peine , comme aux plus grands ennemis du genre humain. Dionysius donc ne pouvant résister plus long-temps à des choses qui destruisoient sa nature , au lieu de la perfectionner , & voyant que tous ces beaux discours de la Vertu estoient inutiles contre la douleur, & que son Corps suivoit d'autres maximes que le Portique , il a eu recours à la Volupté, comme à l'Autel de la misericorde , d'où on le veut maintenant tirer, pour le livrer à son ennemy. Mais, Messieurs, vous avez interest d'empescher cette cruauté, avec cette mesme bonté qui vous a toujours fait proteger les miserables. Voilà ce que j'avois à dire pour la Volupté, contre le Portique. C'est à vous à prononcer sur ce differend.

LE PORTIQUE. Qu'on me permette auparavant de l'interroger.

EPICURE. Parle , j'y consens.

LE PORTIQUE. Crois-tu que la douleur soit un mal ?

EPICURE. Oüy.

LE PORTIQUE. Et la volupté un bien ?

EPICURE. Pourquoi non ?

LE PORTIQUE. Et ne sçais-tu pas qu'il y a des choses indifferentes , & d'autres qui ne le

font pas, comme il y en a d'essentielles & d'accidentelles ?

MERCURE. Les Juges disent qu'ils n'entendent point ces termes, & qu'ils veulent prononcer ; Qu'on se taise.

LE PORTIQUE. Qu'il me soit permis auparavant, de faire un argument en la troisième figure.

LA JUSTICE. La Volupté l'emporte, de toutes les voix.

LE PORTIQUE. J'en appelle à Jupiter.

LA JUSTICE. A la bonne-heure, qu'on appelle une autre cause.

MERCURE. La Molesse contre la Vertu, touchant Aristipe.

LA JUSTICE. Cette affaire est déjà jugée en celle de Polémon. En tout cas il faut attendre que Jupiter ait prononcé sur le différend du Portique & de la Volupté. Car si le Portique gagne sa cause, la Molesse n'oseroit paroître ; & quand il la perdra, la Vertu a encore beaucoup de choses à dire contr'elle. Que les Juges se levent.

LES JUGES. Mais aurons-nous grimpté si haut pour rien ?

LA JUSTICE. Qu'on leur donne le tiers de leur taxe, ils gagneront davantage une autre fois.

MERCURE. La Banque contre Diogene.

LA JUSTICE. Qu'elle parle.

DIOGENE. Si ellene se tait, je luy vais rompre la teste ; & au lieu d'un procès d'injures, j'en feray un de coups de baston.

LA JUSTICE. Elle a peur de luy, la voila qui s'enfuit, & il la poursuit le baston levé. Qu'on appelle la cause de Pyrrhon.

320 LA DOUBLE ACUSATION ;

MERCURE. Il ne s'est pas voulu présenter,

LA JUSTICE. Pourquoi ?

MERCURE. Parce qu'il n'admet point de jugement.

Lucien. LA JUSTICE. Il sera condamné par contumace. Qu'on appelle la cause de ce Rhéteur de Syrie, & premièrement celle qu'a intenté la Rhetorique. Quelle foule s'est assemblée pour l'entendre !

MERCURE. C'est que tout le monde court à la nouveauté.

LA JUSTICE. Que la Rhetorique parle.

Exorde de Demosthène. LA RHETORIQUE. Je prie les Dieux & les Déeses que je reçoive de vous en cette audience, autant de preuves de bonté & d'affection que je vous en ay toujours tesmoigné, tant en public qu'en particulier. Je vous conjure donc, Messieurs, de ne pas souffrir que la partie adverse m'interrompe, tandis que je vous deduiray mes raisons, & que je travailleray à vous faire connoître la vérité. Et pour commencer je vais dire, Que ses actions ne s'accordent pas à ses paroles. Car elle dit presque la même chose que moy ; mais elle ne fait pas de même, & j'ay grand sujet de craindre, qu'après avoir commencé à me maltraiter, elle ne continuë toujours, & ne me traite encore plus mal à l'avenir. Mais pour venir au fait dont il s'agit, sans perdre le temps en des paroles inutiles : Après avoir trouvé celui-cy encore jeune, errant & vagabond par le monde, incertain de ce qu'il devoit faire, & étranger de langage, aussi bien que de naissance, je pris la peine de l'enseigner, parce qu'il me paroissoit d'un esprit docile, & qu'il avoit de l'amour pour moy ; & je me donnay à luy, sans avoir honte de sa pauvreté,

quoy que les plus Grans me fissent la cour. Je luy apportay en mariage quantité de belles harangues qui l'ont rendu illustre ; & non contente de cela, je le fis citoyen de la Grèce, honneur qui faillit à faire crever de depit ses rivaux. En suite, comme il luy eut pris envie de se faire connoistre en plus d'un lieu, je l'accompagnay en Italie & en Gaule, où il acquit beaucoup de bien & de reputation. Il ne demeura pas ingrat de ces faveurs ; car il ne juroit que par moy, & je faisois alors toute sa gloire & tous ses plaisirs. Mais enorgueillly d'un si grand succès, & épris d'un autre amour, il me méprisa à la fin pour ce vieux barbon de Dialogue, qui est un coquin qui n'a pas du pain à mâger, quoy qu'il se die fils de la Philosophie. Il me quita donc avec toutes mes figures & mes ornemens, pour se renfermer avec luy, qui l'a rendu sec & enervé. Car au lieu de mon embonpoint & de mon stile magnifique, qui estoit suivy d'aclamations & de loüanges, il n'a plus que de foibles railleries, qu'on se contente de payer de quelque soufrire & de quelque branlement de teste. Mais il ne s'est pas contenté de se mettre mal avec moy. Car on dit que le Dialogue a de grandes plaintes à faire contre luy. N'y a-t'il pas bien de l'injustice & du défaut de jugement de quitter la legitime espouse apres en avoir reçu tât de faveurs & de caresses, & encore en un temps où elle est adorée de tout, le monde ? Cependant mal-heureuse que je suis j'ay mesprisé la recherche des plus Grands, pour courre apres un ingrat & un inconnu. Voilà, Messieurs, une grande partie de ce que j'avois à dire, que j'ay renfermé à dessein en peu de paroles, pour ne point abuser de vostre audience. Je n'ay qu'une chose à ajoûter, qu'il n'est pas juste qu'il se

322 LA DOUBLE ACUSATION,

serve de mes armes contre moy-mesme ; & s'il a envie de me répondre, qu'il le doit faire dans les graces du Dialogue , sans entreprendre sur les miennes.

MERCURE. Cela ne se peut ; car qui a jamais oüy parler en Justice par Dialogue ?

LUCIEN. Pour montrer, Messieurs, que je n'en veux pas à cette belle ennemie, qui a esté autrefois l'objet de mes vœux & de mes desirs , je feray ce qu'elle m'ordonne, & répondray nuëment à tous les chefs de son accusation , sans me servir de ses couleurs ni de ses artifices. Il est vray ce qu'elle a dit, que je luy dois tout mon avancement & toute ma gloire. Car c'est elle qui m'a fait ce que je suis ; mais comme j'ay veü qu'elle quittoit sa première modestie , pour prendre les parures & les affecteries d'une Courtisane, & qu'elle aimoit à estre cajolée, j'ay perdu peu à peu l'affection que j'avois pour elle. Car quelle honte, Messieurs, de la voir galantisée des plus belsbauchez de la ville, qui viennent chanter la nuit sous ses fenestres, & à qui elle ouvre quelquefois la porte , & se laisse caresser ? Je n'ay donc pû souffrir plus long-temps cette liberté, plustost cette licence, & ne luy voulant pas faire d'affront, ni la repudier publiquement, apres l'avoir tant aimée, je me suis contenté de faire amitié avec le Dialogue son voisin, pour me servir d'entretien & de divertissement. Voilà le mauvais traitement que je luy ay fait ; mais je souffiens que quand je n'aurois receu d'elle aucune injure, je serois excusable à mon âge de quitter le tumulte du Bareau , & le bruit des Déclamations, pour suivre la Philosophie, & mener une vie plus douce & plus tranquille. Voilà , Messieurs , ce que j'avois à dire , c'est

*2^e sc.
qu'ils ai-
ment l'é-
loquence.*

*Pris de
40. ans.*

à vous à prononcer sur ce differend.

LA JUSTICE. Qui l'emporte ?

MERCURE. L'accusé de toutes les voix , excepté d'une.

LA JUSTICE. C'est sans doute celle de quelque Orateur. Quele Dialogue s'avance , & que les mêmes Juges demeurent , ils auront double salaire.

LE DIALOGUE. Quoy qu'il me sée mal, Messieurs , de paroître dans un Barreau , & que je n'aye point acoustumé de faire des harangues continuës , je tâcheray néanmoins de m'en acquitter , pour ne point enfreindre nos coutumes , & vous représenteray mes interets en peu de mots , & sans artifice. Considérez , je vous prie , si je n'ay pas sujet de me plaindre de celuy-cy , qui de grave & sérieux que j'estois , qui ne parlois que de Dieu & des principes , m'a habillé en ridicule ; & me dépoüillant de toute ma gloire , m'a donné une marotte au lieu d'un sceptre ; & pour comble de mépris , m'a alié à la Satyre & à la Comedie , apres m'avoir coupé les aîles dont je m'élevois au Ciel. Car au lieu de Platon & d'Esquinés , il s'est proposé pour exemple Eupolis & Aristophane , qui ont attaqué de leur temps , tout ce qu'il y avoit d'illustre. Non content de cela , pour avoir quelqu'un qui l'ayde à médire , il a deterré un vieux Cynique , acoustumé à mordre & à aboyer tout le monde , & dont les morsures sont d'autant plus dangereuses , qu'elles se font en riant. Déchû donc de ma premiere grandeur , je suis devenu l'objet de la risée publique , & je pense estre quelque Centaure composé de deux natures , l'une grave & sérieuse , & l'autre gaye & folâtre , comme je parois dans ses ouvrages.

Menip

24 LA DOUBLE ACUSATION, &c.

LA JUSTICE. Que responds-tu à cela ?

LUCIEN. Que rien ne m'a jamais tant estonné, qu'une plainte si injuste. Lors que je le pris, Messieurs, c'estoit un melancolique, sec & décharné, qui faisoit horreur par ses frequentes decoupures, quoy qu'il s'imagine que cela luy donne bonne grace. Je luy ostay donc d'abord cette mine grave & severe, pour le polir & l'ajuster à la mode ; de sorte qu'il me doit presque tout son agrément. Je le mariay en suite à la Comedie ; ce qui servit beaucoup à le faire aimer du peuple, à qui il estoit auparavant insupportable, pour sa rudesse & sa trop grande severité. Cependant il est en colere de ce qu'il ne vole plus dans le Ciel, & qu'il ne s'enquiert plus, combien Dieu mesla de substance pure & celeste, parmy la masse terrestre & corruptible, lorsqu'il fabriqua le monde ? Si la Rhetorique est un meslange de politique & de flaterie, & autres semblables fadaïses ? Car ce n'est pas une chose imaginable, combien il est amoureux de ces sottises, & curieux de sçavoir ce qu'il n'entend point. Enfin, il ne sçait pas ce qui se passe sur la terre, & veut parler des choses du Ciel. Du reste, il ne peut m'accuser de l'avoir depaïsé, puisque je l'ay habillé à la Grecque. Voilà ce que j'avois à dire pour ma justification, il n'est plus question que de donner vôtre jugement.

MERCURE. Il n'y a encore qu'une voix contre luy, qui est sans doute celle de cet envieux, qui a contredit les jugemens precedens, & qui n'est jamais de l'avis des autres. A demain, Messieurs, on jugera le reste.

000000 000000000000 000000000000000000

LE PARASITE, OU L'ECORNIFLEUR, DIALOGUE

DE SIMON ET DE TYQUIADE;

*C'est un jeu de l'Auteur, pour montrer que c'est
un mestier des plus illustres.*

TYQUIADE. **D**'Où vient que tous les hommes tant libres qu'esclaves, aprennent quelque mestier, ou exercent quelque profession pour estre utiles aux autres & à eux-mesmes, & que tu ne fais rien? Car tu n'es ni Medecin, ni Avocat, ni Musicien, & encore moins Philosophe.

SIMON. Il est vrai; & je ne me pique pas de l'estre.

TYQUIADE. Tu as raison; Mais peut-estre que tu n'as pas appris les Sciences, à cause de la peine, & de la despenſe qu'il y falloit faire. Mais qui t'empeschoit d'apprendre quelque mestier? car tu n'es pas assez riche, pour pouvoir viure de tes rentes.

SIMON. J'en fais un tres-noble & tres-illustre.

TYQUIADE. Et quel?

SIMON. C'est un mestier qu'on peut mieux faire que dire; car le nom n'en est pas autrement honneste; outre qu'il n'a pas encore esté réduit en Art.

206 LE PARASITE,

TYQUIADE. Ne le sçaurois-tu faire connoître par quelque circonstance ?

SIMON. Tu le sçauras une autre fois.

TYQUIADE. Mais je ne puis retenir ma curiosité.

SIMON. Il te semblera étrange, quand tu l'entendras nommer.

TYQUIADE. Je desire d'autant plus de le savoir.

SIMON. C'est le metier de Parasite.

TYQUIADE. Il faut estre fou, pour appeller cela un métier.

SIMON. Je le suis donc, & ne me picque point de cette injure ; car la folie a cela de propre, qu'elle excuse tout, ce qui n'est pas un petit avantage.

TYQUIADE. Quoy ! tu es un Parasite.

SIMON. Tu me fais tort.

TYQUIADE. Pourquoi, puisque je t'appelle par ton nom ?

SIMON. Parce que tu crois m'en faire, & penes me dire une injure. Car pour moy, bien loin d'en avoir honte, j'en fais gloire ; & trouve ce nom plus beau que celui de Philosophe : en un mot, j'en fais plus d'estat, que Phidias ne faisoit de son Jupiter Olympien.

TYQUIADE. Ce seroit une plaisante chose, qui t'adrescoit une lettre à *Simon le Parasite*. Cela seroit bien rire le monde.

SIMON. C'est que le monde est un sot, & qu'il n'est pas capable de connoître la juste valeur des choses. Mais moy, je ne le trouve pas plus étrange que de mettre à *Dion le Philosophe*, & j'aime mieux estre l'un que l'autre.

TYQUIADE. Je ne regarde pas ce que tu

aines, mais la verité. Car il naistroit encore une autre difficulté, de savoir où l'on rangeroit cet Art ; si ce seroit entre les Arts liberaux, ou entre les mécaniques.

SIMON. Pour moy je soutiens qu'il merite mieux d'estre mis entre les Arts liberaux que la Grammaire ; & je te le prouveray, si tu veux, quoy que je n'y aye jamais révé.

TYQUIADE. Que penses-tu premierement que soit un Art ?

SIMON. Un recueil de preceptes qu'on met en pratique, pour une fin utile à la vie de l'homme,

TYQUIADE. C'est bien dit.

SIMON. Si je te prouve donc que cette définition luy convient, que diras-tu ?

TYQUIADE. Que cela m'étonne.

SIMON. Premierement, c'est un amas de préceptes & de connoissances, sans quoy l'on ne peut réussir. Car, il faut d'abord jeter l'œil sur quelqu'un qui soit capable de nous nourrir, en quoy il ne faut pas peu d'adresse, pour ne point s'embarquer temerairement. Comme il y a un Art pour reconnoître les pieces qui sont de bon ou de mauvais aloi, il y en a un de même pour connoître les hommes ; quoy qu'Euripide dise, Qu'il n'y en a point, pour discerner les méchans d'avec les gens de bien. Et c'est en quoi paroist l'excelence de celui-cy, & ce qui fait voir qu'il a quelque chose de divin, de penetrer en des choses si obscures. Apres avoir trouvé un homme qui soit capable de nous nourrir, il faut beaucoup d'art & d'adresse pour le savoir cajoler, & nous gagner ses bonnes graces, En suite, il faut connoître toutes les viandes, pour posseder cet Art en perfection ; savoir quelles sont les meilleures, le temps & la saison où elles

se doivent manger ; le país d'où elles viennent, & ouelles sont les plus excellentes; car telle est bonne en un lieu qui ne l'est pas en un autre ; L'endroit qui est le meilleur en chacune, qui n'est pas une connoissance inutile & superflue, comme plusieurs autres ; car c'est le moyen de bien vivre, & de manger toujours les meilleurs morceaux. Aussi le divin Platon, admirable en cela, comme en tout le reste, dit, Qu'un homme qui ignore ce que je dis, ne se doit pas mêler de traiter. Mais pour montrer que cet Art ne donne pas des préceptes en l'air, & qu'il ne consiste pas seulement en des connoissances, mais en pratiques; c'est qu'on peut demeurer longtemps sans exercer les autres, mais faute de pratiquer celui-cy, on fait perir l'Art & l'Artisan. Pour ce qui est d'estre utile à la vie de l'homme, il est aussi nécessaire que le boire & le manger. Ce n'est donc pas une faculté naturelle, comme de voir & d'ouïr, car si cela étoit, il seroit commun à tous, & il y en a peu qui y soient propres. Ce n'est pas aussi un don de Nature, comme la force, la beauté, & autres qualitez semblables ; car il s'acquiert par l'étude & par l'exercice. Ce n'est pas une ignorance, car l'ignorance n'est bonne à rien, & cecy est bon à tout. Il y a plus, c'est qu'on voit perir d'excellens Pilotes, & l'on dit qu'il n'est si bon charetier qui ne verse; mais un Parasite se trouve tousiours sur ses pieds. Puis donc que ce n'est ni faculté, ni qualité naturelle, ni ignorance, il s'ensuit que c'est un Art.

TYQUIADE. Il le semble; Mais en pourrois-tu donner la definition ?

SIMON. C'est l'Art de viure aux dépens d'autrui, sans rien faire, dont la fin est la volupté.

TYQUIADE. La definition est fort bonne; Mais
prends

prins garde que quelque Sophiste ne te conteste la fin.

S I M O N. Il est aisé de la prouver. Premièrement, Homere, qui, comme tu fais, estoit un tres-grand personnage, admire la vie du Parasite, comme la plus heureuse & dit qu'il n'y a rien de meilleur que d'estre à table, à faire bonne chere, & à boire tour à tour. Et il ne fait pas dire cela à quelque sot d'entre le peuple, mais à celui qu'il propose pour exemple de vertu & de sagesse. Et certes, si Ulysse eût voulu louer la beatitude des Stoïques, il l'eust fait, ou lors qu'il tira Philoctete de l'Isle de Lemnos, ou lors qu'il arresta la fuite des Grecs, ou lors qu'il prit Troye, ou lors qu'il y entra couvert de haillons, comme un Philosophe, apres s'estre donné la discipline. Mais il n'en dit pas un mot. Il ne dit rien aussi de semblable, lors qu'il vivoit en Epicurien chez Calypso, où il prenoit tous les plaisirs qu'on peut prendre avec les femmes; mais lors qu'il est à table d'autrui, chez le Roy des Phéaques, comme la souveraine felicité consistant en la vie du Parasite. Epicure a donc tort, à mon avis, d'oster à cet Art la volupté qui luy est propre, pour l'attribuer à la secte. Car s'il est vray que la felicité consiste dans une parfaite tranquillité, tant du corps que de l'esprit, comme tombent d'acord tous les Philosophes, le moyen qu'Epicure soit heureux, tandis qu'il s'embarasse de la grandeur du Soleil, & de la figure du monde? Qu'il veut savoir s'il est infini, & de quoi il est composé? S'il y a des Dieux ou non, & s'ils se mêlent de ce qui se fait icy bas, & autres curiositez semblables? Mais le Parasite, sans s'enquerir de ce qu'il n'a que faire, ni se mêler du gouvernement du monde, & croyant que

tout va bien, & qu'il ne sauroit mieux aler, boir,
 manger, & se réjouir, goûtant en repos les dé-
 lices de la vie, sans estre seulement travaillé de
 mauvais songes. Car comme il n'a point d'inqui-
 tude le jour, il n'en peut avoir la nuit. Il y a encore
 d'autres raisons pour montrer que la souveraine
 felicité ne convient pas à Epicure. Car, ou son sa-
 ge a dequoy vivre, ou il n'en a point; S'il n'en a
 point, il n'a garde d'estre heureux, veu qu'il ne
 peut pas seulement conserver son estre. S'il en a,
 ou c'est de son chef, ou par l'entremise d'autrui;
 Si c'est par autrui, c'est nostre Parasite; Si c'est
 par soy-mesme, il ne peut avoir de plaisir parfait,
 parce qu'il y a mille choses qui luy donnent de
 l'inquietude. Il faut prendre garde que son bien
 ne dépérisse; estre à toute heure sur pié, pour va-
 quer à ses procès & à ses affaires. Je laisse à part
 mille chagrins, tantost d'un valet de chambre
 mal-adroit, tantost d'un maistre d'Hostel, ou
 d'un Intendant qui vous dérobe; tantost d'un
 Cuisinier qui n'a pas bien fait une sauce, & qui
 vous fait recevoir un affront en bonne compagnie.
 Enfin, dans la maison d'un homme riche, il y a
 perpetuellement sujet de cries; & si l'on est pau-
 vre, c'est encore pis, car on ne sauroit goûter au-
 cun plaisir. Mais le Parasite n'a point tous ces em-
 baras. Car il trouve toujours la nape mise, sans se
 mettre en peine de rien; de sorte qu'il n'a ni les in-
 commoditez de la pauvreté, ni celles des ri-
 chesses, & ainsi il vit dans une parfaite tranquillité,
 en quoy consiste la Beatitude.

T Y Q U I A D E. Il n'en faudroit plus guere
 pour m'obliger à te rendre les armes.

S I M O N. Dy plustost, pour les rendre à
 la verité. Apres avoir montré que la Parasitique

est un Art, il reste à prouver que c'est le meilleur, quoy que ce que je viens de dire le fasse assez voir, puis qu'il possède la souveraine felicité, à quoy les autres aspirent. Premièrement, tous les Arts ont cela de propre, qu'il faut suer & travailler pour les apprendre, au lieu que celui-cy s'apprend sans peine, & tout en riant. Car on ne voit point le Parasite s'en aller triste au festin, comme un écolier va à l'école. Les autres Arts donnent de la peine non seulement à apprendre, mais à exercer; au lieu que celui-cy s'exerce sans peine; il ne faut que remuer les mâchoires. Il n'y a point de métier qui ne coûte beaucoup à savoir, mais celui-cy ne coûte rien; & s'il coûte quelque chose, ce n'est pas à celui qui l'apprend, mais à celui qui l'enseigne; car il s'apprend toujours aux dépens d'autrui. La plupart se fâchent de leur métier, quand ils l'ont appris, & sont toujours en colère, lors qu'il le faut exercer; au lieu que le Parasite n'est jamais plus aisé que quand il exerce le sien, car il n'est pas plus fâcheux à exercer qu'à apprendre. Aux autres, il faut mille outils; à un Docteur, une infinité de livres; à celui-cy, il ne faut que les instrumens que la Nature nous a donnez, qui ne se peuvent ni emporter ni dérober, & qui ne coustent pas de grandes sommes d'argent, comme ceux de Mathématique. Les autres ne trouvent leur salaire qu'après avoir travaillé, encore souvent ne l'ont-ils pas, ou il faut contester pour l'avoir. Celui-cy trouve son salaire dans son travail, & la fin dans son operation, qui est la dernière perfection de l'Art. Car ordinairement la fin de l'Art n'est pas celle de l'artisan. Un laboureur ne laboure pas pour labourer, mais pour vivre, & ne se soucie du labourage,

que pour le profit qui luy en revient. Mais le Parasite exerce son Art pour son Art même, & pour le plaisir qu'il y prend. Les Artisans n'ont que quelques jours de réjouissance ; mais pour celui-cy il est toujours feste, & les autres se délassent dans son travail, comme dans la fin du leur, de sorte qu'on le peut nommer à bon droit l'Art des Arts, parce que la fin des autres est enfermée dans la sienne. Les gens de métier font leurs chef-d'œuvres à jeun ; mais le Parasite ne vaut rien s'il n'a mangé, & fait tous les chefs-d'œuvres à table. La plupart des autres ne sauroient travailler qu'en leur boutique ; celui-cy s'exerce par tout, aussi bien aux champs qu'à la ville, étant en repos, comme voyageant, & toujours fort à son aise. Ceux qui mangent le bien d'autrui, luy font injure. Icy l'on ne fait injure à personne en mangeant son bien ; & au lieu de s'en fâcher, on vous en remercie. Le commencement des autres Arts est bas & abjet, aussi bien que leur exercice ; celui-cy est illustre, & commence par l'amitié, qui est tant vantée des Philosophes ; aussi ne s'exerce-t-il que par des gens de condition, comme je feray tantost voir, & jamais par un sot ni par un faquin. Mais la plupart des Artisans sont du dernier ordre, tant pour la condition que pour l'esprit ; & sans cela ne s'amuseroient pas à si peu de chose. Il y a des Maîtres pour apprendre les autres Arts ; mais ici il n'y en a point, & c'est comme un present du Ciel aussi bien que la Poésie. Pour comble de biens, le Parasite ne sème ni ne moissonne, & trouve tout abondamment, comme s'il vivoit au siècle d'or.

TYQUIADE. Grands Dieux ! comme tu

m'acables de la force & de la multitude de tes raisons ? je regrette de ne l'avoir pas esté , & il me prend envie de le devenir.

S I M O N. Apres avoir montré en general les avantages qu'a cét Art sur les autres Arts, considérons en particulier ceux qu'il a sur les plus illustres. Car ce seroit trop ravalér la gloire, que de le comparer aux autres. Chacun tombe d'accord que la Philosophie & l'Eloquence, soit qu'on les nomme Sciences & Arts, excellent par dessus tout. Si l'on montre donc la préminence qu'il a sur elles, les autres luy cederont aisément. C'est une maxime en Philosophie, que tout ce qui subsiste dans la Nature, est un ; c'est pourquoy ces deux choses n'ont qu'un Estre chimerique, car il y a plusieurs Rhétoriques & plusieurs Philosophies toutes diferentes, & c'est un miracle d'en trouver deux semblables; vû que ce qui est aprouvé par les uns, est condamné par les autres. Mais le métier de Parasite est un par tout le monde, & ne s'exerce pas autrement en Grece qu'en Italie, ou chez les Barbares, car les Ecornifleurs suivét par tout de mêmes maximes, & ne sont point comme les Epicuriens & les Stoïciens, qui ne s'accordent ni de la fin ni des principes. Ces merveilles sont si grandes, qu'elles me font quelquefois douter si ce n'est point la Sapience dont parle Aristote, qui renferme en elle la fin de toutes les Sciences.

T Y Q U I A D E. Voilà assez de raisons ; n'as-tu point d'autorités ni d'exemples, pour prouver une si admirable doctrine ?

S I M O N. Ouy, & en grand nombre. Premièrement, il n'i a point de Parasite qui se fasse Philosophe ; au lieu qu'une infinité de Philosophes deviennent tous les jours Parasites.

TYQUIADE. Comment cela ?

SIMON. Il semble que tu n'ayes jamais leu la vie de ces grands Precepteurs du genre humain. Esquins le disciple de Socrate qui a fait ces beaux Dialogues, qui pour estre longs, n'en sont pas moins agreables, les ayant portez un jour à Denis le Tyran, ce Prince le retint à sa table, si bien que de Philosophe il devint son Parasite. Aristipe qui vivoit au mesme temps, n'alla-il pas en Sicile pour le mesme sujet ? où il se montra si excellent en cét Art, que les Cuisiniers du Prince venoient prendre l'ordre de luy ; & l'on ne les recevoit point, sans son atache. Le divin Platon mesme s'en est mêlé ; mais comme les talens sont divers, il n'y reüssit pas bien, & se fit moquer de luy ; Et quoy qu'il retournaît une seconde fois en Sicile, il n'y fut pas plus heureux, en quoy sa fortune a quelque chose de celle de Nicias ; car ils ont échoüé tous deux en cette Isle.

TYQUIADE. Qui est-ce qui dit cela de luy ?

SIMON. Plusieurs Historiens tres-célebres, & particulièrement Aristoxéne le Musicien, qui a esté luy-mesme le Parasite de Nélée, comme Euripide le fut d'Arquelaüs, jusqu'à la mort, & Anaxarque, d'Alexandre. Pour Aristote, il n'a fait qu'ébaucher cet Art, non plus que les autres. Je pourois aleguer plusieurs exemples semblables ; mais pour venir au but, si la félicité consiste à n'avoir ni chaud, ni froid, ni soif, ni faim, comme disent quelques Philosophes, le Parasite n'est pas tourmenté de ces maux, comme plusieurs d'entr'eux, qui en sont morts miserablement.

TYQUIADE. Acheve de montrer les avan-

rages qu'à cet Art par dessus la Rhetorique & la Philosophie.

S I M O N. Il y a deux temps où les habiles gens se font paroître, la paix, & la guerre; considérons premierement celui-cy.

T Y Q U I A D E. Que tu prens un beau champ pour faire éclater la gloire de ton Parasite; & que j'auray de plaisir à le voir comparer en cette rencontre aux Orateurs & aux Philosophes!

S I M O N. Figure-toy que les ennemis sont entrez dans la Province, & que tous ceux qui sont en âge de porter les armes, ont ordre de marcher pour leur faire teste. Tout le monde y acourt, Poètes, Orateurs, Philosophes, Parasites. Deshabillons-les pour les mieux considerer, puis-qu'aussi bien il leur faut vestir leurs armes. Les uns paroissent secs & décharnez, sans aucune force ni vigueur. Quelle aparance de les mener au combat, que pour vivre ils ont besoin de Medecin? Comment pourroient-ils supporter les durs travaux de la guerre? Le Parasite au contraire, se presente avec un visage vermeil, un oeil vif, un teint frais, un regard furieux: en un mot, robuste de corps & d'esprit: & tout prest à donner des coups plustost qu'à en recevoir. Mais pourquoy se mettre en peine d'aleguer des marques de la valeur des uns & des autres? Il n'y a jamais eu d'Orateur ni de Philosophe qui ait esté à la guerre, qu'il ne s'en soit repenti. Isocrate n'avoit garde d'y aller, puis-qu'il n'avoit pas seulement la hardiesse de monter sur la Tribune. Quant aux autres, Philippe n'eut pas plustost déclaré la guerre aux Athéniens, que Demadés, Esquinés & Philocrate, qui trembloient de peur, luy livrerent leur Patrie. Pour Licurgue, Demosthene & Hyperide qui parloient si haut, &

qui paroïssent si résolus dans leurs harangues ; quel exploit de guerre ont-ils jamais fait ? Le premier & le dernier n'osèrent sortir hors des tetes de leur ville , & ne firent rien que des decrets & des harangues. Pour l'autre , qui faisoit plus le fanfaron , & qui disoit des injures à Philippe , ayant eu la hardiesse de s'avancer jusqu'en Beocie , lors qu'il en falut venir aux mains , le cœur luy manqua , & il s'enfuit lâchement , & abandonna son bouclier. Ces choses sont publiques & connues de tout le monde.

TYQUIADES. Je le say ; mais c'estoient des gens qui s'exerçoient à parler , & non pas à faire , comme les Philosophes.

SIMON. Je te feray voir que ceux-cy sont plus lâches que les autres , quoi-qu'ils ne cessent de parler de courage & de resolution. Premièrement , tu ne me saurois donner d'exemple d'un seul Philosophe qui soit mort l'épée à la main. Car , ou ils n'ont jamais esté à la guerre , comme Antistheme , Diogene , Cratés , Zenon , Platon , Esquinés , Aristote , & toute leur suite ; ou ils ont tourné le dos , comme Socrate , qui ayant l'audace de marcher contre les Lacedemoniens , perdit cœur à la premiere rencontre , & aima mieux venir disputer contre ses écoliers à Athènes , que d'avoir à faire aux disciples de Lyncurque.

TYQUIADE. Il est vray que je l'ay leu dans de bons Autheurs , & tu n'encheris pas icy sur la verité. Mais as-tu quelque exemple de la valeur d'un Parasite ?

SIMON. Si j'en ay ? Tous ceux qui ont leu Homere , savent que les plus braves Heros se méloient de ce métier-là. Nestor qui n'estoit pas
moins

moins courageux qu'éloquent, estoit le Parasite d'Agamemnon ; & ce Prince n'admira personne tant que luy. Car il ne dit pas qu'il voudroit avoir une douzaine d'Achilles, d'Ajax, ni de Diomedes, mais de Nestore ; c'est à dire de Parasites, & qu'avec cela il auroit bien-tost pris Troye. Idomenée fils de Jupiter l'estoit aussi, au raport du mesme Autheur.

TYQUIADE. Comment le prouveras-tu ?

SIMON. Te souvient-il de l'endroit où Agamemnon luy crie, *Que son verre est toujours plein auprès du sien*, pour boire lors que le cœur luy en dit ? Car il ne veut pas dire par là qu'Idomenée bût nuit & jour, mais bien qu'il avoit toujours place à sa table, qui est le propre du Parasite, au lieu que les autres ne s'y osoient mettre si on ne les en prioit, comme on fit Ajax, lors qu'il eut combattu contre Hector. Mais il y avoit long-temps que Nestor faisoit ce métier à la table de Cénée & d'Exadius, & il continua jusqu'à la mort d'Agamemnon.

TYQUIADE. Que tu me plais de n'aleguer point de petites exemples ? Mais n'en as-tu point encore d'autres ?

SIMON. Patrocle estoit le Parasite d'Achille, quoy qu'il ne le cedast à pas un des Grecs, tant pour les avantages du corps, que pour ceux de l'esprit. Et veritablement il me semble qu'il ne le cede pas mesme à Achille, quand je le voy chasser Hector hors du camp qu'il avoit forcé, & éteindre le feu qu'il avoit mis aux navires, à quoy Ajax & Teucer avoient travaillé en vain. Combien alors tua d'ennemis ce glorieux Parasite, & parmi eux Sarpédon, qui estoit fils de Jupi-

ter ? Aussi ne meurt-il pas de la main d'un seul, comme Hector de la main d'Achille, & Achille de celle de Paris : Mais pour le tuer, il faut employer deux hommes & un Dieu. Et en mourant, il ne fait pas de lâches supplications, comme le premier, qui prie Achille de rendre son corps à son pere, mais il dit des choses grandes & dignes de sa profession, *Que s'il s'éfût présenté à lui auparavant une vingtaine de semblables, il les auroit tous defuis.*

TYQUIADE. Mais on peut dire que c'estoit l'amy d'Achille, & non pas son Parasite.

SIMON. Il témoigne luy-mesme le contraire, lors qu'il dit, qu'il luy a fait la cour dès son enfance, qui est le propre du Parasite, & non de l'amy : Et pour montrer qu'il n'estoit pas aussi son valet, il le prie qu'après avoir tousiours vécu ensemble, ils soient enterrez tous deux en mesme tombeau, en quoi il le traite de compagnon, comme il paroist par tout ailleurs. Aussi Merione étoit le courtisan d'Idomenée, car c'est ainsi qu'on appelloit alors les Parasites, & Homere le compare à Mars, qui est un honneur qu'il ne rend pas à Idomenée lui-même qui estoit fils de Jupiter. Quoy ? Aristogiton, cet illustre Libérateur des Athéniens, n'estoit-il pas le Parasite d'Harmodius, à cause de sa pauvreté ? Et n'a-t'il pas eu une statue d'airain comme luy, pour récompense de sa vertu ? Enfin, les Dieux mêmes ne peuvent faire plus d'honneur aux hommes, que d'en faire leurs Parasites, comme ils firent de Minos & de Tantale. Voyons maintenant nostre Heros à la guerre. Premièrement, il ne va point au combat qu'au paravant il ne se mette à table, suivant le conseil d'Ulysse, pour acquerir de nouvelles forces ; & tandis que les autres tremblent ou cherchent

leurs armées, il est déjà tout prest à bien faire. Lors qu'on vient aux mains, il combat aux premiers rangs, & couvre de son corps celuy qui le traite, comme Ajax faisoit Teucer. Que s'il vient à mourir à la bataille, on n'a point de honte de l'avoir pour sien; car il a bonne mine, même dans la mort. Et certes, il feroit beau voir auprès de lui, le corps meigre & défait d'un Philosophe, qui ressemble plutôt à un criminel qu'on mène au supplice, qu'à un Soldat; Un estat ne feroit-il pas menacé de sa ruine, s'il n'avoit que de tels défenseurs? Voilà quels sont les Parasites à la guerre, à comparaison des Orateurs & des Philosophes. Voyons maintenant l'avantage qu'ils ont sur eux dans la paix, en quoy ils les surpassent, autant que la paix surpasse la guerre. Premièrement, ils n'ont point de procès pour leurs usures, & l'on ne les entend point crier dans un bareau où ils n'ont que faire, car ils haïssent la tromperie & la chicane; mais dans les exercices du corps, un homme de Lettres, qui se viendroit presenter contr'eux, se feroit moquer de luy. A la chasse ils ne tremblent point comme eux à la rencontre d'un cerf ou d'un sanglier; car si l'un aiguise ses dents contr'eux, aussi font-ils les leurs contre luy. Dans les festins, qui sont un des principaux exercices de la paix, qui fait mieux qu'eux faire l'honneur de la compagnie? Au lieu qu'un Philosophe ressemble à un homme qui vient d'enterrer son pere ou sa mere, tant il est triste & melancolique. Comparons-les maintenant, dans le reste de leur vie. Le Parasite méprise la gloire, & ne se soucie point de tout ce qu'on peut dire de luy; au lieu que les Philosophes & les Orateurs en sont éperdument amoureux, quoi qu'ils pré-

chent le contraire. Pour ce qui est de l'avarice, un Orateur ne vend pas seulement sa voix, mais sa conscience; & le Philosophe pour amasser des richesses, met la Vertu à l'encan, & devient souvent un lâche flatteur. Quelques-uns courent tout le monde pour s'enrichir, & se rendent esclaves des Grans pour de l'argent. Diray-je les autres passions dont ils sont tyrannisez? la crainte, l'envie, la colere, où nostre Parasite est si peu sujet, que s'il vient quelquefois à se fâcher, ce qui arive rarement, il fait rire la compagnie, tant il est agreable mesme dans sa mauvaise humeur. Pour la tristesse, elle ne trouve point de place chez luy, parce qu'il n'a point les choses qui la font naistre, & qu'il a renoncé aux atachemens du monde.

TYQUIADE. Mais la pauvreté ne l'affliget-elle point?

SIMON. Non, car il ne manque de rien, & vit aux dépens d'autrui, sans quoy il ne seroit pas Parasite; comme on n'appelle point un homme sage ou vaillant, qui manque de sagesse ou de valeur. Il ne porte point de baston pour se defendre, comme font les Philosophes, parce qu'il n'a peur de rien, étant à couvert par sa pauvreté; & il n'a pas besoin la nuit de fermer sa porte ou ses fenestres, si ce n'est pour s'exemter du froid ou du vent. Il n'est point aculé de larcin, ni d'autres crimes, comme les Orateurs & les Philosophes, dont il nous reste encore des Apologies; au lieu qu'il ne se trouve point d'Apologie de Parasite. Que s'il fait quelque meschante action, ce n'est point en cette qualité; au contraire, il la perd alors, pour prendre le nom de son crime, & devient adultere, voleur, assassin,

ou quelqu'autre chose semblable.

TYQUIADE. Si sa vie est meilleure que celle des Philosophes, sa mort pour le moins est beaucoup pire.

SIMON. Nullement, Car on voit les uns mourir dans les tourmens, soit des suplices ou des maladies; mais l'autre meurt tout en riant; & l'on n'en voit point de banny, ou contraint d'avaler du poison.

TYQUIADE. Tu prouves assez bien les avantages qu'il a par dessus les Orateurs & les Philosophes; Il reste de faire voir que la profession en est honneste.

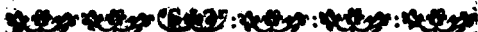
SIMON. Cela n'est-il pas assez prouvé par l'exemple des plus grands personnages qui ont fait ce métier, comme je l'ay montré amplement? Et qu'on ne die point qu'ils sont à charge aux Grans; car les Grans ne se sauroient passer d'eux, & seroient plus misérables que tu n'imagines les Parasites, s'ils ne les avoient point pour leur tenir compagnie & pour admirer leur félicité. Ils ne leur servent pas seulement d'entretien, mais de défense. Car il n'est pas aisé de les attaquer, veu qu'ils ne les abandonnent jamais; ni de les empoisonner, parce qu'ils boivent toujours les premiers, & font l'essay des viandes, sans avoir peur de mourir pour ceux-là qui les font vivre. D'ailleurs, les Grans tirent leur honneur des Parasites, & font gloire d'avoir plusieurs gens à leur suite & à leur table, au lieu que le Parasite ne tire point sa gloire d'un Grand; quoi qu'il n'ait point de honte de luy faire la cour, comme à une personne qui est au dessus de luy.

TYQUIADE. J'ay peine à croire que cet Art ne soit arrivé à la perfection, & que personne n'en ait

traité, tant tu en parles pertinemment, & en fais bien voir tous les avantages. Mais tu m'avouëras tousiours que si la profession n'en est honteuse, pour le moins le nom l'est.

SIMON. Je t'ay déjà dit, que le peuple ne fait pas la juste valeur des choses. D'ailleurs, on parle avec honneur des Courtisans, qui sont les Parasites des Rois & des Princes; & les Rois sont apellez par les Poëtes les nourrissons des Dieux, comme qui diroit leurs Parasites.

TYQUIADE. Je me rends, & suis entierement persuadé de la noblesse & de l'antiquité de ce bel Art; & je meurs d'envie de l'apprendre dès aujourd'huy, tant je suis convaincu par tes raisons. Je ne doute point que comme ton premier disciple tu ne prennes plaisir à m'instruire; car on dit que les meres cherissent tousiours davantage leurs premiers enfans.



DES EXERCICES DU CORPS.

DIALOGUE

D'ANACARSIS ET DE SOLON.

Anacarsis parle contre la Lute & autres Exercices que Solon défend.

ANACARSIS. **A** Qui en veulent ces jeunes gens, de se mettre si fort en colere, de se donner le croc en jambe, & de se rouler dans la bouë comme des pourceaux,

tâchant à se suffoquer & à s'empêcher la respiration? Ils s'huiloient & se rasoient l'un l'autre assez paisiblement d'abord, mais tout à coup baissans la teste, ils se font entrechoquez comme des Beliers; puis l'un élevant en l'air son compagnon, le laisse tomber à terre par une secousse violente, & se jettant sur luy, l'empêche de se relever, luy pressant la gorge avec le coude, & l'éreignant avec les jambes; de sorte que j'ay peur qu'il ne l'étouffe, quoy que l'autre luy frappe sur l'épaule pour le prier de le lâcher, comme se reconnoissant vaincu. Il me semble qu'ils ne devroient pas s'enduire ainsi de bouë, apres s'estre huilez; & ils me font rire, quand je voy qu'ils esquivent les mains de leurs compagnons, comme des anguilles que l'on presse. En voila qui font la même chose à découvert, hormis que c'est dans le sable qu'ils seroulent, comme des poules, avant que d'en venir au combat, afin que leur adversaire ait plus de prise, & que la main ne coule pas sur l'huile ni sur la sueur. Ces autres couverts aussi de poussiere, s'entrebatent à coups de pié & de poin, sans essayer de se renverser comme les premiers. L'un crache ses dents avec le sable & le sang, d'un coup qu'il a reçu dans la mâchoire, sans que cet homme vestu de pourpre, qui preside comme je croy à ces exercices, se mette en peine de les separer; au contraire, il louë celuy qui a fait le coup, & incite l'autre à la vengeance. Ceux-cy font voler la poussiere en sautât en l'air, comme ceux qui disputent le prix à la course Santour. & cependant, ils ne bougent d'une place. Je voudrois bien savoir à quoy servent toutes ces choses, & s'il n'y a pas de la fureur, ou pour le moins de l'extravagance à les pratiquer?

SOLON. Tu trouves ces coutumes étranges ; parce que ce ne sont pas celles de ton pays, comme vous en avez plusieurs qui nous semblent extraordinaires, parce qu'elles ne se rapportent pas aux nôtres. Mais si tu demeures plus long-temps icy, je te verray luter & sauter comme nous faisons. Car ces exercices rendent les membres plus souples, & le corps plus vigoureux ; aussi tous ces coups se donnent & se reçoivent par jeu.

ANACARSIS. Mais ce jeu n'est pas fort plaisant ; & qui se viendrait jouer à moy de la sorte, verroit que ce n'est pas en vain que les Scythes portent une épée. Mais explique-moy un peu tous ces jeux, puis que tu les nommes ainsi.

SOLON. C'est icy le lieu des exercices, & le Temple d'Apollon le Lycien, dont la statue paroît sur cette colonne, en la posture d'un homme las qui se repose sur le coude, ayant la teste appuyée sur sa main droite, & tenant de l'autre son arc. Ceux que tu vois dans la bouë ou dans la poussière combattent à la lute ; les autres qui se frappent à coups de pied & de poing, au Pancrace. Il y a encore d'autres exercices, comme le saut, le palay, le Pugilat ; & par tout le vainqueur est couronné.

ANACARSIS. Mais encore quel est le prix qu'il remporte ?

SOLON. Une couronne d'olivier aux jeux Olympiques, une de pin aux Isthmiques, une d'ache à ceux de Nemée ; & aux Pythiques des fruits consacrez à Apollon. Pour ceux qui se font à Athènes en l'honneur de Minerve, on y donne de l'huile, de l'olivier consacré à la Déesse. Quas-tu à rire ? est-ce que tu trouves cela peu de chose, pour tant de travaux & de peines ?

ANACARSIS. Nullement. Celuy qui a institué ces jeux , merite d'estre loüé pour sa magnificence ; quoy qu'à dire vray , on peut avoir ces choses à meilleur marché , sans courre fortune de s'estropier , ou de se rompre le cou.

SOLON. Ces couronnes ne sont que les marques de la victoire , dont la gloire est la récompense ; car tu serois étonné de voir aux jeux publics toute la Grece applaudir aux victorieux.

ANACARSIS. Il me semble que cela fait partie du suplice, de recevoir des coups devant tout le monde ; & je ne voy pas que la gloire serve à les guerir. On se gouverne bien plus honnestement parmi les Scythes ; car celuy qui a fait le moindre mal à son compagnon , soit en public ou en particulier , est condamné à l'amende. Pour moy , j'avouë franchement que j'ay pitié des combatans & des spectateurs. Car il me fâche de voir tant souffrir les uns pour si peu de chose , & les autres quitter leurs maisons & leurs affaires , pour voir donner des coups de poin.

SOLON. Si c'estoit le temps des spectacles , & que tu visses toute la Grece assemblée pour assister à ces jeux , tu tiendrois un autre langage , car la veüe touche beaucoup plus que l'ouïe , & tu serois le premier à battre des mains , & à admirer la force , l'adresse , & la resolution des combatans , sans parler du zele & de l'émulation que cela donne aux spectateurs.

ANACARSIS. Dy plustost que je serois le premier à en rire. Car je ne voy point de proportion entre la peine & la récompense ; & je m'étonne qu'il y ait des gens assez fous pour vouloir tant souffrir , afin de donner du plaisir aux autres. Mais di-moi , tous ceux qui combattent , sont-ils couronnés ?

SOLON, Non, mais seulement les victorieux.

ANACARSIS. C'est encore pis, de tant souffrir pour une récompense incertaine, & dont il y a si peu de gens qui jouissent.

SOLON. Il semble que tu n'ayes jamais vû de Republique bien ordonnée, autrement, tu ne condamnerois pas ces choses qui remplissent l'esprit de l'amour de l'honneur, & de la vertu; outre que cela exerce le corps, car l'utilité est ici jointe à la peine, quoy que cela ne paroisse pas d'abord.

ANACARSIS. Je n'ay quitté mon pays, & traversé tant de Terres & de Mers, qu'afin d'apprendre ce que tu me reproches, que je ne say point, c'est pour cela que j'ay recherché ton amitié: Si tu veux m'en entretenir, tu ne saurois prendre tant de peine à le conter, que je recevray de plaisir à l'entendre.

SOLON. Il seroit difficile de te dire tout en peu de paroles; mais tu apprendras une autre fois nos coutumes, touchant le service des Dieux, & le reste du gouvernement politique. Je te diray maintenant qu'on a établi ces exercices, pour accoutumer la jeunesse au travail, non pour une simple guirlande, mais pour le bien qui leur en revient, & à toute la Republique.

ANACARSIS. Que ne proposes-tu donc cela pour prix, & non pas des bagatelles?

SOLON. L'un suit de l'autre, mais nous avons perverti l'ordre, & parlé premierement des choses qui se faisoient aux jeux, avant que de parler de la fin pour laquelle on les faisoit. Toutefois, puis que nous sommes de loisir, il sera facile de contenter ta curiosité, & de repren-

dire la chose dès son origine.

ANACARSIS. On en verra mieux le fil & la liaison, & cela m'apprendra une autre fois à ne point parler de ce que je n'entends pas. Mais allons prendre le frais sous ces arbres ; car je ne me plais pas comme vous à estre la teste nuë au Soleil, quoy que j'aye quitte mon chapeau pour m'accommoder à vos coutumes. D'ailleurs, nous en ferons moins interrompus du bruit des acclamations. Mais dy-moy, comment peux-tu souffrir ainsi à ton âge les rayons du Soleil en plein midy sur ta teste, pendant les ardeurs de la canicule, sans en être incommodé, & tout trempé de sueur comme moy ?

SOLON. C'est l'effet des exercices dont tu te moques. Car apres avoir luté tout le jour au Soleil, dans du sable ardent, le chaud ne nous incommode plus : Mais allons nous asseoir où tu dis, je t'apprendray ce que tu desires, à la charge que tu ne prendras pas ce que je te diray pour des Oracles, mais que tu feras tes difficultez par tout, pour ton instruction & pour la mienne. Car je te promets de recevoir tes opinions publiquement, si elles sont les meilleures.

ANACARSIS. Ce n'est pas sans raison qu'on vous accuse d'estre grands railleurs. Car comment un étranger comme moi, qui n'ai jamais demeuré dans des Estats policez, pourroit-il faire des leçons au plus grand Legislatteur de la Grece ? Je ne refuse pas neantmoins, de faire mes difficultez, pour m'éclaircir de la verité. Mais puisque vous voicy déjà à couvert, allons nous asseoir sur ces pierres, pour estre plus à nostre aise, & dy moy premierement, pourquoy tu as établi ces exercices, & à quoi servent à la Vertu tous ces sauts, & toutes ces culebutes ? Je sauray le reste une autre fois, mais

souviens-toy d'estre clair & court tout ensemble; si tu veux que j'y comprenne quelque chose; autrement j'auray oublié le commencement, avant que tu sois à la fin.

SOLON. Tu n'as qu'à demander ce que tu n'entendras pas; & à m'interrompre, si je m'écarte hors de sujet. Car c'est ainsi qu'il se pratique dans l'Areopage, où l'on écoute patiemment les parties, ou les Avocats pour elles, lorsqu'ils demeurent renfermez dans leur matiere; mais quand ils tâchent d'ébranler les passions, ou de gagner les bonnes graces des Juges, on les fait taire, pour empêcher que la Justice ne soit surprise, & que l'on ne consume inutilement le temps. Je te donne le même droit, pourveu que hors de là, tu me laisses le champ libre pour m'égayer, puis qu'aussi bien nous n'avons que faire, & que nous sommes à l'ombre.

ANACARSIS. Cela est plus que raisonnable; & je t'ay obligation de m'avoir appris en passant une coutume de ton pays, que je trouve fort bonne. Parle donc, & je te donneray bonne audience, comme un Juge mis de ta main.

SOLON. Il faut auparavant que je te dise quelque chose de l'estat d'une Republique; car cela servira à te faire mieux comprendre la verité. Nous croyons qu'une ville ne consiste pas dans l'enclos de ses murailles, mais dans le corps de ses habitans; c'est pourquoy nous avons plus de soin de leur éducation, que des bâtimens & des fortifications; car en leur apprenant comme il se faut gouverner, tant en paix qu'en guerre, nous les rendons invincibles, & la cité imprenable. Après donc que les enfans sont sortis de dessous l'aîle de leurs meres, &

qu'ils commencent à avoir le corps propre au travail , & l'esprit capable de raison & de discipline , nous les prenons sous nostre conduite , & exerçons l'un & l'autre. Car nous croyons que la Nature ne nous a pas fait tels que nous devons estre ; mais que nous avons besoin d'institution & d'exercice pour corriger nos défauts , & pour accroître nos avantages. Semblables à ces jeunes plantes que le Jardinier soutient avec des bastons , & qu'il couvre contre les injures de l'air jusques à ce qu'elles soient assez fortes pour supporter le chaud & le froid , & résister aux vents & aux orages. Alors on les raille , on les redresse ; on coupe les branches superflues , pour leur faire porter plus de fruit , on ôste les bastons & les couvertures , pour les endurcir , s'il faut ainsi dire , & les fortifier. Nous éveillons donc d'abord l'esprit des jeunes gens , par l'étude de l'Arithmétique & de la Geometrie , apres leur avoir appris à lire & à écrire , & nous l'adoucissons par la Musique. En suite , nous les portons à l'amour de la vertu , par la lecture des Poëtes , où ils voyent les paroles & les actions des Grans personnages , qui font naître en eux le desir de leur ressembler. Car la Poësie a des charmes particuliers qui s'attachent à l'esprit , & qui impriment les belles choses , tant dans la memoire que dans le cœur. Quand ils commencent à entrer dans l'administration des affaires , alors . . . Mais je ne m'aperçoy pas que cecy est hors de mon sujet , c'est pourquoy je m'impose silence à moy-mesme , sans attendre la voix de l'huissier , qui sans doute baïssoit la veuë de honte , voyant que je m'estois égaré.

ANACARSIS. N'y a-t'il point de peines établies par vos loix , contre ceux qui passent sous si-

DES EXERCICES

lence les choses les plus considerables , pour s'attacher à d'autres moins importantes ?

SOLON. Pourquoi dis-tu cela ?

ANACARSIS. Parce que tu quittes ce qui concerne le gouvernement de l'Estat , pour m'entretenir des exercices du corps , qui sont beaucoup moindres.

SOLON. Mais c'est le but que je me suis proposé d'abord , que je ne veux point abandonner, pour ne point rompre le fil du discours, ny embarrasser ta memoire. Toutefois, si tu veux, je diray quelque chose en passant , de ce que tu desires sçavoir , car ce n'est pas icy le lieu d'en parler. Lorsque les jeunes gens sont capables de l'administration des affaires , nous leur aprenons les loix du païs , qui sont proposées pour cela publiquement en grosses lettres , afin que tout le monde les puisse lire ; & qui leur enseignent ce qu'ils doivent faire , & ce qu'ils doivent éviter. Nous ajoûtons à cela la conversation des Philosophes , qui leur apprennent à bien vivre , & à ne faire tort à personne , & en suite à regler leurs desirs , & à moderer leurs passions ; enfin, à parler & à se taire. Nous leur imprimons aussi l'horreur du vice, & l'amour de la vertu, par des Tragedies & des Comedies, permettant en celles-cy de taxer les deffauts de quelques particuliers, tant pour les en corriger , que pour instruire les autres. -

ANACARSIS. J'en ay veû joüer aux Baccanales , où l'on voit les uns monter sur des échasses, & vestus en Rois & en Princes, qui bâillent avec de grands masques , & prononcent des mots graves & empoulez ; Mais les autres qui joüent des Comedies, ne s'égueulent pas tant, & sont chauffés

sez & vestus à l'ordinaire; quoy que leurs masques soient encore plus ridicules. Comme ces haut-montez donc émeuvent la compassion, lors qu'on leur voit traîner leurs cothurnes, qui sont comme des entraves; les autres excitent la risée du peuple, si-tost qu'ils paroissent sur le theatre,

S O L O N. Ce ne sont pas leurs cothurnes qui font pitié, mais les choses tragiques, qu'ils représentent d'un ton lamentable, & avec des paroles de mesme; aidées de la Musique qui a grand pouvoir sur l'esprit humain. Mais pour revenir à nostre sujet, si-tost que nos jeunes gens ont le corps fort & robuste, nous les faisons dépouiller à l'air, pour les accoustumer au chaud & au froid, & puis s'huiler pour leur rendre les membres plus souples, à l'exemple des Corroyeurs, qui preparent le cuir de la sorte, pour le faire plus durer. En suite, nous les exerçons comme tu as veu, en presence des vieillars qui prennent garde que tout aille bien; ce qui, avec la force & l'adresse, leur apprend à mépriser les coups & les blessures, & est comme un prelude de la guerre. Que ne feront-ils point estant armez, que tout nuds ils sont redoutables à leurs ennemis? car on ne leur voit point des corps pâles & défaits, ni chargez d'une graisse inutile; mais ils sont robustes & vigoureux, capables des exercices militaires. De quel usage peuvent estre dans les combats, ceux qui ne peuvent souffrir le Soleil ni la poussiere, & qui pâlissent, en voyant couler leur sang, à demy vaincus, par la seule veüe des Ennemis? D'ailleurs, ces exercices consumment les humeurs superflus, qui causent les fièvres & les maladies, & contribuent beaucoup à la santé. Car le corps d'un Athlete est comme

du blé bien criblé, où il n'y a point d'ordure, & les travaux qu'il souffre, ne le tourmentent pas tant, comme ils l'exercent. Nous les accoutumons aussi à la course, pour les divers emplois de la guerre, où il faut faire quelquefois beaucoup de chemin en peu d'heures, & les faisons courir dans des sables, afin qu'ils soient plus vistes en un lieu ferme & uny. Car on leur propose exprés des difficultez en ces jeux, pour leur rendre les choses necessaires plus faciles. Nous les exerçons aussi à sauter, pour pouvoir franchir un fossé lors qu'il en sera besoin, ou quelque autre obstacle qu'on aura jetté sur leur passage; & pour estre plus agiles, ils s'exercent d'abord avec des boules de plomb à la main. Ils s'accoustument pour se fortifier, à lancer un javelot, ou à jeter le plus loin qu'ils peuvent un palay, qui est comme une petite rondache d'airain poli, où il n'y a point de prise, de sorte qu'il est mesme difficile à tenir. Pour le sable & la boue dont tu te moques, qui sont dans les lieux où l'on lute, outre que cela empêche qu'on ne se fasse mal en tóbant, cela apprend à se tenir plus ferme en des lieux glissans, & rend les veritables combats plus faciles. Car la peine qu'il ya à coleter un adversaire en cet endroit, sur tout lors que l'huile & la sueur font glisser la main sur la peau, est cause qu'on ne trouve apres plus de peine à emporter un blessé du combat, ou à enlever un prisonnier. Pour le sable & la poussiere dont on se frotte, c'est pour une raison toute differente, afin de donner plus de prise; outre que cela sert à arrester la sueur, & fait qu'on dure plus long-temps au travail, & que les esprits ne se dissipent pas si-tost. D'ailleurs, en fermant les pores qui sont ouverts par la

la chaleur, on oste l'entrée à l'air qui est froid, & qui pourroit faire mal. On peut dire aussi que cela sert à nettoyer les ordures comme on écure la vaisselle. Je te demanderois volontiers, si tu aimerois mieux avoir le corps blanc & effeminé, comme ceux qui ne sont pas accoustumés au travail, que de l'avoir brun & vigoureux, comme ceux que tu vois icy. D'ailleurs, ces exercices servent à bannir l'oïfiveté, qui relâche les forces du corps & de l'esprit, & qui rend les hommes paresseux & mutins; si bien qu'ils sont nécessaires en temps de paix, & en temps de guerre.

ANACARSIS. Mais quand les ennemis vous attaquent, marchez-vous au combat ainsi poudreux & huilez? Et appréhendent-ils que vous ne les suffoquiez & ne leur donniez le croc-en-jambe, pour les faire tomber dans la boue? Vos corps ainsi noircis au Soleil, sont-ils à l'épreuve de leurs armes? & prenez-vous ces grands masques de Tragedie pour leur faire peur, ou ces hauts cothurnes pour les atteindre plus promptement? Prenez garde que ces exercices ne consomment en vain vostre force & vostre vigueur, & que ce ne soient plustost des passe-temps de gens oisifs, que des écoles de vertu. Vous feriez mieux, à mon avis, de tâcher à vous aguerrir par l'exercice des armes, non pas en lançant quelque javelot sans pointe; mais en combattant tout de bon, avec l'épée & le bouclier, couverts de la cuirasse & de l'armet. Car en l'estat où je vous voy, vous subsistez plustost par quelque faveur divine, qu'autrement; puisque je n'ay qu'à mettre l'épée à la main, pour faire fuir tous vos Athletes derrière les pilliers & les statues qui embellissent ces portiques, & pour faire

pâler leur rougeur. En un mot, une longue paix vous a rendus incapables de soutenir le visage de vostre ennemy.

SOLON. Demande-le aux Thraces, qui nous sont venus attaquer sous la conduite d'Eumolpe, & à vos Amazones avec leur Reine Hipolite. Car quoy que nous nous exerçons tout nuds, nous n'allons pas tout nuds à la guerre, & passons de ces exercices, à celui des armes.

ANACARSIS. Je ne voy point que l'on s'y exercé icy, & si j'ay couru toute la ville.

SOLON. Tu le verras, si tu y demeures plus long-temps, & je te montreray tout nostre appareil de guerre avec nostre Cavalerie, qui fait presque le quart des habitans. Mais nous trouvons qu'il est superflu, pour ne point dire barbare & ridicule, d'aller armé en temps de paix; c'est pourquoy il n'est pas permis de porter une épée. Cela est bon pour vous, qui estes tousiours errans & vagabons, exposez aux courses & aux embusches de vos ennemis, & qui n'estes pas seulement en seureté parmi vos Citoyens, comme nous le sommes par le moyen des loix & de la Justice.

ANACARSIS. Mais pourquoy espuiser en vain ses forces, au lieu de les employer à la guerre?

SOLON. Le corps n'est pas comme un vaisseau sujet à tarir; au contraire, ses forces s'augmentent par le travail, & lorsqu'il est exercé, il en devient plus robuste; car il languit dans l'oïveté, comme l'experience le témoigne.

ANACARSIS. Je ne puis répondre à toutes ces subtilitez; mais je voudrois pour le moins que ces exercices fussent des images de la guerre.

& qu'on se batist tout de bon l'épée à la main , au lieu de s'amuser à donner la croc-en-jambe à son compagnon.

S O L O N. Il seroit trop cruel de se tuer seulement pour l'exercice , & de priver l'Estat de braves hommes , qui pourroient rendre de bons services dans l'occasion. Pour ce qui est du prix qui est proposé au vainqueur , je ne sçay pourquoy tu fais si peu de cas d'estre proclamé victorieux en presence de ses citoyens , & de recevoir des loüanges & des applaudissemens de tout le monde. Combien penſes-tu que ces aclamations excitent de courage dans la jeunesse , & qu'elles allument dans leur cœur de desir d'honneur & de gloire ? Que ne feront point pour la deffense de leur Patrie, ceux qui prennent tant de peine pour une branche d'olivier ? D'ailleurs , à se montrer ainsi nu aux yeux des autres , on en a plus de soin d'entretenir sa force & sa vigueur. Que dirois-tu, si tu voyois joustier publiquement des coqs & des cailles, avec ordre aux jeunes gens de s'y trouver, pour redoubler leur courage par la veüe de ces petits animaux , qui combattent pour la gloire jusques au dernier soupir de leur vie ; ou quand tu verras dans Lacedemone ce peuple belliqueux, courir après une bale qu'on jette au milieu de l'Amphiteatre ; ou se partager en deux bandes dans un lieu qui est enfermé d'eau, & s'entrepuiser jusqu'à ce que l'un ou l'autre bataillon soit enfoncé ou recogné jusques-là ? Mais tu seras bien plus estonné , lorsque tu verras foüetter les jeunes garçons jusqu'au sang sur l'autel de Diane en la presence de leurs peres & de leurs meres, qui ne sont pas là pour les plaindre, mais pour les encourager à porter constamment la douleur , afin

*Coqs contre
tro coqs.
& cailles
contre
cailles.*

que s'ils venoient jamais à tomber entre les mains de leurs ennemis, la peur ne leur fîst rien faire de lâche ni d'indigne de leur Patrie. Plusieurs donc meurent sous les coups de foïet, pour ne point trahir leur gloire; & on leur a dressé des statues publiques pour récompense.

ANACARSIS. Mais Lycurgue se faisoit-il foïetter, comme cela, quand il estoit jeune, pour s'exercer à la vertu, ou s'il a introduit ces coustumes en un âge qui le mettoit hors de danger?

SOLON. Il est vray qu'il estoit desia vieux, lorsqu'il les a establies. Car ce ne fut qu'après avoir demeuré long-temps en Crete, pour apprendre celles de Minos; qui estoient estimées les meilleures.

ANACARSIS. Si ces coustumes estoient bonnes, que ne les as-tu donc suivies?

SOLON. Je me suis contenté de celles de mon pays.

ANACARSIS. Ce n'est pas cela; mais tu as veu combien il estoit ridicule de se faire du mal, pour s'empescher d'en avoir; & pour une douleur absente & incertaine, endurer des maux presens & certains, que le plus cruel Tyran ne feroit pas quelquefois souffrir. Si je me trouve jamais à ces spectacles de Lacedemone, je t'assure que j'en riray tout mon soul, & que je diray bien des injures à ces bourreaux, qui traitent des enfans de bonne maison, comme des voleurs & des assassins. Leur Legislatteur, à mon avis, avoit besoin d'un peu d'éleboro pour luy purger le cerveau.

SOLON. Ne dy pas cela d'un si grand homme, car quand tu seras à Sparte, on ne manquera pas de te satisfaire là-dessus. Mais apres t'avoir appris nos coustumes, qui ne te plaisent pas trop, à

ce que je voy, il est temps de te demander les tiennes, & comment vous instituez la jeunesse ?

ANACARSIS. C'est sans l'outrager, ni faire mal à personne ; mais il faudroit plus de temps pour t'entretenir de ces choses ; & j'ay besoin même de quelque loisir pour m'y préparer. Remettons la partie à demain, puis-qu'aussi bien il est desjà tard.



DU DEUIL.

Il se moque des extravagances qu'on fait dans le Deuil, plusloft par coûtume que par raison.

QU'il y a de plaisir à confiderer ce que les hommes font & disent dans le Deuil ! Car ils trouvent tousiours ce qui est arivé insupportable tant à eux qu'à ceux qu'ils pleurent ; & ceux qui les consolent, tâchent à montrer le contraire, quoy qu'ils flatent quelquefois leur passion, pour les contenter, & pour gagner créance sur leur esprit. Mais voyons un peu ce que disent ceux qui s'affigent, apres avoir exposé leur opinion touchant les morts : car cela fait partie de la Comédie. Le peuple abusé par les Poëtes ; & particulièrement par Hesiodé & Homere, s'est persuadé qu'il y avoit là bas un lieu souterrain, fort profond & tenebreux, quoy qu'il pense bien sçavoir ce qui s'y passe, où les morts sont retenus par des liens éternels & invisibles, sans que personne en ait jamais pû sortir, que quelques-uns, dans toute l'étendue des siècles, encore a-ce

*Horreur ,
feu ,
plaintes ,
&c.*

esté par une grace particulieres & pour des raisons tres-importantes. Car tout le país est environné de grands fleuves , dont le nom mesme fait horreur. Le Styx , le Phlegeton , le Coccyte , sans parler d'Acheron , qui est un grand marais tout à l'entrée , qui exhale une vapeur si grossiere , que les ames mesmes des oiseaux ne sçauroient voler par dessus. On trouve d'abord à la descente une porte de diamant gardée par Baque , le cousin germain de Pluton ; en la compagnie de Cerbere , qui est un chien à trois testes , qui fait de grandes caresses à ceux qui entrent , mais qui aboye terriblement ceux qui en veulent sortir. Au de-là du marais est un grand pré d'Asphodele , à travers lequel passe le fleuve d'Oubly , qui est le mortel ennemi de la memoire , si l'on en veut croire ceux qui en sont revenus ; quoy qu'il soit assez estrange , comme ils ont pû s'en souvenir , apres en avoir bû , & conter toutes ces choses , qu'on ne sçait que par leur rapport. Dans ces lieux regnent Pluton & Proserpine ; l'une fille de Cerés , qui a esté enlevée & emmenée là par force ; & l'autre frere de Jupiter , qui a eu cet Empire pour son partage ; & se nomme Pluton , qui signifie Richesse , à cause qu'il est riche en morts , comme n'a dit un homme qui le pensoit bien sçavoir. Il a pour ministres les Peines , les Terreurs & les Furies , sans parler de Minos & de Rhadamante , tous deux Candiots , qui rendent la Justice tres-severement. Pour Mercure , il n'est là que comme un oiseau de passage. Les gens de bien sont envoyez aux Champs Elisées qui est un lieu de delices ; & les meschans , en des cachots eternels , où ils sont gésnez & tourmentez ; les uns dans le feu , les

autres sur des gibets ou sur des roües. Celuy-cy pour son suplice , traîne un rocher , ou puise de l'eau dans une cruche percée ; cét autre est rongé d'un Vautour , ou meurt de soif , sans pouvoir se desalterer , quoy qu'il soit dans l'eau jusqu'au cou. Le reste qui n'a fait ni bien ni mal , se promene dans le pré que j'ay dit , où on est nourri des viâdes qu'on porte aux morts, & des effusions que l'on fait sur leurs sepulcres ; quoy qu'après tout , ce ne soient plus que des ombres qui n'ont que la figure du corps , & qui s'en vont en fumée , lorsqu'on les touche. Cependant , les pauvres gens qui n'ont ni parens ni amis , courent fortune là-bas de mourir de faim , parce que personne ne les assiste. Ces choses & autres semblables , ont tellement pris creance parmy le peuple , qu'on met une piece d'ar- *Obole ;*
gent en la bouche de ceux qui meurent , pour *qui est un*
payer le Batelier ; sans considerer si c'est une *son mar-*
monnoye qui ait cours dans le païs ; joint qu'on *que.*
feroit mieux , à mon avis , de ne rien donner , afin qu'on fût contraint de les renvoyer icy. Apres cette ceremonie , on lave le corps du defunt ; comme s'il n'y avoit point d'eau là bas , ou qu'il dût assister à quelque festin en arivant ; Car outre cela on le parfume , on le couronne de fleurs , on l'habille de ses plus beaux habits , soit qu'on ait peur qu'il meure de froid en chemin , ou qu'on ne le traite pas selon sa condition. Tout cela est accompagné de plaintes & de regrets , de larmes & de sanglots , pour respondre à un Maistre de ceremonie qui preside à l'action , & qui rapporte d'un ton lugubre , les anciennes calamitez , pour faire pleurer si l'on n'en avoit point d'envie. Les

uns donc s'arrachent les cheveux , les autres se frappent l'estomac , ou s'egratignent le visage. Il y en a qui déchirent leurs habits , & qui mettent de la poussiere sur leurs testes , ou qui se couchent par terre , & se heurtent contre les murailles ; si bien que le mort est le plus heureux de toute la bande. Car tandis que ses amis & ses parens se tourmentent , il est placé en quelque lieu eminent , lavé , nettoyé , parfumé & couronné , comme s'il vouloit aller en compagnie. En suite , son pere ou sa mere s'il en a , sortent de la troupe & le viennent embrasser , avec des lamentations si ridicules , que cela seroit capable de le faire crever de rire , s'il avoit quelque sentiment. Car ils luy diront , par exemple , d'une voix dolente , & d'un ton lugubre ; Ha ! mon cher fils , pourquoy es-tu mort ? c'étoit à moy d'aller le premier ; Tu as esté bien pris sur le vert , & cueilly en la fleur de ton âge , sans avoir gousté des plaisirs du monde , & des douceurs du mariage , & sans avoir laissé des enfans qui te ressembtent. On ne te verra plus joïer avec tes petits camarades , ni boire & manger avec eux. C'est ainsi qu'il parle , comme si l'on avoit besoin de vivres là bas , & qu'on dût mourir de faim , faute d'en avoir. Il y en a qui à la mort de leurs parens , égorgent leurs chevaux & leurs esclaves , pour les aller servir en l'autre monde ; & brûlent ou enterrent avec eux ce qu'ils ont de plus précieux , comme si cela leur devoit estre fort utile. Cependant , tout ce que ces gens-là disent , ce n'est , ni pour les morts , qui ne les sçauroient entendre , quand ils crieroient dix fois plus haut ; ni pour eux-mesmes , car il suffiroit de parler tout bas , ou
de

de le penser sans le dire. Si bien qu'il ne reste, sinon que ce soit par coustume, ou pour les autres, de peur qu'on ne les croye sans amitié, & sans sentiment pour leurs proches. Car du reste, ils ne savent ni où le défunt est allé, ni s'il a perdu ou gagné à la mort : Au contraire, tout bien considéré, ils trouveroient peut-estre qu'il luy estoit avantageux de mourir. S'il les entendoit donc, voicy ce qu'il pourroit dire : Qu'avez-vous tant à pleurer, pauvres gens, & à vous tourmenter pour moy, qui suis plus heureux que vous ? Voudriez-vous que j'eusse vescu jusqu'à un âge décrepit, pour estre à charge à mes amis & à moy-mesme, & en risée aux autres, apres avoir perdu tous les sens, & souffert mille afflictions durant la vie ? Vous regrettez de ce que je ne pourray plus ni manger ni boire ; Mais n'est-il pas plus avantageux de n'avoir plus besoin de boire ni de manger ? Vous feriez donc mieux de crier ; Ha ! mon fils, Tu ne seras plus sujet aux infirmités de la vie ; Tu ne seras plus tourmenté de froid ni de chaut, de soif ni de faim ; Tu n'aprehenderas plus les menaces d'un tyran, ny les embûches d'un ennemy ; Tu ne seras plus tourmenté des passions, ni travaillé des débauches de la jeunesse ; & ne craindras plus les douleurs ni les ennuyes de la vieillesse. Ces plaintes, à vostre avis, ne seroient-elles pas justes, & moins ridicules ? Il pourroit encore ajoûter ; Est-ce que les tenebres où je suis vous font peur, & que vous aprehendez que je ne sois suffoqué par la pesanteur de mon sepulcre ? Mais un mort n'a rien à craindre, puis qu'il ne sauroit plus mourir ; & mes yeux pouris ou brûlez n'ont plus besoin de voir la lumiere. D'ailleurs, quand je serois mi-

*On, étoit
sé de-
dans.*

serable, à quoy me serviroient toutes vos plaintes & tous ces coups donnez contre l'estomac, à la cadence des instrumens, & cette tombe couronnée, & ces effusions & ces lamentations des femmes ? Croyez-vous que ce vin que vous répandez, descende jusqu'aux Enfers, & qu'il soit encore bon à boire en l'autre monde ? Car pour les bestes que vous brûlez en sacrifice, une partie s'en va en fumée ; & le reste n'est que cendres, qui seroit un fort mauvais aliment. Il y a donc long-temps qu'il me prend envie de rire de tout ce que vous faites ; mais ce linge dont vous m'avez embeguiné, m'en empêche. Si le mort refusoit à vostre avis, n'auroit-il pas plus de raison de dire cela, que les parens qui le pleurent n'en ont de dire ce qu'ils disent ? Voilà donc les plaintes qu'on fait pour les morts, qui sont semblables par tout ; mais les sépultures sont différentes, selon les diverses nations. Car les uns les brûlent ou les enterrent, les autres les embauvent ou les mangent. J'ay assisté à des festins en Egypte, où l'on les place au bout de la table ; & quelquefois un homme par nécessité, preste la carcasse de son pere ou de sa mere, pour servir à cet usage. Pour les monumens, les colonnes, les inscriptions, & les pyramides, y a-t'il rien de plus inutile & de plus ridicule ? Il y en a qui celebrent des jeux à la memoire du defunt, & qui font des oraisons funebres sur son sepulcre, comme si cela luy devoit servir là bas de certificat & d'attestation de vie & mœurs. Apres tout cela, on traite l'assemblée, où les amis vous consolent & vous convient à manger. Jusques à quand, disent-ils, voulez-vous pleurer un mort ? Vous ne le rappellerez pas en vie par vos

*Squelet-
& , corps
séché.*

larmes. Vous voulez-vous faire mourir pour désespérer vos amis , & laisser vos enfans orphelins ? Il faut pour le moins manger , quand ce ne seroit que pour faire durer vostre deuil. A la fin vous vous laissez vaincre apres beaucoup de resistance, quoy que vous mouriez de faim, parce qu'il y a trois jours que vous n'avez mangé. Voilà une partie des choses qu'on fait dans le deuil, & d'autres encore plus ridicules , tant par une mauvaise coustume, que par une fausse opinion que la mort est un mal.

Fin du Second Tome.



REMARQUES

SUR LA TRADUCTION

de la Seconde Partie de Lucien.

- Page 1. *Comment il faut écrire l'Histoire*, comme
C'est icy une piece de doctrine, j'ay ajoûté
ou expliqué en divers endroits, ce que je croyois
qui y manquoit.
- ligne 6. *On dit*, je mettray plus bas, mon cher Philon.
- P. 3. *Ce qui concerne l'ordre, la pensée & l'expression*,
l. 24. cela comprend tout ce qui se peut dire dans un
sujet, sans s'attacher scrupuleusement aux parol-
let de l'Auteur.
- P. 4. *Je laisse à part*, l'exemple d'Hercule est déjà
l. 34. touché.
- P. 5. *Et faire que d'une main il tint une ville, & de*
l. 23. *l'autre il versât un fleuve*, j'ay ajoûté cela icy,
parce que cela fortifioit la pensée.
- P. B. l. 17. *Combien employe-t'il de paroles? Ou, de Vers*;
mais il est ridicule de vouloir assujettir les Poëtes
aux reigles des Historiens, quoy qu'on voye par
la suite, & par les choses qu'il reprend, que
c'estoit de la Poësie.
- P. 9. *Mais que dirons-nous?* il a parlé déjà de ceux
l. 20. qui mettent des termes bas dans leur histoire.
- P. 11. *Il est louable*, l'Auteur dit le contraire, mais il
l. 14. est plus loüable de la façon.
- l. 18. *Quelques-uns sans s'arrester aux choses essen-*
tielles, l'Auteur dit qu'il va passer aux preceptes

Mais comme il ne le fait pas encore, je l'ay omis.

Musican, il y a au Grec *Musiris*, qui est une P. 14. l. 1.
ville de ces pais-là, & peut-estre que c'est la
mesme chose; mais comme ce nom est plus con-
nu dans l'histoire d'Alexandre, je l'ay choisi
plustost que l'autre.

Vn autre plus plaisamment, je ne parle point l. 8.
de Parthides, ni d'Artides, parce que cela n'au-
roit point de grace parmy nous.

D'y jeter la bonne semence, cette comparaison l. 17.
y vient mieux que celle du bastiment.

Discerner le mensonge d'avec la verité, je l'ay l. 22.
mis de la sorte, parce que la Prudence Politique
s'acquiert par l'exercice.

Faire d'un lourdaud un habile homme, j'ay re- l. 31.
tranché plusieurs exemples qui ne sont pas à
nostre usage.

Que le respect de sa Patrie, j'ay tourné tout P. 15.
cela à nostre air, & n'en prens que le suc. l. 12.

Le devoir de l'Historien, je marqueray en suite, l. 22.
qu'il ne donne rien à la haine ni à l'amitié, &
qu'il fait plus de cas de la verité que de tout le reste.

Mais les fictions des Poëtes, j'ay ajousté cela, P. 16.
afin que cela ne trompast personne. l. 7.

Car j'aime mieux, dit-il, j'ay achevé ce rai- l. 18.
sonnement plus que l'Auteur, sans ajoûter,
qu'il travaille pour la posterité, parce que je l'ay
déjà dit.

Ou faire quelque harangue, j'ay ajousté cela l. 32.
comme j'ay fait diverses choses en tout ce dis-
cours, aux lieux où il en estoit besoin.

Que ses periodes, j'ay réüny cela icy de divers P. 17.
endroits. l. 11.

Qui estoit le plus grand, cela dit assez que l'au- P. 24.
tre estoit moindre. l. 14.

- P. 25.
l. 10.
l. 25. *Persan*, il y a au Grec *Lydien*; mais cela faisoit un mauvais son avec *Indien*, & est indifferant.
- P. 35.
l. 25. *Dans les deux fleuves*, il n'en nomme qu'un, mais l'autre est sous-entendu, parce qu'on y pêche du poisson, & qu'on s'y fournit d'eau douce.
- P. 26.
l. 7. *De jour on ne voyoit rien*, c'est à dire aux environs, comme la suite l'explique.
- P. 26.
l. 7. *Hipogryphe*, j'ay mis ce mot au lieu d'*Hipogrype*, d'où sans doute il a esté fait; mais l'autre sonne mal, outre que Griffon est plus beau que Vautour pour des chimeres.
- P. 27.
l. 14. *Converves d'herbes au lieu de plumes*, je ne dis point, que les plus vistes estoient chargez de laiçtuës, parce que cela n'est déjà que trop ridicule.
- P. 33.
l. 33. *De la coquille d'un Limasson*, cela est plus joly que de dire de *Fève*, ou de *Lupin*, outre que *Fève* vient aussi-tost, & que *Lupin* est peu connu par le peuple.
- P. 31.
l. 4. *Pyramides, &c.* ces noms n'ont rien d'extraordinaire qui merite qu'on en mette l'explication en marge, comme des autres. Les uns signifient feu, esté, embrasement; les autres, nuit, lune, lumiere.
- P. 10.
l. 10. *Jusqu'à l'age de vingt-cinq ans*, je ne dis pas qu'ils sont hommes apres cela, pour ne pas insister sur des saletez, outre que cela s'entend assez.
- P. 35.
l. 4. *Coronus fils de Coryphion*, je ne mets pas l'explication de ces mots; parce que cela est ridicule en François, l'un signifie Corneille, l'autre Merle, & celui qui est plus haut, signifie, Nuë, Coucou.
- P. 25.
l. 25. *Les dents longues & pointuës*, les Balcines n'ont point de dents, mais c'est icy une Fable.
- P. 26.
l. 26. *Comme des Clochers*, il y a au Grec *Phalles*,

qui estoient de grands Priapes de bois. P. 36.

Herons, j'ay mis un oyseau connu. l. 11.

Il nous fit bonne chere de ce qu'il avoit, le particulier est expliqué en suite. P. 37. l. 21.

Le reste d'anguille, ou *les yeux d'anguille*, mais je l'ay mis ainsi, parce qu'autrement il ne parloit que de leurs visages. P. 38. l. 26.

Pagonrades, je n'explique pas ce mot, parce qu'il est contraire à son dessein, c'est une espece de Cancre. l. 33.

Retournerent au Combat, il est mieux de la sorte que de les faire attaquer tout de nouveau. P. 39. l. 12.

Pins, il y a au Grec *Cyprés*, mais cet arbre y vient mieux parmy nous, qui ne connoissons point de grands Cyprés, comme l'on fait en Asie. P. 41. l. 4.

Tortues, il y a au Grec *éponges*, qui est trop ridicule, aussi bien qu'en suite, ces anchres de verre que j'ay ostées. P. 42. l. 4.

Devant nous, j'omets les distances qui ne servent de rien. P. 44. l. 21.

Chaisnes de roses, je dis en un autre endroit, qu'il n'y en a point de plus fortes en toute l'Isle. P. 46. l. 3.

Nous fusmes ravis, je ne marque point le temps, parce qu'il est inutile. l. 34.

Marqueté d'ebeine, & *d'yvoire*, il est mieux de la sorte que de mettre *yvoire* tout seul. l. dern.

Les Temples des Dieux de Rubis & de Diamans, apres avoir fait les murailles de la ville d'emeraudes, il n'y avoit point d'aparence de faire les Temples des Dieux de Beril qui n'est pas si precieux, puis que ce n'est pas une pierre assez connue. P. 47. l. 1.

D'Eau de senteur, je le trouve mieux comme cela, que *d'huile*, puis que c'est pour se baigner, l. 5.

outre qu'il en met des sources après.

- l. 14. *De boire & de manger*, cela est exprimé plus bas chez l'Auteur.
- P. 48. *Plusieurs ruisseaux de lait & de vin*, leur nombre ne sert de rien, & est fade.
- l. 4.
- l. 28. *Sereins*, il y a au Grec, *Cygnés & Hirondelles*; mais les uns ne chantent point, & les autres chantent mal; & les Sereins nous viennent des Isles fortunées, ce qui fait encore quelque beauté; car c'est là qu'ils croyoient leur Paradis.
- P. 49. *Les Stoïciens en sont bannis*, il n'est point nécessaire après cela de parler de Chrysipe qui estoit Stoïcien.
- l. 28.
- l. 31. *Je n'y vis point d'Academiciens*, il y a icy une raillerie qui est déjà touchée au Dialogue des *Sages*, & des *Philosophes à l'ancan*.
- P. 50. *Les femmes y sont communes*, je n'ay pas voulu mettre qu'ils les caressent devant tout le monde, ce qui est trop des-honneste.
- l. 4.
- l. 8. *Encore croit-on qu'il se parjuroit*, je n'ay pas voulu insister davantage sur une saleté.
- P. 52. *Il arriva de nouvelles aventures*, il ne sert de rien de marquer le temps.
- l. 10.
- l. 14. *Leur amour ne pût estre long-temps caché*, il n'estoit point besoin de cela, puisque les femmes y estoient communes.
- l. 22. *Ils prirent la nuit*, il ne sert de rien de dire s'il se trouva au soupé ou non.
- P. 53. *L'Isle des Bien-heureux est exempte de supplices*, il est mieux de la sorte, & se rapporte à ce qu'il a dit, qu'il n'y avoit que des chaines de roses.
- l. 17.
- l. 28. *Racines de mauve*, je croy qu'il fait allusion au Moly.
- P. 55. *Pour de l'argent*, je raille sur ce qui a coustume de se pratiquer en semblables occasions.
- l. 19.

Nous y entrâmes, j'ay rejeté plus bas ce qui l. 26. suit.

D'une eau dormante, j'ay mis cela au lieu de l. 33. ce qui est au Grec, & *la fontaine des sens*, tout de mesme; & cela y vient mieux, si je ne me trompe.

Trente nuits, il est plus beau ainsi, dans cette P. 56. Isle, que de compter par jours. l. 30.

De peur que ce fourbe ne nous eust fait quelque P. 57. *supercherie*, j'ay ajousté cela pour colorer cette l. 1. action qui est indecente.

Des yeux de Cancre, je n'ajouste point *des seiches* P. 58. parce que cela n'auroit point de grace par- l. 24. my nous.

La Coque, je n'ajouste point qu'on la rompit, P. 59. &c. parce qu'il n'y a desia que trop de fadaïses. l. 3.

La mer bocagère, j'ay mis en marge la signifi- l. 25. cation Grecque, comme je fais ordinairement quand elle contient quelque obscurité, ou qu'elle n'est pas à nostre usage.

Vn baston entre les jambes, cela est plus hon- P. 61. neste que ce qui y est, & fait le mesme effet. l. 1.

Le meurtrier du Tyran, j'ay transporté & al- P. 73. léré diverses couleurs en ces declamations, pour l. 1. la delicateffe du raisonnement, & la rudeffe de la liaison.

L'affection qu'il portoit à son fils, la pensée l. 18. qui suit, est exprimée sur la fin.

Je suis sur le point, Je diray en suite, qu'il les l. 20. a délivrez du mal present, & de la crainse de l'avenir, & qu'il a esté un successeur à la Ty- rannie.

Je luy laissay faire à luy-mesme une action qui P. 65. m'eust des-honoré en la faisant, le reste est expli- l. 13. qué dans la suite.

P. 67. *Dira-t-on?* j'exprime plus bas qu'il laissa là son
l. 3. épée pour ce sujet.

P. 69. *Indigne de récompense*, on est contraint de re-
l. 6. battre souvent les mêmes mots dans ces déclama-
tions ; qui est une des choses les plus fâcheu-
ses de la Traduction ; car pour s'en exempter, il
faudroit perdre la pensée.

P. 71. *Le fils des-herité*, il y a au Grec *abdiqué*, mais
l. 1. ce mot ne s'entendrait point, & celui de des-
herité suffit en plusieurs endroits, & où il ne
suffit pas, j'y ajoute l'autre avec explica-
tion.

P. 78. *Il faut préparer auparavant le malade à le re-*
l. 31. *cevoir*, je parle de la maladie en general, sans
m'attacher à la fureur, parce qu'il n'est pas que-
stion icy de donner des recettes.

P. 82. *Pour faire voir la faiblesse*, &c. j'ay abrégé
l. 20. ce raisonnement qui estoit trop long.

P. 84. *Phalaris*, j'ay fait cette harangue sous le nom
l. 1. des Deputez, parce qu'il n'est pas seant de ra-
porter directement une longue harangue sous le
nom d'un autre, outre qu'il y a plusieurs choses
de Phalaris, qui sient mieux en la bouche des
autres qu'en la sienne.

P. 85. *Par l'assistance des Dieux*, je l'ay dit en ge-
l. 33. neral, parce qu'il ne pouvoit sçavoir assurément
si cela venoit d'Apollon ; du reste, je ne rehas
point en suite qu'il avoit dessein de quitter l'Em-
pire, parce qu'il faut passer legerement sur les
choses qui ne sont pas vray-semblables.

P. 90. *C'est condamner*, j'ometts une méchante cou-
l. 9. leur, de dire qu'Apollon eût fait perir le Vais-
seau, s'il n'eust pas eu envie du present.

P. 91. *Refuser de presens ni de victimes*, ce qui suit
l. 4. est déjà touché dans la harangue.

Alexandre fils de Podalire, j'exprimeray plus l. 37.
bas sa patrie, dont l'expression eust esté des-agreable icy.

Asie, il y a au Grec *Cilicie*, Province d'Asie. P. 98.

Il sçavoit plusieurs beaux secrets de la Médecine, il en allegue un icy; mais il n'est pas question de donner des recettes. l. 26. P. 99.

Les interpretoient, il dit plus bas le contraire, P. 100. que les Interpretes luy payoient pension, à cause l. 16. du grand gain qu'ils faisoient.

Car il luy en vouloit, j'ay osté une période qui P. 101. empeschoit la liaison, mais on la trouvera plus l. 4. bas.

Et ne laissoit toucher; le mot de *toucher*, n'est l. 33. pas icy, mais il est ailleurs.

Celuy qu'il rendit à Severian, je me contente l. 33. de dire le sens de l'Oracle, sans m'amuser à traduire des galimatias.

L'armée, ou simplement *les troupes qu'il commandoit*, mais il en fait un grand Seigneur. P. 102. l. 23.

Mais que celle du Prophete estoit immortelle, P. 105. l'Oracle qui suit, sera touché ailleurs. l. 28.

Ecoute maintenant, j'obtiens icy un Oracle qui P. 109. ne sert de rien. l. 26.

Comme je le hayssois à cause de ses impostures, P. 110. j'ay tâché de donner quelque couleur à une extravagance. l. 27.

Voilà la Catastrophe, &c. je passe une pensée P. 112. liberrine qui est icy hors de propos. l. 18.

Venger l'honneur d'Epicure, ses loüanges sont l. 19. desia exprimées.

Au son de la flûte, &c. de la lyre, les particularitez que j'oublie icy, seront retouchées ailleurs. l. 29.

Qu'il l'a rendu plus celebre que sa beauté ni P. 116.

- l. 27. *sa valeur*, je ne dis pas que cela a aidé à faire prendre Troye; car cela est fait.
- P. 118. *Je ne parle point des Orgees*, peut-estre qu'il
- l. 8. entend parler des mysteres en general, sans toucher particulièrement ceux de Bacchus.
- P. 123. *Et avec cela estre subtil*, j'ay ajousté cela de
- l. 8. plus bas, afin de parler icy tout d'un temps des avantages de l'esprit.
- P. 131. *Quant aux perfections du corps*, celles de l'es-
- l. 7. prit sont desja exprimées, & j'y ay rejeté ce qui estoit icy.
- l. 30. *Comme il prend de l'Orateur le geste*, j'y ay ajousté cela, afin que Mercure eust part icy, en autre qualité que d'Athlete, parce qu'il y en a assez.
- P. 138. *Diocles soustenoit que non*, il y a icy une di-
- l. 12. stinction d'Eunuque, qui n'est pas necessaire, & qui ne revient pas à nostre langue.
- P. 142. *Comme Phaeton*, la fable en est trop connue
- l. dern. pour estre repetée icy.
- P. 149. *Tu l'es donc?* il a falu changer la raillerie Grec-
- l. dern. que qui consistoit dans les mots.
- P. 150. *Arcefilas*, ou *Artesilas*, car *Arctos*, signifie
- l. 17. *Ours*.
- P. 151. *Que tu l'aisses trouver*, c'est peut-estre un
- l. 8. reproche de ce qu'il ne se tuoit pas pour le suivre.
- l. 29. *Ne diriez-vous pas?* il y a icy un Proverbe Grec qui ne se raporte point à nostre façon.
- P. 152. *Son fils*, je n'en ay exprimé qu'un, parce qu'il
- l. 2. n'en fait mention que d'un plus haut.
- P. 153. *Je voudrois qu'il y fust desja*, le Grec dit que
- l. 15. *l'Epitaphe fust desja gravée sur son sepulcre*, mais on l'eust pû graver mesme avant sa mort, outre que ce que je dis, y vient aussi bien.

Cerbere m'a mordu, Cerbere y vient mieux l. 17.
que Caron, il n'est pas parlé d'un baston au Grec,
mais l'endroit est corrompu, toutefois il est mieux
de dire qu'il boiroit soit par foiblesse ou autre-
ment, car les Philosophes Cyniques portoient
toujours un baston.

Sans l'escouter, j'ay ajoûté cela pour faire P. 154.
grace, l. 5.

Du miel, il y a des gâteaux au miel, mais ce- l. 9.
la y vient mieux.

Qui n'avoit qu'une main, il vaut mieux met- l. 13.
tre, *qui estoit sans mains*, car Cynegire perdit les
deux mains en un combat naval; il avoit d'abord
mis la main droite sur un Vaisseau ennemy pour
l'arrester, & comme elle luy eut esté coupée, il
y mit la gauche, qui luy fut coupée de mesme,
de sorte qu'il arresta le Navire avec les dents.

Dresser un amphiteatre, il est parlé dans l'I- l. 25.
caromenipe d'une Olympie qu'ils vouloient
bâtir.

Chacun se taisoit, Ou s'aresloit, sans rien P. 155.
ajouter. l. 13.

S'il te souvient encore, je ne parle point d'A- P. 156.
ristide, ni des fables Milesiennes, parce que cela l. dern.
n'est plus à nostre air, ni à nostre usage.

Sans qu'Iolas mesme me pust soulager, c'est P. 157.
qu'il mettoit le feu aux testes coupées. l. 14.

Si-tost qu'ils devenoient grands & barbus, ce- P. 160.
la n'estoit point necessaire à dire d'un Platonien l. 28.
cien, puis qu'ils n'estimoient point l'amour hon-
neste, mais l'Auteur sous pretexte d'amitié, tas-
che à introduire le sale amour.

Le derriere ni trop gros, ni trop petit, l'Au- P. 162.
teur ajoûte quelque chose qui ne se pouvoit ex- l. 23.
primer honnestement.

- P. 163. *Comme pour exhaler son feu*, il y vient mieux
 l. 13. qu'à ce qui suit.
- l. 31. *Soit qu'il se fust précipité, Ou qu'on l'eust.*
- P. 164. *Après quelque contestation de part & d'autre,*
 l. 5. l'Auteur dit, que celui-cy tenant la Déesse en
 sa puissance, l'avois caressée à la façon des gar-
 çons, comme s'il se fust fascbé qu'elle eust esté
 femme, mais je n'ay pas voulu insister sur des
 saletez.
- l. 16. *Comme s'il eût esté question de disputer le prix*
aux jeux Olympiques, j'ay pris une comparaïson
 qui nous fust connue, & qui n'eust point be-
 soïn de commentaires; car autrement elle seroit
 sans effet; & pour la mesme raison, j'ay mis plus
 bas *Arcopage*, au lieu d'*Eliée*, qui est un Senat
 moins connu.
- P. 168. *Parleray-je du plaisir*, les coiffures des Da-
 l. 3. mes sont touchées dans l'autre harangue.
- P. 170. *S'il est permis à un homme*, je coupe ce raison-
 l. 3. nement pour estre plus vif.
- l. 30. *Pere des mysteres cachez*, cecy est tiré du Pla-
 tonisme, & a du raport à nos mysteres.
- P. 171. *Tu as couvert la lumiere de tenebres*, ou répan-
 l. 1. du la lumiere sur les tenebres; car il semble que
 ces choses soient tirées des Hebreux.
- P. 172. *Vivroient ensemble*, j'ay mis cela plutôt qu'a-
 l. 27. vec nous, qui les mangeons.
- P. 173. *L'autre celeste & Divin*, il y a icy quelques
 l. 8. epithetes mystérieux; dont j'ay touché quelque
 chose d'abord.
- P. 174. *Vn réchant*, je l'ay ajousté à cause du fer chaud
 l. 8. qui suit.
- l. 13. *Ou pour rougir les jouës & les lèvres*, je l'ay
 transporté icy d'ailleurs.
- l. 34. *Leurs chaisnes, &c.* Le particulier n'estoit pas

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 175
à nostre usage , & en pensant décrire de belles
parures , on feroit une espousée de village.

Mais oposons un peu , &c. Pour donner de P. 175.
l'averfion des femmes , il prend l'exemple d'une l. 21.
coquette , & pour faire aymer les garçons , celui
d'un honneſte garçon ; ſi bien qu'en faiſant le
contraire , on renverſeroit tout ſon raiſonne-
ment. D'ailleurs , tout cét amour-là ne va qu'à
l'eſtime & à la bienveillance , & nullement à ce
qu'il pretend : C'eſt pourquoy j'ay dit que ce
Dialogue ne pouvoit corrompre perſonne , ſ'il
n'eſtoit deſia corrompu , outre que le plus ſale
en eſt dehors.

Il donne encore le reſte du temps à l'eſtude. Je P. 176.
viens de parler des belles actions de l'Antiquité, l. 3.
qu'on luy a propoſé à imiter.

Oreſte & Pilade. Il confond par tout l'amitié l. 18.
avec l'amour.

Comme il faiſoit Alcibiade. J'ay retranché P. 177.
quelque choſe , non tant parce qu'il eſtoit ſale, l. 22.
que parce qu'il eſtoit ſot ; car il ſe voit par la fin,
que celui-cy ne deſſend que l'amour honneſte.
A quoy bon donc le faire coucher avec un garçon ?

Gagne le prix des jeux Olympiques. Il y a au P. 178.]
Grec , la Bataille de Salamine : mais cela n'eſt, l. 11.
ni ſi propre au ſujet , ni ſi connu ; & par conſe-
quent , moins bon pour ſervir d'exemple & de
comparaifon.

Nous traite magnifiquement. Il n'eſt point ne- l. 13.
ceſſaire de dire , car il eſtoit fort magnifique ,
parce que cela ne ſert de rien au ſujet.

Dormoit avec luy. J'adoucis le plus que je puis P. 179.
les choſes. Du reſte , ce qu'il dit des Comaſtes l. 18.
n'auroit point de grace en François.

Ny que tu tiennes. J'ay eſté au raiſonnement ; l. 27.

376 REMARQUES SUR LA TRADUCTION
car le Grec semble dire le contraire ; mais il y a
faute.

- P. 180. *Toy qui es épris d'un autre amour.* Je ne veux
l. 14. pas exprimer davantage l'amour des garçons, ny
m'estendre en des saletez.
- P. 182. *Sa gorge.* Le devant du visage est desia exprimé.
l. dern. *La tesse nue.* C'est à dire, *sans voile.*
- P. 183. *Ce qui doit estre blanc.* La rougeur sera mar-
l. 4. quée en suite.
- l. 10. *La noirceur des saurcils.* J'en marque la cou-
l. 15. leur, parce que cela ne fait point de difficulté.
- l. 27. *Les paupieres de l'Aurore.* Il y a au Grec, *quo*
Sopho- *Pindare, luy fera les paupieres* ; Mais cela ne dit
cle. rien. C'est pourquoy j'ay trouvé à propos de
mettre l'expression d'un autre Poëte Grec, qui
se trouve aussi dans Job.
- P. 184. *Je commence à deviner qui c'est.* Il veut parler
l. 8. de l'Imperatrice. quoy que je n'en connoisse
point de ce nom en ces temps-là ; car la descrip-
tion qu'il en fait, ne peut convenir à Faustine.
- P. 185. *On croit entendre Apollon luy mesme.* Il seroit
l. 30. ridicule de comparer maintenant une belle voix,
au chant des Cygales & des Hirondelles ; sans
parler des Alcyons & des Cygnes, qui ne chan-
tent point, ou qui chantent mal.
- P. 187. *Il nous en faut faire d'autres de ses vertus.* Il
l. 12. en falloit venir là, apres ses connoissances.
- P. 190. *Ily a des Dames.* Il est mieux de le dire d'elles
l. 7. que des hommes, parce que cela leur est plus or-
dinaire.
- l. 10. *Ayant un beau masque.* La chose est assez
claire, sans ajouster *Phaon & Nérée*, qui ne
font pas grace maintenant.
- l. 21. *La hauteur des Cedres.* Le mot de *penpliers*
n'y vient pas si bien.

Sa perruques d'or. Qu'il feroit beau voir main- l. 34
tenant de dire avec l'Auteur *des chevenx d'Hya-*
cinthe, & les comparer à l'ache.

Mais je me ris. Je ne suis pas icy comme Lu- P. 191
cien, qui change deux ou trois fois la harangue l. 4.
directe en oblique.

Passer condamnation. Je nedis pas *chanter la P.* 193
Palinodie, qui seroit Pedantesque. l. 23.

Thersite de sa beauté, & Nestor de sa jeunesse. P. 195.
C'est assez de ces deux exemples. l. 31.

A celle du vent ou de la foudre. Je mets les P. 196
choses à nostre air; car la façon Grecque ne re- l. 1.
vient pas à la nostre.

Il y a encore cette difference. Le reste est déjà l. 7.
dit; & n'a pas besoin d'estre ajousté.

L'image de l'homme à celle de Dieu. C'est ainsi l. 27.
qu'il l'appelle en suite.

Des Grecs. Je prens la liberté de tourner la P. 201.
pensée de mon Auteur, de la façon la plus belle, l. 3.
pour trouver les graces que je cherche.

C'est à toy de commencer. Le raisonnement P. 203.
voulait qu'on ajoutast cela. l. 34.

Famille ancienne. La suite le declare. P. 204.

D'une celebre Coquette. La qualité de son ma- l. 12.
ry sera exprimée plus bas. Du reste cecy est trans- l. 33.
posé.

*Tous ces petits presens qui tiennent lieu de P. 205.
grande faveur à un Amant.* Il seroit ridicule de l. 8,
dire, *Des bouquets à demy secs, & des fruits*
qu'on a mordus.

Des principaux de la ville d'Ephese. Il n'y a l. 19.
que le nom des deux amis, qui soit nécessaire au
conte.

*Envoye tous les jours quelques-uns de ses l. 36
amis la visiter.* J'aime mieux dire cela, que de

378 REMARQUES SUR LA TRADUCTION
mettre qu'il les faisoit venir chez luy.

- P. 208. *Avec l'échelle du vaisseau.* Je n'ajouste point
l. 8. *des perches*, parce qu'ils ne s'en servirent pas.
- P. 210. *Car comme tu vois.* Le reste est exprimé plus
l. 13. haut.
- P. 211. *En habit de deuil.* Ce qui suit, ne sert de rien.
l. 5. *Il les mit tous deux en liberté, apres avoir*
- P. 214. *justifié leur innocence.* J'ay acourcy ou retranché
l. 2. ce dont on se pouvoit passer, afin d'estre plus
court & plus net.
- P. 218. *Les effusions accoustumées.* Cela fait voir que
l. 30. c'estoit la fin du repas.
- P. 220. *Comme pour luy communiquer quelque affaire*
l. 12. *d'importance.* C'est assez de dire cela, sans ajoû-
ter ce que fait l'Auteur, qui n'est que trop long
en cet endroit.
- P. 222. *C'est une marque, &c.* Je ne fais pas dire à
l. 28. l'autre, qu'il ne sera pas trop long, car j'en ay
retranché ce qui l'estoit.
- P. 226. *A Hypate.* C'est plustost Larisse, où il alloit,
l. pr. & il devoit passer par Hypate; mais il n'est pas
question icy d'une verité historique. Du reste,
il sera parlé en suite de son valet & de ses hardes.
Et il dit en quelque endroit, que son voyage de
Larisse n'estoit qu'une feinte.
- l. 21. *Lors que je fus arrivé chez luy.* Il ne sert de
rien de dire qu'il y avoit un jardin à la maison;
mais il dira en suite que le logis estoit petit; &
la chambre où on le mena, fort propre.
- P. 227. *Petite chambre.* Ostez petite.
l. 6. *Quelle n'avoit pas moins bonne grace au lit*
- P. 218. *qu'à la table.* J'ay changé la raillerie qui estoit
l. 27. sale.
- l. 35. *Comme je riois.* J'ay rejeté plus bas ce qu'elle
dit icy. *Que quand elle luy jeteroit des pierres, &c.*

Et vous bacheray menu comme chair à pâté. P. 229.
Cela a du rapport à ce qu'il dit, & sent l'esprit l. 13.
d'une servante.

Quelle estoit grande Magicienne, &c. J'ay l. 8,
agencé cela d'une autre sorte que l'Auteur,
comme je fais souvent, pour luy donner bonne
grace.

Après quelques santeſ. Il n'y a point d'apa- l. 16.
rence de dire, qu'ils beurent beaucoup. parce
qu'ils reboivent encore après, & qu'il n'est pas
nécessaire de tant boire, pour faire l'amour.

Le sujet de mon voyage. Je ne dis pas. à La- l. der.
rifle, parce qu'il a dit qu'il n'y vouloit pas aller,
ou pour le moins si-tost. Je ne touche pas aussi
son aversion pour les femmes, qui n'est que
trop exprimée dans ce livre.

Se durcissent en corne. Je l'ay trouvé mieux P. 231.
de la sorte, que comme il le dit. l. 3.

Qui me reçurent à grands coups de piez. Il l. 26.
est mieux comme cela, que de dire, *Ils s'y pré-*
parerent.

Qu'il n'est rien qui punisse un homme vicieux, l. 34.
comme son propre vice. Je ne me sers pas de cela,
comme d'allegation, mais comme d'expression,
parce que ce Vers exprime bien ce que je veux
dire.

Qu'on faisoit combatre contre des Ours. Il dit P. 233.
seulement, *Capables de combatre*; mais comme l. 10.
je le dis, cela fait plus d'effet.

Promener sur mer. Le Grec dit seulement, P. 238.
sur le bord de l'eau, mais il ne faut point s'a- l. 33.
muser à faire des evenemens extraordinaires,
quand on peut faire les choses regulierement.

Musnier. Le Grec dit. *Bou langer*; mais il re- P. 241.
noit lieu de Musnier, parce qu'on tient que les l. 15.

Anciens n'avoient point de moulins à vent ni à eau.

l. 25. *Comme une giroüette.* Le Grec dit, *Comme un sabot* ; mais la comparaison n'en est pas si belle en nostre langue.

l. 35. *Laitnës pouries.* Il y a au Grec, *dures & ameres* ; mais le mot de *dures* est ridicule en cet endroit , pour un asne ; & celui de *pouries* donne sujet à une galanterie qui suit.

P. 242. *Dequoy se nourrir.* Il y a au Grec, *se couvrir* ; mais un asne n'a point besoin de couverture.

l. pr. *Enlevé par une poulie.* Je me suis servy de cette expression qui est plus gaye ; outre que c'est ainsi qu'on charge les chevaux dans les Navires.

l. 28. *Pour moy , on me livra.* Il y a icy un proverbe Grec , qui n'est pas à nostre usage.

P. 243. *Commencerent à se regarder de mauvais œil.*

l. 4. C'est assez de cela , sans leur faire dire des injures.

P. 244. *Le bruit court par tout de cette merveille.* Le reste est exprimé en suite.

l. 21. *Et le mors de mesme.* Il y a au Grec, *d'or & d'argent* ; mais je ne pouvois pas commodément repeter le dernier mot.

P. 246. *Mais il arriva tout le contraire.* Je passe icy plusieurs saletez , le plus délicatement que je puis.

P. 247. *Et d'un Cynique.* L'Auteur en fait un homme nommé Cyniscus ; mais cela n'est pas nécessaire.

P. 248. *La fortune.* Je ne dis pas *le destin* , qui n'est autre chose que l'ordre des Parques , comme je l'ay dit à l'Argument.

l. 15. *Enlever des hommes & les elemens.* Cette fable est expliquée plus au long ailleurs.

P. 249. *Tu vois la consequence qu'on en peut tirer.*

Je retranche icy plusieurs petites interrogations, l. 3.
dont le sens est exprimé ailleurs.

On feroit donc mieux. Je dis en un autre en- P. 250.
droit qu'ils ne sont que comme un outil en la l. 29.
main des Parques.

Tandis que Callias & Alcibiade. Ces exem- P. 252.
ples suffisent ; outre que les autres n'estans pas l. 5.
assez connus parmy nous , ne feroient pas d'é-
fet.

Nous le saurons quand nous y serons. Ce l. 13.
qu'il ajoûte , est plutôt une boutade qu'une
raison.

Triste & rêveur. J'exprime la pâleur plus bas. P. 253.

Je s'en prie, pere des Dieux. Il n'est pas à pro- l. dern.
pos qu'elle parle en Vers , parce qu'elle s'étonne P. 254.
de ce que Jupiter y parle. l. 3.

Les sanglots & les larmes. Il est plus honeste l. 27.
de le mettre ainsi, que de dire tout crûment, que
Jupiter pleuroit.

Les fers en sont au feu. Je mets un proverbe l. 33.
François pour un Grec, selon ma coustume. Le
reste est exprimé plus bas.

Nullement, tout va bien. Il n'est pas à propos P. 255.
de mettre cecy en forme de Vers, parce qu'on l'a l. 2.
prié de parler en langage plus humain , & qu'il
l'a fait.

Dans une heure. J'ajouste ces mots, parce P. 256.
qu'ils arrivent aussi-tost. l. 19.

De m'exprimer à sa façon. Je mets cela, pour l. 35.
n'estre point obligé à traduire des Vers.

Selon son mérite & son rang. J'exprime en P. 257.
suite l'art & la matiere. l. 6.

Dorée. Il y a au Grec, d'or ; mais cela ne re- P. 258.
vient pas à nostre Langue. l. 6.

Qu'il se mette sur ses genoux. Cela est mieux, l. 31.

382 REMARQUES SUR LA TRADUCTION
que de dire qu'il occupera le Siege d'une de ses
felles.

P. 259. *Tout est perdu.* Je ne parle point icy de la chaî-
l. 27. ne d'or de Jupiter, trop de fois repetée, & dont
il sera fait mention encore dans ce Dialogue.

P. 260. *Après m'estre envelopé d'un nuage.* Cela estant,
l. 28. il n'a point besoin de prendre la figure d'un Phi-
losophe.

l. 32. *Qui disputois de la Providence.* La chose est
expliquée plus au long en suite.

P. 261. *L'estendis la nuë qui me couvroit.* Cela y vient
l. 2. mieux que la nuit, ou un nouveau nuage.

l. 21. *Puissiez-vous devenir muets.* Je fais dire cela
à Mercure, par forme de ressentiment, plutôt
qu'à Momus.

P. 266. *Fröter d'huile.* Il y a au Grec, *de poix*, mais il
l. 33. n'en est pas besoin pour servir de moule. Du
reste Hermagoras parle icy en Vers; mais cela ne
sert de rien.

P. 268. *Dy-moy, méchant.* Je réunis plusieurs petites
l. 3. interrogations en une.

P. 269. *Tu pose ce qui est en dispute.* Quand cela ne
l. 3. prouveroit pas directement la Providence; cela
prouveroit toujours un principe tout sage &
tout puissant; car ces choses ne peuvent avoir
esté faites à l'avanture; & la sagesse du principe
emporte avec soy la sagesse de la conduite & de
la direction. Du reste, cet Auteur a malicieu-
sement mis toutes les bonnes raisons en trois
mots; & pour rendre la chose plus ridicule, il
fait estendre celui qui les allegue en des Vers,
sans force ni autorité. C'est pourquoy je les ay
retranchez, parce que cela impose au lecteur qui
voit passer legerement sur ce qu'il y a de bon,
& s'arreste sur des sottises, qui ne font qu'em-

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 383
barasser, & offusquer, s'il faut ainsi dire, la dispute.

Mais il s'accorde. J'ajouste cela, qu'il a oublié par malice, & qui sert à montrer que la connoissance d'une divinité est comme un principe naturel dans l'homme.

Voilà nostre ennemy. L'Auteur se couronne icy luy-mesme, comme il fait souvent en d'autres lieux; mais j'ay touché la réponse de ces choses, dans l'Argument du Dialogue.

Qui quite la partie, la perd. Je retranche encore icy un meschant Argument du Stoïcien, qui insiste sur des choses qui n'ont point de force.

Couché avec ta sœur. Je mets cela au lieu d'autres injures, ou sales, ou qui reviennent moins à nostre façon.

Je luy torday le cou. Cette expression est plus naturelle, que celle dont il se sert.

Ou quelque cheſne de la forest de Dodone. Nous avons accoustumé de le dire ainsi. Il y a *heſtre*, au Grec.

Les éperons. J'ay ajouſté ce mot, qui vient fort bien au ſujer.

Qui defendoit les viandes. C'est assez de cela en cet endroit.

D'un coq en un Philoſophe. Il y a au Grec, l'eſtrange choſe d'un coq Philoſophe.

L'en ay l'eſprit ſi plein. Il y a deux choſes icy, dont j'exprime l'une dans la reſponſe; & l'autre n'eſt qu'une gentilleſſe, qui eſt alleguée ailleurs dans cet Ouvrage.

Que l'eau eſt veritablement excellente, &c. J'ay mis tout l'endroit de Pindare, pour n'avoir point beſoin de le repeter.

- P. 277. *Tu tiendras la place d'un de mes amis.* Le reste sera touché ailleurs ; c'est assez de cela icy.
 l. 31.
 l. der. *Jusqu'au souper.* J'ay mis la chose à nostre air, car de dire *jusqu'au bain*, cela'eust esté obscur.
- P. 278. *En attendant que l'heure sonnast.* Il est indifférent qu'on en fasse une horloge au Soleil, ou à ressorts, pour l'intelligence de l'Auteur : & quoy que le Grec marque que c'estoit une horloge solaire, neantmoins j'ay mieux aymé l'exprimer à nostre façon, usant tousiours dans cette traduction de la liberté de me dispenser des circonstances qui ne sont pas absolument nécessaires.
- l. 16. *Le Medecin du logis.* Je l'ay trouvé mieux, que d'en faire un Medecin étranger, & plus à propos de luy faire dire cela, qu'au Maître.
- P. 280. *Avec des tresses d'or.* C'est assez de cela pour le
 l. 6. sujet.
- l. 16. *D'un plat de tripes.* Je mets la chose à nostre air.
- l. 18. *Vne écuelle de terre.* Cela est plus aisé à emporter qu'un pot.
- l. 23. *S'estant enrichi depuis peu.* Le reste n'est pas de ce sujet, & ce qui suit, est desia touché dans son songe.
- P. 282. *Qui me prirent pour un Dieu.* Il n'est pas hon-
 l. 32. nête de luy faire dire qu'il n'est qu'un Charlatan ; outre que le moins qu'on peut injurier ces grands hommes-là, est tousiours le meilleur.
- P. 287. *Des souris & des mouches.* Le Grec ajouste,
 l. 10. *des pieces de bois & des clous* ; mais cela n'est pas ordinairement dans les statuës.
- P. 290. *Je ne vole pas les plats.* Le Grec le dit d'une
 l. 0. autre façon ; mais je l'ay trouvé mieux de celle-cy.

Voila la porte d'Eucrate. J'ay reünny en P. 291.
 un, ce qu'il dit d'Eucrate, & de l'usurier l. 11.
 Gnifon, afin que cela ne fust pas si long ny si en-
 nuyeux.

Fourmy ou Corbeau. Le Grec met d'autres l. 16.
 choses; mais cecy convient mieux à un avare
 & à un usurier; car le Corbeau cache & dérobe
 tout ce qu'il peut.

Sa fille entre les bras d'un Galant. Je mets l. 23.
 cela, au lieu d'une saleté qui est dans l'Auteur.

Courut. Le Grec dit, *dormit.* Celuy-cy m'a P. 292.
 semblé mieux. l. 31.

Mais n'es-tu point. Je retranche les paroles P. 293.
 inutiles. l. 14.

Vn Chasseur, &c. Je mets en trois mots, ce l. 22.
 que l'Auteur dit plus au long; mais il n'y a que
 cela de nécessaire au sujet, & il est mieux icy que
 plus bas.

Je consideray le Ciel & les Astres. J'ay rejeté P. 294.
 à la fin une periode qui est icy. l. 1.

S'il a eu commencement. Il sera parlé de sa l. 13.
 fin ensuite.

La distance qu'il y a d'une étoile à l'autre. Il P. 295.
 y a au Grec, *du Soleil & de la Lune*; mais cela l. 2.
 fait le mesme effet; & ces mots sont trop souvent
 repetez.

Mais je m'étonne que faisant un Dieu Au- l. 18.
teur du Monde, &c. Cela semble avoir quel-
 que apparence, & n'est qu'une fausse couleur;
 car le monde est un amas de plusieurs estres &
 non pas un estre seul; mais un tour, composé
 de pieces differentes, les unes corruptibles & les
 autres incorruptibles; & partant, ce ne peut
 estre le premier principe. C'est pourquoy on en
 cherche un autre; & celuy là n'en a point de be-

386 REMARQUES SUR LA TRADUCTION
soin , car cela iroit à l'infiny ; & il faut s'arrester
quelque part.

l. 26. *De la forme & de la manière.* Ces choses sont
plus haut dans l'Auteur.

P. 296. *Ces vieillards, &c.* Le Grec dit, *les valets*
l. 6. *qu'on oste du travail pour leur vieillesse* ; mais
mon exemple m'a semblé plus propre.

l. 17. *Par l'invention que j'ay dite.* Je l'ay expliqué
plus haut, autant qu'il estoit nécessaire.

P. 297. *Qu'en recevant l'aile de l'Aigle.* J'abrege ce
l. 17. qui est trop long.

l. 27. *Dequoy il me remercia, &c.* Cecy est plus
haut dans l'Auteur ; mais il vient mieux en cet
endroit.

P. 299. *Un grain de blé.* Il y a au Grec, *la moitié* ; mais
l. 24. il vaut mieux mettre un grain, à cause qu'il y a
en suite, un morceau de cosse de fève.

l. 26. *Leur compagnon qui est mort.* J'ay ajouté cela,
qui vient bien à une Republique, & qui est vray ;
car elles nettoient leur trou, quand il y a quel-
que saleté.

P. 300. *Du Soleil.* Il a dit plus haut que c'est un fer
l. 7. chaud.

l. 11. *Pour ne les point voir.* Le Grec dit, *Pour ca-*
cher leurs débanchés ; mais il est plus honeste au-
trement.

P. 302. *L'autre la santé.* Il y a au Grec, *de faire venir*
l. 17. *ses oignons & ses aux* ; mais c'est assez de ce qu'il
a parlé du Jardinier, & la santé y vient fort bien.

l. 18. *De son frere.* Il y a au Grec, *de son pere* ; mais
je ne m'attache pas à la lettre.

l. 21. *Le Vignerou.* Il y a au Grec, *le Foulon* ; mais
l'autre y vient mieux, à cause de l'oposition qu'il
fait avec le Jardinier, & j'ay mis le Jardinier pour
le Laboureur, parce que le Jardinier a presque

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 387
toujours besoin de pluie , & le Laboureur non ,
semper sitientibus hortis.

Dix mille muids. Il y a au Grec mille boisseaux; P. 303.
mais cela n'est pas si bien. l. 8.

Vénus les épices. Il y a au Grec le myrte; mais l. 13.
comme elle est Déesse de l'Arabie , cela y vient
mieux.

Le Cordage. C'est une danse de Satyres. l. 24.

Car si l'on demandoit. J'ay transposé icy l'ordre , & n'ay pas mis tout ce qui est dans l'Auteur ; mais seulement ce qui estoit plus propre au sujet. P. 304.
l. 5.

Qui vous soit utile & glorieuse ; Ou bien , utile aux hommes , & glorieuse aux Dieux ; mais comme il ne s'agit icy que de l'intérêt des Dieux , il n'est pas nécessaire de parler des autres. l. 28.

Que veulent dire les Philosophes. En considérant Dieu comme un homme , il auroit bien des affaires , à se mêler ainsi de tout : mais en le contemplant comme une nature infinie , répandue par toute la Nature , & qui la meut , cette objection n'a point de force. P. 305.
l. 15.

Sans se reposer. Le Grec dit , Qu'il n'a pas le loisir de se grater l'oreille : mais cela seroit bas parmi nous. l. 33.

Qui ont l'haleine mauvaise. J'ay mieux aimé mettre cela , que de parler des ordures du bassin. P. 306.
l. 15.

Une flute à la main, & des cornes à la teste. Cela suffit pour le designer. P. 309.
l. 31.

Qui a ajouté, &c. Je fais dire le tout à Mercure , pour ne point faire d'interruption. P. 310.
l. 3.

Comme un Trompette qui s'efforce de sonner. P. 311.
Cet exemple est plus noble que celui de la flûte , outre qu'il nous est plus connu. l. 10.

En reste, &c. Le Grec ajoute , Que le pen- l. 11.

388 REMARQUES SUR LA TRADUCTION
*ple admire particulièrement ceux qui n'ont point
soin de leur vie : mais cela n'est pas proprement
du sujet.*

l. 25. *Tirer au sort les Juges.* Le nombre sera assez
expliqué en suite.

P. 313.
l. 12. *Pour cause d'injures.* Il y a icy quelque distin-
ction au Grec, qui est de leur chicane ; mais cela
ne s'entendrait pas parmy nous.

l. 21. *Il faut épargner la bourse.* Ou, *Tout beau,*
épargne.

l. 33. *Trahir leur foy & leur conscience.* Il y a au
Grec, *de crever à force de crier* ; mais cecy est
plus joly, & assez conforme à la verité, & à l'es-
prit de l'Auteur.

P. 316.
l. dern. *Elle ne connoist point de plus grand mal, que
de travailler.* Il y a au Grec, *qu'elle se moque
de la Justice* ; mais ce que je dis, vient mieux à
la suite ; outre qu'il estoit permis à chacun, de
prendre un Avocat, s'il vouloit.

P. 319.
l. 14. *La mollesse contre la vertu, &c.* Je retranche
quelques contestations inutiles : & j'ajoute que
cette affaire a déjà esté jugée en celle de Pole-
mon ; parce qu'en effet, elle y a beaucoup de ra-
port.

l. 20. *La vertu a encore beaucoup de choses à dire.* Je
l'ay mis ainsi, pour ne pas confondre la vie d'E-
picure, qui vivoit tres-sobrement, avec celle
d'Aristipe.

P. 320.
l. 6. *Qu'on appelle, &c.* Le reste est déjà dit.

P. 321.
l. 12. *Qui est un coquin.* Le reste est plus bas chez
l'Auteur.

l. 13. *Au lieu de Platon & d'Esquines.* J'ay mis ces
mots, pour faire voir la raison pour laquelle il dit
que le Dialogue ne parle que des Dieux. Du reste,
l'orthographe qui est icy au mot d'*Esquines*, est

DE LA SECONDE PARTIE DE LUCIEN. 389
 pour éviter le défaut de la prononciation ; comme nous mettons *Chimene*, pour *Xymene*, *Dom-
 quichote*, pour *Domquixote*, parce que c'est au-
 tre chose d'écrire un mot en François & de l'é-
 crire en sa Langue. Il faut prononcer les mots
 étrangers, comme font ceux du païs : mais pour
 cela, il ne les faut pas écrire comme eux. Et les
 Espagnols en font autant, écrivant *Xatillon*, &
 non pas *Cbatillon*, afin de le prononcer en leur
 Langue, comme nous faisons en la nostre. D'ail-
 leurs, cette ortographe est déjà en usage à la fin
 des mots ; car on écrit *Andromaque* pour *An-
 dromache*, &c. Il n'y a plus qu'à la pratiquer au
 commencement & au milieu, pour éviter la mau-
 vaise prononciation que font des mots Grecs,
 à ceux qui ne les entendent pas. Il n'est donc pas
 nécessaire de garder l'ancienne ortographe en
 cet endroit, qu'aux mots où l'usage l'a emporté,
 & l'a fait prononcer à la Françoisë ; comme *Achi-
 le*, *Antioche*, &c.

*Qui faisoit horreur par ses frequentes découpu- P. 324.
 res.* On voit par là, que je sùy le dessein de mon l. 5.
 Auteur, quand je réunis en un, plusieurs peti-
 tes interrogations & réponses ; & que ç'a esté
 son intention, quoy qu'il ne l'ait pas observé
 par tout.

*Pourquoy, puisque je t'appelle par ton nom ? Il P. 326.
 y a au Grec, Pourquoy, puisque tu t'y appelles l. 19.
 toy-mesme ?* mais ce que je dis, donne lieu à la
 réponse, qui est assez vive.

De Philosophe. Il y a au Grec, *de Phidias* ; mais l. 23.
 il n'y vient pas si bien.

Où l'on rangeroit cet Art. J'orne la chose, P. 327.
 en l'exprimant, sans m'attacher aux paroles de l. 2.
 l'Auteur.

- P. 328. *Ce n'est donc pas une faculté naturelle, &c.*
 l. 18. J'ay mis ces choses tout de suite, pour en faire mieux voir le raisonnement, & je les ay agencées à ma façon.
- l. 32. *L'art de vivre aux dépens d'autrui, &c.* Il y a au Grec, *l'art de boire & de manger*; mais cela vient mieux à un Cuisinier ou à quelqu'autre, qu'à un Parasite. C'est pourquoy j'ay mis la définition comme elle devoit estre, plutost que comme elle estoit; & en use ainsi par tout où les choses ne sont pas à mon gré; afin qu'on ne croye pas, quand je quitte la pensée de l'Auteur, que je l'ignore.
- P. 329. *Lors qu'il vivoit en Epicurien chez Calypso.*
 l. 18. J'ay ôté ce qui n'estoit pas à nostre usage.
- l. 31. *S'il est infiny. Ou, S'il y en a un ou plusieurs;* mais je ne m'arache pas à toutes les paroles.
- P. 330. *Il y a mille choses qui luy donnent de l'inquiétude.* Le reste est expliqué plus bas.
- P. 331. *S'en aller triste au festin.* Il vaut mieux le dire ainsi, que de dire, d'en revenir; & cela se rapporte mieux à la comparaison. Du reste, j'ay transposé & augmenté diverses choses dans la suite.
- P. 332. *Les gens de métier, &c.* Il y a au Grec, *ceux qui veulent exceller dans les autres Arts, mangent peu, le Parasite beaucoup.*
- P. 333. *C'est une maxime en Philosophie.* J'ay redressé & raccourcy tout ce raisonnement, car en l'étendant trop, il ne paroîtroit pas bien juste.
- l. 30. *N'es-tu point d'autorité?* Je suy le raisonnement, sans m'attacher aux paroles.
- P. 334. *Aristoxène.* Je l'explique ainsi; parce que
 l. 24. sans cela, il ne répondroit pas à l'interrogation.

Je pourrois aleguer, &c. J'ay déjà dit, qu'il l. 29.
n'y avoit point d'exemple de Parasite, qui se fust
fait Philosophe.

Comme plusieurs d'entr'eux. J'ay ajouté cela l. 34.
par reproche.

Le Parasite d'Armodius. Je retranche ce qui P. 338.
va au sale. l. 26.

Je t'ay déjà dit, &c. J'ay changé tout cecy, P. 344.
parce que ce qui est au Grec n'auroit point de l. 5.
grace en François; & ce que j'ay mis, vaut pour
le moins ce que j'ay ôté.

Je te diray maintenant. Ces choses sont ex- P. 346.
pliquées davantage dans la suite. l. 24

Que des bastimens, &c. Le raisonnement P. 348.
vouloit qu'on donnast ce tour-là, à la pensée. l. 31.

La Geometrie. Il n'y a au Grec que l'*Arithme-* P. 349.
sique; mais on aprenoit aussi aux jeunes gens l. 18.
la Géometrie.

La voix de l'Huissier. Cela se rapporte à la cou- l. 32.
tume de l'Arcopage.

Que ne feroient-ils point, &c. Ce qui est icy, P. 351.
sera expliqué plus bas, pour ne point retoucher l. 24.
deux fois une même chose.

D'ailleurs, ces exercices. L'Auteur s'étend icy l. 33.
hors de propos, & est obscur dans une compa-
raison, qui est un grand défaut en ces matieres.

Ceux qui les consolent. Je dis ailleurs, qu'ils P. 357.
ne sçavent où le mort est allé, ni s'il a perdu ou l. 23.
gagné à la mort. Ce qu'il dit plus bas de Pluton,
est aussi expliqué en suite.

Un grand marais. Je parleray ailleurs de P. 358.
Caron. l. 5.

Minos & Radamante. Il n'est point necessai- l. 39.
re d'ajouter, fils de Jupiter.

Maître de ceremonie. Cecy est plus bas chez P. 359.

l. 33. l'Auteur. Du reste, jetauche ailleurs les plain-
tes des femmes.

P. 361. *Moins ridicules.* Le raisonnement veut cela;

l. 28. quoy que le Grec die le contraire.

P. 362. *Mais ce linge.* Je touche plus haut ce qui est

l. 12. icy.

P. 363. *Voila une partie.* J'ay dit plus haut, qu'ils

l. 8. craindroient de passer pour des gens sans senti-
ment & sans affection pour leurs proches.

Fin des Remarques de la II. Partie.





TABLE

D E S M A T I E R E S P L U S considerables de la seconde Partie des Dialogues de Lucien.

A.

- A** *Bancus*. Quel & combien bon & fidelle amy. page 124
- Abdere*. Comment les Habitans de cette Ville devinrent presque tous Comediens. 1. 2
- Abonus*. Où est située cette Ville. 95
- Academie*. Plaidoyer de l'Academie pour la débauché & pour soy. 313. 314
- Acheron*. Quel est ce lieu & où se void. 358
- Achille*. Bouclier d'Achille combien rempli de figures. 298
- Agathocles*. Combien l'amitié d'Agathocles & de Dinias fut celebre , & en quelle contrée ils vivoient. 204. 205
- Agathocles le Stoicien*. Pourquoi plaidoit ses écoliers. 298
- Ajax*. Comment defendoit Teucer. 339
- Alexandre*. Ou le faux-Prophete. 91
- Alexandre le Grand*. Comme il s'est élevé une statue plus grande que le Mont Athos. 191
- Alexandre tyran de Thebes*. Par qui fut tué. 298.
- Ce qui arriva au Grand Alexandre, lors qu'il

TABLE

se vid maistre de l'Asie, apres la journée d'Arbelles. 2

Amasfris. Ville, où située. 222

Ambre. Ce qu'on a crû autresfois de l'Ambro. 2

Voyez Tome 3. page 37.

Ambrosie. Le manger des Dieux. 303

Amy. Quel tresor c'est qu'un bon amy; & combien estimé parmy les Scythes. 202

Amissié. Estrange façon de contracter l'amitié. 215

Entre combien de personnes elle se peut contracter de la sorte. *la mesme.*

Amour. Il est traité de toutes sortes d'Amours, depuis 156. jusqu'à 180.

Anacarsis. Pourquoi quitta son pais, & traversa tant de terres & tant de mers. 346

Ananarque. Parasite d'Alexandre. 334

Animaux. Quelle est la condition des Animaux. 288

Antigonus. Par qui aperceu couché avec sa belle-fille. 298

Antigonus fils de Demetrius, petit-fils du precedent, combien vécut. *la mesme.*

Amiphilo. Combien aimé de Demetrius. 212

Anubis. Quel Dieu & de quelle figure, 212.

213.

Où s'est mis en credit. 302

Apis. Quel Dieu, & quels sont les Sacrifices que l'on luy fait. 75

Apollon. A qui il rendit service. 250

Combien ses oracles sont ambigus. 264

Où il établit le Bureau de ses Propheties. 302

Son travail. 306

Arcadiens. Pourquoi ne voulurent point recevoir l'Astrologie. 144

DES MATIERES.

<i>Archelaus.</i> Jusqu'à quand il eut Euripide pour Parasite.	334
<i>Arcopage.</i> Lieu de Justice chez les Athéniens.	332
Belle Coustume de l'Arcopage.	348
<i>Arete.</i> Quelle, & sa fille Nausicaë.	188
<i>Arctas.</i> Amitié d'Arctas, d'Eudamidas & de Carixene.	209. 210
<i>Aristipe.</i> Pour quel sujet alla en Sicile.	315
<i>Aristogiton.</i> Libérateur des Athéniens, de qui estoit Parasite.	339
<i>Aristote.</i> Ce qu'il a fait en l'art de Parasite.	355.
<i>Aristoxenus.</i> Le Musicien, Parasite de Nétec.	
<i>là mesme.</i>	
<i>Arsaces.</i> Par qui massacré apres avoir égorgé la femme.	298
<i>Arsacomas.</i> Histoire de son amitié avec Loncate & Masente.	218. 219
<i>Art.</i> Ce que c'est proprement, qu'un art ou métier.	326
<i>Asne.</i> Comment Lucien fut metamorphosé en asne.	231
<i>Aspasie.</i> Pourquoi tant aimée de Pericles, de Socrate & d'Esquins.	187
D'où elle estoit.	276
<i>Aspodele.</i> Prez, en quel endroit.	358
<i>Assyriens.</i> Quelle est leur principale divinité.	169.
<i>Astrologie.</i> Jugement que fait l'Auteur de l'Astrologie judiciaire.	140
Qui en furent les premiers inventeurs.	14
<i>mesme.</i>	
Astrologie défendue des accusations ordinaires qui se font contre elle.	144. 145

TABLE

Athenes. Combien cette Ville differente de Rome. 187

Athlete. Comparaison de son corps à du blé bien criblé. 351

Atree. En quoy preferé à son frere Thyeste. 142.

Austriches. En quel pays se rencontrent le plus, & combien leurs œufs sont utiles. 295

Autolyque. Fils de Mercure, pourquoy estimé tel. la mesme § 143.

B.

Bacchus. Comment vainquit les Lydiens, Thyreniens & Indiens. 119

Qui doit passer le premier, de Bacchus ou d'Hercule. 158. 159

Bagoas. Quel, & pourquoy il contrefit l'Eunuque. 138

Balets. Comparez avec les Tragedies. 121

Beatitude. En quoy consiste. 312

Beauté. Description d'une beauté parfaite. 184.

Beauté sans esprit à qui semblable. 185

Bendis. Où se mit en credit. 302

Beronée. Quelle ville, & où située. 232

Bien. En quoy consiste le souverain bien. 294

C.

Caldéens. Combien adonnez à l'Astrologie. 170

Calliope. Comment attira sur soy le courroux des Dieux. 10

Carixene. Amitié de Carixene, d'Eudamidas & d'Aretas. 209. 210

Cassandra. De Polignote, quelle. 184

Chaire. De professer, disputée entre deux Philosophes. 135. 136

DES MATIERES.

<i>Clinias.</i> Par qui vû pillant le Temple d'Escu-	
lape.	299
<i>Colombe.</i> Par quels peuples adorée.	169
<i>Colosse de Rhodes.</i> Comment receu en l'as-	
semblée des Dieux.	258. 259
<i>Comedies.</i> Quel doit estre l'usage des Come-	
dies.	350
<i>Comparaison.</i> Comment elle se doit faire.	195
<i>Coq.</i> Fils de Mars , pourquoy changé en Coq.	
	275.
<i>Corps.</i> Combien different d'un vaisseau.	276
Ceremonies pratiquées du temps de l'Auteur	
envers les corps des defunts , quelles.	359. 160
<i>Cothurne.</i> Ce que c'est , & à quel usage.	254
<i>Courtisans.</i> Comment ils sont tous parasites	
	347.
<i>Cresus.</i> En quelle extremité se trouva.	287
<i>Ctesias.</i> Jugement de son Histoire des In-	
des.	22
<i>Cylleniens.</i> Quelle est la principale divinité	
que ces peuples adorent.	269
<i>Cynethus.</i> Courtisan de Demetrius, dequoy se	
loüoit.	196
<i>Cyrus.</i> Premier Roy de Perse , & combien	
vécut.	344

D.

D <i>Amis.</i> Dispute de Damis l'Epicurien , con-	
tre le Stoicien Timocles , au sujet de la	
Providence.	261. <i>Es suiv.</i>
<i>Damon.</i> Histoire de l'extreme amitié d'Eur-	
thydique & de Damon.	208. 109
<i>Dandamis.</i> Ce qu'il fit pour son amy Amizo-	
que , qu'il voyoit emmener captif.	216
<i>Danse.</i> D'où a pris naissance.	115. 116
<i>Qui</i> fut la premiere qui se plut à cet exerci-	

T A B L E

<i>oe</i> , & l'enfeigna aux autres.	<i>La meſme</i> ,
<i>Danſeur</i> . Quelles doivent eſtre les parties d'un bon danſeur.	114
<i>Dauphins</i> . Pourquoi ils ont tant d'amour pour les hommes.	108
<i>Décacheter</i> . Diverſes ſortes de décacheter les Lettres.	102. 109
<i>Dédale</i> . Comment il donna lieu à la fable.	142
<i>Demadés</i> . Orateur, combien timide de ſon naturel.	335
<i>Demetrius</i> . Combien aime Antiphile.	211
<i>Demetrius</i> . Philoſophe Cynique. Pourquoi déchira un jour les Bacchantes d'Euripide.	47
<i>Demonax</i> . Sa naiſſance, & quelle fut ſa con- verſation.	135. 146
Ses mœurs & ſes apophtegmes.	135. ſuſ- ſu'd 147.
<i>Demosthene</i> . Pourquoi n'oſa jamais ſortir hors des portes de ſa Ville.	336
<i>Denys</i> le tyran. A quelle extrémité fut re- duit.	287
<i>Deſherité</i> . Declamation d'un fils deſherité.	71
<i>Deſſauter</i> . Ce que ſignifie proprement ce ter- me.	118
<i>Deſtin</i> . Si les ordres du deſtin ſont inviola- bles.	247. <i>ſuſſu.</i>
<i>Deuil</i> . Quelles extravagances ſe font dans le deuil.	358
<i>Dialogue</i> . Plaidoyer du Dialogue contre Lu- cien.	323
Repartie de Lucien à cette plainte.	324
<i>Diane</i> . Quels ſacrifices font les Scythes à cette Déeſſe.	271
Où elle ſe mit premierement en credit.	304
Sa feſte en l'Iſle d'Egine.	305

DES MATIERES.

Dieux. S'ils sont sujets aux ordres des Parques. 248

S'ils se peuvent mettre en colere. 252

Dinias. Combien fut celebre l'amitié d'Agamemnon & de Dinias, & en quel pays ils vivoient. 214. *Et suiv.*

Dionysius. Comment il se laissa emporter à la volupté. 316. 317

Diogene. Quelle Dame & en quoy recommandable. 187. 188

Druides. Combien sainte & ancienne au sens de l'Auteur. 144

Divinité. Quelle contrariété parmy les Philosophes anciens, au sujet de la Divinité. 296. 297.

E.

Eaque. Cousin de Pluton, de quelle charge pourveu. 358

Eau. Par quels peuples adorée. 269

Ecorniflerie. Comment prouvée estre un art, & le plus excellent de tous les autres. 262

Et suivans

Egyptiens. Comment regloient leur amour, & dequoy se servoient pour deviner. 141

Combien superstitieux. 198

Quelle divinité principalement adorée par ces peuples. 269

Elisées. Champs elisées, quel lieu. 359

Eloquence. Combien cét Art excelle par dessus tous les autres. *Voyez Tome 3. page 1. Et 3*

Empedocle. Où porré par la fumée du Mont Ethna. 297

Empoule. Ce que c'estoit. 118

Epictete. Combien excellent Philosophe. 152

Epicuriens. Quels entre tous les Philosophes. 305.

T A B L E

Combien differens des Stoiciens.	332
<i>Erichon</i> . Comment nacquit selon l'opinion des Atheniens.	Voyez Tome 3. page 11
<i>Escrivains</i> . Avis aux Escrivains de l'Histoire.	2. 3. & suiv.
<i>Esculape</i> . Pourquoi dit fils d'une corneille.	97
Où il établit une boutique d'Apotiquaire.	302
Son travail.	306
<i>Esquimés</i> . Comment devenu le Parasite de Denys le Tyran.	332
<i>Ethiopiens</i> . En quelle posture ils vont au combat.	138
Quelle est leur principale divinité.	169
<i>Eudamidas</i> . Amitié d'Eudamidas, de Carixene & d'Aretas.	209. 210
<i>Eumenides</i> . Quelles deesses, & où estoit leur Autel.	308
<i>Euphorbe</i> . Quel, & où tué.	282
<i>Euthydique</i> . Histoire de l'extreme amitié d'Euthydique & de Damon.	208. 209
<i>Exercice</i> . Traité des Exercices du corps.	143. 144.
Pourquoy établis.	347
<i>Exorde</i> . Preceptes pour l'Exorde des bons Orateurs.	18. 19.

E.

F ables anciennes, combien pleines d'instruction.	130
<i>Felicité</i> parfaite.	330. 334
<i>Femmes</i> . Comment elles veulent estre peintes dans leurs tableaux.	6
Plantées comme des vignes, dont les parties inferieures n'estoient que leurs troncs.	24
<i>Fen</i> . Par quels peuples il est adoré.	169
<i>Flaterie</i> . Ce qu'on est précisément, & comment distinguée de la loüange.	189. 190. 194. 195
<i>Fleurmy</i> .	

DES MATIERES.

Fourmilieres. Comparées aux Villes, & l'occupation des fourmis à celle des Habitans.
299.

G.

G*Arbatines.* Espece de chaussures, & de quoy se font. *Voyez Tome 3. page 15*
Grands. Quel besoin ils ont des Parasites. 342
Quel honneur ils en tirent. *la mesme & suiv.*
Griers. De qui & en quel temps ils receurent la connoissance de l'Astrologie. 142
Guerre. Comment la guerre est mere de tout 2
Gygés. Quelle estoit la vertu de l'anneau de Gyges. 318

H.

H*Elene.* Quelle, & si elle estoit si belle qu'Homere la décrit. 302
Par qui elle avoit esté ravie durant la premiere guerre de Troye. *la mesme.*
Hercule. En quoy particulierement louable. 195.
Qui doit passer le premier, de Bacchus, ou d'Hercule, & ses travaux. 258. 262
Comment a passé toute sa vie. 317
Hermodore l'Epicurien. Pourquoi se parjura. 298
Et par qui foudroyé. 302
Herodote. Comment a voulu consigner ses fables à la posterité. 303
Herophile le Cynique. Par qui vû entre les bras d'une courtisane. 299
Hieron Pilote. Combien expert. 96
Hipogrifhes. Quelle sorte d'animaux & où rencontrez. 26
Histoire. Demangeaison d'écrire l'Histoire
2. Partie. D d

T A B L E

depuis quel temps.	1
Ce qu'il faut faire pour devenir bon Historien.	<i>là mesme & suiv.</i>
Combien l'Histoire est differente de la Poëse.	<i>là mesme.</i>
Combien doit estre retenuë dans ses loüanges , & quel doit estre son but.	4
Combien devient suspecte.	5
Divers commencemens d'Histoires.	<i>là mesme & suiv.</i>
Prefaces diverses & comparaisons:	<i>là mesme.</i>
Ce qu'il faut faire & ce qu'il faut exprimer.	8
Comparaisons des mauvais Historiens depuis la mort de leurs Maistres.	<i>là mesme.</i>
Termes poëtiques combien mesléans en l'Histoire.	109
Unité du caractere combien exactement y doit estre gardée.	<i>là mesme.</i>
Descriptions trop longues pour l'Histoire.	10
Histoire en forme de Prophetie.	13
Preceptes pour ceux qui y sont propres , & qui veulent écrire l'Histoire.	14. 15. <i>& suiv.</i>
Quel doit estre le sentiment d'un bon Historien.	16
Quel doit estre son style , ses pensées & ses Sentences.	<i>là mesme.</i>
Quel doit estre son Exorde.	18. 19
Breveté & retenuë dans les descriptions, combien necessaires à l'Histoire.	20
Combien l'Histoire doit estre éloignée du Panegyrique & de la Satyre.	21
Historien en quoy distingué de l'Orateur.	195.
	196.
Homere. En quoy peut servir de regle aux Historiens.	20

DES MATIERES.

Comment Homere estoit un excellent Peintre. 183

Homme. De combien de parties il est composé. 129

Quelle est la condition la plus heureuse, de l'homme ou de la femme. 283

Hermus. Quelle sorte de dance estoit ainsi appellée. 117

Hymette. Forteresse ou pointe de rocher, en quelle contrée. 309

Hypase. Ville, & où située. 236.

I.

I *Domenée.* Fils de Jupiter, au raport de qui estoit Parasite. 337

Indiens. Comment ils adorent le Soleil. 118

Iour. Quels sont les peuples qui adorent le jour. 169

Isle. Suspenduë en l'air, quelle & comment trouvée. 25

Isocrate. Combien timide de son naturel. 336

Jupiter. Pourquoy estimé avoir enchainé Saturne. 143

Ce que l'on croit de luy en Candie. 270

Combien a plus de peine que les autres Dieux. 306. 307.

Iustice. Par qui louée jusqu'à estre estimée le souverain bien. 308.

L.

L *Ampes.* Isle des Lampes en quelle contrée. 33. *Es suiv.*

Licurgue. Combien timide de son naturel. 335. 336.

Loüange. Quelle doit estre la loüange. 4. 8

Quand elle est bonne, & ce que c'est. 189. 190.

T A B L E

Comment distinguée de la flaterie. 195. 196
Luite. Quel exercice & comment se faisoit.

344.

Luteurs. Pourquoi les Luteurs se frottent de
 sable & de poussiere apres s'estre frottez d'hui-
 le. 352

Lune. Globe de la Lune, quel pays. 4.5

Quels peuples adorent la Lune. 269

Ses plaintes contre la curiosité des Philosophes.

299. 300.

Lycurgue. Legislateur des Lacedemoniens.

Sur quel modele forma la Republique. 144.

M.

M *Arcomans.* Peuples, où logez. 108

Mars. D'où est venuë la fable de la sur-
 prise de Mars avec Venus. 143

Comment surpris par Vulcain. 174

Medée. Description d'un tableau de Medée
 transportée de rage & de jalousie. 340

Menecrate. Pourquoi déclaré infame & tous
 ses biens confisquez. 210

Menippe. Pourquoi vola dans le Ciel. 193. 194

Merion. Quel & combien bon Danseur. 116

Merioné. De qui estoit le courtifan & le Pa-
 rasite. 338

Metempsychose. Ce que c'est, & quelques exem-
 ples memorables d'icelle. 301

Mettier. Quel est le métier qui ne coûte rien
 à apprendre, mais bien à enseigner. 331

Mimos. Quel honneur il receut des Dieux.

388.

Où vécut, & quelles furent les Loix qu'il
 établit. 351. 356

Mnesihée. Quel sacrifice il fit à Jupiter & aux
 autres Dieux apres estre échapé du naufrage. 260

DES MATIERES.

Morts. Combien inutiles sont les plaintes qui se font autour des morts. 360

Réponse imaginaire de quelqu'un de ces morts. 361

Combien de différentes sortes de sepultures de morts. 362

Musique. Combien profitable & plaisante. 115. 116.

Combien puissante sur l'esprit humain. 351.
N.

N *Auscaë.* Quelle Dame, & en quoy particulièrement recommandable. 188

Nectar. Breuvage des Dieux. 303

Neptune. Quelle fut son aventure. 249

Niobe. Par qui & pourquoy changée en rocher. 198

O.

O *Bole.* Quelle sorte de monnoye, & de quelle valeur. 359

Offence. Belle coustume des Scythes, lors que quelqu'un d'entr'eux a receu quelque offence. 219.

Olympias. D'où vient la fable de cette Princesse. 94

Olympique. Quel estoit le prix du vainqueur aux jeux Olympiques. 344

Or. Quelle description en fait Pindare. 279

Par qui comparé aux Graces. 280

Ses beaux effets. *la mesme.*

Comment il est la source de tous maux. 281.

Oracle. Quelle est la coustume des Oracles. 99.

Quel rapport ils ont avec l'Astrologie. 143

Les Oracles principalement d'Apollon combien ambigus, & à quoy semblables. 264. 270

T A B L E

Orateur. Distinction entre l'Orateur & l'Historien. 195. 196

Combien les Orateurs sont sujets à l'avarice. 240.

Oreste & Pylade, de quel sacrifice honorent. 201.

Leurs belles actions. *là mesme.*

Orphée. A qui donna les premières lumières de l'Astrologie. 141. 142

Pourquoy les Grecs placent la Lyre dans le Ciel. *là mesme.*

P.

Pacate. D'Apelles, quelle. 103
Pan. Compagnon de Bacchus, où logé. 310.

Ses plaintes. *là mesme.*

Son invective contre les Philosophes. *là mesme* § 311.

Pantomime. Quel terme & ce qu'il signifie. 128. 129.

Quel doit estre. *là mesme* § suiv.

Paphlagoniens. Combien superstitieux. 95

Parasite. Si l'exercice de Parasite peut estre appelé un métier. 325. 326

S'il peut estre un art, & s'il peut estre rangé parmi les arts. *là mesme.*

Sa definition & preuve. 341

Paris. Par qui comparé à Achille. 197

Parnés. Mont, & en quelle Contrée. 197

Parques. Quelle est leur puissance, & si les Dieux y sont sujets. 247. 248. 249

Pasiphaë. Pourquoy feinte amoureuse d'un taureau. 142. 143

Patras. Ville où située. 246

Peintre. D'où vient que les Peintres ne sont

DES MATIERES.

pas responsables en Justice de leurs imaginations. 194

Pella. Ville où située, & quelle de present. 94.

Penelope. Dequoy peut servir d'exemple. 199

Perses. Quelle est la principale divinité qu'ils adorent. 169

Phaëton. Origine de la fable de Phaëton. 142. 143.

Phalaris. Harangues des Ambassadeurs de Phalaris aux Prestres de Delphes, pour les obliger de recevoir le taureau d'Aircain pour offrande à Apollon. 84. jusqu'à 89.

Fuite d'un de ces Prestres pour obliger les autres à recevoir ce present. 89. 90

Phales. Par quels peuples adoré. 169

Phœaques. Combien ces peuples sont amateurs de la danse.

Phidias. Quel estoit le plus excellent de ses ouvrages. 183. 193

Philocrate. Combien timide de son naturel. 333.

Philosophes. Combien incertains. 295

Quelle sorte de gens, & leur grand nombre. 303 304.

Si l'on peut donner l'exemple de quelque Philosophe, qui soit mort les armes à la main. 336.

Combien sujets à l'avarice. 340

Philosophie. Combien cet art excelle par dessus les autres. 313

Phrygiens. Quelle est leur principale divinité. 239

Phryxus. Pourquoi feint aller sur une brebis d'or. 242

TABLE

<i>Pilade.</i> En quelle qualité on sacrifioit à Pi- lade & à Oefte , & leurs actions heroïques.	201.
<i>Pilote.</i> Comparaiſon du Pilote & de la Provi- dence.	171
<i>Pindare.</i> Quelle deſcription il fait de l'or.	276.
<i>Platon.</i> Quelles eſtoient ſes loix.	302
S'il s'eſt mêlé du métier de Paraſite.	334
En quoy comparé à Nicias.	là meſme.
<i>Pluton.</i> Quelle eſtoit la vertu de ſon casque.	310.
Pourquoy ainſi appellé , & ce que ſignifie ce nom.	358
<i>Pnycé.</i> Place d'Athenes à quoy deſtinée.	309
<i>Poëſie.</i> Quels ſont les charmes particuliers de la Poëſie.	349
<i>Poëte.</i> Pourquoi les Poëtes ne ſont pas reſ- ponſables en Juſtice de leurs imaginations.	194
<i>Polemon.</i> Quel perſonnage , & pourquoy quitta l'Academie.	314. 315
<i>Pollux.</i> En quoy nommément eſtimable	195
<i>Polyſtrate.</i> Quel & combien grand Orateur.	320.
<i>Portique.</i> Plaidoyer du Portique contre la Vo- lupté.	316. 317
<i>Priape.</i> Quel Dieu chez les Bithyniens.	119
<i>Promethée</i> Quelle eſt ſa condition.	250
<i>Proſerpine</i> fille de Ceres. Comment Enlevée.	338.
<i>Prothée.</i> Que repreſente-il chez les Egyptiens.	117. 118.
<i>Providence.</i> Quelle eſtoit la Providence , & ſi maîtreſſe ou eſclave du deſtin.	150
Question de la Providence.	253. <i>Es ſuiu.</i> <i>Pugilat.</i>

DES MATIERES.

<i>Pugilat.</i> Quelle sorte d'exercice,	344
<i>Puissance</i> divine. Combien difficile à connoître.	123
<i>Pyrrhon.</i> Pourquoi ne se voulat point presenter en jugement.	310
<i>Pythagore.</i> Quel personnage, & ce qu'il avoit esté auparavant.	279
Pourquoy défendit les viandes & les fèves, là-mesme.	
<i>Pythiques.</i> Quel estoit le prix du vainqueur aux jeux Pythiques.	345

Q

Q <i>Vadres.</i> Peuples où logez.	108
---	-----

R

R <i>Adamante.</i> De quel païs, & combien severe justicier.	358
<i>Rhetorique.</i> Plaidoyer de la Rhetorique contre Lucien.	310. 321
<i>Richesses.</i> Description des incommoditez des richesses.	284. 285
<i>Rois.</i> Quelle est la felicité des Rois.	285
Pourquoy comparez aux statues d'or.	287
Quelle est leur infortune.	là-mesme.
<i>Roman</i> de Lucien, quel.	23
<i>Rutilianus.</i> Quel personnage, & combien superstitieux.	103
<i>Roxane</i> d'Action, quelle.	183

S

S <i>Aliens.</i> Prestres, pourquoy ainsi appelez.	
118. 119	
2. Parr.	E.c

T A B L E.

<i>Sapho.</i> Quelle Dame, & en quoy recomman-	
dable.	187
<i>Sarpedon.</i> Fils de Jupiter, par qui tué.	337
<i>Science.</i> Quels sont les effets de la Science.	14
<i>Seythes.</i> Quelle estime ils font d'un bon amy, &	
combien ils abhorrent la trahison.	202
Comment ils servent leurs amis.	118. jusqu'à
	222
Quelle est leur principale divinité.	269
<i>Signe.</i> Quel rapport ont les Signes celestes avec	
les Oracles.	143. 144
<i>Sisnnes & Toxaris,</i> combien grands amis.	222
<i>Smirne.</i> Où située, & quelle ville.	18
<i>Socrate.</i> Pourquoi, & en quel âge a voulu ap-	
prendre la dante.	120
Comment se porta contre les Lacedemoniens.	
	336
<i>Solon.</i> Entretien d'Anacarsis avec Solon.	341.
	342. & suiv.
<i>Sommeil.</i> Combien le Dieu du Sommeil a de	
peine.	306
<i>Songes.</i> De combien de sortes selon Homere.	
	272
De quoy ils se forment.	là-mesme,
<i>Sophocle.</i> Comment mourut, & à quel âge.	85
<i>Sostrate</i> le Philosophe. Quelle vie menoit, & en	
quel endroit.	144. 145
<i>Spartinus.</i> Comment tué en un festin.	298
<i>Spéctacles.</i> Combien doux & charmans.	214
	115
Combien celebres en Grece.	345
<i>Stoïciens.</i> Combien differens des Epicuriens.	
	333
<i>Sumon.</i> Quelle place, & en quelle contrée.	
	309

DES MATIERES.

T

T Antale. Quel honneur il recent des Dieux. 338

Theane. Quelle Dame, & en quoy recomman-
dable. 187. 188

Thesee. Comment a passé toute sa vie. 317

Thessaliens. Quel état faisoient de la dance. 117

Thucydide. Quel historien. 20

Thyeste. D'où l'on a pris occasion de dire qu'il
avoit un beher d'or; & en quoy postposé à
son frere Atrée. 141. 142

Tigrane Roy d'Armenie. A quel âge mourut.
82

Tilibore brigand. Quel, & ce qu'il a fait de
plus considerable. 92

Timocles. Dispute de Timocles le Stoïcien con-
tre Damis l'Epicurien, au sujet de la Pro-
vidence. 259. 260

Timon. Pourquoi feint masle & femelle. 142

Toxaris & Sifinus. Combien grands amis. 222.
223

Tragedie. Quel doit estre l'usage des Tragedies.
35

Troye. Si la guerre de Troye se passa comme
Homere la décrit. 281

Tyran. Declamation pour le meurtrier d'un
Tyran. 67. jusqu'à 71

V

Venus. D'où est venuë la fable de la surprise
de Venus enchainée avec Mars. 143

Comment surprise par Vulcain. 274

Vignes, qui estoient femmes depuis la teste jus-
qu'à la ceinture. 25

TABLE DES MATIERES.

<i>Ville.</i> Les Villes comparées à des fourmillieres.	
	299
En quoy principalement consiste une Ville.	348
<i>Vin</i> grec coulant dans de grands ruisseaux qui arrousoient une Isle.	24
<i>Univers.</i> Diverses opinions des Philosophes touchant l'estat de l'Univers.	294. 295
<i>Vulcan.</i> Quelle est sa felicité.	249

X

X <i>Enocrates</i> disciple de Platon. De combien longue vie.	83
<i>Xenophanes</i> fils de Dexine, & disciple d'Arche-laüs. Combien vescu.	83
<i>Xenophile</i> le Musicien, qui faisoit profession de la Philosophie de Pythagore. A quel âge mourut.	83

Y

Y <i>Eux.</i> Pourquoi plus fidelles que les oreilles.	
---	--

Z

Z <i>Amolxis.</i> Quel, & par quels peuples adoré.	269
<i>Zenochenis.</i> De quelle façon témoigna son amitié à Menecrate.	210
Combien il se glorifioit de son amitié.	211

F I N.